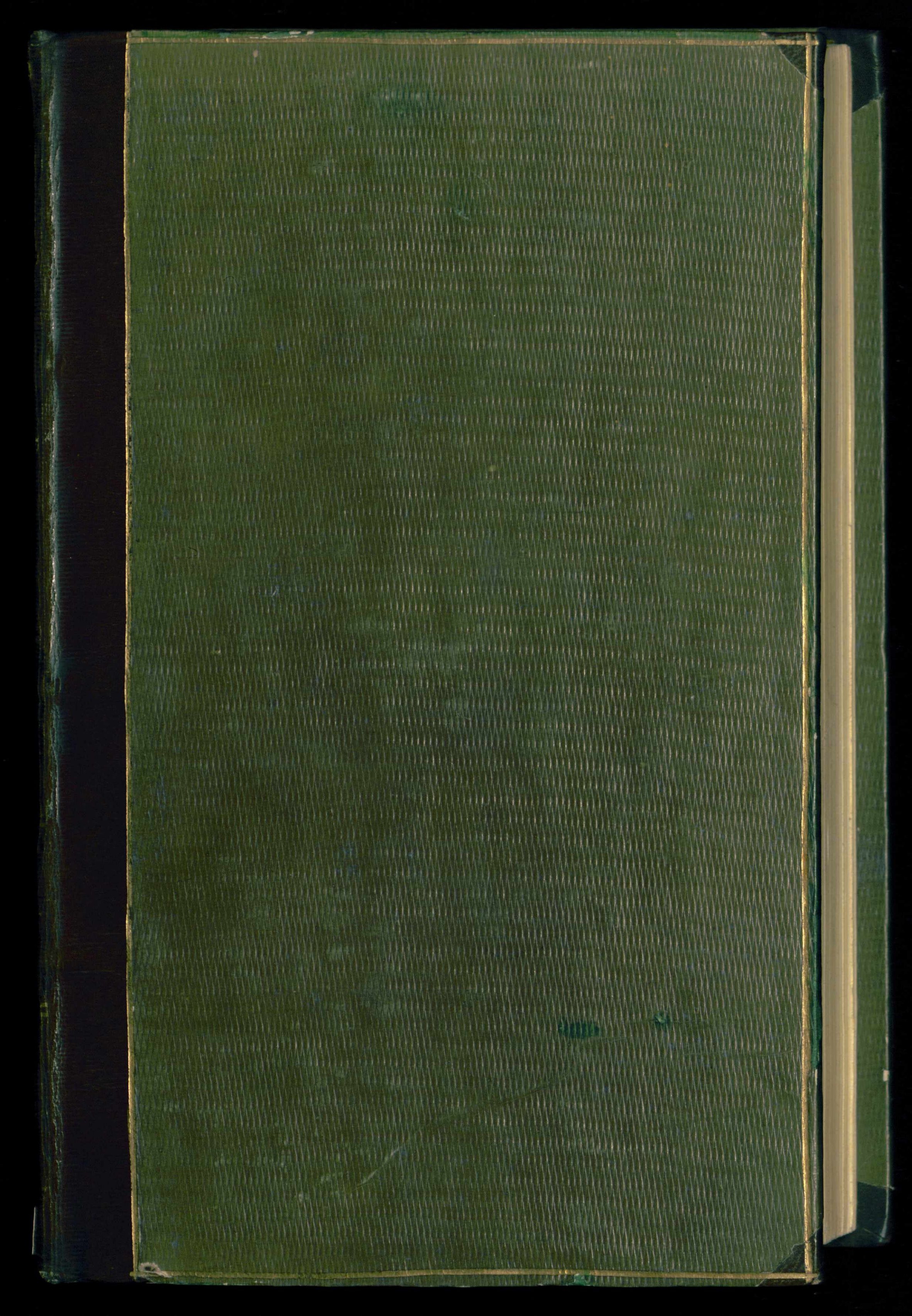
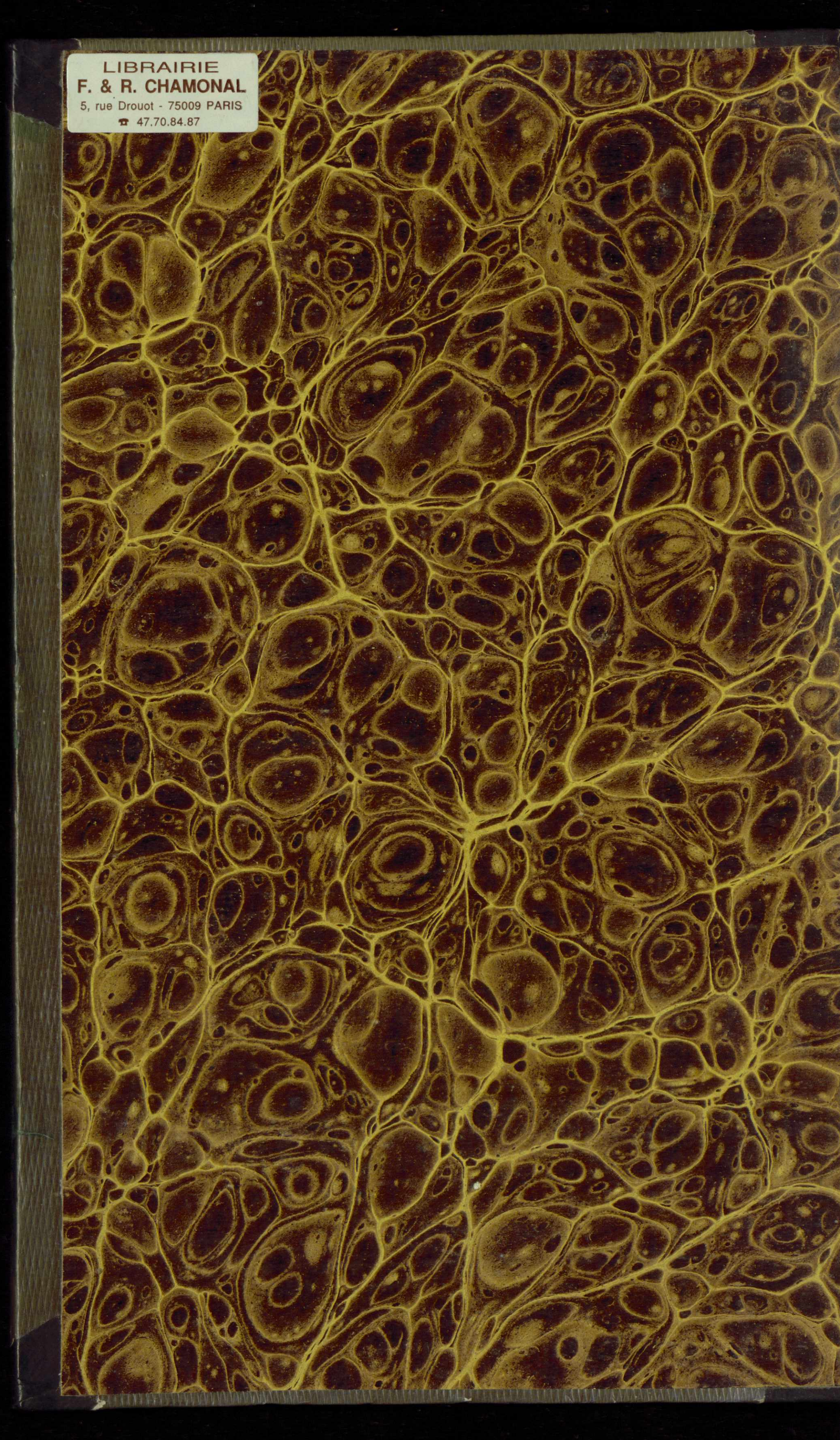
BURNES

VOYAGES À BOKHARA ET SUR L'INDUS.





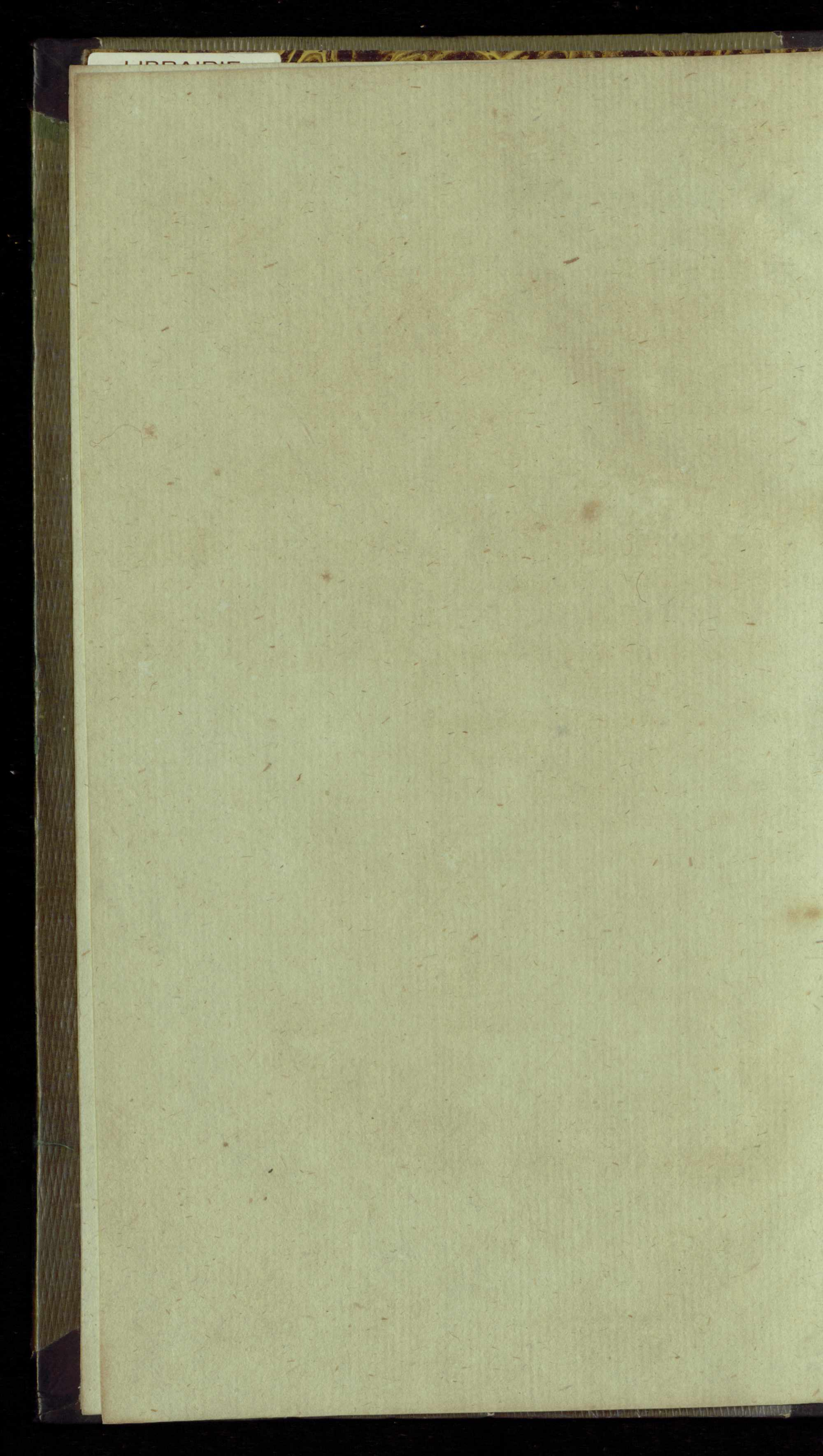



LIBRAIRIE
F. & R. CHAMONAL
5, rue Drouot - 75009 PARIS
☎ 47.70.84.87



P.ce Dietrichstein

B.



VOYAGES

A

BOKHARA ET SUR L'INDUS

EN 1831, 1832 ET 1833.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

VOYAGES
A
BOKHARA ET SUR L'INDUS
EN 1831, 1832 ET 1833,

COMPRENANT

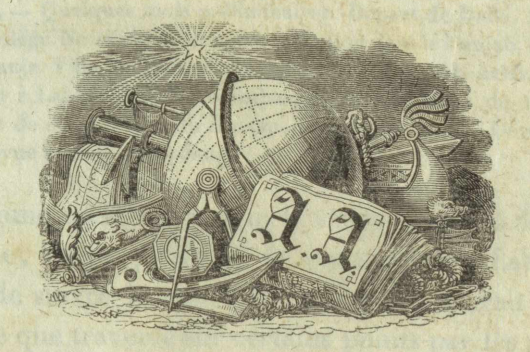
DES DÉTAILS SUR CABOUL, LA TARTARIE ET LA PERSE,
ET SUR LE COURS DE L'INDUS JUSQU'A LAHORE;

PAR A. BURNES.

Traduits de l'Anglais

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE WALTER SCOTT ET DE COOPER,
DIRECTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES, ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES,
RUE TARANNE, 14.

MDCCC XXXV.



VOYAGES EN ASIE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

BURNES.

VOYAGE A BOKHARA.[1]

(1831-1833.)

Lahore. — Quelques mots préliminaires. Départ de Delhi. Rives de Sutlège. Notre entrée et notre réception dans le Punjab. Doab de Manja. Ville de Puttey. Château d'un chef seik. Arrivée et séjour à Lahore. Visite au maharaja. Tremblement de terre. Partie de chasse. Fête du Busunt. Souper au palais. Dernière Entrevue avec Runjeet-Sing.

Comme on le verra dans la seconde partie de ce volume, l'objet principal de ma mission à Lahore était de suivre le cours de l'Indus qui n'avait été encore que traversé sur certains points par les précédens voyageurs, et jamais exploré qu'entre Tatta et Hydrabab. Mon succès dans cette entreprise, où j'eus à vaincre de nombreuses difficultés, et la rencontre que j'avais faite le long de ma route d'une

[1] Ou Boukhara.

multitude de tribus presque ignorées, rendirent plus vif le désir que j'avais toujours éprouvé de parcourir des régions nouvelles, et de visiter le théâtre des conquêtes d'Alexandre. De même que les premiers Européens des temps modernes qui naviguèrent sur l'Indus, je me sentis entraîné à franchir ce fleuve et à traverser les pays où s'étaient passés les romanesques événemens que j'avais lus avec tant d'intérêt dans ma jeunesse. Mon dessein reçut l'entière approbation des autorités, qui pensèrent que la connaissance de l'état actuel des contrées qui forment le centre de l'Asie pouvait être fort utile au gouvernement de la Grande-Bretagne. En conséquence on m'expédia, le 23 décembre 1831, mes passe-ports à Delhi, capitale de la province du même nom qui devait être mon point de départ. La prudence exigeait que je voyageasse plutôt comme simple particulier; aussi les passeports, écrits en trois langues, en anglais, en français et en persan, ne me représentaient-ils que comme un capitaine de l'armée britannique qui s'en retournait en Europe. Le jour même qu'ils me parvinrent, emmenant avec moi pour domestiques trois naturels qui se nommaient, l'un Mahomed-Ali, l'autre Mohun-Lal, et le troisième Ghoulam-Housn, je partis pour Lodiana, ville située sur l'extrême frontière. J'y trouvai M. James Gérard, chirurgien de l'armée du Bengale, qui consentait

à partager les périls de ma longue expédition. L'agent de la Compagnie des Indes orientales et tous ceux de nos compatriotes qui résidaient à Lodiana nous témoignèrent, pendant le temps que nous y séjournâmes, la plus flatteuse bienveillance. Le 2 janvier 1832 nous leur présentâmes nos adieux à un banquet qu'ils nous offrirent, et le lendemain, pour ne plus, hélas! nous retrouver de si tôt en si bonne société, nous nous enfonçâmes dans la solitude d'un désert indien. Nous prîmes la route qui longe la rive gauche du Sutlège[1], jusqu'à ce que cette rivière reçoive le Beas ou Hyphasis.

Avant de passer la frontière de l'Inde, je crus devoir en demander la permission au maharaja Runjeet-Sing[2], souverain du Punjab. D'autre part, je pensai qu'une demande particulière faite en mon propre nom était préférable à une lettre officielle du gouvernement, puisque la très amicale réception que j'avais déjà obtenue de ce prince ne laissait pas dans mon esprit le moindre doute qu'il n'acquiesçât volontiers à ma requête. Je lui adressai donc une épître rédigée dans un style vraiment oriental, c'est-à-dire remplie d'hyperboles où, assurant que mon plus grand bonheur en ce monde serait de le revoir, je sollicitai la faveur de pénétrer encore une

[1] Ou Setledge.
[2] Runjet.

fois sur son territoire. Je lui exposais ensuite le plan de mon voyage, et finissais en me félicitant d'avoir au commencement de ce voyage à traverser les États d'un allié si fidèle. Trois jours après nous rencontrâmes, chemin faisant, une petite escorte de cavalerie qui avait ordre de nous protéger jusqu'à Lahore, et dont le chef nous apportait de la part du maharaja la plus gracieuse réponse. Il nous donna aussi à entendre que sur notre passage nous recevrions des cadeaux d'argent et de toute sorte; mais ne voulant pas qu'on nous prît pour de grands personnages, nous répondîmes poliment que notre intention était de n'accepter rien, parce que nous n'avions aucun titre à pouvoir le faire.

Tandis que nous descendions les rives du Sutlège, nous perdîmes peu à peu de vue les monts Himalaya; mais pendant les premiers vingt milles nous pûmes les apercevoir dans presque toute leur hauteur, revêtus de neige de la base au sommet, sans qu'aucune chaîne inférieure ne nous en cachât la majesté. Nous en étions alors à environ cent cinquante milles de distance, et leur ligne ne semblait pas présenter autant de pics que du côté de l'est. L'aspect grisâtre de cette énorme chaîne formait un contraste frappant avec l'agréable verdure des plaines du Punjab. Ces plaines, à la vérité, étaient le matin couvertes de gelée blanche; mais le givre disparaissait au lever du soleil, et cette succession

de chaleur et de froid produisait un gazon tel qu'on n'en rencontre pas souvent dans les contrées du tropique.

Nous trouvâmes sur les bords de la rivière d'innombrables villages, dont les maisons avaient toutes des toits en terrasse et étaient bâties en briques séchées au soleil ou en bois. On y remarquait un air d'aisance et de propreté qui faisait plaisir, tandis que les habitans étaient bien vêtus et semblaient heureux. Quant à leur croyance, ces naturels sont hindous et mahométans, quelques-uns seiks[1]. Tous les mahométans ont été convertis de l'hindouisme; et c'est un fait assez curieux que les musulmans prédominent sur la rive méridionale où, vu le voisinage de l'Hindoustan, on se serait attendu à trouver plutôt les indigènes professant la religion de ce pays. Dans la partie supérieure du Sutlège, près de Lodiana, les habitans se livrent avec ardeur à l'agriculture; mais au-dessous de sa jonction avec l'Hyphasis, l'occupation des riverains est le brigandage. Ils y sont connus sous les diverses dénominations de dogurs, de julmairies, de salairies, etc., ainsi que sous celle qui est générale de raats, et vivent dans un état continuel de guerre les uns avec les autres. Dans les parties cultivées ce pays ressemble à une immense prairie. Il est tout-à-fait dépourvu de bois, et on y voit des champs de blé qui s'étendent à plusieurs

[1] Ou sykes.

milles sans haie. Le grain pousse sans qu'on l'arrose jamais, quoique l'eau ne soit qu'à vingt-six pieds de la surface du sol. Il n'y a d'arbres qu'autour des villages, et telle est la rareté du bois de chauffage qu'on y supplée généralement par de la fiente de vache; on la fait sécher et on l'emmagasine. Le feu qu'elle donne jette une si forte chaleur qu'on n'a point à regretter le manque d'autre combustible. La région au-delà de cette lande qui borde la rivière porte le nom de *Malwa.* Le climat y est sec et le sol aride, mais elle produit en abondance une espèce d'orge sauvage appelée *bajrie,* qui s'exporte dans le Punjab.

A cinquante milles de Lodiana nous campâmes sur les bords de l'Hyphasis au-dessous du confluent de cette rivière et du Sutlège. Toutes nos cartes plaçaient ce fleuve au moins une quarantaine de milles plus bas, ce qui semble n'avoir été exact qu'à une époque maintenant reculée. Ces rivières réunies forment un beau cours d'eau qui n'est jamais guéable, et qui était alors large de deux cent soixante-quinze verges. Le canal proprement dit excède un mille et demi de largeur, et la haute rive est située du côté septentrional. Le courant, dont la vitesse était de deux milles et quart par heure, n'offrait pas en cette saison de l'année l'aspect sale et bourbeux d'une rivière qui est grossie par l'eau des montagnes. La profondeur du Sutlège, après avoir reçu l'Hyphasis,

ne dépassait pas douze pieds depuis qu'il s'était retiré dans son lit d'été, et que la fonte des neiges ne l'alimentait pas. Les indigènes nous apprirent que cette rivière, une cinquantaine d'années auparavant, s'était trouvée soudain emprisonnée entre les montagnes où elle prend sa source, par suite d'une colline qui était tombée dans son lit. Ce n'était qu'au bout de quelques semaines d'emprisonnement, et alors avec de grands dégâts, qu'elle avait pu reprendre sa marche accoutumée. Même chose arriva en 1825 au Ravy, rivière sur laquelle est situé Lahore. Le Sutlège a changé de cours depuis un certain temps, et emporté quelques-uns des villages qui reposaient sur ses rives. Non loin de l'endroit où se réunissent aujourd'hui les deux rivières, nous franchîmes le lit desséché de l'ancien Sutlège qui, dit-on, joignait autrefois l'Hyphasis à Feetozpour. L'espace entre ce dernier lit et le lit actuel, large de douze à quinze milles, ne présente pas un seul arbre, et est couvert d'une vase fertile déposée par l'inondation.

Lorsque l'armée d'Alexandre se révolta sur les bords de l'Hyphasis, il traversa cette rivière, et éleva douze autels énormes pour indiquer jusqu'où s'était étendue sa glorieuse expédition. Pendant plusieurs jours nous cherchâmes sans succès, mais non sans ardeur, dans les alentours du lieu où nous étions campés, ces antiques monumens du héros

macédonien. Désespérant de les trouver dans un pays sujet à de tels changemens, nous passâmes l'Hyphasis le 11 au bac de Hurey-Ka-Putlun, et nous abordâmes dans le Punjab au village de ce nom. Vingt-trois barques font le service de ce bac qui est protégé par quatre cents hommes de cavalerie que le souverain du Punjab a postés là pour empêcher les fanatiques de la religion seik d'envahir le territoire britannique. Lorsque nous entrâmes dans le village, une multitude de femmes et d'enfans vinrent en chantant nous souhaiter la bienvenue; ils appartenaient à la classe des plus pauvres paysans, et sans doute étaient excités par l'espoir d'une récompense, mais cette manière d'accueillir les étrangers n'en est pas moins touchante. Nous n'eûmes pas plus tôt mis le pied dans les États de Runjeet-Sing, qu'un sirdar ou chef, du nom de Sham-Ling, me fut envoyé par son maître. Il m'offrit un arc d'après l'usage des seiks, et deux sacs d'argent. Je refusai l'argent pour la raison que j'ai dite plus haut. Je voulus aussi nous débarrasser du personnage et des cavaliers qui l'accompagnaient; mais ce fut impossible, car il était venu de Lahore exprès pour nous escorter; et la route, disait-on d'ailleurs, n'était pas sûre pour des voyageurs peu nombreux. Nous eûmes bientôt lieu de nous applaudir d'avoir accepté la protection du chef, puisque nous trouvâmes sur notre route un village auquel les seiks fanatiques,

dont j'ai déjà parlé, avaient mis le feu à quelque distance plus loin, nous rencontrâmes un corps de cinq cents hommes à cheval, avec deux pièces de campagne, qui allaient châtier ces « mauvaises têtes, ces gens à vue courte, » comme ils sont appelés dans le langage du cabinet de Punjab.

Le matin suivant nous commençâmes notre marche à travers le *Doab* [1], compris entre le Beas et le Ravy, *qui porte le nom de* Manja. C'est la partie la plus élevée du Punjab à l'est de l'Hydaspe; fait qui résulte de ce que le bord le plus haut de ces deux rivières est pour l'une le bord oriental et pour l'autre le bord occidental. La rive gauche du Ravy, de même que la rive droite du Beas, a quarante pieds d'élévation. Les puits sont aussi beaucoup plus profonds qu'au sud du Sutlège; leur profondeur excède ici soixante pieds, tandis qu'elle n'est là que de vingt-six. Le sol est une argile dure, quelquefois caillouteuse, qui produit des buissons épineux et des ronces. L'agriculture n'y prospère que grâce à la pluie, car l'usage des irrigations n'y est nullement général. Jadis les empereurs Mogols, voyant que ce district était par sa nature plus fertile que les contrées environnantes, le fertilisèrent encore par des canaux qui unissaient le Ravy au Beas. On peut voir à la ville de Puttey le reste d'un de ces

[1] On donne ce nom à la portion de pays qui s'étend entre deux rivières.

canaux qui rencontrait le Beas à angle droit, quoiqu'il soit comblé depuis plus de cent cinquante ans. Le district de Manja est également célèbre pour la bravoure de ses soldats et la race de ses chevaux, deux choses qui, à défaut de sa fertilité, lui donneraient titre à la faveur du souverain.

La première ville qui nous ouvrit ses portes fut celle de Puttey, laquelle renferme une population de cinq mille âmes, et, comme sa voisine Soultanpour a été bâtie sous le règne d'Akbar. Toutes les maisons de la ville sont construites en briques, et les rues en sont pavées. Nous y visitâmes un des haras royaux de Runjeet-Sing, qui contenait une soixantaine de jumens poulinières, principalement de la race du Dunney, région au-delà de l'Hydaspe, et qui comme le Manja est sèche et haute. Peut-être cette aridité, cette ressemblance avec le sol de l'Arabie, dont les chevaux sont si renommés, influent-elles sur l'excellence de la race du Manja. Les animaux qu'on élève dans le haras de Puttey ne sont absolument nourris qu'avec de l'orge et une espèce d'herbe rampante appelée *doub*. Ils avaient été peu auparavant attaqués d'une maladie épidémique, dont un prêtre mahométan qui résidait dans le voisinage passait pour les avoir guéris. Malgré sa religion, les seiks par reconnaissance avaient réparé et embelli sa petite mosquée, qui lors de

notre passage était un beau bâtiment blanc sur lequel resplendissait le soleil.

Le 13 nous reçûmes un message de l'acali, en d'autres termes du fanatique qui avait incendié le village quelques jours avant, et dont les sottises avaient nécessité l'intervention de la cour. Ce bandit, du nom de Nehna-Sing, désirait nous voir, et je n'étais pas moins curieux de converser avec un homme qui avait bravé Runjeet-Sing lui-même à peu de milles de sa capitale. Ceux des seiks qui poussent ainsi leur croyance religieuse jusqu'au fanatisme ne reconnaissent l'autorité de personne; et c'est seulement par intrigue, par subornation, que le souverain de la contrée parvient à modérer leur frénésie. Ils vont toujours le sabre nu, exerçant leurs brigandages sur les gens les plus nobles et les plus paisibles sans la moindre cérémonie. En plusieurs occasions, ils n'ont pas craint d'attenter à la vie de Runjeet-Sing. L'idée d'une entrevue avec un tel personnage répandit l'alarme parmi les gens de notre escorte; ils cherchèrent à nous en dissuader par tous les moyens imaginables, et finirent par nous empêcher de satisfaire notre curiosité en prévenant l'acali qu'il eût à se présenter sans suite, ce à quoi il se refusa. Ces acalis ou nihungs ne sont pas nombreux, mais commettent les plus odieux forfaits, et se retranchent à l'abri du châtiment derrière leur caractère religieux. Ils ne témoignent

pas une inimitié plus vive aux gens d'une autre croyance qu'aux seiks, et paraissent plutôt être en guerre avec toute l'espèce humaine. Quant à la croyance des seiks, elle est bien connue. Ainsi que leurs voisins les musulmans, ils ont beaucoup oublié de sa forme primitive, et fondent leur distinction des autres sectes sur quelques observances de rite. Un seik vous dira qu'il n'est rien de plus avilissant que l'usage du tabac, et que le fondateur de sa secte, Gourou-Govind-Sing, l'a prouvé sans réplique en montrant la souillure de l'intérieur d'une pipe, comme preuve de la corruption que la fumée des feuilles de cette plante exerce dans le corps humain. Un seik m'a dit un jour que le tabac et les mouches étaient les plus grands des maux dans ce siècle dégénéré!...

A moitié chemin du Doab, nous atteignîmes Pidana, résidence d'un des principaux sirdars du Punjab, Juwala-Sing, qui avait été envoyé de Lahore pour nous recevoir au château de ses aïeux. Il s'avança l'espace d'un mille à notre rencontre, et me remit une lettre avec un arc et un sac d'argent. Ce chef était vêtu d'une belle robe de brocard, et les serviteurs qui l'accompagnaient portaient des tuniques jaunes, car le jaune est la couleur favorite des seiks. Notre hôte avait la réputation d'un brave soldat, et possédait une douceur exquise de manières, qui contrastait agréablement avec son air

martial et sa taille de six pieds. Le jour baissait lorsqu'à travers sa forteresse et sous son château qui était digne d'un baron féodal, il nous conduisit au logement qu'il nous avait préparé; mais nous en vîmes assez ce soir-là pour concevoir une idée favorable de la résidence d'un chef seik. Au centre s'élevait le château entouré d'un village que peuplaient ses vassaux. Le tout était ceint d'un mur de terre et d'un fossé extérieur. Dans cette enceinte se trouvaient un bazar et de vastes écuries construites avec beaucoup de régularité. Pendant les années de paix qui ont suivi la conquête de ce pays, la plupart des chefs se sont occupés à améliorer les lieux où ils résident; et leurs habitations ont de loin un air imposant et respectable; pas autant toutefois que les forteresses des Rajpouts du Marwar. Ces habitations en général sont bâties dans un style militaire, en forme de quadrangle, avec de hautes murailles et des tourelles. Juwala-Sing nous traita si bien que nous restâmes deux jours avec lui. Du faîte de son manoir, la vue commandait toute la contrée environnante qui est fort riche à cause du voisinage des deux plus grandes cités, Lahore et Umritsir; mais le sol n'est pas productif.

Dans la matinée du 17 nous entrâmes à Lahore, ville impériale qui rivalisa jadis avec Delhi, mais qui présentement est bien déchue de son ancienne grandeur. Lorsque nous en étions encore à trois

milles de distance, nous rencontrâmes M. Allard, un des officiers français au service de Runjeet-Sing, et deux naturels de marque envoyés pour nous recevoir. M. Allard était dans sa voiture que traînaient quatre mules; nous y montâmes avec lui, M. James et moi, et il nous conduisit à sa maison, où il voulut nous donner l'hospitalité. Le soir, comme témoignage de l'insigne faveur dont il nous honorait, le maharaja nous fit offrir quantité de fruits provenant de Cachemyr et de Caboul, ainsi qu'une bourse de 1100 roupies qu'il nous fut impossible de refuser sans être malhonnêtes.

Le lendemain nous allâmes présenter nos hommages au souverain qui nous reçut avec une affabilité rare dans un jardin à deux milles de la ville. Il était d'humeur excellente, et nous retint pendant deux heures. Sa conversation passa alternativement des sujets de la plus haute importance à de pures bagatelles. Il nous adressa les questions les plus minutieuses sur notre voyage; mais comme il m'importait de ne pas lui développer en entier le plan que j'avais conçu, nous répondîmes seulement que nous regagnions notre pays natal. Il me pria alors de me charger d'une lettre de complimens pour le roi d'Angleterre, ce à quoi je me refusai, sous prétexte que, trouvée sur moi, cette lettre pourrait compromettre ma sûreté dans les territoires intermédiaires. Nous lui fîmes ensuite cadeau, moi d'une

magnifique paire de pistolets, le docteur d'une lunette d'approche; ces présens le transportèrent de joie, et il promit de les garder en souvenir de nous. Runjeet nous reçut entouré de troupes. De la tente où il nous donna audience nous pûmes voir manœuvrer quatre régimens d'infanterie, et lorsque nous en sortîmes nous passâmes à travers une haie de cavaliers et de fantassins qui tirèrent une salve en notre honneur. Quand nous prîmes congé du maharaja, il nous supplia de demeurer le plus long-temps possible à sa cour, parce qu'il désirait nous faire assister à une chasse au tigre, et nous fêter dans son palais; deux marques d'estime que nous appréciâmes à leur juste valeur. En les attendant, nous retournâmes jouir de l'agréable société de notre hôte et des officiers ses confrères. Je ne parlerai pas ici de Lahore, puisqu'il a été l'objet d'une description particulière dans un autre voyage.

Le 22, vers minuit, nous fûmes fort effrayés d'un tremblement de terre qui dura une dizaine de minutes avec une grande violence. La maison dans laquelle nous logions, et qui était solidement bâtie de briques et de mortier, s'ébranla tout entière. Rien dans l'atmosphère n'avait indiqué qu'un tel événement dût avoir lieu. J'appris que ces commotions de la nature sont très fréquentes à Lahore, surtout pendant l'hiver. Dans le Cachemyr, elles sont encore plus communes, et paraissent plus or-

dinaires à mesure qu'on approche davantage des montagnes. Toutefois, les hauts minarets de Lahore offrent la preuve la plus convaincante qu'il n'y a point eu de terribles commotions dans cette ville depuis qu'elle est bâtie, c'est-à-dire depuis environ deux cents ans. Le choc, dans la circonstance dont il est ici question, sembla se diriger du sud-est au nord-est, et ce ne fut pas sans surprise qu'après avoir franchi l'Hindou-Koush, nous remarquâmes que c'était encore l'exacte direction qu'il avait suivie. Dans la vallée de Badukhshan et dans toute la partie supérieure du cours de l'Oxus, le plus grand nombre des villages s'étaient écroulés et avaient enseveli sous leurs ruines des milliers d'habitans.

Une semaine après notre arrivée nous reçûmes du maharaja, selon la promesse qu'il nous en avait faite, une invitation écrite à l'accompagner dans une partie de chasse. Il avait déjà quitté lui-même la capitale, et nous envoyait quatre éléphans pour nous porter, nous et nos bagages. Nous montâmes aussitôt dessus, et nous prîmes sur les bords du Ravy la route que la cour avait suivie. Chemin faisant, nous passâmes une heure dans le fameux jardin de Shalimar qui était alors plus beau que jamais. Quoique ce fût l'hiver, les arbres étaient chargés d'oranges. Nous fîmes halte pour la nuit près du village de Lakodur, célèbre dans l'histoire comme l'endroit auquel Nadir-Shad traversa le Ravy

pour s'emparer de Lahore. Cette rivière a quitté son ancien canal qui est aujourd'hui à sec et cultivé. De même, les hordes dévastatrices de Nadir se sont depuis long-temps retirées, et ont fait place aux laborieux habitans qui occupent maintenant le pays. La matinée suivante nous atteignîmes le lieu où Runjeet était campé. Sur toute la route nous avions rencontré des soldats, des courriers, des porteurs chargés de fruits et de mets rares. Depuis notre sortie de Lahore, qui était distante d'une vingtaine de milles, tout montrait que nous devions bientôt trouver un grand concours de monde. Un rajah et sa suite, montés sur des éléphans, vinrent l'espace d'un mille au-devant de nous, et nous conduisirent vers le camp qui était établi au bord de l'eau. A mesure que nous approchâmes, le coup d'œil devint plus magnifique. Un large pavillon de drap rouge, ceint par de hautes tentures de la même étoffe, marquait la résidence de Runjeet, tandis que ses troupes et ses chefs étaient cantonnés à l'entour en groupes pittoresques. Les tentes qu'on avait dressées à notre usage étaient fort élégantes. Elles étaient faites de drap écarlate et jaune, et des tapis de Cachemyr ou des pièces de satin français recouvraient le sol à l'intérieur. Ce fut avec quelque hésitation que je mis le pied sur des tissus si précieux. Dans chaque tente il y avait un lit de camp avec des rideaux de soie jaune et des couvertures de même genre. Une

telle splendeur, un tel luxe, convenaient mal sans doute à des gens qui, comme nous, pourraient prochainement n'avoir pas même le simple nécessaire; mais nous jouîmes du présent sans songer à l'avenir.

Le matin du 27 nous fîmes route avec le maharaja, et, franchissant le Ravy, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. L'ordre de la marche était fort pittoresque, et le cortége, sous tous les rapports, celui d'un roi soldat. Ses chevaux étaient menés devant lui, mais il voyageait sur des éléphans. Deux de ces énormes animaux portaient des *houdas* ou siéges d'or, dans un desquels le prince était assis; sept ou huit autres suivaient avec ses favoris et ses courtisans; venait ensuite, traîné par quatre chevaux, un carrosse qu'il avait reçu du gouverneur général des Indes orientales. Un petit corps de cavalerie et une pièce de campagne accompagnaient pour défendre sa Hautesse en cas de besoin. Tout le long du chemin elle ne cessa de babiller, et nous retint encore à causer une heure après qu'on se fut arrêté. Cette longue conversation ne pouvait raisonnablement finir sans que Runjeet parlât du plaisir de boire, ce dont il aimait le mieux à parler. Sa première remarque, dès qu'il entra dans sa tente, fut que la position en était délicieuse pour une troupe de buveurs, puisqu'elle dominait tous les environs. Il demanda ensuite au docteur si le vin était meilleur avant ou après les repas, et dai-

gna beaucoup rire lorsque je répondis moi-même que le mieux était d'en prendre avant et après.

Quand nous quittâmes le prince, on nous conduisit à nos tentes qui n'étaient pas les mêmes que nous avions occupées la veille; celles-là, entièrement construites en châles de Cachemyr[1], avaient quatorze pieds carrés; deux étaient réunies par des murailles formées au moyen de tentures en même tissu, et cette espèce de couloir était ombragé par une vaste pièce d'étoffe soutenue sur quatre gros piliers ornés d'argent. Les châles d'une de ces tentes étaient rouges; ceux de l'autre, blancs. Il y avait dans chacune un lit avec des rideaux également de Cachemyr, et nous pûmes nous croire plutôt dans le palais d'une fée que dans un camp au milieu des broussailles du Punjab.

Le lendemain, vers midi, la chasse commença; Runjeet montait un magnifique cheval bai-brun, couvert d'une élégante housse richement brodée, dont la bordure représentait presque toutes les bêtes et tous les oiseaux sur lesquels le chasseur exerce son adresse. Il était lui-même vêtu d'une tunique de cachemire vert, bordée de fourrure;

[1] On écrit aussi *cachemire* et *schall*. On sait, au reste, combien est incertaine et variable l'orthographe de la plupart des noms de lieux et de choses que l'on rencontre dans les relations de voyages, surtout en Asie, où les dénominations locales portent les traces des divers passages des conquérans qui ont tour à tour subjugué ou ravagé ces pays.

son poignard resplendissait de pierreries, et un léger bouclier de métal, présent de l'ex-roi de Caboul, pendait à son bras gauche; il était suivi de plusieurs éléphans, et précédé d'une meute dont les chiens, de différentes races, étaient nés les uns dans le Sinde, les autres dans le Bokhara, d'autres dans l'Iran, ou sur ses domaines. Ses fauconniers portaient leurs nobles oiseaux sur leurs poings; et ceux-ci battaient des ailes à ses côtés, ou agitaient à ses oreilles les grelots attachés à leurs pates. Une compagnie de fantassins, se développant sur une ligne immense avec deux ou trois cents cavaliers, se mit à faire le rabat[1]; et nous avançâmes derrière les piqueurs qui, armés de grandes hallebardes, dépistèrent bientôt le gibier; mais le hasard voulut que nous ne rencontrassions ce jour-là que des sangliers au lieu de tigres. Dans le cours d'une demi-heure, huit monstres eurent mordu la poussière, et il y en eut autant qui s'embarrassèrent dans des piéges. La plupart des premiers furent tués à coups de sabre; quelques-uns avaient été d'abord blessés par la pièce de campagne qu'on tira à mitraille. Peut-être cette chasse n'aurait-elle pas paru intéressante à nos chasseurs d'Europe, puisque les sangliers n'avaient aucune chance d'évasion; c'est cependant un curieux spectacle. La scène se passait dans une plaine couverte de hautes herbes, à tra-

[1] L'action de rabattre le gibier.

vers lesquelles il nous était néanmoins facile, perchés que nous étions sur nos énormes montagnes, de voir galoper les courtisans dont les habits aux brillantes couleurs produisaient un très bel effet. Runjeet lui-même regardait tomber chaque animal, mais se hâtait de détourner les yeux lorsqu'on l'éventrait. Au bout d'une heure et demie nous retournâmes à nos tentes, et là il récompensa ceux des seiks qui s'étaient distingués par leur adresse. Les sangliers vivans furent ensuite amenés; on les attacha par une jambe à un pieu, et on excita les chiens à les combattre. C'est un jeu cruel qui n'offre pas beaucoup d'attraits; on entretenait le courage et l'ardeur de ces pauvres animaux en leur jetant de l'eau sur le corps. Après quelque temps, l'ordre fut donné de les mettre tous en liberté, afin qu'ils vantassent son humanité [1], disait Runjeet; et les sangliers furieux se frayèrent un passage entre la foule qui encombrait le champ aux éclats de rire des spectateurs qui composaient cette foule. Après que le vacarme se fut peu à peu calmé, nous tînmes compagnie au maharaja qui nous raconta avec feu ses exploits au-delà de l'Indus. Nous continuâmes de partager ainsi les plaisirs du souverain jusqu'à la fin du mois, et alors nous reprîmes avec lui le chemin de la capitale. Pendant la route la même pompe que j'ai déjà décrite fut partout déployée,

[1] As Runjeet said that they might praise his humanity.

et de temps à autre on déchaperonna les faucons, ce qui est un amusement qu'on peut goûter même sans être chasseur. Cent coups de canon annoncèrent l'arrivée de Runjeet-Sing à Lahore, et nous rentrâmes en possession de notre logement chez notre digne ami M. Allard.

Le 6 février, la fête du busunt, c'est-à-dire du printemps, fut célébrée avec une grande splendeur. Le maharaja voulut que nous fussions témoins de toutes les démonstrations de joie par lesquelles on salue ici, comme en d'autres climats, le retour de cette saison de l'année; nous l'accompagnâmes donc sur des éléphans. En ce jour solennel, l'armée du punjab qui avait infanterie, cavalerie, artillerie, et qui était entièrement composée de troupes régulières uniformément costumées de jaune en signe d'allégresse, se forma sur une ligne d'au moins deux milles de longueur. Le souverain la parcourut d'un bout à l'autre aux acclamations de ses soldats, et nous le suivîmes dans cette promenade qui dura plus de trente-cinq minutes. L'emplacement qu'on avait choisi pour cette revue, et qui s'étendait à travers les ruines de l'ancien Lahore, présentait des inégalités de terrain, d'où il résultait que la ligne des troupes paraissait former des ondulations qui augmentaient beaucoup la beauté de la scène. A l'extrémité s'élevaient les tentes royales avec des bordures de soie jaune. Au milieu de ces tentes était

un dais évalué à un lac de roupies [1], couvert de perles et bordé de pierres précieuses; on ne saurait imaginer rien de plus riche. Runjeet prit place dessous et écouta pendant dix minutes une lecture du *Grinth* ou *Livre sacré* des seiks. Il fit un cadeau au prêtre qui lut, et le saint volume fut emporté après avoir été enveloppé dans dix couvertures différentes, dont la dixième, en l'honneur de la circonstance, était de velours jaune. Des fleurs et des fruits furent alors placés devant Sa Hautesse; et à en juger par la quantité des premières, il fallait qu'en ce jour-là on eût dépouillé de leur parure tous les buissons et les arbres qui produisaient des fleurs jaunes. Je ne pus découvrir d'autre raison pour le choix d'une couleur si simple, que la volonté arbitraire d'un souverain. Ensuite vinrent les nobles et les officiers de l'armée, tous vêtus de jaune, présenter leurs hommages au maharaja en espèces sonnantes. Lorsque cette cérémonie fut terminée, de jeunes et jolies filles se mirent à exécuter des danses, et comme elles eurent le bonheur de plaire au prince, il leur permit de prendre leur part de l'argent qu'il avait devant lui. En retour, il les pria de chanter une ode sur le vin, puis en demanda une bouteille, et insista pour que nous bussions avec lui le coup de l'étrier; après quoi nous retournâmes tous chacun chez nous.

[1] La roupie vaut environ 2 fr. 50 c., et il en faut 100,000 pour un lac ou lak.

Notre départ de Lahore fut différé à cause de la fête que Runjeet avait résolu de nous donner à son palais de Sumum-Bourj. Nous l'allâmes trouver dans un jardin, et il nous conduisit à l'édifice en question qui, à notre intention, était superbement illuminé avec des flambeaux de cire; des bouteilles remplies d'eau de différentes couleurs étaient placées entre les lumières et en augmentaient l'éclat. Nous fûmes d'abord introduits dans la grande salle où les empereurs mogols recevaient leurs sujets, qui a soixante-dix pieds de long et qui ouvrait sur la façade par une colonnade de marbre. Il y a plusieurs parties dans ce palais, qui, comme dans celui de Delhi, doivent évidemment beaucoup de leur beauté architecturale au génie d'un artiste européen. De la grande salle nous passâmes dans une petite pièce qui était la chambre à coucher du maharaja et où nous devions passer la soirée. M. James et moi nous prîmes place, l'un à gauche et l'autre à droite de Sa Hautesse sur des siéges d'argent. Il y avait dans cet appartement un lit qui mérite description. Le corps, les poteaux et les pieds étaient entièrement couverts d'or, et le ciel consistait en une feuille massive du même métal. Ce lit reposait sur une estrade élevée à dix pouces du sol et qui était aussi d'or. Les rideaux étaient des châles de Cachemyr. Auprès il y avait une chaire ronde en or; et dans un des appartemens supérieurs du palais nous vîmes le reste de ce

magnifique ameublement. Les bougies qui éclairaient la petite pièce où nous étions assis étaient portées par des candélabres d'or; enfin la pièce elle-même resplendissait de dorure, et le côté qui donnait sur la cour était fermé par un rideau de soie jaune. Ce fut donc parmi toutes ces richesses que notre royal hôte nous reçut. Bientôt il fit circuler la bouteille, de sa propre main remplit nos verres, et par son exemple nous encouragea à boire. Runjeet buvait, non à la mesure, mais au poids, et sa dose accoutumée n'excédait pas le poids de huit *pices*[1]; mais en cette occasion il la doubla neuf fois. Son breuvage favori était un esprit fait avec du vin de Caboul, beaucoup plus fort que l'eau-de-vie ordinaire et qui brûlait la gorge. Lorsque la boisson l'eut mis en train, c'est bien le cas de dire qu'il monta sur son grand cheval de bataille, car il nous recommença le récit de ses exploits. Les prouesses du souverain montèrent apparemment la tête aux danseuses qu'il fit venir suivant son usage vers la fin de la soirée. Il leur donna à boire, les grisa, et alors elles se battirent, se déchirèrent les unes les autres au grand plaisir de leur maître; mais les pauvres créatures perdirent dans le combat quelques-uns des lourds ornemens suspendus à leurs oreilles et à leur nez. On servit ensuite le souper, qui consistait en différentes sortes de ragoûts délicieusement accommodés; mais, par

[1] Nom d'une petite monnaie de cuivre du pays.

un bizarre contraste avec la magnificence qui nous environnait, ils furent servis dans de simples feuilles d'arbres cousues en forme de coupes. Elles renfermaient du porc, des lièvres, des perdrix et toute sorte de gibier, dont Runjeet nous servit successivement, et dont il mangea lui-même de bon appétit. Il était minuit quand nous nous retirâmes.

Au milieu de ces plaisirs, nous n'oubliâmes toutefois pas les difficultés qui nous attendaient plus loin, et nous cherchâmes à profiter autant que possible de l'expérience de M. Allard qui, en venant de Perse, avait parcouru une partie des contrées que nous allions à notre tour parcourir [1]. Il nous donna, outre des lettres de recommandation pour ses connaissances dans l'Afghanistan, d'excellens conseils sur la conduite que nous devions tenir à l'égard des indigènes. Dans la soirée du 10 nous prîmes congé du maharaja Runjeet-Sing sur le champ des manœuvres militaires, où il nous avait conduits pour que nous vissions avec quelle adresse ses artilleurs savaient lancer des bombes. Dans le cours de cette dernière entrevue, il me demanda mon opinion sur le projet de rendre l'Indus navigable, et observa que comme ce fleuve et ses cinq grands tributaires traversaient le Punjab, il en tirerait lui-même de plus grands avantages que le gouvernement britannique.

[1] Un autre officier français, M. Court, joignit ses conseils à ceux de M. Allard.

Il parla de ce projet en homme éclairé, mais avoua que l'idée de ces navires parcourant son territoire dans tous les sens ne le flattait guère; il craignait de se mettre en collision avec les Anglais. Le prince, toujours monté sur son éléphant, dicta ensuite à son secrétaire des missives en notre faveur que nous devions remettre tant aux chefs de Peshawur et de Caboul, qu'à plusieurs autres grands personnages au-delà de l'Indus. Il nous donna aussi des ordres pour tous ses officiers publics entre sa capitale et la frontière; puis, nous tendant la main, il serra cordialement la nôtre et nous dit adieu. Il nous rappela pour me supplier en particulier de lui écrire souvent, de lui envoyer la description des contrées que je visiterais, ainsi qu'un exposé minutieux de leur mode de gouvernement et de leurs usages, et de ne l'oublier jamais dans quelque région que je me trouvasse. Nous n'avons pas oublié cette requête lorsque nous avons été loin de ses états, et nous avons reçu des lettres de Runjeet-Sing dans les déserts de la Tartarie et dans le Bokhara. Ce prince est l'homme qui dans toute l'Asie ait produit sur moi le plus d'impression : sans éducation, sans guide, il dirige toutes les affaires de son royaume avec une énergie merveilleuse, et pourtant exerce le pouvoir avec une *lénitude*[1] qui est sans exemple chez un prince d'Orient.

[1] Mot dérivé de *lenitudo*, douceur ou modération, et qui devrait être d'un usage fréquent.

Itinéraire a travers le Punjab aux rives de l'Indus. — Départ de Lahore. Réduction de notre bagage; changement de costume et d'habitudes. Ville de Ramnuggur sur les rives du Chenab. Passage de cette rivière. Passage du Jelum, l'Hydaspe des anciens. Chaîne salée entre l'Indus et l'Hydaspe. Mines et mineurs de Pind-Dadun-Khan. Contrée de Potawar. Fort de Rotas. Village de Manikyala. Singulières piles de maçonnerie. Ville d'Osman. Campement sur les bords de l'Indus, et passage de ce fleuve.

Nous sortîmes de Lahore le 11 février 1832, avant midi, et le soir nous mîmes pied à terre au splendide mausolée de Juhangir, qui s'élève sur les bords du Ravy. Sans que cependant notre courage fût déjà diminué ou notre zèle déjà ralenti, notre solitude, après avoir quitté le matin des hôtes si affectueux, nous attrista malgré nous. Il n'y avait non plus dans notre logement de la première nuit rien qui dût nous égayer, puisque c'étaient les ruines d'un tombeau; tombeau que les mânes d'un empereur qu'il renferme avaient jadis rendu sacré, mais qui servait alors de caserne à une brigade d'infanterie. Il est inutile de dire que les soldats ne se gênaient guère pour augmenter chaque jour la dégradation du monument.

Le lendemain, avant de poursuivre notre route, il nous fallut nous dépouiller de presque tout ce qui nous appartenait, et renoncer à un grand nombre d'habitudes qui étaient devenues pour nous une seconde nature; mais le succès de notre entre-

prise dépendait de ces sacrifices. Nous jetâmes tous nos vêtemens européens pour adopter des pieds à la tête le costume asiatique. A nos habits étroits nous substituâmes la robe flottante des Afghans, et nous passâmes notre sabre dans une large ceinture qui nous serra la taille. Après nous être rasé la tête, nous nous coiffâmes de lourds turbans, et en place de nos bottes nous chaussâmes des babouches. Nous dîmes adieu aux tentes, aux lits, aux nattes; adieu aux tables et aux chaises. Une hutte, ou même la terre nue, nous ne l'ignorions pas, devait être désormais notre chambre à coucher; et un bout de tapis ou une natte grossière, notre lit. Nous achetâmes chacun une couverture pour en faire une selle pendant le jour et dormir dessous pendant la nuit. La plus grande partie de notre garde-robe, obligés que nous fûmes de la réduire considérablement, tint alors dans une valise que nous attachâmes sur la croupe de notre cheval; et pour porter le reste de notre bagage avec tous nos livres et nos instrumens, nous n'eûmes besoin que de deux mules. Ces divers préparatifs demandèrent plus de temps et de réflexion qu'on ne serait tenté de le croire; et quand ils furent terminés, nous brûlâmes, nous distribuâmes aux naturels, ou nous détruisîmes une énorme quantité d'objets dont nos caisses étaient remplies; espèce d'offrande propitiatoire, comme on l'appelle, à ces impérissables

démons, les Khyberis, qui ont de temps immémorial détroussé les voyageurs au-delà de l'Indus. Mais, tenant tous à notre vie plus encore qu'à nos biens, nous n'hésitâmes pas un seul instant à nous débarrasser de l'inutile attirail de la civilisation. Sans doute il nous parut d'abord singulier de croiser les jambes pour nous asseoir, et d'écrire notre journal sur nos genoux. Peu à peu, cependant, nous nous habituâmes à ces nouveaux usages, et nous n'en fîmes pas non plus moins d'honneur à nos repas, parce que nous écartâmes toute sorte de vin et de liqueurs, ou que nous mangeâmes avec nos doigts, dans des plats de cuivre, sans couteaux ni fourchettes.

A moitié chemin du Ravy au Chenab, nous fîmes halte dans le magnifique jardin de Koke, qui est la maison de plaisance d'un des colonels de Runjeet-Sing. Il n'avait pas plus de cent verges carrées, mais était bien garni d'arbres fruitiers, la plupart en fleurs. Pour donner une idée favorable du climat, il suffit d'énumérer les diverses espèces de fruits que produisait le jardin, et qui entre autres étaient la pêche, l'abricot, la grenade, la figue, l'orange, le citron, le guara, le raisin, le coing, le mangou, la datte, l'amande et la pomme, outre tous ceux particuliers au pays dont je ne savais pas les noms. Les allées étaient bordées de beaux cyprès et de saules-pleureurs, tandis que dans les plates-

bandes abondaient les narcisses et les rosiers à cent feuilles. Nous étions éloignés d'environ vingt milles du premier des cours d'eau mentionnés ci-dessus, lorsque nous revîmes apparaître les immenses monts Himalaya dans toute leur gloire. C'était la partie de cette chaîne qui domine Bambur, sur la route de Cachemyr, et où le célèbre voyageur Bernier faillit mourir de chaleur, quoiqu'elles se montrassent à notre vue couvertes de neige. Il est impossible de contempler ces montagnes sans un sentiment de plaisir, car elles reposent les yeux de la monotonie des vastes plaines du Punjab. A en juger par les hauteurs qui ont été déterminées plus à l'est; elles doivent avoir plus de seize mille pieds d'élévation. Leur distance est plus difficile à calculer, puisque les cartes ne donnent aucune indication exacte de la chaîne. On peut dire cependant qu'elles sont au moins éloignées de cent soixante milles sur le point que nous apercevions.

Nous atteignîmes les bords du Chenab ou Acésines, à Ramnuggur, petite ville qui est la résidence favorite de Runjeet-Sing, et où il a souvent rassemblé ses troupes lorsqu'il allait en expédition au-delà de l'Indus. Elle repose au milieu d'une plaine spacieuse sur laquelle son armée manœuvre aisément. Le nom de cette ville, qui autrefois était Russoul, s'est changé en celui de Ramnuggur, depuis que la contrée a secoué le joug musulman. La

première dénomination signifie cité du prophète; la seconde, cité de Dieu. Le *Doab* qui s'étend entre le Ravy et le Chenab est un peu mieux cultivé, un peu plus fertile que le Doab précédemment traversé par nous. Le sol en est sablonneux, et vers le centre les puits n'ont que vingt-cinq pieds de profondeur. En cette saison le climat est froid et souvent pluvieux, le ciel est sombre et toujours chargé de nuages. La canne à sucre pousse dans cette partie du pays, et on en extrayait alors le jus au moyen d'une machine que je vis fonctionner pendant que le magistrat du lieu me l'expliquait, mais que je ne pourrais moi-même expliquer d'une manière compréhensible au lecteur qui ne l'a point sous les yeux. Ce magistrat ne savait ni lire ni écrire, et était accompagné de son fils qui n'en savait pas davantage. Comme je conseillais au père d'envoyer l'enfant à l'école, il me répondit qu'un cultivateur n'avait pas besoin d'éducation. Le même avis, il m'en coûte de le dire, prévaut en plus haut lieu; car Runjeet et son fils ne sont pas moins ignorans, et ils veulent que leur héritier, petit garçon qui d'ailleurs promet beaucoup, partage leur ignorance.

A Ramnuggur nous reçûmes la visite d'un vénérable chef seik, âgé de quatre-vingt-deux ans, qui avait servi sous le grand-père de Runjeet-Sing. Quoique sa barbe fût argentée par l'âge, c'était encore un

vert vieillard, et il parut devant nous entièrement habillé de blanc, ce qui dans cette contrée indique la vieille école d'une manière aussi distincte que la queue et le spencer en Angleterre. Il avait ce penchant au bavardage que donnent les années; néanmoins il nous raconta avec chaleur les exploits de sa jeunesse, et nous traça un tableau animé du progrès continuel de la puissance des seiks. « Notre livre saint, *s'écria-t-il en terminant*, avait prédit que partout où il y avait soit un cheval, soit une lance, il y aurait des chefs et des soldats sur la terre. Chaque jour sert à vérifier cette prédiction, puisque le nombre des convertis à notre croyance augmente sans cesse et qu'il est annuellement de cinq mille. » Le véritable seik, ou sing, ou encore khalsa, ne connaît d'autre occupation que la guerre et l'agriculture; et il affectionne l'une plus que l'autre. Les seiks forment assurément la nation la plus florissante de l'Inde moderne; et un fait assez curieux, c'est, ainsi qu'on peut le remarquer, qu'ils se ressemblent tous au physique. Comme tribu, ils étaient encore inconnus il y a quatre cents ans; mais aujourd'hui, pour les traits du visage, ils diffèrent autant de leurs voisins que des Indiens et des Chinois. A l'extrême régularité de leur physionomie, à leur figure allongée on les distingue aisément des autres tribus. Qu'une nation qui adopte des coutumes particulières ait un caractère et des

mœurs à elle, on le conçoit; mais que dans un si court espace de temps, des millions d'individus aient acquis une ressemblance nationale aussi frappante que celle qui existe parmi les enfans d'Israël, la chose, pour ne rien dire de plus, est au moins fort remarquable.

Nous franchîmes le Chenab ou Acésines au moyen du bac public qui est à environ trois milles de la ville. La rivière était en cet endroit large de trois cents verges et profonde de neuf pieds pendant les deux tiers de sa largeur. Ses bords, qui sont bas à droite et à gauche, ne tardent jamais à être inondés dans la saison pluvieuse. L'histoire raconte qu'Alexandre-le-Grand eut à éloigner avec précipitation son camp d'Acésines, et Arien le décrit comme très rapide. Il l'est durant les pluies; mais lors de notre passage, la vitesse de son courant ne dépassait pas un mille et demi par heure, et on pouvait le traverser à gué. Nous fîmes halte pour la nuit dans une mosquée sur la rive droite, mais il ne faut pas croire que ce fût une Sainte-Sophie. L'édifice consistait en quatre murs de terre, sur lesquels un toit en terrasse était formé par des solives également recouvertes de terre. Les fidèles, néanmoins, ont assez de luxe pour qu'une cheminée construite à l'intérieur chauffe l'eau dont ils se servent pour leurs ablutions. Notre violation d'un lieu aussi saint fut en quelque sorte compensée par la généreuse

distribution de nos remèdes. Les habitans de cette partie de la contrée sont généralement affligés d'une maladie qu'ils appellent *nouzla*, mot dont la traduction littérale est *écoulement*. Par-là ils veulent, je crois, désigner un violent rhume de cerveau qui se termine souvent par la mort du malade. Ils attribuent cette maladie au sel qu'on emploie dans le pays, et qu'on tire de la Chaîne-Salée dont il sera tout à l'heure parlé en détail. Il y a aussi dans le Punjab beaucoup de maux d'yeux, qui peut-être sont causés par les molécules nitreuses répandues sur les rives des différens cours d'eau.

Une marche de quarante-cinq milles nous amena sur les bords du Jelum, qui est le fameux Hydaspe des Grecs. Il serpente à travers une plaine alluviale, au pied d'une chaîne basse de montagnes rocailleuses. Nous nous embarquâmes sur cette belle rivière, et nous descendîmes le courant sur un espace de cinq milles. Chemin faisant, nous troublâmes plusieurs crocodiles sur les différentes îles, qui sont plus nombreuses que dans les autres rivières du Punjab. Le même fait est rapporté par Arien, qui parle de l'Hydaspe comme d'une rivière bourbeuse et rapide, avec un courant de trois ou quatre milles par heure, ce qui est exact. Il avait plu la veille de notre arrivée, de sorte que l'eau n'avait pas sa couleur ordinaire, et que même elle bouillonnait en divers endroits. Le Jelum est plus

petit que le Chenab, mais à cette époque de l'année leur largeur était la même. A notre débarquement, nous traversâmes une riche et belle nappe de verdure qui s'étend jusqu'à la ville de Pin-Dadun-Khan, où nous fîmes halte. Les autorités du lieu étaient venues nous recevoir au bord de l'eau, et nous avaient offert une bourse de cinq cents roupies avec quelques pots de confiture. Pind-Dadun-Khan est la capitale d'un petit district, et renferme une population d'environ six mille âmes. Les maisons y ressemblent à toutes les autres du Punjab; seulement les charpentes sont faites de cèdres que le Jelum amène de l'Himalaya dans ses inondations. La durée et la bonne odeur de ce bois le recommandent pour toute espèce d'usage. Nous avons vu un cèdre échoué sur les bords de l'Hydaspe, qui avait une circonférence de treize pieds. Ce fut sur cette rivière que les Macédoniens construisirent les bateaux avec lesquels ils naviguèrent sur l'Indus; car il est à remarquer que ces arbres ne flottent sur aucun autre cours d'eau du Punjab, et qu'il n'y a nulle autre part de telles facilités pour la construction des navires.

Pind-Dadun-Khan est situé à cent milles nord-ouest de Lahore, et à cent de la Chaîne-Salée qui s'étend de l'Indus au Jelum. Cette chaîne est la continuation de celle qui prend naissance au bas de la Montagne-Blanche ou Sufeed-Koh, et qui est

interrompue par l'Indus à Karabagh. Après avoir franchi ce fleuve, elle portait autrefois sur les cartes le nom de *Joud;* mais on l'a nommée plus convenablement *Chaîne-Salée,* puisqu'elle renferme d'immenses mines de sel qui approvisionnent les provinces septentrionales de l'Inde. La Chaîne-Salée forme la limite méridionale d'un plateau qui s'étend entre l'Indus et l'Hydaspe des anciens, et s'élève à huit cents pieds au-dessus des plaines du Punjab. En outre, les montagnes qui la composent sont de douze cents pieds plus hautes que la vallée de Jelum, ce qui leur donne une élévation totale de deux mille pieds au-dessus de la mer. Elles ont cinq milles et plus de large. Leur formation est un tuf qui se présente par couches verticales, et qui contient dans certaines parties des cailloux ou des pierres rondes. A la surface, la végétation est presque nulle. On trouve en plusieurs endroits des sources chaudes, ainsi que de l'alun, de l'antimoine et du soufre; mais une argile rouge qu'on voit principalement dans les vallées est une indication sûre d'une mine de sel, et se montre de distance en distance sur toute la longueur de la chaîne. A cinq milles de Pind-Dadun-Khan, au village de Keora, est une des mines principales que nous examinâmes. Elle s'ouvrait sur une vallée que traversait un ruisseau salin, à travers une de ces formations argileuses et rougeâtres dont j'ai plus haut

parlé, et à deux cents pieds environ du bas de la chaîne. On nous introduisit par une galerie tellement étroite, qu'on ne pouvait y monter que l'un derrière l'autre. Elle était longue de trois cent cinquante verges, dont les cinquante dernières formaient une véritable descente. A l'extrémité, nous entrâmes dans une caverne de dimensions irrégulières, haute d'environ cent pieds, et entièrement creusée dans le sel. Le minéral y était déposé en couches de la régularité la plus parfaite qui, comme celles des rocs extérieurs, étaient verticales. Aucune de ces couches n'excédait un pied et demi d'épaisseur, et chacune était distinctement séparée de sa voisine par un lit de terre argileuse, épais d'un huitième de pouce, qui était étendu entre les couches comme le mortier entre les pierres d'un mur. Le sel dans cette mine, de même que dans le reste de la chaîne, se présente quelquefois en cristaux hexagones, mais plus souvent par blocs; il est toujours coloré d'une teinte de rouge qui varie de la nuance la plus légère à la plus foncée; mais quand on le broie il devient blanc. Nous trouvâmes plus de cent ouvriers, hommes, femmes et enfans, qui travaillaient avec ardeur; et les petites lampes qui les éclairaient, suspendues aux parois brillantes de la caverne, se répétant à l'infini, rendaient fort pittoresque le spectacle qui s'offrit à nos yeux. Nous convertîmes notre visite en un jour de réjouissances,

par une libérale distribution entre les mineurs d'un peu de cet argent que nous recevions de toutes parts; et il ne pouvait être mieux employé, car les pauvres créatures, sans paraître cependant être sujettes à des maladies particulières, avaient l'air le plus misérable qui se puisse imaginer. Nous donnâmes à chacun une roupie, et il sera facile de concevoir quel plaisir nous leur causâmes, quand on saura que pour la gagner il leur faut extraire deux mille livres anglaises de sel, et que ce travail ne peut être exécuté qu'en deux jours par toute une famille. Le sel est dur, mais friable, de sorte qu'il se met en pièces dès qu'on le frappe avec le marteau ou la pioche. On se garde bien, pour parvenir à ce but, d'employer la poudre à canon, crainte que les voûtes ne s'écroulent; car, si prudent que soit le mode actuel d'excavation, il arrive quelquefois des accidens de ce genre. Ce sont les hommes qui brisent le roc, et les femmes et les enfans qui, à force de sueurs, en transportent les fragmens hors de la mine. Lorsque le minéral est voisin de la surface, on le taille en blocs du poids de quatre *maunds*[1] de Lahore, dont deux font la charge d'un chameau; mais ordinairement on le bine en petits morceaux. Ce sel jouit d'une haute réputation dans l'Inde, aux yeux des médecins indigènes, à cause de ses vertus médicinales. Il n'est

[1] Un *maund* équivaut à un quintal ou cent livres pesant.

pas pur, mais considérablement mélangé d'une substance qui sans doute n'est autre que la magnésie, et qui le rend impropre à la salaison des viandes. Les naturels du Punjab attribuent à ses effets les ravages que le nouzla exerce parmi eux.

Comme la chaîne contient un inépuisable approvisionnement de sel, on peut en extraire la quantité qu'on désire. On en extrait deux mille cinq cents maunds par jour, ce qui donne environ huit cent mille maunds par année. Il y a peu de temps que le sel se vendait à la mine au prix d'une moitié et même d'un quart de roupie le maund; mais aujourd'hui, sans compter les droits, le maund se paie deux roupies. Les mines ne sont exploitées que par le gouvernement du Punjab; c'est un monopole dans toute la rigueur de l'expression, et Runjeet-Sing espère en tirer un revenu annuel de seize lacs, ou laks, de roupies, outre deux lacs et demi pour les droits. Il faut dire à la vérité que l'extraction du minéral lui coûte un lac et demi de roupies; néanmoins, et quoiqu'il ne vende son sel que le tiers du prix de celui de Bengale, il gagne encore onze cents pour cent. Le sel du Punjab s'exporte par le Jelum à Moultan et Bhawulpour, où il rencontre celui du lac Sambre. Il pénètre jusqu'aux bords du Jumna et du Cachemyr, mais ne passe point à l'ouest de l'Indus. Runjeet-Sing a prohibé la fabrication du sel dans toutes les parties de ses États; il est cepen-

dant fort douteux que les revenus se maintiennent toujours aussi considérables qu'ils le sont aujourd'hui. A l'époque de mon voyage, le fermier du monopole était un homme cruel et tyrannique, qui opprimait sans pitié les travailleurs. Les naturels ne savent pas dire en quel temps ces mines commencèrent à être exploitées; mais ce doit être à une date fort ancienne, puisque l'Indus, au lieu où il traverse la chaîne, met le minéral à découvert.

En quittant Keora, nous remontâmes la rive droite du Jelum jusqu'à Jelalpour, et nous parcourûmes ainsi une trentaine de milles à travers un pays d'une extrême fertilité. Les agriculteurs fauchaient du blé en vert pour leurs bestiaux. La Chaîne-Salée court parallèlement à la rivière, et comme elle est tout-à-fait dépourvue de végétation, elle forme un parfait contraste avec la fertile vallée du Jelum. De nombreux villages cependant sont perchés sur les montagnes qui s'élèvent les unes sur les autres d'une manière pittoresque, et ne sont pas moins remarquables par leur situation romantique que par les commodités qu'on y trouve. Nous fîmes halte dans un qui était propre et bien tenu, et nous y logeâmes dans une chambre qui avait treize pieds de long sur huit de large. Cette chambre était garnie d'armoires et de tablettes, tandis que des cases en terre et destinées à serrer le grain servaient de table. Tous les bâtimens du village étaient, tant à



l'intérieur qu'à l'extérieur, enduits d'une terre grisâtre qui leur donnait une bonne apparence de propreté; et comme le village était bâti sur la pente d'une montagne, la pluie emportait toutes les ordures qui pouvaient se trouver dans les rues. En retour de l'hospitalité que nous reçûmes, le docteur Gérard eut le bonheur de sauver la vie à une vieille femme qui se mourait d'une inflammation, en lui faisant une abondante saignée.

Nous dîmes ensuite adieu aux bords du Jelum, et nous entrâmes dans la contrée de Potewar, qui est habitée par la tribu des Gukers, tribu fameuse pour la beauté du corps et se vantant d'avoir une origine rajpout. Chaque jour nous reconnaissions à divers indices que nous approchions des pays où règne le mahométisme; mais c'était surtout au costume des femmes, que nous rencontrions alors pour la plupart voilées. Une jeune fille que nous vîmes sur la route et qui cheminait à cheval avait une espèce de dais en drap rouge qui lui dominait la tête, et dont la vue nous fit beaucoup rire. Ce semblait être un châssis de bois; mais comme l'étoffe cachait tout, aussi bien que la figure de la belle demoiselle, je ne pus découvrir en quoi consistait cette bizarre invention. L'habillement des dames qui ne portaient pas de voile était aussi fort changé; elles avaient de larges pantalons bleus qui, serrés au-dessus de la cheville, retombaient sur le pied et

ne manquaient pas de grâce. Une pièce d'étoffe longue d'une soixantaine de verges est quelquefois employée à la confection d'une seule paire de ces pantalons, car la mode exige qu'ils fassent d'innombrables plis.

Le 1er mars, nous atteignîmes le célèbre fort de Rotas, qui passe pour être un des grands boulevarts entre la Barbarie et l'Inde. Tandis que nous gravissions les gorges sinueuses des rochers sur lesquels est bâti le fort, et que pour ma part je songeais aux diverses armées qui avaient suivi la route que je suivais alors, il se montra soudain à nos yeux comme la scène d'une lanterne magique. Jusqu'à ce moment, des pics qui l'environnaient nous l'avaient caché. Nous approchâmes de ses énormes murailles par un sentier raccourci que le temps avait frayé sur la pierre, et nous arrivâmes bientôt devant la porte principale. L'aspect noir et sourcilleux de la citadelle, joint à l'aride stérilité des rocs d'alentour, ne nous inspira pas une favorable idée du voisinage, qui en effet a servi de repaire à plus d'une bande de brigands déterminés. Nous avions oublié de nous munir d'une permission de Runjeet-Sing pour entrer dans cette forteresse; néanmoins, après un court pourparler, les portes nous en furent ouvertes. Au bout de quelques minutes, nous fûmes entourés d'amis, et nous écoutâmes les récits guerriers des vétérans qui formaient

la garnison de Rotas, sans craindre de voir les affreuses scènes que leurs ancêtres avaient vues. Les officiers afghans de l'empire mogol, sous l'empereur Humaïoun, détrônèrent ce monarque et se fortifièrent dans Rotas en l'année 1531. C'est Shere-Shud qui éleva cette citadelle. Douze ans et plusieurs millions de roupies furent, dit-on, employés à la bâtir. Elle fut cependant trahie et succomba. Humaïoun revint de ses courses vagabondes avec les auxiliaires d'Iran, et reconquit les États de ses aïeux. Il ordonna que le fort en question serait rasé; mais les murs en sont si épais, et toute la construction est si solide, que ses émirs et ses oumrahs osèrent lui demander s'il était venu recouvrer son trône ou seulement détruire une forteresse; car de ces deux entreprises, l'une ne devait pas coûter plus de peine que l'autre. Humaïoun se contenta donc d'abattre un des palais et un des portails, comme monument de sa victoire, et prudemment marcha vers Delhi. Nous examinâmes en détail les murailles et les ouvrages extérieurs, les portes de sortie et les bastions; on nous montra les trous par lesquels les assiégés jetaient de l'huile brûlante sur les assiégeans; et nous admirâmes surtout les meurtrières percées pour le canon, les puits creusés dans le roc vif, ainsi que le magasin aux poudres à l'épreuve des bombes. D'une des tours, nos yeux parcoururent au loin la plaine, et nous y pûmes distin-

guer un spacieux caravanserail, ouvrage du généreux et tolérant Akbar. En cela, de même que dans tous les actes de son règne, il éclipsa son père Humaïoun. Le fils éleva un édifice pour abriter le pèlerin fatigué de sa route; le père, plein de courroux, perdit une plus grande somme d'argent à démolir nos palais. Les caravanserails ont été bâtis d'étape en étape jusqu'à l'Indus, du côté de l'ouest, et le voyageur ne peut passer outre sans songer avec plaisir au noble but que se proposait leur fondateur. L'empereur Akbar était un véritable philanthrope.

Nous sortîmes de Rotas pour entrer dans un pays montagneux, sauvage, presque inaccessible à l'ennemi, et nous eûmes à cheminer dans des ravins. Le chaos des rocs, leurs couches verticales qui, décomposées par le temps, se terminaient en aiguilles, les gros cailloux ronds qui étaient comme enchâssés dans le tuf, l'aspect sombre et la solitude des lieux environnans, tout concourait à rendre le voyage intéressant. L'eau abonde dans les ravines, et on la trouve aussi dans des puits à une profondeur de trente-cinq pieds. Sur notre droite, nous pûmes voir l'endroit où le Jelum sort des montagnes, et qui s'appelle *Damgally*. Aucune route ne mène dans la direction de cette rivière à la vallée de Cachemyr; la plus fréquentée, celle de Meirpour et de Pounch, passe à douze milles du côté de l'est. Vers le point

où le Jelum entre dans la plaine se trouve un roc isolé, haut de soixante pieds au moins, appelé *Raoka*, qu'on peut gravir par un escalier, et au sommet duquel réside un saint mahométan.

Le 6 nous parvînmes au village de Manikyala, qui est situé au milieu d'une vaste plaine, et près duquel s'élève une singulière *pile* de maçonnerie qu'on aperçoit d'une distance de seize milles. C'est une construction presque massive en pierres de taille, d'un diamètre d'environ vingt pieds dans sa partie la plus large, et d'une hauteur d'environ soixante-cinq, que je ne saurais mieux comparer pour la forme qu'à un ovale plein, dont un quart eût été coupé, et qu'on eût placé debout au moyen de cette section. Cette construction n'avait primitivement aucune ouverture; mais depuis quelques années elle a été ouverte par un Français, M. Ventura, général au service de Runjeet-Sing. Une brèche qu'il y fit le conduisit à découvrir un creux intérieur qui régnait depuis à peu près le faîte de l'édifice jusqu'à son niveau avec le sol. Cette espèce de puits était trop étroit pour qu'on pût y descendre; le général toutefois parvint à l'élargir, et alors il y descendit. Mais au fond il rencontra des quartiers de roc solidement unis les uns aux autres. Ce nouvel obstacle ne le découragea point; il enleva les pierres à force de peine et de travail jusqu'à ce qu'il atteignît les fondations, et pour récompense

y trouva dans une petite cellule faite d'un seul bloc trois boîtes cylindriques, dont une d'or était renfermée dans une d'étain, contenue elle-même dans une de cuivre. Celle d'or avait trois pouces de long sur un pouce et demi de diamètre, et était remplie d'une substance noire et sale, à moitié liquide et mêlée de petits morceaux de verre ou d'ambre. Parmi cette substance il y avait deux pièces de monnaie ou deux médailles: l'une plus petite que l'autre était d'or, de la grandeur d'une pièce de dix sous, et représentait une figure humaine avec l'instrument à quatre pointes qui se voit sur toutes les vieilles monnaies qu'on trouve à Manikyala; l'autre avait d'un côté deux lignes de caractères informes, probablement hindous, mais sur le revers on n'apercevait ni écriture ni symbole. Plusieurs autres pièces furent trouvées pendant qu'on perçait la pile, et envoyées à Paris où elles n'ont pu être encore déchiffrées. Les habitans du lieu m'apprirent qu'on avait aussi déterré quelques ossemens humains. Cette dernière circonstance m'a enhardi à former, sur la destination de l'édifice, une conjecture que je dirai un peu plus bas, à propos d'un autre édifice semblable. La position de Manikyala, qui s'élève comme on sait au milieu d'une plaine spacieuse, m'a fait penser, en dépit des opinions contraires qu'on a pu alléguer, que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Taxilla, puisque, suivant Arien, Taxilla

était la cité la plus populeuse entre l'Indus et l'Hydaspe. C'est un fait qu'on ne peut nier aujourd'hui à l'égard de Manikyala. Comme cependant ce dernier nom peut se traduire par *cité du cheval*, M. Ventura est d'avis que Manikyala remplace l'ancienne Bucephalia; mais je lui objecterai que son avis ne se fonde aucunement sur l'histoire, d'après laquelle Bucephalia reposait sur les rives de l'Hydaspe. A Manikyala nous logeâmes porte à porte avec un boulanger qui fabriquait le pain de toute la ville. N'est-ce pas une coutume qui indique plus de civilisation que celle qui, comme dans l'Inde, veut que les familles préparent séparément la partie la plus indispensable de leur nourriture, et vivent dans la crainte perpétuelle d'être souillées par leurs rapports les unes avec les autres ?...

A mesure que nous avancions, il nous était aisé d'apercevoir que les frontières de l'Hindoustan devenaient de moins en moins éloignées, et que nous en laissions derrière nous les usages. Après avoir dépassé Manikyala, nous rencontrâmes sur la route un corps nombreux de pèlerins afghans et hindous qui avaient quitté leurs demeures au-delà de l'Indus pour se rendre à la grande foire religieuse d'Hurdwar; ils avaient plutôt l'air d'être musulmans que sectateurs de Brahma. La solennité dont il est ici question ne se renouvelle que tous les douze ans, et la distance du lieu où elle se célèbre ne sert qu'à

augmenter la dévotion des fidèles. La vue de ces gens qui habitaient l'autre rive de l'Indus nous fit éprouver quelques sensations bizarres. Nous portions leur costume, et ils ne nous connaissaient pas; nous recevions leurs saluts comme compatriotes, et ne pouvions partager leurs diverses émotions. Plusieurs d'entre eux nous demandèrent même si nous allions à Caboul ou à Candahar; et à chacune de ces questions, à chacun des regards scrutateurs qu'ils nous lançaient, la peur me prenait soudain qu'ils ne découvrissent notre imposture. Mais peu à peu l'habitude vint, et au bout de quelque temps je rendis ou donnai les salutations ordinaires avec toute l'indifférence d'un voyageur consommé.

Nous atteignîmes Rawil-Pindey [1] le 7 mars, et nous y logeâmes dans la maison que l'ex-roi de Caboul avait bâtie pendant son exil. Ce n'était qu'une misérable chaumière; mais la ville elle-même est fort jolie. Le lendemain, à quinze milles de Rawil-Pindey, nous traversâmes le défilé de Margulla, et nous aperçûmes avec joie les montagnes au-delà de l'Indus, et alors couvertes de neige. Ce défilé, qui est long d'un mille, est une route qu'on a pratiquée dans le roc à force de bras. Une inscription sculptée sur la pierre rappelle le nom de l'empereur éclairé qui fit ouvrir ce passage, à l'extrémité duquel un pont jeté sur un ruisseau mène à un caravanserail.

[1] Ou Pindee.

Un pont, un caravanserail, une route percée à travers une montagne, et tout cela dans un espace de deux milles, indiquent un mode de gouvernement qui ne ressemble guère à celui actuellement en vigueur dans le Punjab.

Nous continuâmes notre marche vers la ville d'Osman, qui est située à vingt milles plus loin. Elle s'élève sur une plaine, à l'entrée d'une vallée, et presque au pied des montagnes de l'Himalaya inférieur. Les champs d'alentour sont arrosés par de jolis ruisseaux, clairs comme le cristal, qui descendent des montagnes. Quelques-uns ont été dirigés de telle sorte, par la main des habitans, qu'ils traversent la ville et y font tourner de petits moulins à farine. Pour visiter Osman, nous fûmes obligés de nous écarter d'environ quatre milles de la route du Roi; mais j'étais curieux d'examiner une autre *pile* semblable à celle de Manikyala, qui s'élève sur une colline près du village en ruine de Belur, à un mille environ au-delà d'Osman. La construction de cet édifice montre qu'il appartient à la même époque que le précédent. Celui de Belur n'a que le tiers de la hauteur de l'autre; mais il est proportionnellement plus effilé. Tous deux sont entourés vers le milieu de petits pilastres, entre lesquels on distingue de légères moulures, et tous deux ont été ouverts; les pièces trouvées dans le second sont du même genre que celles recueillies dans le premier.

Au reste, je n'ai pu obtenir des naturels aucun renseignement sur ces singulières constructions. Je ne suis que parvenu à savoir qu'il existe encore deux autres piles pareilles au-delà de l'Indus, entre Peshawur et Caboul, et nous en avons découvert les ruines d'une cinquième, à trois milles de Rawil-Pindey, dans la direction de l'est. Avant de quitter ce sujet, je dirai que comme les édifices de Manikyala et de Belur sont percés d'un puits qui descend jusqu'aux fondations, j'incline à croire que ces piles sont les tombeaux d'une race de souverains qui régnèrent jadis dans l'Inde supérieure, par exemple des rois Bactriens, ou plutôt de leurs successeurs Indo-Scythes, puisque la grossièreté des monnaies ramassées dans les différens sépulcres indique qu'elles remontent à cette dernière époque, c'est-à-dire au second siècle de l'ère chrétienne.

Après avoir franchi les délicieux ruisseaux d'Osman, nous descendîmes la vallée de ce nom, et sept milles plus loin nous arrivâmes au jardin d'Housn-Abdaïl; c'est un espace de terrain resserré entre deux hautes montagnes, dont les flancs arides et nus ajoutent encore par le contraste à la beauté du lieu, et où les empereurs de l'Hindoustan se plurent jadis à étaler leur magnificence. Mais aujourd'hui les mauvaises herbes ont remplacé les fleurs, et des plantes parasites gênent la végétation des arbres; c'est un affreux délabrement. Lorsque

nous eûmes dépassé ce jardin, à nos yeux s'offrit la vallée de Drumtour qui mène à Cachemyr; devant nous s'étendirent aussi les plaines fertiles de Chuch et d'Huzara.

Nous vînmes ensuite en vue de l'Indus qui coulait à une distance de quinze milles. La vapeur qui s'élève des eaux de ce fleuve rendait facile d'en suivre le cours depuis sa source jusqu'au fort d'Attok. Nous campâmes le soir à Hurrou, qui est une place de commerce entre Peshawur et Lahore, et le lendemain 14 sur les bords mêmes de l'Indus avec les troupes de Runjeet-Sing, qui gardaient alors cette frontière sous le commandement du sirdar Hurey. Ce chef vint à notre rencontre avec toute l'étiquette, toute la pompe de l'Orient, et nous conduisit à de magnifiques tentes qu'il avait préparées pour nous. Le soir il nous présenta à ses officiers en grand costume, nous traita tout-à-fait comme on traite de vieux amis, et nous annonça que le jour suivant il nous mènerait lui-même à un gué où nous pourrions tenter le passage de l'Indus. En effet, le 15 nous montâmes sur plusieurs de ses éléphans; il monta lui-même à cheval et, avec deux cents cavaliers, il nous fit descendre le fleuve, l'espace de quelques milles jusqu'au village de Khyrakhuel, qui est situé à cinq milles au-dessus d'Attok. L'Indus était en cet endroit divisé en trois branches, et dans les deux premières le courant était d'une épouvantable

violence. L'aspect de ce véritable torrent qu'il nous fallait franchir ne me plaisait guère; et quoique je n'osasse rien dire, j'eusse de tout mon cœur renoncé à l'entreprise : mais comment l'aurais-je pu faire, lorsque j'avais été le premier à demander qu'on la tentât ? Le chef rallia son escorte autour de lui, jeta une pièce d'argent au milieu des flots selon l'usage, puis s'y précipita. Nous le suivîmes, et toute notre petite troupe atteignit saine et sauve le bord opposé. Mais tandis que nous étions dans l'île, nous préparant à passer la seconde branche, un triste événement arriva à quelques traîneurs qui voulurent nous rejoindre. Ils se noyèrent au nombre de sept. Effrayés de cette catastrophe, nous demandâmes au chef de retourner sur nos pas plutôt que d'exposer d'autres de ses gens à périr de la même manière ; mais il refusa de nous entendre. « Quoi ! s'écria-t-il en riant, ne savez-vous pas que ces coquins qui sont partis pour l'autre monde peuvent, grâce à la métempsycose, y devenir rois ? et de quelle utilité serait donc un seik s'il ne pouvait franchir l'Indus ? » Je lui répondis néanmoins que pour ma part je ne traverserais le second bras que s'il consentait à laisser derrière nous ses cavaliers. « Me séparer de ma garde ! répliqua-t-il ; impossible ! » La chose finit pourtant par être possible, car nous passâmes seuls avec lui et sans accident. Quoique nous eussions encore le troisième canal à

franchir, nous congédiâmes cependant notre escorte et nos vigoureuses montures, parce qu'il y avait en face d'Attok, qui était situé quelques milles plus bas sur la deuxième île, un bac que nous pensions être à notre service. Mais quand nous fûmes parvenus à cette forteresse, nous apprîmes que les troupes qui en composaient la garnison s'étaient révoltées parce qu'elles ne recevaient pas leur paye, avaient mis leurs officiers dehors, et pris possession de tous les bateaux du bac. En vain nous produisîmes aux rebelles les ordres les plus formels de Runjeet-Sing, qui leur enjoignaient de nous recevoir dans l'intérieur des murs, et de nous montrer les curiosités de la place. Comme cependant ils ne paraissaient pas vouloir nous vexer autrement, nous fîmes halte en dehors dans une mosquée en ruines, et après avoir attendu deux jours nous obtînmes enfin une barque dans laquelle nous achevâmes de franchir le fleuve qui forme la limite de l'Inde. Ce fut le 17 mars dans l'après-midi que nous débarquâmes sur la rive opposée de l'Indus. L'eau était d'un bleu azuré, et parcourait plus de six milles par heure. Nous passâmes en quatre minutes à deux cents verges environ au-dessus d'Attok, et avant que l'Indus soit joint par la rivière de Caboul, il se précipite sur une pente avec une horrible furie. Sa largeur en cet endroit n'excède pas cent vingt verges; l'eau s'agite, bouillonne, écume, comme les vagues de l'Océan;

elle siffle, elle mugit, et la barque qui oserait s'y aventurer serait bientôt engloutie ; mais à peine l'Indus reçoit-il la rivière de Caboul, de torrent impétueux qu'il était, il redevient un fleuve tranquille, qui sous les murs d'Attok est large de deux cent soixante verges, et profond de trente-cinq brasses. Cette citadelle n'est d'ailleurs aucunement forte; elle renferme une population de deux mille âmes.

Nous vîmes les pêcheurs de l'Indus et de la rivière de Caboul, laver le sable pour en tirer l'or qu'il contient. C'est lorsque la crue des eaux a disparu que cette opération se pratique avec plus de profit. On passe le sable à travers un tamis, et les grains les plus gros qui restent sont mêlés de vif-argent auquel adhère l'or. Quelques rivières moindres, telles que le Swan et l'Hurrou, renferment une plus grande quantité de ce métal que l'Indus; et comme leurs sources ne sont pas éloignées, il est probable que des mines existent dans le côté méridional de l'Himalaya.

PESHAWUR. — Entrée dans le pays des Afghans. Mesures de précaution. Arrivée à Peshawur. Réception amicale. Souper chez le chef. Nombreux visiteurs. Le premier jour de l'an. Le vendredi à Peshawur. Rare intelligence des enfans du chef. Combat de caille. Préparatifs de départ. Conseils de prudence.

Pendant les deux jours que nous passâmes sous les murs d'Attok, nous reçûmes du chef de Peshawur une lettre dans laquelle il nous témoignait une

extrême bienveillance. J'écrivis donc à ce personnage, c'est-à-dire au sultan Mohammed-Khan, pour l'informer de nos projets et solliciter sa protection. J'expédiai aussi au chef d'Acora une missive de la part de Runjeet qui nous recommandait à lui; mais le pouvoir est si inconstant dans ces contrées, que l'individu dont la missive portait la suscription avait été chassé depuis notre départ de Lahore. Cependant l'usurpateur ouvrit la dépêche, et envoya une troupe de ses gens à notre rencontre. Les sujets du maharaja nous escortèrent jusqu'à la frontière qui est à trois milles au-delà de l'Indus, et où nous rencontrâmes les Afghans. Mais telle est l'animosité profonde qui règne entre les Afghans et les seiks, qu'ils ne voulurent pas approcher les uns des autres à plus de trois cents verges. Les seiks, lorsque nous les quittâmes, poussèrent trois acclamations, suivant leur coutume, et les musulmans nous accueillirent avec leurs paroles sacramentelles : « La paix soit avec vous! » Alors, entourés de nos nouveaux amis, les Khuttaks, qui sont une race pour ainsi dire sans loi, nous prîmes le chemin d'Acora, et nous débridâmes à ce village qui était presque désert à cause des continuelles incursions des seiks. Peu après notre arrivée, le chef vint nous rendre visite, et nous témoigna son mécontentement de ce que nous avions acheté différens objets au bazar; « c'était, disait-il, faire injure à son hospitalité. » Nous

lui donnâmes pour cause notre ignorance des usages de l'Afghanistan. Il parut satisfait, et, avant de nous quitter, nous supplia de croire que nous n'étions pas moins en sûreté parmi les siens que des œufs ne le sont sous une poule[1]; comparaison peu noble, mais qui heureusement se trouva vraie.

Nous étions alors dans un pays où la convoitise du bien des autres est la passion dominante. Il nous fallut donc, quand nous poursuivîmes notre route vers Peshawur, adopter diverses mesures de précaution. Ainsi nous ne marchâmes plus qu'en compagnie de nos bagages, et la nuit nous fîmes veiller nos domestiques à tour de rôle deux par deux; aux trois dont j'ai déjà parlé, nous en avions joint trois autres; et sur les six, il se trouvait y avoir deux Afghans, deux Indiens, deux naturels de Cachemyr. Nous les accouplâmes de manière que les bonnes qualités de l'un pussent tenir en bride les défauts d'un autre, que la fidélité de celui-ci compensât la négligence de celui-là, que, par exemple, un Indien eût pour compagnon un Cachemyrien, et nous nous réservâmes le soin de poser nous-mêmes les sentinelles. Nos gens rirent beaucoup de cette discipline militaire; néanmoins ils s'y soumirent bon gré mal gré pendant toute la durée du voyage. Quant à nous, vivant tout-à-fait comme des indigènes, nous avions fini par ne plus trouver ni la terre

[1] As secure as eggs under a hen.

trop dure, ni trop misérables les chaumières qui nous servaient souvent d'habitation. J'avais d'ailleurs disposé mes principales richesses d'une manière qui me semblait alors très ingénieuse; à mon bras gauche j'avais suspendu une lettre de crédit pour 5,000 roupies, de sorte qu'on pouvait la regarder comme une de ces amulettes que portent les asiatiques. Mon passe-port polyglotte était pareillement attaché à mon bras droit, et je portais un sac de ducats autour de ma ceinture. Enfin, je distribuai une partie de mon argent courant à chacun des domestiques, et nous leur avions tout d'abord fait prendre un si bon pli, que nous ne perdîmes pas la plus petite pièce de monnaie, et que nous trouvâmes de fidèles serviteurs dans des gens qui auraient pu nous voler et nous trahir. Nous nous fiâmes à eux, et ils nous récompensèrent de notre confiance.

Pendant que nous traversâmes la plaine qui nous séparait de Peshawur, je me sentis gai, heureux. L'odeur du thym et des violettes embaumaient l'air; puis, à la vue des verts gazons et de la luzerne, je me rappelais ma lointaine patrie. Les indigènes donnent à la violette le nom de *gool i pueghumbur*, mots qui signifient *la rose du prophète*, à cause, j'imagine, de son délicieux parfum. Près du Peyrpaey, village qui est distant de Peshawur d'une journée de marche, nous fûmes joints par six cava-

liers que le sultan Mohammed-Khan envoyait pour nous servir d'escorte. Nous montâmes en selle au lever du soleil, quoiqu'il plût abondamment; et d'un seul trait, au grand déplaisir de nos guides qui eussent voulu que nous fissions halte à moitié chemin pour qu'ils allassent donner avis de notre arrivée prochaine, nous avançâmes jusqu'aux portes de la ville : là, toutefois, nous consentîmes à nous arrêter; car, disait le commandant de l'escouade, les larmes aux yeux : « Le chef ne nous a envoyés que pour vous souhaiter la bienvenue; il a ordonné à son fils de vous recevoir en dehors des murs, et voici que nous ne sommes plus qu'à quelques cents verges de la maison du prince. » Nous étions arrêtés depuis cinq minutes, lorsque le prince en question arriva monté sur un éléphant et suivi d'un corps de cavalerie. C'était le fils aîné du sultan, un joli garçon, mais qui n'avait qu'une douzaine d'années. Il était habillé d'une tunique bleue et coiffé pour turban d'un châle de Cachemyr. Nous mîmes pied à terre sur la grande route, et nous embrassâmes l'enfant qui s'empressa de nous mener à son père. Jamais accueil ne fut plus amical que celui de Mohammed-Khan. Nous le trouvâmes sur le seuil de son palais, et il nous introduisit dans un appartement dont toutes les parois étaient couvertes de glaces ou de peintures d'un goût détestable. Après que nous eûmes échangé les salutations d'usage,

il déclara que, comme allié du gouvernement britannique, il mettait sa demeure, son pays, ses propriétés, enfin tout ce qu'il possédait, à notre disposition. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, qui avait la taille plutôt petite que grande et le teint très foncé. Il était vêtu d'une pelisse bordée de fourrure et ornée par derrière de plumes de paon, qui avait un air plus riche que l'ameublement qui l'environnait. Lorsque nous demandâmes à nous retirer pour aller changer d'habits, car nous étions mouillés jusqu'aux os, on nous conduisit au sérail, qui avait été préparé pour nous recevoir; je n'ai pas besoin de dire que les habitantes ordinaires du lieu l'avaient momentanément abandonné. Au bout d'une heure nous fûmes honorés de la visite de Peer Mohammed-Khan, frère cadet du chef, un aimable et joyeux personnage. Le chef lui-même se rendit près de nous dans le courant de la soirée, et nous emmena tous à un souper splendide. Le repas fut exquis tant pour le choix des mets que pour la manière dont ils étaient apprêtés. Comme d'habitude nous mangeâmes avec nos doigts, et peu à peu nous ne nous étonnâmes plus de voir les principaux nobles dépecer les viandes avec leurs mains, et nous en offrir les meilleurs morceaux. A chaque nouveau plat, une large tranche de pain fut placée en face de chacun de nous comme assiette, et sous ce rapport joua bien son rôle, puisqu'elle ne diminuait

qu'en proportion de la pitance. Nous mangeâmes successivement diverses espèces de ragoûts; mais pour la bonne bouche, on servit un agneau qui n'avait jamais été nourri que de lait; arrosé du jus d'une orange amère, il était vraiment délicieux. Vint ensuite le dessert composé de fruits, les uns secs, les autres frais; et enfin, pour terminer, un sorbet à la neige dont la vue nous charma autant que nos nouveaux amis. Le banquet ne se termina qu'à une heure fort avancée, et le chef ne nous souhaita pas le bonsoir sans nous réitérer ses protestations de dévouement. Quant à moi, la position gênante dans laquelle j'étais si long-temps resté assis m'avait presque fait perdre l'usage de mes jambes.

Le lendemain nous fîmes connaissance avec le reste de la famille du sultan. Il avait deux de ses frères à Peshawur, et une armée de fils, de neveux et de cousins. Divers habitans de la ville qui nous furent aussi présentés étaient sociables, instruits, exempts de préjugés religieux, bien versés pour la plupart dans l'histoire de l'Asie. Ils étaient tous joyeux, et quelques-uns même bruyans dans leur joie. Pendant la conversation plusieurs se levèrent quand vinrent les heures de prier, et prièrent. A mesure que nous devînmes mieux connus dans Peshawur, le cercle de notre société se développa beaucoup, et les visiteurs se glissaient chez nous à chaque instant du jour, surtout lorsqu'on savait

que nous étions seuls; car les Afghans abhorrent la solitude, et quand ils nous trouvaient solitaires, ils croyaient avoir besoin de s'en excuser. Quelquefois cependant nous aurions voulu que notre compagnie fût au diable. En somme nous contractâmes bientôt l'habitude de notre nouveau genre de vie, et, adoptant pour règle de ne jamais écrire pour aucun motif ni de jour ni en public, nous eûmes le loisir de recevoir tous les gens qui nous visitaient. En moins d'une semaine nous connûmes toutes les notabilités de l'endroit, et pendant la valeur d'un mois que nous séjournâmes à Peshawur, ce fut pour nous une suite non interrompue de visites et de fêtes. Rien pourtant ne contribua plus à nous rendre heureux que la bonté toute paternelle de notre digne hôte. Le sultan Mohammed-Khan n'était pas l'être enfoncé dans l'ignorance que je m'attendais à rencontrer, mais un homme bien élevé, distingué, et dont les manières ouvertes firent sur moi une impression durable. A l'instant où nous allions dîner, il arrivait souvent en tapinois, comme un simple particulier, et passait la soirée avec nous. Il se faisait quelquefois suivre par diverses friandises qu'il avait donné ordre de préparer dans son harem, et qu'il imaginait devoir être de notre goût. C'était un personnage plus remarquable en effet par son urbanité que par sa sagesse. Nul autre que lui néanmoins ne s'occupait de ses affaires privées.

Il passait aussi pour un brave soldat. Son sérail renfermait une trentaine de concubines, et il avait déjà eu soixante enfans ; mais il en avait perdu plusieurs, et ne put jamais me dire au juste le nombre des survivans lorsque je le lui demandai.

Le 21 mars, jour auquel commence l'année des Musulmans, et qui, pour cette raison, donne lieu à certaines réjouissances, j'accompagnai le chef dans les vastes jardins d'un nommé Ali Murdan-Khan, où la plus grande partie des habitans de la ville étaient réunis et se promenaient de long en large avec des bouquets. Nous nous assîmes sur une terrasse et nous contemplâmes quelque temps la foule bigarrée qui s'agitait au-dessous de nous. Les arbres d'alentour, les pêchers surtout, étaient garnis de fleurs ; et on ne saurait imaginer plus beau spectacle que celui qui se déroulait devant nous. Le chef et ses frères prirent ensuite la peine de me montrer les montagnes voisines, de m'expliquer par qui elles étaient habitées, et de me donner tous les détails qu'ils croyaient être intéressans. Ils m'apprirent aussi que l'individu qui avait planté les jardins dans lesquels se ruait la multitude avait possédé la pierre philosophale ; car il n'y avait pas moyen d'expliquer autrement la source de ses immenses richesses. Mais ils ajoutaient qu'il l'avait jetée dans l'Indus, ce qui du moins le délivrait de l'embarras de savoir qui en serait héritier.

Les nobles de Peshawur, ou, comme ils s'appellent, les Douranis, emploient toujours le vendredi de chaque semaine d'une certaine manière. Le premier de ces jours que nous passâmes dans l'Afghanistan, le chef nous invita à être des siens, à l'accompagner depuis le matin jusqu'au soir. Quand nous eûmes déjeuné, nous montâmes à cheval avec lui, et nous prîmes la route d'un beau jardin à fleurs situé dans le voisinage de la ville. Sa suite, chemin faisant, se forma de parens et de serviteurs; mais quand nous partîmes il n'avait pas de gardes, et n'était accompagné que par nous et par deux autres cavaliers. Il y a parmi ce peuple une simplicité, une liberté vraiment admirables; et quel que soit le mode de gouvernement, le sujet qui souffre est sûr de trouver une oreille qui entendra sa plainte. Chacun semble être avec le chef sur le pied de la plus parfaite égalité, et le dernier des esclaves lui adresse sans cérémonie la parole. Il paraît lui-même tout-à-fait exempt d'orgueil ou d'affectation, et ne se distingue de la foule que par son costume, qui est toujours élégant et riche. Quatre de ses fils, dont le plus âgé n'avait pas atteint sa cinquième année, joignirent le cortége, et ce fut plaisir de voir avec quelle tendresse il s'occupa d'eux. Chacun de ces petits garçons était en selle et gouvernait sa monture avec une adresse merveilleuse; car les Douranis se livrent dès l'en-

fance au noble exercice de l'équitation. Quand nous fûmes ainsi arrivés au lieu vers lequel nous portions nos pas, le chef s'assit sous un arbre; tout le monde imita son exemple; on apporta des sorbets à la glace et des confitures, et la journée s'écoula en causeries. Vers le soir, nous revînmes au jardin particulier du chef, qui est fort spacieux, et là nous partageâmes avec lui et ses parens une canne à sucre. Nous le suivîmes ensuite au cimetière où reposaient les restes des membres de sa famille, entre autres de ses deux frères aînés, Atta et Yar Mohammed-Khan, qui avaient péri à la guerre. Pour finir la journée, on alla réciter des prières dans une mosquée voisine des sépultures. Telle est pour les Dourannis l'occupation de tous les vendredis de l'année.

Une autre fois, ce fut Peer Mohammed-Khan qui voulut nous fêter, et qui nous pria de venir passer avec lui la journée. Il nous reçut sous un berceau d'arbres fruitiers tout fleuris. Des tapis furent étendus à terre, et les branches secouées avant qu'on nous laissât nous asseoir, ce qui les couvrit des feuilles mélangées de l'abricotier et du pêcher. La réunion se composait d'une cinquantaine de personnes, qui toutes prirent part à un banquet dont la somptuosité égalait la profusion. Pendant que nous mangeâmes, les gens payés à cet effet chantèrent autour de nous des odes en poushtou et en

persan. Les frères et les enfans du chef furent encore de la partie. Au dessert, ces derniers se querellèrent pour des confitures, et quatre d'entre eux se battirent rudement avec les fleurs des arbres qu'ils se jetaient les uns aux autres comme de la neige. Je ne me rappelle pas d'avoir vu dans mes voyages d'endroit plus délicieux que ne l'était Peshawur à cette époque. Les parfums répandus dans l'air, la beauté du jardin où nous étions, le climat du pays, le paysage qui se développait à nos yeux, tout ravissait les sens; et ce qui peut-être valait mieux que tout le reste, c'était la bienveillante hospitalité que nous rencontrions dans cette ville. Je n'avais pas apporté de cadeaux avec moi pour me concilier la faveur des indigènes, et par conséquent je n'en voulais accepter aucun de leur part; mais en cette occasion, notre hôte produisit un petit cheval de la race des montagnes, et insista pour que je l'acceptasse. J'eus beau refuser, il l'envoya à notre demeure, et la suite montrera la singulière prévoyance qui se manifeste quelquefois dans les actions des hommes.

Parmi nos visiteurs, ceux qui venaient le plus souvent étaient les frères et les fils du chef. Ceux-ci nous causaient toujours beaucoup de plaisir, car ils déployaient une intelligence, un esprit qui me surprenaient. Presque tous étaient malades de la fièvre intermitente; mais nous les en eûmes bientôt

guéris avec quelques doses de quinine, drogue dont nous étions bien approvisionnés. Les connaissances que ces petits gamins possédaient me firent un jour prendre note de leur conversation. Ils se trouvaient chez moi au nombre de quatre, et nul d'entre eux n'avait atteint sa douzième année. Je leur demandai, comme ils étaient assis autour de moi, de me dire ce qu'il y avait à leur avis de meilleur dans le Caboul, et je permis à chacun de faire deux réponses. Ils répondirent que la première chose était la salubrité du climat; la seconde, la saveur des fruits; la troisième, la beauté des naturels; la quatrième, la richesse du bazar; la cinquième, la citadelle du Bala-Hissar; la sixième, la justice du prince régnant; la septième, les grenades sans pepins; et la huitième, l'excellente rhubarbe que produisait la contrée. Quatre autres réponses m'apprirent d'ailleurs que ce qu'il y avait de pire dans cette contrée, était, en premier lieu, la cherté des vivres; en second, l'impossibilité de rendre les maisons solides à moins d'ôter sans cesse la neige des toits; en troisième, les inondations de la rivière, qui salissent les rues; et en quatrième, l'immoralité du beau sexe, qui est devenue proverbiale. Il me semble que les enfans ne montrent pas en Europe une telle précocité, et je ne doute pas qu'on ne doive attribuer celle des jeunes Peshawuriens à leur plus prompte introduction dans la société des

grandes personnes. Lorsqu'un petit garçon parvient à douze ans, on le met à un ménage particulier, et long-temps même avant cette époque, il lui est défendu d'entrer dans les appartemens de sa mère, sauf en de certaines occasions. Khoju-Mohammed, le fils aîné du chef de Peshawur, dont j'ai déjà parlé, vint un jour m'inviter à dîner chez lui, et je témoignai quelque surprise de ce qu'il avait déjà une maison. « Eh quoi! s'écria l'enfant, voudriez-vous que je vécusse avec des femmes, pour contracter leurs habitudes, quand je suis le fils d'un Dourannis ? »

Arriva la saison des cailles, et alors tous ceux des habitans qui n'étaient pas retenus par des occupations plus importantes ne songèrent qu'à prendre vivans ces courageux petits oiseaux, pour les faire ensuite battre les uns contre les autres. Chaque matin, le chef réunissait dans sa cour un certain nombre de personnes, pour leur donner un spectacle de ce genre, et souvent il nous invitait à y assister. Les hommes, dans ces circonstances, ne nous amusaient pas moins que les cailles; car si les oiseaux étaient les héros de la fête, il y avait plaisir à voir le chef, les serviteurs, les sujets, tous sur le pied d'une égalité parfaite. On apportait les combattans renfermés dans des sacs, puis on les excitait à se disputer du grain qu'on jetait entre eux. Dès qu'une des cailles ouvrait les ailes pour s'envoler, elle

perdait tout son mérite et on la tuait sur-le-champ; mais il était rare qu'elles fissent une retraite précipitée. Rien n'égalait la passion des Afghans pour cette sorte de divertissement; et dans les rues on pouvait voir d'une part presque tous les gamins munis d'une caille, et de l'autre les passans s'attrouper pour être témoins des combats burlesques qui se livraient. S'apercevant de l'intérêt que nous prenions à de telles scènes, le chef nous pria un jour de l'accompagner à une partie de chasse. Nous allâmes, à cinq milles environ de Peshawur, chasser les canards sauvages; mais des chasseurs qui nous avaient précédés dans cette direction avaient mis tout le gibier en fuite, et nous ne trouvâmes rien Nous assistâmes néanmoins à une façon de pique-nique, et ce fut pour nous une occasion d'observer les mœurs nationales. La société s'assit sous une tente dressée à la hâte, et les domestiques apportèrent huit ou dix jeunes agneaux qu'on avait tués exprès. Le chef demanda un couteau, dépeça une de ces pauvres victimes, en embrocha les tranches sur une baïonette qu'il ôta du fusil d'un de ses gens, et la lui donna pour qu'il les fit rôtir. Il me dit que la viande ainsi préparée avait meilleur goût que lorsqu'elle passait par les mains d'un cuisinier en titre, et que si nous avions réellement été en campagne, il aurait tenu lui-même un des bouts de la baïonnette et chargé quelqu'un de tenir l'autre jusqu'à ce que

la viande eût été cuite à point; car alors le régal aurait été tout-à-fait digne d'un Dourannis. Cette extrême simplicité me plut beaucoup. Nous étions une trentaine à ce déjeuner en plein air, et nous avions tous un si vif appétit, nous trouvâmes tous le rôti si bon, qu'il n'en resta absolument rien; mais les Afghans sont d'énormes mangeurs.

Lorsque nous eûmes séjourné environ l'espace d'un mois à Peshawur, et que le retour de la chaleur sans cesse croissante nous permit de ne plus craindre les neiges du Caboul et de l'Hindou-Koush, nous songeâmes à poursuivre notre route; mais nous eûmes beaucoup de peine à obtenir du chef qu'il consentît à notre départ, surtout quand il sut quel chemin nous comptions prendre. Il se trouvait être en mauvaise intelligence avec son frère de Caboul que notre intention était de visiter, et voulut nous persuader de ne pas du moins lui rendre visite si nous passions par sa ville, et de la traverser incognito. Comme cependant il était difficile que nous pussions parvenir à exécuter un tel projet, comme nous courions risque si notre ruse venait à être découverte de nous attirer la colère d'un homme dont nous n'avions rien à redouter en cas où nous lui avouerions franchement que nous étions des officiers de l'armée britannique, nous résolûmes de nous fier au chef de Caboul de même que nous nous étions fiés à son parent de Peshawur. Lors

donc que le sultan Mohammed-Khan nous vit inébranlables dans cette résolution, et que nous eûmes réussi à lui persuader que notre estime à son égard ne serait en rien diminuée par nos rapports postérieurs avec son ennemi, il ne refusa plus d'écrire à Caboul et d'annoncer notre approche à un autre de ses frères qui résidait dans cette cité. Ensuite, jusqu'à l'époque de notre départ qui fut fixé au lendemain du jour que nous recevrions réponse à cette lettre, il tâcha de nous donner les plus utiles avis sur la conduite que nous aurions à tenir au-delà de ses domaines. Par exemple, il nous assura qu'un moyen de salut très efficace était de porter sur nous les signes de la pauvreté, et nous engagea en conséquence à prendre des vêtemens encore plus simples que les nôtres. Nous suivîmes ce conseil, et quant à moi mon costume extérieur que j'achetai au bazar me coûta, tout confectionné, une roupie et demie. Il nous recommanda en outre de ne pas nous donner le nom d'Européens, moins encore celui d'Anglais, car les naturels de ces contrées croient que les Anglais poursuivent toujours des intrigues politiques, et possèdent d'immenses richesses. Nous ne devions nous montrer ouvertement sous notre véritable caractère qu'aux yeux des chefs; et pour en mieux imposer au vulgaire, il nous suggéra de manger des ognons dans toutes les contrées que nous aurions à parcourir, vu que

c'est une croyance populaire en Asie, que plus un étranger fait usage de ce légume plus il s'acclimate vite. Surtout il nous conseilla de ne plus distribuer dorénavant de remèdes aux indigènes, parce que notre générosité avait déjà attiré vers le docteur des centaines de malades, et que si nous n'y renoncions pas elle sonnerait partout à grand bruit la nouvelle de notre passage. Enfin notre hôte nous mit en relation avec un prêtre musulman d'une grande renommée, et celui-ci nous donna des lettres de recommandation, tant pour le roi de Bokhara que pour les divers chefs de l'Oxus, dont il était le guide spirituel. Nous y étions représentés à travers de nombreux extraits du Koran, comme « de pauvres voyageurs aveugles » qui avaient droit à la protection de tous les fidèles. Pour comble à toutes ses bontés, le sultan Mohammed-Khan nous remit six feuilles de papier blanches qui portaient son seing, en nous priant de les remplir au besoin et de les adresser à telles de ses connaissances que nous le croirions utile. Une pareille conduite, on peut l'imaginer, réclamait notre gratitude. Lorsque nous le quittâmes nous eûmes néanmoins beaucoup de peine à lui faire accepter une méchante paire de pistolets, et il nous gronda d'avoir donné à son fils aîné une tabatière qui jouait un air de musique.

Le 18 arriva de Caboul une missive, dans laquelle on nous priait de partir sans retard pour

cette ville, et dès le lendemain nous nous mîmes en route.

Voyage de Peshawur a Caboul. — Départ de Peshawur. Les Khyberis et les Momunds. Passage de la rivière Caboul. Duka. Huzarnow. Le Simoum. Julalabab. Bala-Bagh. Gondamuk. Manière dont les Afghans traitent leurs chevaux. Judulak. Les Ghiljis. Village d'Ispahan. Défilé de Luta-burd. Arrivée à Caboul. Notre hôte.

Des cinq routes différentes qui mènent de Peshawur à Caboul, nous choisîmes celle qui traverse la rivière de ce nom, parce que les autres, et surtout le défilé de Khyber, passent au milieu de peuples renommés pour leurs habitudes de brigandage. Nous parcourûmes donc la belle plaine qui s'étend de Peshawur à Muchney, et nous franchîmes la rivière un peu au-dessus de ce village sur un radeau que soutenaient des sacs de cuir gonflés d'air, ce qui n'était qu'un frêle et dangereux mode de transport. Le lit n'avait en cet endroit que deux cent cinquante verges de large, mais telle était la rapidité du courant que nous fûmes entraînés un mille au moins plus bas avant d'atteindre la rive opposée. Nos montures et les bêtes de somme qui portaient notre bagage passèrent dans l'eau. Muchney est un village peu important, situé au fond de la vallée par où le Caboul entre dans la plaine, et au-dessous duquel il se divise en trois branches pour se diriger vers l'Indus. On navigue ordinairement sur

cette rivière au moyen de radeaux; mais elle porte aussi quelques barques, et les pèlerins qui se rendent à la Mecque s'embarquent à Acora pour descendre l'Indus jusqu'à la mer dans ces mêmes barques. Les marchandises ne se transportent jamais par cette voie; mais il est bon de savoir qu'il existe une communication par eau entre un lieu peu distant de Caboul et l'Océan.

Le 23, avant de continuer notre route, nous conclûmes un marché avec les indigènes dont il nous fallait traverser le pays, pour que moyennant une certaine somme ils nous protégeassent jusqu'à l'extrémité de leur territoire. Ces naturels, appelés *Momunds*, formaient une tribu qui vivait également de pillage, mais étaient moins féroces que leurs voisins du Khyber. Ils demandèrent d'abord pour nous accompagner une demi-roupie par chaque musulman, et le double par chaque Hindou; ensuite ils se contentèrent à beaucoup moins, mais se querellèrent pour le partage. Ils ne s'étaient pas encore arrangés, lorsque nous parvînmes, après une marche fatigante dans des gorges de montagnes, au bord du Caboul qu'il nous fallait franchir une seconde fois; et pour obtenir de nos guides qu'ils nous en facilitassent les moyens, nous fûmes obligés de mettre un terme à leurs querelles par une nouvelle distribution d'argent. Ce ne fut même que dans l'après-midi, après nous avoir laissés trois ou

quatre heures au soleil, que nos montagnards produisirent huit ou dix autres, et que nous commençâmes le passage. Mais la nuit vint avant que nous eussions tous passé, et alors nous mîmes le feu aux herbes des montagnes afin d'éclairer les alentours, ce qui était indispensable pour qu'il n'arrivât point malheur à notre radeau dans le cours de ses allées et venues. Il n'y avait sur l'une ou sur l'autre rive ni habitations ni habitans; nous étendîmes donc nos tapis sur la terre, et après les fatigues de la journée, la fraîcheur du soir nous parut délicieuse. Le bruit de la rivière nous plongea bientôt presque tous dans le sommeil, et vers minuit on n'entendit plus rien que les voix des Momunds qui s'étaient perchés sur un roc au-dessus de notre campement, et qui veillèrent jusqu'au lever du soleil. Ces gens avaient tout-à-fait l'air d'assassins, et il était amusant de voir le respect étudié que nous leur témoignions tous. Leur chef, grand diable en haillons, qui n'avait pas même de turban, était monté sur un cheval; tout le long de la route on chanta ses louanges, on l'accabla de petits cadeaux; mais nous n'eûmes pas plus tôt quitté le pays que chacun s'empressa de vomir des injures contre ces mêmes individus à qui nous avions montré naguère tant d'amitié. Sur la frontière, un de nos domestiques poussa son bidet dans un champ de blé en lui disant : « Mange, mange, ma bonne bête ! les

coquins de Momunds m'en ont assez pris dans les temps. »

Le lendemain, après avoir cheminé huit heures de suite aux rayons brûlans du soleil par une route rocailleuse et difficile, nous atteignîmes Duka vers le milieu de la journée; nous poussâmes même le soir jusqu'à Huzarnow : c'était une vingtaine de milles que nous avions parcourus. Arrivés à Duka, nous eûmes surmonté la majeure partie des obstacles que présente le chemin de Peshawur à Caboul. La vue du haut des rochers, avant que nous descendissions dans la vallée où coule la rivière de ce nom, fut vraiment magnifique. Nous pûmes distinguer la ville elle-même à quarante milles de distance, et suivre aussi loin le cours sinueux de la rivière qui divise la plaine, et une innombrable multitude d'îles très fertiles. D'un côté le Sufuld-Koh ou Mont-Blanc, et de l'autre le Nourgil ou Kouner, montraient leurs cimes pointues. C'est sur cette dernière montagne, à ce que croient les Afghans, que s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. Cet Ararath de l'Afghanistan mérite assurément une telle distinction à cause de son immense hauteur, et est couvert de neiges perpétuelles. Avant de quitter Duka, nous y reçûmes la visite du chef des Momunds, nommé *Sadut-Khan*, et natif de Lalpour, bel homme d'une trentaine d'années qui avait la mine toute réjouie. Nous restâmes une demi-heure

ensemble assis sous un mûrier, conversant de choses et d'autres; il nous invita même à venir passer quelques jours chez lui, ce dont nous le remerciâmes sous prétexte que nous étions pressés d'arriver au but de notre voyage; et en somme nous trouvâmes qu'il n'avait point trop les manières d'un brigand. Mais j'appris plus tard que ce personnage qui avait toujours le sourire sur les lèvres n'était devenu chef de son clan que par le meurtre de deux jeunes neveux et de leur mère. A Huzarnow nous rencontrâmes un Khyberis, dont nous avions fait la connaissance en Punjab, où il avait été au service de Runjeet-Sing comme kirkaru, c'est-à-dire comme porteur de dépêches. Aussitôt que la nouvelle de notre arrivée parvint à ses oreilles, il accourut, et me prenant le pied, puis la barbe, déclara, du mieux qu'il le put faire en langue persane, que nous étions ses hôtes et que nous ne devions pas occuper dans le village d'autre maison que la sienne. Nous acceptâmes volontiers une offre si obligeante. L'individu en question était d'une laideur affreuse il avait le front bas et les yeux profondément enfoncés dans la tête. Quoique père de deux fils, il ne les avait revus depuis quatorze ans que quelques jours avant notre arrivée. Il avait cependant porté deux fois dans cet intervalle des messages à Caboul; mais il était passé par son village natal et devant la porte de sa demeure, où ils résidaient, sans jamais

s'arrêter pour s'enquérir d'eux. Telles sont les mœurs du pays. Il était alors revenu se réfugier au lieu de sa naissance.

Après avoir demeuré douze heures en selle, nous atteignîmes Julalabab dans la matinée du 26. Pour parvenir à cette ville, nous eûmes à traverser un vaste désert pierreux, dont une partie est connue sous le nom de *dusht* ou plaine de Buttecote, et fameuse par le vent pestilentiel, autrement dit *simoum,* qui y règne dans la saison chaude, quoique les montagnes de droite et de gauche soient couvertes de neiges éternelles. Les habitans du pays prétendent que le simoum est généralement fatal aux voyageurs qui en sont atteints. Ceux qui en sont revenus disent qu'on se sent atteint d'une espèce de frisson qui peu à peu ôte l'usage des sens. De l'eau jetée avec une grande force dans la bouche du malade le rappelle quelquefois à la vie. Il est encore bon de le placer près du feu. Enfin le sucre et les prunes sèches de Bokhara sont aussi administrés avec succès. Le cheval et les autres animaux sont sujets au simoum de même que l'homme ; et la chair de ceux qui succombent victimes de ce fléau devient, dit-on, si molle, se putréfie à tel point, que les membres se séparent l'un de l'autre au moindre effort, et que le poil dès qu'on y touche reste dans la main. Ce vent pestilentiel ne sévit jamais dans les hautes terres du Caboul; il est presque confiné

dans la plaine de Buttecote dont je parle. Les effets n'en sont pas moins terribles la nuit que le jour, et en été personne ne songe jamais à voyager tandis que le soleil est au-dessus de l'horizon. Dans une troupe de trente ou quarante personnes, il peut n'y en avoir qu'une seule qui soit attaquée, et celles qui échappent ne s'aperçoivent jamais d'aucun changement dans l'atmosphère. On serait donc tenté de croire que le phénomène qui se manifeste en pareille occasion est le résultat de l'influence de la chaleur de certain état du corps.

Nous demeurâmes plusieurs jours à Julalabab, qui est bien une des places les plus sales que j'aie vues en Orient. C'est une petite ville avec un bazar d'une cinquantaine de boutiques et une population d'environ deux mille âmes; mais ce nombre devient dix fois plus considérable en hiver, attendu que les indigènes y affluent de toutes les montagnes environnantes. Julalabab est la résidence d'un chef de la famille des Barukzys, qui jouit d'un revenu annuel d'à peu près sept lacs de roupies. La rivière de Caboul passe à un quart de mille vers le nord; elle a sur ce point cent cinquante verges de largeur et n'est pas guéable. Il y a au nord et au sud de la ville des montagnes de neige qui se prolongent parallèlement les unes aux autres. La chaîne méridionale s'appelle *Sufued-Koh,* mais plus souvent *Rajgul.* Elle diminue d'élévation à mesure qu'elle avance

vers l'est, et perd sa neige avant d'atteindre Duka. Dans les parties les plus hautes, la neige n'y fond jamais, ce qui sous cette latitude donnerait une hauteur de quinze mille pieds. Au nord de Julalabab et à trente milles environ de distance, s'élève le fameux Nourgil déjà mentionné, tandis que les pics sourcilleux de l'Hindou-Koush commencent à poindre au nord-ouest.

Lorsque nous continuâmes notre route, ce fut pour nous éloigner de la rivière de Caboul et traverser une vallée qui nous conduisit à Bala-Bagh. Nous pûmes dès lors apercevoir les riches jardins qui s'étendent au bas des montagnes neigeuses, et qui produisent les célèbres grenades sans pepins qu'on exporte dans l'Inde. Nous fîmes halte à Bala-Bagh dans un vignoble. Les vignes de ce pays ne se taillent jamais; on les laisse monter aux arbres les plus grands; et nous en vîmes qui s'élevaient ainsi à quatre-vingts pieds de terre; mais les raisins qu'elles produisent sont inférieurs à ceux qu'on récolte sur les treilles. Dans la soirée il se mit à pleuvoir; et comme nous avions stationné jusqu'alors dans un lieu fort pittoresque, mais où nous n'étions aucunement à l'abri des injures de l'air, nous allâmes nous réfugier pour la nuit dans la mosquée. Les habitans étaient, à ce qu'il paraît, si occupés de leurs affaires spirituelles et temporelles, que personne ne fit la moindre attention à nous. Ce fut la première impo-

litesse que nous reçûmes dans la contrée. Du reste, quoique nous ne craignissions d'aller nulle part, nous n'eûmes jamais à nous plaindre plus gravement. Les naturels ne semblent pas avoir le moindre préjugé contre les chrétiens, et en aucune occasion je n'ai entendu qu'ils les désignassent par ces noms de *chien* et d'*infidèle* qui figurent si ostensiblement dans les livres de plusieurs voyageurs. Il est passé en proverbe chez eux que « chaque pays a ses coutumes, » et même les musulmans de l'Afghanistan accordent aux sectateurs du christianisme des égards qu'ils refusent à leurs compatriotes hindous. Ils nous appellent *les gens du livre*, tandis qu'ils croient que les Hindous n'ont pas de prophète et sont enfoncés dans d'épaisses ténèbres.

A Gondamuk, village auquel nous parvînmes ensuite, nous atteignîmes la limite des régions chaudes et des régions froides. On dit en effet qu'il neige d'un côté de certain ruisseau que nous traversâmes et qu'il pleut de l'autre. La vie végétale prit bientôt une forme nouvelle. Le blé qu'on coupait à Julalabab n'était haut que de trois pouces aux environs de Gondamuk; la distance cependant n'excédait pas vingt-cinq milles. Dans les champs nous trouvâmes des marguerites blanches entre la luzerne, et les montagnes, qui n'étaient plus éloignées que de dix milles, se montraient couvertes par des forêts de pins qui commençaient à un millier de pieds au-

dessous de la limite des neiges. La vivacité de l'air nous obligea d'augmenter nos vêtemens.

Rien ne frappe un étranger dans ce pays, plus que la manière dont les habitans traitent leurs chevaux, et qui est tout-à-fait différente de la manière usitée dans l'Inde. Ils ne leur ôtent jamais la selle pendant le jour, croyant leur procurer ainsi un meilleur repos pendant la nuit. Ils ne les promènent jamais de long en large et par la bride pour les refroidir, mais ils les montent ou leur font faire le manége. Ils ne leur donnent pas de grain dans cette saison, et les nourrissent d'orge verte qui n'a point encore épié. Ils les attachent par huit ou dix à deux cordes qu'ils fixent parallèlement l'une à l'autre. Toujours ils leur nouent la queue; toujours ils leur couvrent le derrière avec un joli réseau, orné d'une frange de soie, qui est tenu par la croupière. Ils se servent de la selle des Usbeks, qui ressemble à celle de nos hussards, que je trouvai moi-même fort commode et dont je ne cessai pas de faire usage. Les cavaliers lient leur fouet à leur poing. Les Afghans prennent un soin extrême de leurs montures, mais ne les engraissent pas d'épices comme dans l'Inde, et les tiennent toujours en fort bon état.

Poursuivant notre marche vers Jugduluk, nous traversâmes sur un pont la Sourkh ou rivière Rouge, ainsi qu'une multitude d'autres petits ruisseaux qui versent dans cette dernière la neige du Sufued-Kok.

Les eaux de tous ces courants sont rougeâtres; de là le nom que porte la rivière et qui s'étend aussi à toute cette partie du chemin. La contrée est d'ailleurs nue et stérile. Jugduluk n'est qu'un misérable village dont les habitans demeurent dans des caves, et les montagnes environnantes leur fournissent si peu de bois, qu'ils peuvent à peine allumer du feu. Tandis que nous cheminions, nous pûmes nous apercevoir que la route avait été primitivement construite avec soin, et nous découvrîmes aussi les restes des maisons de relais qui avaient été bâties tous les cinq ou six milles par les empereurs mogols pour entretenir une communication avec Delhi et Caboul. On trouve même des ruines pareilles à travers les montagnes jusqu'à Balkh; car Humaioun et Aurungzeb furent tous deux dans leur jeunesse gouverneurs de la contrée. Quelle idée ne pas concevoir de la grandeur de l'empire mogol, lorsqu'on rencontre ainsi les traces d'un système de poste qui s'étendait entre les provinces les plus éloignées!

De Jugduluk à Caboul, nous vîmes des milliers de moutons conduits par les vagabonds Ghiljis qui forment une tribu particulière d'Afghans. Alors que la neige avait cessé de couvrir la surface de la terre, ils chassaient leurs troupeaux vers l'Hindou-Koush pour y passer l'été. Les pères et les mères de la tribu, avec les aînés de leurs enfans, suivaient les brebis et les béliers qui, chemin faisant, broutaient

au bas des montagnes, tandis que les petits garçons et les petites filles venaient un mille ou deux en arrière avec les agneaux de l'année. A la tête de ceux-ci marchait une vieille chèvre ou une vieille brebis, et les jeunes pasteurs les faisaient avancer à coups de houssine ou à force d'exclamations. Quelques-uns des enfans étaient si jeunes, qu'ils pouvaient à peine marcher; mais le plaisir qu'ils éprouvaient à s'acquitter du soin qui leur était dévolu leur donnait du courage et des forces. Sur le bord de la route nous dépassâmes plusieurs campemens de Ghiljis, dont les uns se reposaient encore et dont les autres se préparaient à repartir. Ils avaient des tentes basses et d'étoffe noire ou du moins brune. Les femmes faisaient tout pour leurs paresseux maris, chargeaient les chameaux et les conduisaient. Ce sont au reste des dames très basanées de peau et qui, malgré leur vie véritablement arcadienne, ne sont pas fort remarquables pour leur beauté. Celles que nous rencontrions étaient bien vêtues et portaient de larges clous à leurs chaussures. Les enfans avaient tous sur leurs joues les vives couleurs de la bonne santé, et paraissaient d'une constitution robuste, ce qui provient sans doute de ce que dans cette tribu errante l'usage est, dit-on, de ne se marier qu'à vingt ans accomplis.

Vers l'extrémité de la route rouge, nous atteignîmes le village d'Ispahan, où un monceau de

pierres rappelle un trait qui dévoile assez bien le caractère des indigènes. On raconte que la veille d'une bataille qui se livra près de ce village, un vizir nommé Futteh-Khan, craignant qu'un noble dourannis qui aspirait à sa charge ne déployât le lendemain plus de talent militaire que lui-même, y apporta obstacle d'une façon peu scrupuleuse. Son rival, à vrai dire, qui s'appelait Meyr-Alum, l'avait gravement insulté dans une précédente occasion, et même lui avait brisé une des dents de devant. Mais cette injure avait été selon toute apparence oubliée, car depuis le temps Meyr-Alum s'était marié à une sœur du vizir. Toutefois celui-ci, à ce qu'il semble, n'avait consenti au mariage qu'afin d'accomplir plus facilement ses coupables desseins. La nuit donc qui précéda le combat, il se jeta sur son beau-frère et lui donna la mort. Le monceau de pierres indique l'endroit où fut commis ce meurtre. La sœur de Futteh-Khan tomba à ses pieds après l'assassinat, et lui demanda pourquoi il avait assassiné son mari. « Quoi! répondit-il, faites-vous plus grand cas de votre mari que de l'honneur de votre frère, madame? Regardez la dent qui me manque; je me suis vengé d'un affront, voilà tout. Que si la perte d'un mari vous chagrine tant, eh bien! je vous marierai à un muletier. » Une sentence aujourd'hui en renom chez les Afghans dit que lorsqu'une réconciliation apparente s'est faite entre ennemis par suite d'un

mariage, c'est alors qu'on doit le plus avoir peur.

Le 30, à minuit, nous atteignîmes la passe de Luta-Bund, du haut de laquelle on peut apercevoir la cité de Caboul, à trente-cinq milles de distance. La passe en a six de longueur, et pour la parcourir il faut d'un bout à l'autre cheminer sur des pierres rondes qui ne se tiennent pas. Nous fîmes halte à une source appelée *Koke-Chushna*, ou *Fontaine de la Perdrix*, et nous dînâmes en plein air, quoique le froid fût fort piquant. Luta est un mot qui signifie *pièce*, *lambeau*, et ce défilé se nomme ainsi, parce que les voyageurs qui le traversent laissent toujours quelque partie de leurs vêtemens aux broussailles dont il est garni. En hiver, la neige obstrue complétement cette route. Nous fûmes sur pied dès l'aurore, et nous continuâmes notre marche vers Caboul, que nous n'atteignîmes que dans l'après-midi. Cette ville fameuse, tandis que le voyageur en approche, ne lui offre rien d'imposant, et ce n'est qu'à l'ombre de son beau bazar qu'il peut se croire dans la capitale d'un empire. Dès notre arrivée, nous allâmes droit à la demeure du nawab Jubbar-Khan, frère du chef, qui nous accueillit de la manière la plus cordiale, exigea que nous logeassions chez lui, et ordonna tout de suite qu'on servît le dîner. Nous avions beaucoup entendu vanter l'aimable caractère de notre hôte, et par expérience nous reconnûmes qu'il méritait

bien les éloges qu'on s'accordait à lui donner. C'était un véritable patriarche; c'était lui qui apaisait toutes les querelles entre ses frères nombreux et turbulens. Quoique l'aîné de la famille, et bien qu'il eût autrefois gouverné le Cachemyr avec d'autres provinces de l'empire des Dourannis, il avait répudié toute ambition. Son frère, le chef actuel du Caboul, l'avait récompensé de ses immenses services en lui confisquant la majeure partie de ses biens; mais Jubbar-Khan ne parlait jamais de l'ingratitude dont il aurait pu se plaindre. Il répétait au contraire que Dieu lui avait laissé de quoi subvenir à ses besoins et payer de justes gages à ses serviteurs; qu'il n'y avait pas de plaisir égal à celui de donner aux personnes qui nous entourent, et qu'on peut fort bien être heureux en ce monde sans commander à ses semblables. Jamais homme ne fut plus franc, plus modeste, plus chéri. Sa suite, lorsqu'il allait par la ville, ne se composait ordinairement que d'une personne; mais tous ceux qui le rencontraient, grands ou petits, le saluaient avec respect. Les politiques de tous les partis venaient chaque jour le relancer pour qu'il se mêlât de leurs intrigues, car il jouissait d'une plus grande influence morale qu'aucun des membres de la famille des Barukzys dans l'Afghanistan; mais il refusait toutes les propositions qui lui étaient faites, et conservait ainsi l'estime générale. Ses

manières étaient excessivement douces et simples, et à son costume on ne l'eût jamais pris pour le membre le plus influent d'une famille guerrière. Rien de plus délicieux que de vivre dans sa société, d'être témoin de toutes ses actions, et de l'entendre causer. Il aimait beaucoup les Européens et offrait toujours l'hospitalité à ceux qui visitaient Caboul. Telle était la maison dans laquelle nous eûmes le bonheur de demeurer. Pour faire ombre au tableau peut-être, il avait, comme la plupart de ses compatriotes, la *simplicité* de chercher la pierre philosophale; du moins ne se fâchait-il pas quand nous refusions de croire qu'il parvînt jamais à convertir du fer en or.

Caboul. — Entrevue avec le chef. Promenade aux environs. Relation avec les habitans. Description de la ville; ses bazars; ses jardins; ses fruits; ses vins. Palais de Bala-Hissar. Persans de Caboul. Fête de l'Aid. Origine juive des Afghans. Les Kaffirs. Préparatifs de départ.

Naturellement, la première chose à laquelle nous donnâmes nos soins après notre arrivée, fut d'obtenir audience du chef de Caboul, Sider-Dost-Mohammed-Khan. Le nawab s'informa de nos vœux, et il eut la politesse de nous engager à venir dîner chez lui dans la soirée du 4 mai. Au jour dit, nous allâmes à la citadelle de Bala-Hissar, où réside le chef qui nous reçut très civilement. Lorsque nous entrâmes, il se leva, nous salua à la mode persane,

et nous fit asseoir près de lui sur un tapis de velours. Alors il protesta que notre séjour dans sa capitale le comblait de joie, et que bien qu'il eût peu vu de nos compatriotes, il révérait néanmoins les Anglais, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui. De mon côté, pour ne pas être en reste de courtoisie, je louai en termes pompeux la justice de son gouvernement et la protection qu'il accordait aux marchands, ainsi qu'aux simples voyageurs. Trois de ses fils et sept ou huit des principaux personnages de la ville dînèrent avec nous. La pièce dans laquelle nous étions réunis était petite, mais propre, et n'avait d'autre ameublement que le tapis. Après le repas, la conversation roula sur une multitude de sujets divers, tant l'illustre personnage à qui nous avions affaire était curieux, c'est-à-dire curieux de s'instruire! Par exemple, il nous questionna beaucoup sur l'état de l'Europe, voulut savoir entre combien de rois elle était partagée, sur quels termes ces princes vivaient ensemble, et puisqu'il paraissait que leurs territoires étaient limitrophes, comment ils existaient sans se détruire les uns les autres. Je lui nommai les différentes nations européennes, j'indiquai la force respective de chacune d'elles, et j'avouai que vainement étions-nous plus avancés en civilisation, que nous n'avions pas moins à gémir des guerres et des querelles que son propre pays, que nous examinions sans cesse d'un œil

jaloux les actes de nos voisins, et que nous cherchions à maintenir une balance de pouvoir pour empêcher un souverain d'en détrôner un autre. C'est pourtant, ajoutai-je, une chose dont l'histoire de l'Europe montre plus d'un exemple; et ce chef lui-même n'était pas sans avoir entendu parler de Napoléon. Il me pria ensuite de lui apprendre en quoi consistaient les revenus de l'Angleterre, comment on les y percevait, comment on y donnait force à la loi, et quelles étaient les productions du sol. Je n'eus besoin que de quelques mots pour lui faire parfaitement comprendre notre constitution; et il observa qu'on ne devait pas s'étonner de notre succès universel, puisque les seuls impôts exigés du peuple étaient destinés à subvenir aux charges de l'État. « Alors, poursuivit-il, vos trésors viennent nécessairement de l'Inde. » Je lui assurai que les revenus de cette contrée y étaient dépensés par les Anglais, que les seuls avantages qu'ils tirassent de sa possession étaient d'avoir un débouché pour le commerce, et que les immenses richesses envoyées soi-disant à la mère-patrie se bornaient à quelques millions par année, plus les fortunes particulières que les serviteurs du gouvernement acquéraient pendant la durée de leurs services. Mohammed-Khan est le premier de tous les Asiatiques que je sois parvenu à convaincre de ce fait. Il avait ouï dire à des marchands russes que dans

leur pays les armées se recrutaient par la conscription, et nous demanda si cette méthode était généralement suivie en Europe. Il avait encore appris que certains hôpitaux dans nos contrées étaient spécialement destinés à recevoir les enfans abandonnés par leurs parens; j'eus à lui expliquer le but et les avantages de ces institutions philanthropiques. Il fallut encore que je lui parlasse de la Chine, que je lui apprisse si les habitans étaient guerriers, si on pouvait envahir leur territoire par l'Inde, si leur sol était productif et leur climat salubre, enfin pourquoi ils différaient tant des autres peuples. La mention des manufactures chinoises me conduisit à l'entretenir de celles d'Angleterre. Je l'émerveillai par la description de nos mécaniques, et surtout de nos machines à vapeur. Enfin ce qui porta son étonnement au comble fut le bas prix auquel se vendaient nos marchandises. Après beaucoup d'autres questions de ce genre, il me questionna sur moi-même, me demanda pourquoi j'avais quitté l'Inde et changé de costume. Je répondis que poussé par un violent désir de voir des contrées étrangères, j'avais résolu de gagner l'Europe par le Bokhara, et que j'avais pris les vêtemens des indigènes pour ne pas attirer sur moi l'attention dans ce pays; mais que mon désir n'était pas de cacher aux chefs dont je traversais les domaines que j'étais Anglais, et que si je me confor-

mais en tout aux usages des musulmans, c'était pour plus de commodité. Le prince daigna approuver chacune de mes raisons, promit qu'il ne négligerait rien pour faciliter l'exécution de mon entreprise, m'offrit des lettres pour les souverains que je devais rencontrer sur ma route; et quand nous prîmes congé de lui, il nous engagea à le visiter souvent, tant que nous resterions à Caboul, parce qu'il aimait beaucoup causer des régions lointaines. Nous ne nous retirâmes qu'à minuit, enchantés de notre réception.

Les jours suivans, je fis différentes promenades aux alentours de Caboul, une entre autres au tombeau de l'empereur Buber qui est distant d'un mille, et situé dans le plus joli endroit du voisinage. Le bon nawab fut mon guide et mon compagnon, car M. James se portait mal depuis que nous avions franchi l'Indus, et il ne put m'accompagner. Deux tables de marbre blanc, érigées perpendiculairement au sol, indiquent la place où furent déposés les restes du monarque et, comme d'usage, les derniers mots de l'inscription donnent la date de sa mort. Il mourut en l'année 1530. Autour de lui reposent plusieurs de ses femmes et de ses enfans. Une muraille de marbre environnait autrefois le jardin qui sert de cimetière, et n'est pas fort étendu; mais un clair et limpide ruisseau arrose encore les fleurs odoriférantes de ce lieu où se réunissent aux jours

de fête les habitans de la ville. On a de la montagne qui domine le tombeau de Buber une vue magnifique qu'on peut admirer des terrasses d'une belle maison de plaisance. Nous y montâmes, le nawab et moi, et nous restâmes quelque temps à la contempler. Que mon lecteur se figure une plaine d'une circonférence d'environ vingt milles, irrégulièrement divisée en jardins et en terres labourables, arrosée par les trois branches de la rivière qui la traversent en formant mille détours, et qui baignent une innombrable quantité de forts et de petits villages; il aura une idée du spectacle qui se déroulait à mes regards. Au nord s'élève la chaîne du Pughman, couverte de neige jusqu'à moitié de sa hauteur, et séparée de l'œil par une nappe de la plus riche verdure. De l'autre côté, les montagnes, qui sont grisâtres et rocailleuses, indiquent les chasses réservées des rois, tandis que s'étendent au-dessous les vergers de Caboul si renommés pour leurs fruits.

Nos relations avec les indigènes eurent lieu sur un pied plus respectable à Caboul qu'à Peshawur, car nous n'étions plus dans la demeure d'un chef, ni troublés par des visiteurs trop nombreux. Le nawab occupait une partie d'une vaste maison, et nous en avait abandonné l'autre. Il réunissait cependant autour de lui un grand nombre de notables de la ville avec qui nous fîmes connaissance. C'était toujours lui en personne qui nous les ame-

nait, et nous passions toute la journée les uns chez les autres. Les habitudes que nous avions contractées nous donnaient alors de grands avantages dans nos rapports avec les naturels. Nous ne craignions plus de nous asseoir sur le même tapis, de manger avec eux, et de nous mêler à leur société. Les Afghans sont sobres, simples, graves. Ils m'interrogeaient sans cesse sur l'Europe dont ils divisaient les nations en douze *koullahs* ou *couronnes;* mais koullah signifie littéralement *chapeau*. Rien n'était plus amusant que la curiosité des vieillards même les plus avancés en âge. Le pire des maux du mahométisme est qu'il retient ceux qui le professent dans un cercle de civilisation. Leurs manières ne paraissent pas changer jamais. Ils ont du savoir, mais c'est un savoir d'un autre âge, et ignorent absolument tout ce qui ressemble à la philosophie de l'histoire. Les Afghans parlent le persan, mais ce n'est pas la langue douce et élégante d'Iran. Le poushtou est le dialecte du petit peuple, et beaucoup de gens des hautes classes ne le peuvent pas parler. Les Afghans sont une nation de vénérables enfans; pour des bagatelles ils se battent, et renouent amitié sans la moindre cérémonie. Ils ne savent pas cacher ce qu'ils pensent, et pour peu qu'on ait de pénétration on devine toujours leurs desseins. A les en croire eux-mêmes, le vice dominant chez eux c'est l'envie; l'envie qui se glisse dans le cœur

des plus proches et des plus chers parens. Ils sont complétement incapables de mener une intrigue. Ce qui me frappa surtout, fut leur paresse : ils restent les journées entières nonchalamment assis, se regardant les uns les autres. On ne saurait dire comment ils gagnent leur vie; ils sont néanmoins bien vêtus, bien portans et heureux. J'ai pris une très favorable idée de leur caractère national.

Caboul est une cité très bruyante, très populeuse. Le vacarme y est tel dans l'après-midi, qu'on ne peut dans les rues se faire entendre d'une personne avec qui on se promène. Le grand bazar ou chouchut est une élégante suite d'arcades, longue de six cents pieds environ et large de trente. Il est divisé en quatre parties égales; le toit en est peint, et par-dessus les boutiques sont les appartemens de plusieurs bourgeois. Le plan de l'édifice est bon, mais par malheur on ne l'a point achevé; et les fontaines, les citernes qui en formaient partie, sont à moitié détruites. Il y a encore quelques bazars pareils en Orient, et on admire dans celui de Caboul les soieries, les étoffes, les marchandises de toute espèce qui sont rangées sous ses portiques. Le soir, il présente un délicieux coup d'œil; chaque boutique, en effet, est éclairée au moyen d'une lanterne suspendue par-devant, et vous diriez que toute la ville est illuminée Les magasins où se vendent les fruits secs ne sont pas moins remarquables

par leur nombre que par l'habile disposition des denrées. En mai, on peut acheter des raisins, des poires, des pêches, des coings, et même des melons de la saison précédente, alors vieux de dix mois. Chez les marchands de volaille on trouve bécassines, canards, perdrix, pluviers et autre gibier de ce genre. Les échoppes des cordonniers, ainsi que les boutiques de quincaillerie, sont également tenues dans un ordre parfait. Chaque commerce a une partie de bazar qui lui est particulière, et partout règne la plus grande activité. Il y a jusqu'à des libraires qui vendent du papier provenant presque toujours de Russie, et de couleur bleue. Devant la porte des boulangers, on voit à certaines heures des groupes de gens qui viennent chercher leur pain, et, soit dit en passant, pour faire cuire le pain on le plaque contre les parois du four. Dans les quartiers les plus fréquentés de la ville on rencontre des conteurs d'histoires qui amusent les passans, ou des derviches qui proclament la gloire et les grandes actions des prophètes. Si pendant ces discours survient un pâtissier, ils s'interrompent pour lui demander un gâteau; au nom du personnage dont ils vantent les vertus, et à en juger par le nombre des gens qui font ce métier, il doit être fort lucratif. On ne connaît pas à Caboul les voitures à roues. Cependant les rues ne sont pas très étroites : elles sont tenues en bon état pendant la sécheresse, et

coupées par de petits aquéducs couverts d'eau limpide, ce qui est d'une grande commodité pour les habitans. Nous cheminions par la ville sans avoir besoin d'être accompagnés, et sans attirer l'attention de personne. Pour moi, l'extérieur des individus m'intéressait plus encore que la beauté des bazars. C'était plaisir que de voir les Caboulien battre le pavé avec l'énorme corpulence que leur donne la quantité de leurs vêtemens, par-dessus lesquels ils ne manquent jamais de porter en outre un manteau de peaux de mouton. Tous les enfans ont sur les joues des couleurs si vives, que je les prenais d'abord pour quelque peinture artificielle; mais je reconnus ensuite que c'était simplement la fleur de la jeunesse, fleur que les vieillards ne conservent pas. Caboul est une ville proprement bâtie, mais les maisons n'y brillent pas par l'élégance; elles sont construites en briques séchées au soleil et en bois, et quelques-unes seulement ont plus de deux étages. Elle est fort peuplée pour son étendue, et sa population ne s'élève pas à moins de soixante mille âmes. La rivière de Caboul passe au milieu de la capitale de ce nom, et la tradition dit qu'elle l'a inondée, en partie même détruite à trois reprises différentes. Quand il pleut, Caboul est l'endroit le plus sale du monde.

A Caboul, chacun répète que c'est une fort ancienne ville dont l'origine remonte à six mille ans.

Elle était jadis, de même que Ghuzni, tributaire de Bameyan. Étrange vicissitude des choses humaines! Ghuzni, sous Mahmoud, au onzième siècle, est devenue une grande capitale, et aujourd'hui Caboul est la métropole non-seulement de Ghuzni, mais encore de Bameyan. On dit que Caboul s'est primitivement nommé Zaboul, d'après un roi kaffir ou infidèle qui l'a fondé : de là le nom de Zaboulistan qu'on donne quelquefois au pays. Certains auteurs ont avancé que les habitans montraient aux étrangers les restes du tombeau d'un individu appelé Caboul, qui ne serait autre que Caïn, le fils d'Adam; mais je déclare le fait complétement faux. C'est néanmoins une croyance populaire que le diable, lorsqu'il fut précipité du ciel, tomba dans Caboul. On ne conserve même dans cette ville, à bien parler, aucune tradition sur Alexandre; mais Héri ou Hérat et Lahore furent, assure-t-on, bâtis par des esclaves de ce conquérant que les indigènes appellent un *prophète*, et nommés d'après eux. On assure, au reste, que Candahar est d'une origine plus ancienne qu'aucune de ces trois dernières cités. Pendant mon séjour à Caboul, je fis toute espèce d'efforts pour me procurer des monnaies antiques, mais sans succès, à l'exception d'une pièce antique de Bokhara, vieille de huit cent quarante-trois ans.

Depuis notre départ de Delhi, nous avions voyagé

dans un perpétuel printemps. Les arbres étaient en boutons quand nous quittâmes Lahore, au mois de février : nous les trouvâmes tout fleuris au mois de mars à Peshawur, et nous atteignîmes précisément Caboul de manière à voir combien la même saison y est belle. Un tel état de choses peut donner une juste idée de la hauteur relative des différentes places que nous avons traversées jusqu'à présent, et de l'époque à laquelle y commencent les saisons. Caboul est, par exemple, élevé de six cents pieds et plus au-dessus du niveau de la mer. J'ai passé plusieurs journées vraiment délicieuses dans ses jardins. Ils sont tous bien distribués, bien tenus; les arbres à fruit sont plantés à des distances régulières, et la plupart de ces vergers, par la disposition du terrain qui toujours monte, forment les uns sur les autres des amphithéâtres ou gradins. Une soirée, j'en allai visiter un magnifique, de compagnie avec le nawab, à six milles environ de notre demeure. Le sol était couvert de fleurs tombées qui, remplissant les moindres creux, ressemblaient à de la neige. Nous nous assîmes, mon compagnon et moi, sous un poirier de Samarcand, la plus célèbre espèce du pays, et nous admirâmes la perspective qui s'offrait à nos yeux. La multitude des arbres fruitiers n'était pas moins grande que leur variété. Ainsi on récoltait dans le même enclos, pêches, prunes, abricots, poires, pommes, coings,

cerises, noix, mûres, grenades et raisins. Il y avait aussi, presque sur chaque branche, des rossignols, des merles, des grives, des tourterelles et des pies babillardes, dont les divers accens avaient d'autant plus d'attrait pour moi qu'ils me rappelaient l'Angleterre. Mais le plus beau jardin des environs de Caboul est assurément celui appelé Jardin-du-Roi, et dessiné par Timour-Shah, qui s'étend au nord de la ville sur un espace d'un demi-mille carré. La route par laquelle on y arrive est longue de trois milles environ, et sert de carrière pour les courses de chevaux. Il y a au centre de ce verger un spacieux pavillon octogone auquel aboutissent huit allées de superbes arbres à fruit. Les habitans aiment avec passion à se promener nonchalamment sous ces ombrages frais, et on peut les y voir affluer tous les soirs. Le climat de Caboul est tout-à-fait salutaire. A midi, le soleil y est plus chaud qu'en Angleterre; mais les nuits et les soirées sont assez froides, et c'est au mois d'août seulement qu'on y est obligé de dormir sur les balcons. Il n'y a point de saison pluvieuse, mais il tombe sans cesse de grosses averses, comme dans mon pays. La neige dure pendant cinq mois. En mai, le thermomètre de Fahrenheit s'éleva à soixante-quatre degrés au-dessus de zéro; et presque tout le mois règne un vent du nord que rafraîchit la neige qui couvre les montagnes. Le vent doit souffler ordinairement du

même côté, puisque tous les arbres de Caboul penchent vers le sud.

Cette ville est particulièrement célèbre pour son fruit, qu'on exporte en grande abondance dans l'Inde. Ses vignes sont si productives, que durant trois mois de l'année on nourrit les bestiaux avec des raisins. Il y en a de dix espèces différentes; les meilleurs viennent sur treilles, car ceux des vignes qu'on laisse courir sur la terre ne sont pas comparables aux premiers. L'époque de la taille est le commencement de mai. Le vin de ce crû a une saveur qui ne ressemble pas mal à celle du Madère, et il n'est pas douteux qu'on pourrait avec un peu de soin obtenir dans le pays une qualité beaucoup supérieure. Les Caboulieus emploient le raisin à plus d'usages que dans la plupart des autres contrées. Ils arrosent de son jus les viandes qu'ils font rôtir, et assaisonnent tous leurs mets d'une poudre qui se fabrique avec des raisins verts qu'on laisse sécher et qu'on broie. Cette poudre a l'apparence du poivre de Cayenne et un goût acide qui n'est pas désagréable. Enfin, avec le fruit de la vigne qui ne se vend jamais qu'un sou la livre, on confectionne chaque année une énorme quantité de confitures et de sirop. Une autre friandise fort en renom à Caboul, c'est la rhubarbe. Dans toutes les rues, et au mois de mai surtout, on entend crier : Bonne rhubarbe! excellente rhubarbe à

vendre! Les habitans croient cette plante très salutaire, et la mangent, soit crue, soit cuite, comme des légumes ordinaires. Elle pousse spontanément au bas des montagnes neigeuses de Pughman. Lorsqu'on l'apporte au marché, les tiges ont un pied de longueur, et les feuilles ne commencent qu'à bourgeonner. Ces feuilles sont rouges, mais la tige est blanche. Quand celle-ci sort de terre, elle a un goût aussi doux que le lait et ne peut se transporter. Avec le temps, néanmoins, elle prend de la force, et on l'entoure de pierres pour la garantir du soleil. La racine ne sert jamais comme médicament. Il n'y a point de dattiers à Caboul, quoiqu'on en trouve à l'est et à l'ouest de cette ville, à Candahar et à Peshawur. Mais, là même, on ignore l'art d'extraire des dattes une liqueur spiritueuse connue dans l'Inde. Peshawur est fameux pour ses poires, Ghuzni pour ses prunes, qui se vendent dans l'Inde sous le nom de prunes de Bokhara, Candahar pour ses figues, et Caboul pour ses mûres ; mais aux alentours de cette cité poussent presque toutes les espèces de fruits, particulièrement ceux à noyau. Le fruit est à Caboul une nourriture plus commune que le pain, et on l'y place au rang des choses indispensables à la vie. Il n'y a pas moins de dix manières différentes de conserver les abricots de Caboul; on les fait sécher avec ou sans le noyau; quelquefois on laisse l'amande, ou on y substitue

une amande véritable ; on en forme aussi des gâteaux, et des feuilles qu'on plie comme du papier. C'est le plus délicieux des fruits secs.

Parmi les édifices publics, le plus important est le *Bala-Hissar*, en d'autres termes la citadelle; non pas qu'elle soit forte cependant, au contraire elle tombe en ruines : elle a été bâtie contre les règles, et ne pourrait résister à une escalade. Caboul est défendu au sud et à l'ouest par de hautes collines rocailleuses; et à leur extrémité orientale s'élève le *Bala-Hinor* qui domine la ville. Il peut avoir une élévation de cent cinquante pieds au-dessus des plaines environnantes. La citadelle, résidence ordinaire des souverains, n'est pas habitée par le souverain actuel; mais son frère y a construit un palais qu'on appelle le *Koullan i Firingis*, ou *Chapeau des Français*, qui en est la partie la plus haute. Au-dessous est un second fort plus petit, où demeure le sirdar Dost-Mohammed-Khan, avec ses gardes, au nombre de cinq mille.

A peu de distance, mais dans une espèce de faubourg tout-à-fait séparé de la ville, habitent les Persans qui furent fixés dans ce pays par Nadir-Shah. Sous les rois de Caboul, ils servaient comme gardes-du-corps, et exerçaient une grande influence dans l'État. Ils conservent encore leur langue, et sont dévoués au prince régnant, dont la mère est de leur tribu. J'assistai à une fête que donna leur

chef Sheyreyn, et où se trouvèrent réunis les principaux d'entre eux. Je pus dans cette réunion distinguer un nouveau peuple, une nouvelle manière de penser; car ils n'ont pas perdu tout l'esprit dont la nature a doué leurs compatriotes. Les plaisirs auxquels on se livra furent plutôt à la mode de Perse qu'à celle d'Afghanistan. Vers la fin de la soirée, le chef manda un individu et le pria de montrer son talent, non à conter des histoires, mais à dépeindre les ridicules des peuples voisins. Dans un exorde assez comique, il supposa que des individus de vingt ou trente nations se présentaient à la porte du paradis. Vint d'abord le tour des Afghans: après avoir excepté les Dourannis qui, dit-il, ne ressemblaient pas aux autres Afghans, il poussa la satire contre les premiers, jusqu'à dire que leur horrible langage était inintelligible, et que, comme le prophète avait déclaré que c'était le jargon de l'enfer, il n'y avait pas place dans le ciel pour ceux qui le parlaient. Le drôle était caustique, et il cita plusieurs phrases d'afghan qui excitèrent de longs éclats de rire parmi la société. Il attaqua ensuite les Usbeks pour la méthode particulière dont ils font le thé, et pour leurs autres bizarreries. Après il dirigea ses sarcasmes contre les Cachemyriens, si patelins, si rusés, si hâbleurs; et vraiment, dans le cas où ces naturels ne seraient pas passés maîtres en fait de tromperie, on les calomnierait d'étrange

sorte. Tout le monde, néanmoins, leur accorde des talens et de l'industrie, ce qui est une compensation. Puis, ce furent les habitans d'Hérat, avec le dialecte qui leur est propre, qui servirent de texte aux plaisanteries du jovial orateur; il parodia entre autres choses la friponnerie de leurs douaniers, et se laissa corrompre, comme s'il avait été un de ces officiers dans l'exercice de sa charge, en acceptant du vin qu'il prétendit ne pas être pour lui. La différence des mœurs d'Orient et de celles d'Europe ne se montre peut-être nulle part plus que dans la manière de dire les choses spirituelles. Un Européen aime à conter une anecdote; mais il serait fort surpris qu'on le fît venir dans un cercle pour en débiter une et pour amuser ainsi le public. Dans l'Est, de certaines gens sont par état conteurs d'anecdotes; dans l'Ouest, au contraire, un bon mot doit, pour plaire, être amené par la conversation. Cette différence tient sans doute à ce qu'on nomme les préjugés du monde; car, quoique familiers les uns avec les autres, les Asiatiques ignorent ce que c'est que la sociabilité, tandis que chez nous l'éducation enseigne à regarder du même œil les personnes avec qui on s'assied à la même table.

Pendant notre séjour à Caboul, arriva l'Aid. C'est une fête instituée en mémoire de la pieuse résignation d'Abraham à sacrifier son fils Isaac. Elle fut célébrée avec les plus grandes démonstrations

de respect; on ferma les boutiques, et le chef, suivi d'un immense concours de monde, alla prier en un lieu consacré. Dans l'après-midi, on put voir tous les habitans se diriger vers les jardins; je ne résistai pas moi-même à l'impulsion, et il fallut que je me mêlasse à la foule. Dans cette capitale, on quitte à peine le bazar, qu'on se trouve sur les bords de la rivière, qui sont ombragés de mûriers, de saules et de peupliers. Presque toutes les routes autour de la ville passent au bord d'aquéducs ou de ruisseaux naturels qu'on traverse sur des ponts. Il y a sur le bras principal trois ou quatre de ces édifices, mais qui ne peuvent se vanter d'aucune beauté architecturale. Les plus jolis jardins de Caboul sont situés du côté septentrional; mais ils ne peuvent encore rivaliser avec ceux qui s'étendent au-delà, dans le district d'Istalif, au bas des premières montagnes couvertes de neige qui avoisinent l'Hindou-Koush.

Grâce aux visiteurs de tout âge et de tout rang qui encombraient sans cesse la maison de notre hôte, je résolus de recueillir quelques renseignemens sur le point tant disputé de savoir si les Afghans étaient d'origine juive. Ils m'apportèrent toutes leurs histoires écrites; mais je n'avais pas le temps de les lire, et je demandai qu'on m'instruisît de vive voix. Les Afghans s'appellent eux-mêmes enfans d'Israël; mais ils regardent le nom de Juif

comme une injure. Ils disent que Nabuchodonosor, après le renversement du temple de Jérusalem, les envoya habiter la ville de Ghore, près Bameyan, et qu'ils ont emprunté leur nom à leur chef Afghana, qui était fils de l'oncle d'Asof, vizir de Salomon, fils lui-même de Beckia. Comme on le voit, pour faire la généalogie du personnage en question, il faut, à cause de l'obscurité de son propre père, recourir à une branche collatérale, ce qui n'est nullement rare en Orient. Ils ajoutent qu'ils sont restés juifs jusqu'à l'époque où Khaleid, qu'ils honorent du titre de calife, les appela à son secours contre les infidèles dans le premier siècle du mahométisme. Pour leurs services en cette occasion, Kyse, leur commandant, reçut le surnom d'*Abdoulrashid,* c'est-à-dire *Fils du Tout-Puissant.* On l'invita aussi à se regarder comme le *butan*, ou, pour traduire ce mot arabe, comme le mât de sa tribu, mât au moyen duquel devait être gouverné le vaisseau de leur chose publique, afin d'éviter le naufrage. Depuis lors, les Afghans ont été quelquefois appelés *Putans*, désignation sous laquelle ils sont familièrement connus dans l'Inde. Je n'avais encore jamais entendu donner une pareille explication à ce terme. Après leur campagne avec Khaleid, les Afghans retournèrent dans leur pays natal, où ils furent gouvernés par un roi de la race de Kyaney ou Cyrus, jusqu'au onzième siècle,

qu'ils tombèrent sous le joug de Mahmoud de Ghuzni. Une nouvelle lignée de souverains sortie de Ghore renversa la maison régnante de Ghuzni, et s'empara de toute l'Inde. Personne n'ignore que cet empire fut, à la mort de son fondateur, divisé en deux parties, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de l'Inde; état de choses qui dura jusqu'à ce que la postérité de Timourlane les réunit de nouveau sous un même sceptre.

Selon le désir que Dost-Mohammed-Khan nous en avait manifesté, nous allâmes passer une autre soirée avec lui, et nous l'enchantâmes plus encore que la première fois. Il nous retint au-delà de minuit; nous raconta les malheureux différens qui existaient entre lui et ses frères, et nous mit au courant des affaires politiques de sa patrie. Il témoigna l'espérance de parvenir à restaurer la monarchie, montra une haine cordiale à l'égard de Runjeet-Sing, et parut curieux de savoir si le gouvernement britannique accepterait ses services comme auxiliaire pour le renverser; mais je répliquai qu'il était notre ami. Il me proposa ensuite le commandement de son armée, si je voulais demeurer près de lui. Quand il sut que je ne pouvais accepter un tel honneur, il me pria de lui envoyer quelqu'un de ma connaissance pour être son généralissime. « Il aura sous ses ordres douze mille hommes de cavalerie et vingt pièces de canon, » disait le prince.

Nous eûmes à cette seconde entrevue une très intéressante conversation au sujet des Kaffirs qui habitent les montagnes au nord de Peshawur et de Caboul, et qu'on suppose être des descendans d'Alexandre. Il fit même venir en ma présence un jeune garçon de cette race, qui avait une dizaine d'années, et qui, prisonnier de guerre, était depuis deux ans au nombre de ses esclaves. Le teint, les cheveux et les traits de cet enfant étaient absolument ceux d'un Européen; il avait les yeux bleus. Nous l'engageâmes à répéter quelques mots de sa langue, et dans le nombre s'en trouvaient plusieurs qui étaient indiens. Les Kaffirs vivent dans un état de complète barbarie, mangeant des ours et des singes. Il y a une de leurs tribus, nommée *Neimchu-Moussulman*, ou des demi-Mahométans, qui occupe les villages frontières et fait le peu de commerce qui existe parmi eux. Quoi de plus singulier que de rencontrer ainsi un peuple entièrement distinct des autres habitans? Mais par malheur, presque tout ce qui les concerne reste enveloppé des plus profondes ténèbres. J'ai donc cru devoir placer ici les détails recueillis par moi sur les Kaffirs, que je pense être les aborigènes de l'Afghanistan, et non pas de prétendus descendans du grand Alexandre, ainsi que certains auteurs l'ont avancé.

Quand nous eûmes passé à Caboul trois semaines environ, qui nous parurent seulement quelques

jours, nous pensâmes à nous mettre en mesure de continuer notre expédition. La chose n'était pas facile ; aucune caravane ne se préparait encore à partir; on doutait même que les routes fussent déjà praticables, car il avait neigé dans le courant du mois. L'idée me vint que le meilleur parti à prendre était d'engager à notre service un de ces gens dont le métier est de conduire les caravanes. Grâce à cet expédient, nous pouvions poursuivre notre chemin sans retard, et, je l'espérais, avec autant de sûreté. Mais le nawab trouva que ce plan était bien téméraire, et que nous le quittions bien vite; il nous aurait volontiers retenus long-temps. Nous entrâmes néanmoins en pourparler avec un nommé *Hyat*, vieillard vigoureux et encore vert, qui avait grisonné à franchir l'Hindou-Koush. Lorsque notre hôte nous vit bien résolus à le quitter, il nous procura des lettres pour les Afghans de sa connaissance qui résidaient à Bokhara, et obtint même d'un riche négociant de Caboul, son ami, qu'il hâtât, pour nous donner un fidèle compagnon de voyage, le départ d'un homme de confiance que par suite de ses entreprises commerciales il devait prochainement envoyer en Russie.

A Caboul, je me trouvai plusieurs fois en relation avec les marchands hindous ou shikarpouris. Tout le trafic de l'Asie centrale est entre les mains de ces gens qui ont des maisons d'affaires depuis

Astracan et Meshid jusqu'à Calcutta. Ils forment une espèce de race à part, ne s'occupent exclusivement que de leur négoce, et s'assurent la protection du gouvernement, en lui prêtant des fonds. Ils ont un genre particulier de physionomie et le nez très proéminent. La saleté de leurs habits est poussée à l'extrême, et il n'y en a parmi eux que quelques-uns qui puissent porter des turbans. Ils n'amènent jamais leurs familles de leur pays natal qui est le Sinde supérieur, mais sans cesse y vont ou en viennent, ce qui les entretient dans un esprit national. Il existe à Caboul huit grands comptoirs appartenant à ces individus qui n'ont absolument rien de commun avec les autres habitans hindous. Au moyen de cette vaste agence qui s'étendait à travers les régions de l'Asie que nous allions parcourir, il ne nous fut pas bien difficile, on le croira sans peine, de pourvoir à nos arrangemens pécuniaires, et d'aviser un moyen de toucher, même à l'énorme distance où nous serions bientôt de l'Inde, l'argent dont nous aurions besoin. Nos dépenses étaient petites, et nos ducats d'or soigneusement cousus dans nos ceintures et nos turbans. Quelquefois aussi nous les glissions dans nos babouches, quoique je n'approuvasse pas toujours cet expédient, puisqu'il nous les fallait laisser à la porte de chaque maison. J'avais un bon de 5,000 roupies payable sur les trésors publics de Lodiana ou de Delhi, et les marchands

de Caboul n'hésitèrent pas à l'accepter. Ils offrirent de me le rembourser sur-le-champ et en or, ou de me donner des billets, soit sur Saint-Macaire en Russie, soit sur Astracan, soit sur Bokhara. Je pris du papier sur cette dernière place. A la vérité le banquier nous recommanda le plus grand secret; mais quel ne fut pas notre orgueil de voir que notre seul nom d'Anglais, quand nous avions tout-à-fait l'air de mendians, nous faisait si facilement trouver des lettres de change dans une capitale étrangère et lointaine! Surtout, quelle ne dut pas être notre surprise de reconnaître que les ramifications du commerce traversaient des régions si vastes, si éloignées, et qui différaient tant les unes des autres par le langage, la religion, les manières et les lois!

Passage de l'Hindou-Koush. — Départ de Caboul. Bons services de notre conducteur. Vallée de la rivière Caboul. Défilés d'Ounna, d'Hajeiquk et de Kalou. Bameyan; idoles colossales. Entrée en Tourkistan. Sighan; le chef de cette ville. Défilé de Dundan-Shikun. Kamurd. Diverses opinions des Asiatiques sur l'Europe. Défilé de Kara-Kouttul. Keibuch. Kouloum.

Si nous avions quitté Peshawur avec les regrets du chef, nous quittâmes Caboul avec ceux de son frère le nawab. Le 18 mai 1832 nous sortîmes de cette ville après les prières de midi, selon la coutume des voyageurs, car nous ne voulions blesser en rien les préjugés des indigènes qui regardent cette heure comme d'heureux augure. Nous croyions

avoir pris congé de notre digne hôte à la porte de sa demeure où il nous avait donné sa bénédiction; mais avant que nous fussions hors des murs, il nous rejoignit, et nous accompagna pendant deux ou trois milles. Je ne pense pas m'être jamais séparé d'un Asiatique avec un chagrin plus profond que de ce brave homme. Il semblait s'oublier entièrement pour ne songer qu'aux autres. Pendant toute notre résidence, il nous avait traités de la façon la plus hospitalière, et tous les jours nous avait suppliés de ne pas prendre la route de Turkistan où, disait-il, nous arriverait malheur. Il nous dit alors adieu avec une vive émotion, et de notre côté nous ne pûmes retenir nos larmes. Quoique son frère le chef ne nous eût pas tant choyés que celui de Peshawur, il nous avait néanmoins montré beaucoup d'égards, beaucoup de politesse.

Nous fîmes halte pour la nuit à un petit village appelé *Killa-i-Kasey*, et dès notre première étape, nous comprîmes de quelle utilité nous serait notre conducteur par son influence. Il sut en effet persuader à un des habitans de nous céder sa chaumière, ce qui valut mieux que de coucher à la belle étoile, car le froid était fort piquant. Le lendemain il nous rendit encore un signalé service; à l'instant que nous remontions à cheval, un individu qui paraissait jouir d'une certaine autorité parmi les villageois, saisit la bride de ma monture, et demanda

à examiner le contenu de ma valise. J'allais obéir quand un mot de notre homme termina l'investigation. Personne à Killa-i-Kasey ne nous reconnut pour des Européens, de sorte que nous pûmes agir en toute liberté. Au nombre des marchandises de contrebande que les officiers de la douane avaient ordre de rechercher avec rigueur, il y en avait une assez singulière; c'étaient des exemplaires du Koran. En effet, les marchands avaient peu à peu exporté au-delà de l'Hindou-Koush une telle quantité de ces livres saints, que les fidèles de l'Afghanistan couraient risque de n'en plus posséder bientôt un seul si on n'eût pris des mesures convenables. La prohibition de ce commerce fut un acte tout-à-fait populaire de la part du chef de Caboul; car ce sont des livres fort chers, écrits avec beaucoup de peine et de travail; en un mot, très précieux. Hyat était un vieillard de bonne humeur, et nous conclûmes avec lui le marché raisonnable qu'il serait récompensé selon son mérite, au terme du voyage, mérite dont nous serions les seuls juges. Je le chargeai de mes quelques livres et instrumens qu'il fit passer au besoin comme appartenant à des familles juives qui, l'année précédente, avaient quitté Caboul. Enfin, nous confiant à sa prudence, nous le priâmes de cheminer avec tel degré de vitesse et par telle route que bon lui semblerait.

Nous laissâmes la route qui mène à Candahar sur

notre gauche, et nous remontâmes la vallée de la rivière Caboul jusqu'à l'endroit appelé *Sirchushma*. Il y a, en effet, dans le voisinage deux courans remarquables par leur limpidité, dont les bords sont ombragés d'arbres. Ce sont ces ruisseaux qui rendent le pays si enchanteur, malgré ses rocs sourcilleux. La vallée n'a guère plus d'un mille de largeur; mais elle est soigneusement cultivée, et en plusieurs endroits on a conduit l'eau jusqu'à cent pieds de hauteur sur les collines. Dans les parties plus basses, les champs de riz s'élevaient en gradins fort pittoresques les uns au-dessus des autres, et de chaque côté les montagnes avaient la cime couverte de neige. Avant de pénétrer dans la vallée de la rivière, nous laissâmes le célèbre Ghuzni au sud; il n'est distant de Caboul que de soixante milles. Cette ancienne capitale, aujourd'hui dépendante d'une cité qui autrefois lui était soumise, n'a rien conservé de son importance. Elle renferme à la vérité le tombeau du grand Mahmoud, son fondateur; mais il y a un monument plus honorable à sa mémoire dans une magnifique écluse construite à grands frais, et la seule qui subsiste encore de sept existant jadis. Baber, dans l'ouvrage qu'il a composé sur l'Asie, s'étonne de ce qu'un si fameux monarque eût pu choisir Ghuzni pour sa capitale; mais les habitans vous répondront que le froid rend cette ville inaccessible pendant plusieurs mois de

l'année, ce qui inspirait à Mahmoud une sécurité plus grande, tandis que ses troupes ravageaient l'Hindoustan et le territoire des infidèles.

Nous parcourûmes tous les détours de la vallée qui graduellement devint plus étroite jusqu'à ce que nous atteignissions la passe d'Ounna. C'est le nom d'un défilé qui a onze mille pieds d'élévation, traverse les montagnes par une route unie, mais auquel on ne parvient que par une montée fort rapide qui est défendue par trois petits forts. Avant d'en avoir atteint le sommet, nous fûmes pour la première fois assaillis par la neige, avec laquelle je m'estimai trop heureux de renouer connaissance après une séparation d'une douzaine d'hivers, quoique je n'eusse plus de camarades avec qui recommencer les folies de ma jeunesse. Il neigea tout le temps que nous traversâmes la passe, et ce fut pour nous un véritable plaisir que de rencontrer à l'extrémité, lorsque déjà le soir approchait, un petit village où du moins nous fûmes à l'abri du vent glacial qui soufflait depuis le matin. Nous avions franchi déjà une partie assez considérable de l'Hindou-Koush, puisque les rivières suivirent dès lors une direction opposée, et que nous parvînmes dans la froide région des Huzaras où les paysans n'étaient encore occupés qu'à labourer et à semer, tandis que nous avions vu les moissons en gerbes à Peshawur et les grains en épis à Caboul.

Le lendemain nous continuâmes notre marche le long du Koh-i-Baba, chaîne d'une hauteur immense, éternellement revêtue de neige, et surtout remarquable par trois pics qui atteignent une élévation d'environ dix-huit mille pieds. Au coucher du soleil nous arrivâmes à l'entrée de la passe d'Hajeiguk, presque morts de fatigue. En effet, pendant l'espace d'une dizaine de milles nous avions cheminé sur les bords d'un ruisseau formé par les neiges fondues, qu'il nous avait fallu traverser plus de vingt fois, et dans lequel nous entrions jusqu'aux genoux. En outre, la neige dont nous avions commencé à parcourir les véritables domaines était encore épaisse sur la terre, et vers le milieu du jour le soleil l'avait tellement amollie, que nos chevaux s'y enfonçaient, jetant fardeaux et cavaliers, et qu'en plusieurs endroits ils n'en purent être retirés sans beaucoup de peine. D'un autre côté, la partie du sol que ne recouvrait pas la neige s'était tellement saturée d'eau, qu'elle formait un bourbier liquide; de sorte que nous avions alternativement à nous frayer un passage au milieu de la vase et de la neige. Puis la chaleur était accablante, par suite de la réflexibilité, j'imagine. Enfin, j'avais presque perdu l'usage de mes yeux, et la peau de mon nez s'était tout écaillée, lorsque nous atteignîmes au bas de la passe une habitation dans laquelle nous logeâmes chez une famille d'Huzaras.

Nous fûmes ainsi à même de voir les individus de cette race dans leur état naturel et au sein de leurs montagnes. La maîtresse du lieu, une vieille femme, nous reçut très cordialement; mais sa demeure, à demi creusée dans la terre, était fort misérable; elle avait le toit plat, et pour fenêtres, deux ou trois ouvertures dans le toit. Les haillons de mendians dont nous étions vêtus ne permettaient pas de reconnaître en nous des Européens; on nous prit pour des Persans, et comme les Huzaras ont la même croyance que les habitans de la Perse, on nous traita avec honneur. L'hôtesse nous assura que la neige les empêchait de sortir de leurs maisons durant six mois de l'année, et qu'ils semaient l'orge en juin pour la récolter en septembre. Les naturels n'ont pas d'argent, et ils en ignorent presque le prix. Nous ne fîmes avec eux que des échanges, et n'eûmes pas l'occasion de leur montrer notre or, métal par lequel se trahissent bientôt les Anglais dans tous les pays. Un étranger ne peut leur acheter les alimens dont il a besoin pour vivre, qu'en leur donnant quelques aunes d'un drap grossier, ou un peu de tabac, de poivre, de sucre; car ce sont des choses qu'ils apprécient bien au-delà de leur valeur. Les Huzaras sont des gens simples de cœur, qui diffèrent beaucoup des tribus de l'Afghanistan. Par leur physionomie ils ressemblent plus aux Chinois, avec leurs figures carrées et leurs

petits yeux. Il sont Tartares d'origine, et même un de leurs clans s'appelle encore le clan des Huzaras-Tartares. C'est une croyance généralement répandue en Asie, qu'ils prêtent leurs femmes à leurs hôtes; mais rien de plus faux ! A vrai dire, les dames exercent chez eux une grande influence, et sortent sans voile; elles sont belles d'ailleurs et peu chastes, ce qui a peut-être donné naissance à une telle calomnie chez leurs voisins, dont ils sont détestés comme hérétiques. Si leur contrée n'était pas forte, ils seraient bientôt anéantis; car ils ont des ennemis à mort dans toutes les directions. La digne matrone qui nous donna asile contre la neige et le froid m'enseigna aussi un remède pour mes yeux, qui avaient été, pour me servir de son expression, brûlés par la neige. Elle me conseilla l'usage de l'antimoine, et je m'en trouvai fort bien. Une circonstance qui me paraît assez singulière, c'est que parmi les montagnards, dont quelques-uns résident à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, je ne vis pas un seul exemple de la difformité connue sous le nom de goître; tandis que j'en avais remarqué un nombre très considérable dans la partie de la même chaîne qui se nomme *Hymalaya*, à l'est de l'Indus, et même à des hauteurs moindres de quatre mille pieds.

Après une bonne nuit de repos, nous commençâmes à gravir la passe d'Hajeiguk, qui était élevée

de mille pieds par rapport à nous, et de douze mille quatre cents par rapport à la mer. Comme nous partîmes de très grand matin, la neige gelée porta nos chevaux, et nous atteignîmes le sommet avant que l'influence du soleil ne l'eût amollie. Quoique nous fussions des pieds à la tête enveloppés de fourrures, nous eûmes beaucoup à souffrir du froid pendant le trajet, car le thermomètre était descendu au-dessous de zéro. J'en souffris pourtant beaucoup moins que les autres, grâce à une pelisse en peau d'outre que le nawab de Caboul m'avait forcé d'accepter. Lorsque nous allions ensuite monter la passe de Kalou, qui est encore de mille pieds plus haute que celle d'Hajeiguk, il se mit à neiger à si gros flocons, que nous renonçâmes à l'entreprise. Doublant alors la base du mont, nous prîmes un chemin oblique à travers une vallée qui, arrosée par un tributaire de l'Oxus, nous conduisit à Bameyan. Rien de plus majestueux que le spectacle qui s'offrit à nos regards dans cette vallée. D'effrayans précipices étaient suspendus sur nos têtes, et à voir les divers fragmens de roc qui parsemaient le chemin, on ne pouvait pas se flatter qu'ils fussent bien solides. Pendant un mille environ, nous fûmes obligés de tenir nos montures par la bride, et d'avancer à pied sur le bord glissant d'un gouffre. Le sentier que nous suivions, quoique tout-à-fait détourné, semblait avoir été fortifié dans

les anciens temps, comme le montraient d'innombrables ruines. Quelques-unes sont sans doute les restes des maisons de poste établies par les empereurs mogols; mais presque toutes les autres remontent à l'époque de Zohak, un ancien roi de Perse. Un écriteau surtout, qui s'élevait à l'extrémité septentrionale de la vallée, et qui commandait la gorge, avait été construit, à force de travail, sur le faîte d'un précipice, et était ingénieusement approvisionné d'eau.

Bameyan est célèbre par ses idoles colossales et par le nombre infini de ses excavations, qui se voient dans toutes les parties de la vallée, sur un espace de huit milles, et qui forment encore la résidence de la plus grande partie de la population. Les habitans donnent le nom de *Soumuch* à ces cavernes. Il y a au centre de la vallée une montagne qui est tellement percée d'outre en outre, qu'elle ressemble à un gâteau de miel, et qu'on ne peut, en la voyant, ne pas songer aux Troglodytes dont parlent les historiens d'Alexandre. Elle se nomme cité de Ghoulghoula, et consiste dans une suite de caves creusées dans toutes les directions, qui, dit-on, sont l'ouvrage d'un roi appelé Julab. Telle est l'immense étendue de cette espèce de labyrinthe, que pour nous en donner une juste idée, on ne craignit pas de nous dire qu'une mère y perdit un jour son enfant, et ne le retrouva qu'après douze

années de recherches. Les montagnes de Bameyan sont formées d'argile durcie et de cailloux, ce qui doit les rendre peu difficiles à creuser; mais encore on s'étonne de la multiplicité des galeries qui les traversent. Les cavernes dont il s'agit sont ouvertes des deux côtés de la vallée; mais le plus grand nombre en est pratiqué sur le versant septentrional, où nous vîmes les idoles. Leur ensemble constitue une immense ville. On paie souvent des ouvriers pour y faire des fouilles; et par suite de ces travaux, on trouve des bagues, des pièces de monnaie, des fragmens d'ustensiles; mais tous ces objets ne remontent pas à un temps plus reculé que l'époque de Mahomet. Ces grottes n'ont du reste aucune prétention à l'élégance architecturale, et ne sont que des trous carrés. Seulement le plafond de quelques-unes est taillé en forme de voûte, et au-dessus du point d'où part la coupole, règne une frise sculptée. De toute part autour des idoles, on voit des excavations, et sous la plus grande des deux, pourrait caserner la moitié d'un régiment. Bameyan, aujourd'hui tributaire de Caboul, existe, selon les apparences, depuis bien des siècles, et même pourrait être la ville qu'Alexandre fonda au pied du Paropamisus, avant d'entrer à Bactres.

Il n'y a point de restes d'antiquités asiatiques qui aient plus excité la curiosité des savans que les gigantesques idoles dont j'ai déjà parlé. Ce sont

deux colosses taillés en haut relief sur le flanc de la montagne, représentant l'un un homme et l'autre une femme, l'un nommé *Silsal* et l'autre *Shahmama*. L'homme est le plus grand des deux, et atteint une élévation d'environ cent vingt pieds. Il en a soixante de large, et la niche dans laquelle il se tient en offre autant de profondeur. La statue est mutilée; les deux jambes ont été fracassées par le canon, et il n'existe plus rien de la figure au-dessus de la bouche. Les lèvres sont très grosses; les oreilles très longues et pendantes; et je croirais assez qu'il y eut primitivement une tiare sur la tête. Le corps est couvert d'un manteau qui le cache entièrement et qui a été confectionné avec une espèce de plâtre; on voit en différentes places les chevilles de bois dont l'idole fut garnie pour aider à la fixer. La statue elle-même manque de proportions, et ce serait vainement qu'on chercherait de l'élégance dans la draperie. Les mains qui sortaient du manteau ont été toutes les deux brisées. La figure de femme paraît mieux conservée que celle d'homme, et porte un costume semblable. Elle est dans la même montagne, à deux cents verges de distance, et d'un tiers moins haute. Toute la face de la montagne est trouée d'ouvertures carrées, donnant accès à autant de cavernes qui communiquent ensemble, et mènent ainsi au sommet des deux images. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces idoles de

Bameyan, c'est que les niches de l'une et de l'autre ont été jadis enduites d'une sorte de mastic, et ornées de peintures représentant des figures humaines, qui à cette heure ont disparu toutes, si ce n'est immédiatement au-dessus de la tête de chaque colosse. Là, les couleurs sont encore aussi vives et les peintures aussi distinctes que dans les tombeaux égyptiens. Il y a peu de variété dans le dessin des figures; c'est toujours un buste de femme, avec une touffe de cheveux sur la tête, et un plaid à demi jeté sur la poitrine. On voit une auréole autour de la tête, et autour du tout on en voit une seconde. Je pus d'un certain côté distinguer à la suite l'une de l'autre trois de ces figures de femme. L'exécution de l'ouvrage n'était ni bonne ni mauvaise, mais comparable à ces peintures que font les Chinois à l'imitation des artistes d'Europe. Les traditions des naturels au sujet des idoles de Bameyan sont vagues et peu satisfaisantes. Ils disent qu'elles furent sculptées au commencement de l'ère chrétienne par une tribu de Kaffirs, et destinées à représenter un roi nommé *Silsal*, ainsi que sa femme; lequel roi régnait dans une contrée lointaine, et fut adoré à cause de sa grandeur. Mais les Hindous prétendent qu'elles sont l'œuvre des Pandous, et qu'il en est question dans le fameux poème épique du Mahaburat. Une chose certaine, c'est que les Hindous, même aujourd'hui, lorsqu'ils passent devant ces

idoles, lèvent les mains en signe d'adoration. Ils ne font pas d'offrandes, mais l'usage d'en faire peut être tombé en désuétude depuis la naissance de l'islamisme. Je sais aussi qu'une conjecture attribue ces images aux Bouddhistes, et les longues oreilles de la grande figure rendent la supposition assez vraisemblable. Toutefois, comme il n'y a rien dans ces statues qui montre que leurs auteurs fussent très avancés dans les arts, rien que les gens les plus ordinaires n'auraient pu aisément exécuter, elles ne doivent certes pas être rapportées à l'époque de l'invasion des Grecs, outre qu'elles ne sont mentionnées par aucun des historiens de l'expédition d'Alexandre. Il n'existe point à Bameyan d'inscriptions par le moyen desquelles on puisse remonter à leur origine; et le nom d'Ali, gendre de Mahomet, qui, comme personne ne l'ignore, ne vint jamais dans cette région de l'Asie, se trouve néanmoins tellement mêlé à toutes les chroniques d'une date plus récente, qu'elles perdent ainsi tout caractère d'authenticité. Il n'est nullement improbable à mon avis que nous devons ces idoles au caprice de quelque grand personnage qui habitait dans les cavernes d'alentour, et qui a voulu s'immortaliser dans les images colossales que nous venons de décrire.

Après un jour de résidence à Bameyan, où ce fut comme par grâce qu'on nous donna l'hospitalité, nous partîmes pour Syghan, dont nous étions

éloignés de trente milles. A la passe d'Akrobat, dont nous parcourûmes la moitié, nous quittâmes les domaines du Caboul moderne, et nous entrâmes dans le Tourkistan que les Européens nomment *Tartarie* et plus proprement *Tatarie*. D'après la géographie des cartes, je m'étais attendu à voir en face de nous les plus hautes montagnes de neige; mais leur chaîne se trouva dès lors être par derrière. Le Koh-i-Baba est la grande continuation de l'Hindou-Koush. Nous avions bien encore devant nous une vaste ceinture de montagnes à franchir; mais leurs flancs étaient à peine couverts de neige, et elles avaient beaucoup moins d'élévation que celles que nous avions déjà franchies. A Syghan, nous fûmes sur le territoire d'un Usbek, nommé Mohammed-Ali-Beg, qui était tour à tour sujet de Caboul et de Koundouz, selon que les chefs de ces deux États devenaient plus puissans l'un que l'autre. Il satisfaisait le premier avec quelques chevaux, et le second avec quelques hommes que ses fils et ses officiers allaient capturer au besoin. Telle était la différence des goûts entre son voisin du nord et celui du sud. Les captifs sont toujours pris entre les Huzaras, contre qui les Usbeks ne cessent de guerroyer à cause de leur croyance shiah, voulant les métamorphoser en sounis et en bons musulmans. Un ami de cet Ali-Beg lui représentait un jour combien par ce commerce d'hommes il violait les

lois du prophète. Il convint du crime; mais ajouta que comme Dieu ne lui retirait pas le sommeil, comme sa conscience était tranquille, il ne voyait pas pourquoi il renoncerait à un trafic si profitable. Notre conducteur se rendit auprès de ce personnage pour l'instruire de notre arrivée, et lui annonça, à ce qu'il paraît, que nous étions de pauvres Arméniens. Celui-ci, en train de plaisanter, répliqua que nous pourrions bien être des Féringis; mais Hyat le pria de s'en référer à une lettre d'introduction, écrite de Caboul, dans laquelle nous n'étions pas désignés sous ce titre. D'ailleurs une pelisse de nankin, et huit ou neuf roupies, taxe ordinaire d'une caravane, levèrent tous ses scrupules, et nous passâmes une excellente nuit dans une hôtellerie située au bord du village, dont toutes les chambres étaient proprement tapissées. Le soir, attendu que nous lui étions recommandés par ses connaissances de Caboul, le chef de l'endroit nous envoya une cuisse de venaison. Nous étions déjà dans un pays différent; les mosquées étaient plus belles, mieux entretenues, et surmontées de dômes, preuve qu'on attachait plus d'importance aux affaires de la religion; il ne fallait plus que nous dormissions les pieds tournés vers la Mecque, ce qui aurait été montrer un coupable mépris pour cette ville sainte, et par la suite je ne manquai pas dans l'intérieur des maisons d'observer avec autant de

soin la direction de l'aiguille de ma boussole, que je l'avais jusqu'alors observée en pleine campagne; enfin, je rasai le milieu de mes moustaches, parce que la violation de cet usage m'eût fait regarder comme un shiah, puis comme un infidèle. Nous prîmes toutes ces petites précautions à Syghan, qui est un joli village avec de beaux jardins, quoique situé dans une vallée affreuse qui au-delà de son enceinte manque de toute végétation. Quand nous le quittâmes le matin suivant, et que nous n'en étions encore qu'à une distance de cinq cents verges, un homme vint selon la coutume de cette contrée nous lire « le tatha, » en d'autres termes nous donner la bénédiction, et après nous être gravement tiré la barbe pour le remercier de cet insigne honneur, nous poursuivîmes notre chemin. Cette rigide observance des lois de Mahomet, cette continuelle pratique du Koran dans tous les actes de la vie commune, ne me permettaient pas d'augurer favorablement du peuple avec qui nous allions nous trouver en rapport. Je pensais aussi, et non sans épouvante, à la triste fin de la plupart des voyageurs qui nous avaient précédés dans ces pays. Je me flattais néanmoins que nous réussirions mieux; car pourquoi les naturels nous auraient-ils dressé des embûches, à nous qui les visitions dans l'intérêt de la science, et non par les motifs d'un gain sordide? Mais il s'agissait de les en convaincre; chose peu facile, puis-

que tous sans exception étaient persuadés que les Européens venaient en Asie uniquement pour piller les richesses de cette partie du monde. Notre conducteur lui-même avait de singulières idées à cet égard. Ainsi, peu après notre départ de Caboul, je ramassai par hasard une pierre sur la route pour en examiner l'espèce; il le vit, et avec empressement me demanda : « Avez-vous trouvé ? — Quoi ? — De l'or ? » Je jetai la pierre, et me promis d'être plus circonspect à l'avenir dans mes observations.

Au-delà de Syghan, nous eûmes à traverser la passe de Dundan-Shikun ou Brise-dents, nom qu'elle mérite tout-à-fait par son escarpement et sa difficulté. Nous y trouvâmes à profusion la plante qu'on appelle *assafœtida*, et nos compagnons de voyage se régalèrent d'en manger. C'est, je crois, le *silphium* des historiens d'Alexandre, car les moutons la dévorent avidement, et les naturels la regardent comme très nourrissante. Nous descendîmes ensuite dans une étroite vallée qui n'avait nulle part plus de trois cents verges de large, et où les rocs de droite et de gauche, souvent coupés à pic, s'élevaient à une hauteur de trois mille pieds. Il y avait dans cette vallée une magnifique plantation d'abricotiers qui s'étendait de plusieurs milles au-delà du village de Kamurd.

Kamurd était la résidence d'un autre petit chef, qui quoique lui-même tributaire de Koundouz exi-

geait aussi un droit des voyageurs. C'était un Tajik, nommé Ruhmut-Oullah-Khan, et crapuleusement adonné au vin. Il n'en avait pas bu depuis une dizaine de jours, et en notre présence il se lamenta sur son malheur de la façon la plus comique. Le ciel et la terre étaient pour lui la même chose, disait-il, sans sa ration de vin; et il présenta une bouteille à notre conducteur en le priant de la remplir à Khouloum, place par laquelle nous devions passer, et la lui renvoyer par la première occasion. Hyat promit, et cette promesse nous exempta de payer la taxe ordinaire. On nous conta que le chef de ce village, dans une guerre contre un de ses voisins, laissa faire sa femme prisonnière. Elle fut aussitôt conduite dans le sérail de son rival, et avec le temps eut de lui une nombreuse progéniture. Après un certain nombre d'années, des circonstances la rendirent à son mari; mais ce dernier avant de la reprendre s'en déféra aux docteurs mahométans pour savoir si c'était chose convenable. Comme la femme avait cohabité avec un autre homme par force majeure, ils décidèrent qu'elle pouvait être reprise avec tous ses enfans. Il est d'usage parmi les Tartares d'épouser les femmes de leurs ennemis qu'ils font prisonnières dans les combats; mais cette coutume est barbare, et paraît contraire à ces beaux principes de délicatesse que professent tous les mahométans à l'égard du sexe.

La vie que nous menions alors était, malgré la fatigue, malgré le danger même, plus agréable qu'on peut être tenté de le croire d'après mon récit des faits. Nous montions à cheval au lever du soleil, et d'ordinaire nous marchions sans nous arrêter jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Chaque jour nous parcourions, terme moyen, une vingtaine de milles. Souvent nous déjeunions en selle avec du pain et du fromage; d'habitude nous couchions par terre, à la belle étoile, et quand notre marche de la journée était finie nous nous asseyions les jambes croisées jusqu'à ce que vinssent et la nuit et le sommeil. La nouveauté nous rendait toute chose amusante; puis, chemin faisant, nous rencontrions à chaque pas dans la campagne de nos vieilles connaissances, des buissons d'aubépine et des églantiers. Nous avions aussi une intarissable source de gaîté dans plusieurs de nos compagnons de voyage, surtout dans un certain Mohammed-Honsein, qui accompagnait l'agent commercial dont il a été question plus haut. Cet homme, un drôle fort spirituel, avait voyagé dans les États russes, et se plaisait à nous décrire cette contrée, à nous vanter les merveilles de la métropole des czars. Il semblait que pour lui, comme pour beaucoup d'autres Asiatiques à qui j'eus affaire, la Russie réalisât sous le rapport du vin et des femmes l'idée qu'ils se formaient du paradis de leur saint prophète. Un mahométan qui

sort de son pays, où les femmes sont renfermées si sévèrement, pour visiter une contrée quelconque de l'Europe, doit toujours être fort étonné de la différence des usages; mais en Russie où les mœurs paraissent plus relâchées qu'ailleurs, son étonnement est encore plus vif. Les hospices d'enfans-trouvés sont sans cesse l'objet d'interminables questions de la part des Asiatiques; et quelque prohibition que Mahomet puisse avoir établie contre les liqueurs enivrantes, je suis convaincu que tous ceux qui sont allés en Russie *n'ont pas su résister* aux tentations que leur offraient les boutiques où se débitent l'eau-de-vie et le punch. Beaucoup d'indigènes aussi sont devenus joueurs, et le commerce a importé des cartes jusque dans la cité sainte de Bokhara. Le paquet se compose de trente-six, et les jeux sont tous russes. Rien non plus n'excite autant la surprise d'un indigène de l'Asie que la discipline militaire qui est en vigueur chez les peuples d'Europe. Il la regarde comme un despotisme; et si vous lui décrivez l'exercice de nos soldats, il croira entendre la description d'une torture. J'avais continuellement à répondre sur l'utilité de forcer un homme à toujours regarder du même côté, à toujours partir du même pied lorsqu'il se met en marche, et à tenir les mains dans certaines positions durant une parade. Pour que ces questionneurs comprissent l'avantage des troupes disciplinées sur celles qui ne le

sont pas, je leur citai l'exemple des Indiens et des Perses. Néanmoins les Asiatiques ont une bien plus haute idée de l'habileté que de la valeur des Européens; mais, qu'importe? puisque le règne de la force physique est passé, l'habileté n'est-elle pas de la bravoure?.... Pour recueillir sur ces différens points les opinions des naturels, je ne manquais pas, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, de lier conversation avec les voyageurs que nous rencontrions sur la route ou aux lieux de repos. J'étais toujours le premier à leur adresser la parole. Mais rien n'est plus difficile que de savoir choisir, selon les différentes personnes ou les différentes circonstances, les différens termes dans lesquels on doit saluer les passans. Lorsque vous joignez une troupe de gens, il vous faut mettre la main sur le cœur, et dire : « La paix soit avec vous ! » Ils vous répondent que vous êtes le bienvenu. Quand vous les quittez, vous recommencez la cérémonie, et ils vous souhaitent mille prospérités. D'aussi loin qu'une personne en voyage vous aperçoit sur le chemin, elle vous crie : « Puissiez-vous ne pas vous fatiguer ! » à quoi vous répliquez : « Puissiez-vous vivre long-temps ! » Pour peu qu'on soit gens de connaissance, les questions deviennent plus nombreuses : « Et les forces ? Et la santé ? Et le bonheur ? » A chacune vous devez répondre : « J'en remercie Dieu. » Se sépare-t-on d'un ami, il faut lui assurer que le voyage qu'il en-

treprend n'est pas ennuyeux, et le recommander à la garde du Tout-Puissant. Vous invite-t-on à dîner, il faut répondre : « Puissent les convives être nombreux! » Vous fait-on des complimens sur tel ou tel sujet; protestez que vous ne les méritez pas, et qu'ils sont au contraire dus à celui dont vous les recevez. Il faut enfin donner à tout individu, grand ou petit, auquel on parle, le titre de Khan ou d'Agha, si on veut se concilier ses bonnes grâces. Entre connaissances intimes on s'appelle frère les uns les autres. Les Afghans doivent avoir emprunté tout ce cérémonial aux Perses, car il n'y a point en Asie de race d'hommes plus simples de leur nature. C'était un véritable plaisir que d'entendre les diverses salutations qui étaient adressées à notre conducteur : tout le monde sur la route paraissait le connaître; et il nous donnait ainsi l'exemple des leçons de politesse que je cherchais à mettre en pratique.

Le 26 mai 1832, nous traversâmes la dernière passe du Caucase indien, celle dite *Kara-Kouttul* ou *Passe Noire;* mais nous avions encore quatre-vingt-quinze milles à parcourir avant d'être sortis des montagnes. Nous cheminâmes ensuite dans le lit de la rivière de Khouloum qui coule entre d'horribles précipices, jusqu'au village de Douab, et nous y fîmes halte pour la nuit. Les jours suivans, nous continuâmes notre descente par Khourrum et Sar-

bagh, et nous parvînmes à la ville d'Heibuk qui n'était plus distante de la plaine que d'une vingtaine de milles. D'espace en espace, nos rocs sourcilleux et nus cédèrent la place à des terres plus hospitalières. Cependant nous traversâmes encore d'horribles défilés dont les flancs s'élevaient à deux ou trois mille pieds de hauteur et dominaient le chemin, tandis que des éperviers et des aigles voltigeaient au-dessus de nos têtes. Parmi ces derniers nous distinguâmes l'aigle noir qui est un noble oiseau. Près d'Heibuk la gorge devient si étroite, qu'on l'appelle *Dura-i-Zindan* ou *Vallée du cachot*, et les rochers sont si hauts, que sur certains points le soleil ne pénètre pas au fond, même à midi. Néanmoins, dans la dernière partie de la route, nous vîmes des troupeaux qui broutaient les plantes aromatiques des montagnes, et nous passâmes de vastes enclos d'arbres fruitiers. Les habitans aussi devinrent plus nombreux à mesure que nous approchâmes davantage des plaines de la Tartarie.

A Heibuk, nous devions avoir affaire à un autre chef Usbek, nommé Baba-Beg, qui jouissait d'un pouvoir assez important. Vers quatre heures de l'après-midi, comme nous apercevions déjà son château, nous rencontrâmes un voyageur qui nous apprit que Baba-Beg avait été prévenu et qu'il attendait des Européens d'un jour à l'autre. Cette nouvelle était de nature à nous alarmer, et nous

n'avançâmes qu'avec une sorte de répugnance vers la ville; mais, en cette circonstance difficile, nous fîmes preuve de tant d'adresse, que le chef ignora même notre présence dans le pays. Notre petite caravane mit pied à terre en dehors des murs, et chacun de nous s'étendant sur le gazon comme s'il était exténué de fatigue, resta jusqu'à la nuit entortillé dans une grossière couverture de cheval. Le soir, notre homme vint rendre visite au négociant de Caboul qui nous accompagnait, lui proposa ses services, *et ne se douta pas que nous fussions* si peu éloignés. Pendant qu'ils causaient ensemble, nous mangions des côtelettes de mouton au coin du feu, à cinq ou six pas de distance, assez près pour le voir et pour l'entendre. Il avait la mine mauvaise, et vivait dans la plus crapuleuse débauche. Par suite de quelques obligations qu'il devait à nos camarades de voyage, il leur avait envoyé de la viande et de l'orge, dont nous profitâmes, nous et nos montures. Personne ne soupçonna qui nous étions. Le lendemain, nous repartîmes avant que le soleil se fût levé, nous félicitant d'avoir échappé avec tant de bonheur à un tyran qui comptait nous rançonner.

Heibuk est une petite ville populeuse, avec un château de briques séchées au soleil, bâti sur une éminence qui la domine. Pour la première fois depuis que nous voyagions dans ces montagnes,

nous vîmes enfin au-delà d'Heibuk une vallée qui s'ouvre, qui présente une suite de jardins et une nappe de la plus riche verdure. De même le climat subit un grand changement, et nous aperçûmes dès lors le figuier, qui ne pousse ni à Caboul ni dans les parties les plus élevées de la chaîne. L'élévation au-dessus de la mer n'est, en cet endroit, que de quatre mille pieds. Le sol est riche, et la végétation vigoureuse. Nous avions cru que dans ce pays nous aurions été entièrement débarrassés des importuns compagnons de route que l'on rencontre sous les tropiques; je veux parler des scorpions et des reptiles. Hé bien! ils y étaient plus nombreux que dans l'Inde. La manière dont les maisons d'Heibuk sont construites fixa notre attention; elles ont des dômes au lieu de terrasses, et un trou dans la toiture pour cheminée, de sorte qu'un village a l'apparence d'un groupe de grosses ruches noirâtres. Les habitans suivent ce mode de construction à cause de la rareté du bois. Les naturels, qui étaient alors aussi différens que leurs maisons, portaient, en place de turbans, des calottes coniques, et presque tous, voyageurs et villageois, avaient les jambes garnies de grandes bottes brunes. Les dames semblaient choisir les couleurs les plus gaies pour leur costume, et je pus alors apercevoir quelques jolies figures, car les musulmanes ne se font pas scrupule d'être voilées dans

l'intérieur des villages. Elles étaient beaucoup plus belles que leurs maris, et, quoique Tartares, n'avaient rien de gauche dans la démarche. J'avouerai que je compris enfin les louanges des Orientaux pour la beauté des filles de ce pays.

Le 30 mai nous achevâmes le passage des montagnes, et débouchant dans les plaines de la Tartarie, nous atteignîmes, après deux milles de marche, Khouloum, qui s'appelle aussi Tash-Kourghan. De cette place nous eûmes une magnifique vue de la contrée qui s'inclinait en pente douce vers le nord jusqu'à l'Oxus. Khouloum renferme environ dix mille habitans, et est la ville frontière de Mourad-Bey, chef puissant qui réside à Koundouz, et qui a subjugué toutes les contrées au nord de l'Hindou-Koush. Nous allâmes loger dans un des caravanserails, où notre arrivée n'excita l'attention de personne. On connaît trop bien ce genre d'édifices pour qu'il soit besoin d'en faire une longue description. C'est une cour carrée que forment des portiques sous lesquels sont de nombreuses chambres. Les marchandises et les animaux restent dans la cour. Chaque bande d'étrangers occupe une chambre tout-à-fait séparée, car il est contraire à l'usage qu'une personne en gêne une autre. Tous les habitans du lieu sont des voyageurs, et ordinairement accablés de fatigue. Si la société était partout aussi bien organisée que dans un caravanse-

rail, le monde serait un véritable paradis. Nous fûmes heureux, après notre lassante expédition dans les montagnes, de pouvoir nous reposer dans un de ces asiles de paix, car depuis notre départ de Caboul nous avions toujours dormi dans nos vêtemens, et à peine changé de linge.

Excursion a Koundouz. Itinéraire de Khouloum a Balkh. — Détention des voyageurs à Khouloum. Ils sont mandés à Koundouz, résidence du chef. Leur réception dans cette ville chez le premier ministre. Imbécillité d'un de leurs compagnons. Manière des Usbeks de prendre le thé. Entrevue avec le chef. Retour à Khouloum, et départ pour Balkh. Description de cette ville.

Nous étions entrés dans Khouloum avec l'intention d'en repartir le lendemain pour Balkh. Qu'on juge de notre chagrin quand nous apprîmes que les officiers de la douane avaient envoyé un exprès au chef de Koundouz, pour lui apprendre notre arrivée et savoir ce qu'il fallait faire de nous. Jusqu'au retour de la réponse, nous devions être en quelque sorte prisonniers. Notre compagnon le négociant, qui s'appelait Doulut, nous assurait bien que c'était seulement un obstacle temporaire, et se donnant des airs d'importance, il écrivit au premier ministre, qui résidait aussi à Koundouz et qui était l'ami de sa famille, une lettre où il le priait de ne pas prolonger notre détention, attendu qu'il avait besoin de nous pour terminer ses affaires en Russie.

De notre côté, nous priâmes Dieu que Doulut n'eût pas trop présumé de son influence; mais, le 1er juin à minuit, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Koundouz sans délai, tandis que le ministre répondant à la missive de notre ami, l'engageait à poursuivre sa route vers Bokhara, sans prendre la peine de nous attendre. Notre surprise peut s'imaginer mieux que se décrire. Nous aurions pu la veille ou l'avant-veille nous évader de Khouloum à la faveur de l'obscurité et gagner Balkh; mais il n'était *plus temps de songer à ce projet de fuite*, car nous étions gardés à vue dans le caravanserail, et les officiers ne voulurent pas même que j'accompagnasse mon cheval dans la ville pour qu'on lui renouvelât ses fers. Comme une entrevue avec le chef était devenue indispensable, je pensai que mon empressement à paraître devant lui pourrait dissiper les soupçons sur notre compte. C'est pourquoi je demandai à partir le plus tôt possible pour Koundouz, et je partis dans la soirée du 3, laissant le docteur et tout notre monde à Khouloum, excepté deux Afghans que j'emmenai avec moi. J'avoue que je n'avais pas trop bon espoir lorsque je me mis en route; je venais effectivement de découvrir qu'un Hindou de Peshawur avait eu l'obligeance d'instruire les autorités de notre condition véritable, de nos projets et de presque tous nos actes depuis que nous avions quitté l'Hindoustan; il avait même

beaucoup exagéré les choses dans son récit, et nous avait représentés comme de très riches voyageurs dont les opérations financières avaient affecté le cours des fonds sur la place de Caboul.

Outre nos deux domestiques, j'étais accompagné de Doulut, d'Hyat et du directeur de la douane, qui s'appelait Chamundass. Quand nous fûmes en dehors de la ville, à notre petite caravane vinrent se joindre huit ou dix marchands de thé, les uns de Budukhshan et les autres d'Yar-Kund, qui, après avoir débité leurs marchandises, s'en retournaient dans leur pays. Chemin faisant, je liai conversation avec Chamundass, qui était un fort brave homme, et nous devînmes bientôt si bons amis, que j'osai lui promettre une somme d'argent, à condition qu'il m'aiderait de tout son pouvoir à tromper son maître, et que de son côté il ne craignit pas d'accepter mes offres pourvu que la récompense dût être honnête. Nous marchâmes jusqu'au jour à travers des montagnes où de hauts rochers rendaient la route effrayante, et qui sur un espace de quarante-cinq milles ne présenta ni un seul arbre ni une seule goutte d'eau. Vers onze heures du matin, nous atteignîmes les premiers champs, et, mettant pied à terre dans un quinconce d'abricotiers qui n'était plus éloigné de Koundouz que d'une douzaine de milles, nous prîmes pendant quelques heures le repos que nécessitait notre

marche de toute la nuit. Je me trouvai par hasard près d'une haie de chèvre-feuille, et je laisse à penser combien la vue et l'odeur de cet arbuste, que je n'avais encore jamais rencontré dans l'Orient, me causèrent de plaisir. Nous parvînmes à Koundouz vers le soir, après avoir parcouru en vingt-quatre heures plus de soixante-dix milles.

Dès notre arrivée, nous allâmes droit à la demeure d'Atmaram, le ministre de Mourad-Beg, et nous attendîmes sous la porte qu'il vînt nous recevoir. La manière dont il nous reçut me fit bien augurer du succès de notre entreprise, car il poussa la politesse jusqu'à nous conduire lui-même à une maison spécialement destinée au logement de ses hôtes, et ordonna que des lits somptueux nous fussent préparés; mais il ne dit rien du sujet qui nous intéressait le plus, et nous abandonna bientôt à nos propres réflexions. J'avais alors à jouer le rôle d'un très pauvre voyageur; en conséquence je n'ouvris plus la bouche, je me retirai dans un coin de la chambre qu'on nous avait donnée, je mangeai avec les domestiques, je traitai Doulut qui était censé mon maître avec le plus grand respect, et je montrai dans toutes les occasions autant d'humilité que possible. Mais ce n'était pas tout; la prudence exigeait encore que si on nous questionnait, nous pussions tous dans nos réponses être d'accord les uns avec les autres. J'eus donc soin, lorsque les im-

portuns se furent retirés et qu'on s'endormit, de raconter mon histoire de la manière suivante. J'étais un Arménien, natif de Lucknow, nommé Sikunder-Alaverdi, horloger de profession. Passant par Caboul, j'y avais reçu de Bokhara, sur différentes personnes de ma famille domiciliées en cette dernière ville, des nouvelles qui me forçaient de leur rendre visite. J'avais d'autant moins hésité à faire le voyage que le seigneur Doulut, chez un frère duquel j'avais quelque temps travaillé à Caboul, avait bien voulu me permettre de voyager en sa compagnie. Quant à M. Gérard, c'était un de mes cousins, et nous l'avions laissé malade à Khouloum. Tout le monde trouva ce conte excellent; mais le conducteur, bien qu'il en eût beaucoup ri, me demanda quel profit je retirerais de tous ces mensonges. Je lui répliquai par ces paroles d'un sage de l'Orient : « Un mensonge qui maintient la bonne harmonie vaut mieux qu'une vérité qui excite des mésintelligences. » Il secoua la tête en approbation de cette sentence du moraliste, et je le trouvai ensuite le plus empressé à débiter au dehors la fable que j'avais imaginée. Doulut promit d'aller le lendemain dans le courant de la journée la réciter au ministre.

Mais la journée du 4 juin s'écoula sans que nos affaires avançassent le moins du monde. Doulut, qui jusqu'alors avait paru plein de confiance, de

présomption même, devint d'une faiblesse d'esprit et d'une bêtise vraiment intolérables. Tantôt il pleurait à chaudes larmes, et faisait à nos visiteurs un lamentable récit du malheur qui nous était arrivé; tantôt il s'asseyait à l'écart, ne disait mot, et se tenait raide, avec tout l'orgueil et toute la suffisance d'un homme important. Puis, dans l'après-midi, au lieu de voir le ministre, il alla se promener dans un des jardins de la ville et en ramena nombreuse compagnie, comme s'il eût été un grand personnage et non un prisonnier. Quand la société fut partie, j'entrai dans une colère facile à comprendre, et je reprochai au négociant la stupidité de sa conduite. Mes énergiques reproches l'émurent à ce point, que de son côté il s'emporta contre le ministre qui semblait nous avoir oubliés, et qu'il lui envoya dire sur-le-champ que sa manière d'agir à notre égard lorsque l'amitié unissait leurs deux familles était indigne, car nous n'étions pas venus comme des chiens pour lui manger son pain, mais comme des amis pour lui demander une faveur. Atmaran n'eut pas plus tôt reçu ce message, qu'il manda Doulut près de lui, et ils eurent ensemble au sujet de nos affaires une longue explication dans laquelle le négociant fit accroire au ministre tout ce dont nous étions convenus. Même il gagna tellement ses bonnes grâces, qu'il obtint de lui que, pour abréger tout délai, nous partirions tous le

lendemain de bonne heure pour la maison de campagne du chef.

Pendant la journée, je pus à mon aise examiner les habitans de la ville, car nos visiteurs furent nombreux, et si la plupart se contentèrent de courtiser notre illustre ami le négociant, quelques-uns pourtant vinrent me trouver dans mon coin. On ne fait rien dans ce pays sans prendre de thé; on en sert à toute heure et à tout propos, ce qui donne à la conversation un caractère de sociabilité fort agréable. Les Usbeks boivent leur thé avec du sel au lieu de sucre, et quelquefois y mêlent de la graisse. Après que chaque personne en a pris une ou deux grandes tasses, l'usage est qu'il en circule une plus petite dont le contenu est préparé à la manière ordinaire, c'est-à-dire sans lait, et dont chacun boit une gorgée. On partage alors les feuilles de la théière entre les membres de la compagnie qui les mâchent comme du tabac. Beaucoup des étrangers qui nous visitèrent s'intéressaient aux affaires de Caboul; quelques-uns nous parlèrent de Runjeet-Sing; d'autres, des Anglais de l'Inde. Presque tous étaient marchands, et commerçaient avec la Chine. Ils nous entretinrent beaucoup de leurs rapports avec cette singulière nation, et vantèrent outre mesure l'équité et la justice que montraient les habitans dans les transactions commerciales. Ces marchands étaient Tajiks, et naturels de Budukhs-

han, contrée sur les frontières de laquelle nous étions alors.

Le 5 de grand matin, nous partîmes pour la résidence de Mourad-Beg. Il résidait au village de Khanu-Abad, qui était distant d'une quinzaine de milles, et situé sur le faîte des collines au-delà des marais de Koundouz. Ce village était embelli par un ruisseau ombragé d'arbres de la plus riche verdure, qui coulait avec rapidité au bas d'un fort. Nous franchîmes ce ruisseau sur un pont, et nous arrivâmes à la porte d'une habitation petite, mais bien fortifiée, où le chef tenait alors sa cour. En face stationnaient environ cinq cents chevaux sellés, et les cavaliers allaient et venaient en se promenant. Ils avaient tous de grandes bottes, et dans leurs ceintures, au lieu de sabres, portaient de grands couteaux dont quelques-uns étaient richement montés en or. Pendant qu'un Hindou appartenant au ministre entra demander audience, nous restâmes en dehors assis à l'ombre du mur, et nous eûmes tout le temps d'examiner la scène qui se passait sous nos yeux, d'admirer l'air martial et la pompe de ces belliqueux Usbeks. Aucun des officiers n'avait plus d'un seul homme de suite, et la plus grande simplicité présidait à tous les arrangemens. On ne vint nous introduire qu'au bout d'une heure; mais j'en profitai, tant pour me remémorer mon histoire que pour chausser une paire de bottes, car si je ne

craignais pas d'être trahi par mon visage qui, brûlé par le soleil, avait pris une teinte asiatique, je devais me défier de mes jambes qui étaient restées d'une blancheur risible. Après avoir traversé le portail, nous débouchâmes dans une cour où se tenaient les esclaves et les gardes. Pendant que nous la traversions, sept ou huit de ces gens coururent nous annoncer, et nous entrâmes dans l'intérieur du bâtiment. Doulut marchait à notre tête; s'approchant du chef, il lui baisa les mains, et le pria d'accepter deux châles. Suivait l'officier de la douane, avec deux pains de sucre blanc fabriqués en Russie, qu'il déposa aux pieds de son maître. Comme il convenait à mon rôle, je marchais le dernier; mais à mon tour j'allai présenter au prince mes humbles respects, et je m'en acquittai si bien, je me conformai si sévèrement à toutes les règles de l'étiquette usitée en pareille circonstance, que Mourad-Bég m'honora d'un murmure d'approbation, et qu'il dit en se couchant sur un coude : « Oui, oui, pour ne pas être indigène, il comprend trop bien la politesse. » Un huissier me fit alors signe de me retirer à distance, et je fus, les mains jointes, me mêler parmi la plus vile valetaille. Le chef était assis sur une peau de tigre, et en mépris du décorum oriental allongeait ses jambes couvertes de grosses bottes. Il se tenait ainsi sous la porte; car c'est toujours là que se place un Usbek contrairement à la cou-

tume des autres cours de l'Asie, et ses visiteurs passent dans l'intérieur de l'appartement. Mourad-Beg était un homme de haute taille, avec les traits durs, comme les ont les Tartares; il avait les yeux petits à rendre son visage difforme, le front haut et sourcilleux, et ne laissait point croître sa barbe, ce qui pourtant avantage la physionomie chez les nations les plus orientales. Il causa d'abord avec Doulut, et lui adressa différentes questions sur Caboul, sur ses propres affaires; ce dont Doulut profita pour parler de notre fâcheuse position et de notre pauvreté. Puis le douanier débita mon histoire. « Votre esclave, ajouta-t-il, a examiné le bagage des deux Arméniens, et trouvé qu'ils étaient de pauvres voyageurs. Tout le monde, il est vrai, répète qu'ils sont Européens; aussi, eussé-je encouru votre déplaisir si je les avais laissés continuer leur route. J'ai donc amené l'un d'eux pour qu'il entendît vos ordres. » Le moment était critique : le chef m'honora d'un second regard, et demanda en turc : « Êtes-vous sûr que ce soit un Arménien ? — Sûr, répliqua Chumundan. » Cette seconde affirmation convainquit Mourad-Beg, qui sur-le-champ commanda que nous fussions conduits sains et saufs au-delà des frontières. J'entendais tout, et quand je vis son secrétaire dresser notre passe-port et y apposer le sceau, quand surtout il annonça que nous pouvions nous retirer, mon premier mouvement

fut de lui sauter au cou ; mais je parvins à me contenir, et pendant notre retraite je sus ne pas témoigner le moindre signe de joie. Nous fûmes bientôt hors des fortifications ; nous traversâmes le pont de nouveau ; mais comme la chaleur du soleil était accablante, nous fîmes halte tout le milieu du jour dans un jardin où les Hindous du lieu nous apportèrent des rafraîchissemens. Dans l'après-midi nous regagnâmes Koundouz, et en chemin le bon douanier, qui était aussi Hindou, me dit que les Usbeks étaient de mauvaises gens, qui ne méritaient pas la vérité. « Qui que vous soyez donc, vous n'avez plus rien à craindre ; mais songez à cette récompense... vous savez bien ! » On pense que je n'oubliai pas ma promesse. Toute cette affaire montre de la part des Usbeks une simplicité qui est à peine croyable ; mais aucun peuple n'est plus simple. Le vieux conducteur de caravanes, qui m'accompagnait, grave et froid musulman à barbe grise, fut pris pour mon camarade de voyage, le docteur Gérard ; et toute la cour de Mourad-Beg resta dans l'ignorance de ce que la plupart des Hindous savaient aussi bien que nous-mêmes, que nous étions Européens ! Dans toute cette excursion, je montai le petit cheval dont le chef de Peshawur m'avait fait cadeau.

A Koundouz nous reprîmes notre ancien logement dans la maison des hôtes du ministre. La ville est située dans une vallée que des montagnes en-

tourent de toutes parts, excepté au nord où coule l'Oxus à une distance d'environ quarante milles. Elle est arrosée par deux rivières qui se réunissent dans le voisinage du côté septentrional. Le climat est si insalubre, que cette espèce de proverbe a cours dans le pays : « Si vous voulez mourir, allez à Koundouz. » La plus grande partie de la vallée est tellement marécageuse, que les routes y sont construites sur pilotis, et qu'elles traversent des forêts de joncs et de roseaux. Elle produit cependant du blé, de l'orge et du riz, dans les places qui ne sont pas tout-à-fait inondées. La chaleur passe pour y être intolérable; pourtant la neige y reste trois mois de l'année sans fondre. Koundouz a été jadis une vaste cité; mais sa population actuelle n'excède pas quinze cents âmes, et aucune des personnes qui peuvent demeurer ailleurs n'en font leur résidence, quoique ce soit le seul marché des environs. Le chef ne visite jamais sa capitale que pendant l'hiver. On y voit une citadelle, ceinte d'un fossé, qui est véritablement forte; les murailles sont bâties en briques séchées au soleil, et telle est l'ardeur de cet astre que sans cesse elles se crevassent, et ont besoin de réparations. La grande chaîne de l'Hindou-Koush se montre au sud de Koundouz couverte de neige, tandis que les montagnes voisines sont basses et rampantes, revêtues d'herbes et de fleurs, mais dépourvues d'arbres et de taillis. Un peu plus haut,

dans la vallée, le climat devient beaucoup plus agréable, et les naturels parlent avec enthousiasme des bosquets et des ruisseaux, des fruits et des fleurs de Budukhshan.

Nous ne pûmes quitter Koundouz sans la permission formelle du ministre qui nous la fit désirer jusqu'à trois heures de l'après-midi, dans la journée du 7. Il envoya alors un *khillut* ou vêtement d'honneur à son ami Doulut, et une tunique avec diverses autres hardes pour moi et le conducteur; car nous ne devions pas, à ce qu'il paraît, sortir de la maison d'un si grand personnage sans quelque marque de sa faveur. Nous mîmes donc nos robes neuves, et nous montâmes à cheval pour n'en redescendre que le matin suivant, lorsque nous atteignîmes Khouloum, après avoir demeuré vingt heures de suite en selle.

Khouloum est un lieu d'habitation mille fois préférable à Koundouz. On y trouve de magnifiques jardins et d'excellens fruits. Les abricots, les cerises, les mûres étaient alors en pleine maturité; mais craignant qu'on ne vînt à découvrir notre supercherie, nous fîmes nos préparatifs pour continuer notre route le matin suivant. Nous montrâmes au gouverneur de l'endroit l'ordre de Mourad-Beg, et il nous fournit l'escorte que son maître nous avait promise. Le docteur et moi nous laissâmes alors en arrière nos gens qui suivirent avec une caravane

et dans la soirée du 9 nous atteignîmes Muzar qui est éloigné de Kouloum d'une distance de trente milles. La contrée entre ces deux villes est nue et aride. La route passe par une gorge creuse où la plupart des chefs voisins envoient leurs gens détrousser les voyageurs. Notre escorte d'Usbeks alla reconnaître la gorge, de laquelle on aperçoit Muzar distant de quinze milles, puis nous laissèrent poursuivre seuls notre chemin. Ces hommes parlaient à nos côtés du butin qu'ils avaient eux-mêmes fait quelques jours auparavant, et je ne puis dire que je regrettai leur départ. Des ruines d'aquéducs et de maisons prouvent que ce pays a été autrefois peuplé; mais il est aujourd'hui dépourvu d'eau et par suite d'habitans. Nous vîmes, tandis que nous avancions, un magnifique mirage sur notre droite : c'était une ligne ondoyante de vapeur, aussi large que l'Oxus, et qui avait toute l'apparence de ce fleuve. Ce fut donc en vain que nous conçûmes l'espoir d'étancher notre soif brûlante, car nous avions consommé le contenu des bouteilles de cuir que nous emportions toujours, bien avant d'arriver au lieu de notre destination.

Muzar est un village d'environ cinq cents feux, situé dans les limites du canal de Balkh. Il peut envoyer au combat mille cavaliers, et ne dépend d'aucune des cités environnantes. Il appartient à un des prêtres qui dirige le culte à une mosquée de

l'endroit, mosquée fort en renom et placée sous l'invocation d'Ali. Muzar signifie *tombeau*, et celui que renferme ce village consiste en deux hautes coupoles bâties il y a trois cent cinquante ans par le sultan Alli Meirza-d'Hérat. Je visitai la fameuse mosquée, j'en fis le tour comme un pèlerin, et je déposai mon offrande à ce titre. Si je ne pouvais croire aux légendes de ce prétendu sanctuaire, ni me joindre aux dévotions des naturels, je pus du moins remercier Dieu d'avoir jusqu'alors veillé sur moi dans le cours de mon voyage. L'assemblée fut nombreuse aux prières du soir, et les desservans, assis à la porte, partagèrent pièce à pièce la recette du jour entre certaines familles à qui elle appartient par droit héréditaire. L'un deux m'aperçut en dehors, et me demanda pourquoi je ne priais pas avec les autres fidèles; je répondis que je n'étais pas mahométan; et quoique je n'eusse pas dû m'exposer à un refus, on me laissa pénétrer librement dans la mosquée qui d'ailleurs ne différait en rien des autres édifices de ce genre.

Dans la matinée du 10 juin, nous parvînmes à l'ancienne cité de Balkh qui est située sur le territoire du roi de Bokhara, et il nous fallut cheminer pendant à peu près trois milles au milieu de ses ruines immenses avant d'arriver à un caravanserail dans le seul coin actuellement habité de cette *mère des cités*, jadis si fameuse. A notre rencontre s'a-

vancèrent bientôt deux officiers de police, l'un et l'autre Turcomans, pour compter l'argent dont nous étions porteurs, et nous taxer en conséquence. Sans qu'ils prissent la peine de nous fouiller, je leur déclarai que nous avions 20 tillas[1] d'or; et d'après leur loi, attendu que nous n'étions pas musulmans, ils nous en demandèrent un par vingt. Nous payâmes sans résister, et même nous reçûmes quittance; mais dans la soirée, ils revinrent réclamer de nous encore une pareille somme, vu que nous confessions être *Européens*, et que nous n'étions sujets d'aucun prince mahométan. Comme cette réclamation était légale, et que d'ailleurs nous étions bien plus riches qu'il ne nous avait semblé prudent de l'avouer, nous payâmes sur-le-champ la nouvelle taxe, et ne fûmes plus inquiétés en rien pendant la durée de notre résidence.

Nous restâmes trois jours à Balkh pour examiner les restes de cette cité qui fut si célèbre. Ses ruines s'étendent sur un circuit d'environ vingt milles, mais ne présentent aucune trace de magnificence. Elles consistent en débris de mosquées et de tombeaux qui ont été bâtis en briques séchées au soleil; et encore nul de ces édifices ne date-t-il d'une époque supérieure à l'établissement du mahométisme, quoique Balkh se vante d'être plus ancienne que pres-

[1] Un *tilla* vaut 13 schellings, et, comme on sait, un schelling vaut 1 fr. 20 centimes.

que toutes les autres villes du globe. Les Asiatiques disent qu'elle a été construite par Kyamours, fondateur de la monarchie persane. Après la conquête d'Alexandre-le-Grand, elle fleurit sous le nom de Bactres, avec une dynastie de rois grecs. Au troisième siècle de l'ère chrétienne, l'autorité d'Artaxerce, dit Gibbon (chap. VIII), fut reconnue solennellement dans une grande assemblée tenue à Balkh dans le Khoraçan. Elle resta dépendante de l'empire perse, et fut la résidence de l'archimage ou chef des mages, jusqu'à ce que les sectateurs de Zoroastre fussent vaincus par les califes. Ses citoyens furent massacrés de sang-froid par Gengis-Khan, et sous la maison de Timour, le pays dont elle est la capitale devint une province de l'empire mogol. Il forma le gouvernement d'Aureng-Zeb dans sa jeunesse, et fut ensuite subjugué par le grand nadir. Lorsque s'établit la monarchie des Dourannis, après sa mort, Balkh tomba entre les mains des Afghans; enfin, depuis huit années, elle est au pouvoir du roi de Bokhara dont un lieutenant la gouverne. Sa population actuelle ne s'élève guère qu'à deux mille âmes, et ne se compose à peu près que de Caboulions, outre quelques Arabes. Le chef de Koundouz menace constamment cette ville; et comme il a déjà emmené captifs un grand nombre de ses habitans, il a forcé presque tous les autres à se répandre dans les villages voisins. Balkh, vu son

immense emplacement, paraît avoir renfermé d'innombrables jardins qui en augmentaient l'étendue sans la rendre plus populeuse; et quand on songe aux fragiles matériaux dont ses édifices sont construits, aux fondations qui toutes sont de simples briques, on doute que Balkh ait été jamais une noble ville. On y voit les restes de trois colléges d'une élégante architecture; mais ils sont dans un état de dégradation complète, et leurs cellules vides! Un mur de terre ceint une partie de la ville; mais il *doit être d'une époque moderne*, car un espace de ruines large d'environ deux milles ne se trouve pas enclos. La citadelle, du côté septentrional, a été plus solidement édifiée; néanmoins elle n'est nullement forte. On y montre encore un bloc de marbre blanc qui, soi-disant, servait de trône à Kai-Kaos ou Cyrus.

Balkh est situé dans une plaine à environ six milles des montagnes, et non sur les montagnes, comme on l'a prétendu à tort; mais dans les champs d'alentour on remarque plusieurs inégalités de terrain formées peut-être par d'anciens décombres. La vieille cité est devenue une excellente mine de briques pour la contrée environnante; il y en a de forme oblongue, mais la plupart sont carrées. Presque tous les jardins sont aujourd'hui négligés, remplis de mauvaises herbes, et les aquéducs à sec; mais on aperçoit de beaux bouquets d'arbres dans

chaque direction. Les indigènes ont une grande vénération pour cette ville, parce qu'ils croient qu'elle fut un des lieux de la terre les plus tôt peuplés, et que sa réoccupation sera un des signes de la fin prochaine du monde. Les fruits de Balkh sont très doux, les abricots surtout qui ont presque la grosseur des plus grosses pommes. On les y vend presque pour rien, puisqu'on en peut acheter deux mille pour une roupie, et avec de l'eau glacée, ils sont exquis, quoique dangereux. On apporte une immense quantité de neige des montagnes au sud de Balkh, et toute l'année on la débite à vil prix dans la ville.

Le climat de Balkh est fort malsain, mais n'est pas désagréable. En juin, pendant notre séjour, le thermomètre ne s'éleva point au-dessus de 80 degrés, et le mois suivant est le plus chaud de l'année Le blé mûrit dans ce mois, et ainsi la moisson est de cinquante jours plus tardive qu'à Peshawur. L'insalubrité du climat est attribuée à l'eau, qui est tellement mêlée de terre et d'argile, qu'elle ressemble à de la bourbe après la pluie. Le sol est de couleur grisâtre, comme la terre de pipe, et fort riche; mouillé, il devient visqueux. Les récoltes sont abondantes; le froment pousse aussi haut qu'en Angleterre et ne présente pas le chaume rabougri de l'Inde. L'eau a été jadis, d'une rivière voisine, distribuée dans Balkh par des aquéducs. On dit qu'ils

ne sont pas au nombre de moins de seize; mais il y en a aujourd'hui plusieurs qu'on ne saurait découvrir. Ils débordent souvent, et produisent des mares qui au reste sont bientôt desséchées par les rayons du soleil : ce paraît être une cause des nombreuses maladies qui règnent en ces lieux; puis toutes les vieilles villes, toutes les ruines, sont peut-être plus ou moins insalubres. Il n'est pas probable en effet que tant de rois et de princes auraient aimé de prédilection un site qui eût été toujours défavorable à la santé de l'homme; et Balkh, au surplus, n'est pas situé dans un pays *naturellement* marécageux, mais sur une pente douce qui incline vers l'Oxus, et à dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Toute l'eau de sa rivière est perdue bien avant qu'elle puisse parvenir à ce fleuve.

A Balkh, je fis tous mes efforts pour trouver d'anciennes monnaies, car elles ne pouvaient manquer d'être précieuses dans une terre si classique. On m'apporta plusieurs pièces de cuivre semblables à celles que je recueillis à Manikyala dans le Punjab, c'est-à-dire représentant une figure en pied qui tient de la main droite un vase à brûler de l'encens, et qui est coiffée d'un grand chapeau; d'où, je crois, il faut conclure que toutes ces monnaies sont persanes. Personne n'ignore que l'Inde forma une des satrapies de Darius; et les historiens parlent d'une ancienne alliance entre cette contrée et la

Perse, qui éclaircira peut-être l'origine des pièces en question. Parmi celles que j'examinai à Balkh, il y en avait de cufiques et d'arabes, et on me montra toute la suite monétaire des empereurs de l'Hindoustan. Une pièce d'or de Shah-Jehan était fort bien exécutée pour l'époque. Il est remarquable que dans les contrées au nord de l'Hindou-Koush, le numéraire qui a cours aujourd'hui n'est autre que celui des empereurs de Delhi, qui régnèrent avant l'époque de Nadir.

A Balkh, je vis le *tombeau de l'infortuné Moorcroft et celui de Guthrie*, autre voyageur anglais.

Itinéraire de Balkh a Bokhara. Départ de Balkh. Nouvelle manière de voyager à dos de chameau. Entrée dans le désert des Turcomans. Arrivée aux bords de l'Oxus. Passage de ce fleuve. Shorkudduk. Kiz-Kouduk. Les Amazones de Lakay. Kirkinjuk. Kurshey. Karsan. Arrivée à Bokhara.

Le 12 juin la caravane arriva de Khouloum avec nos gens, et nous fîmes nos préparatifs pour continuer notre voyage vers Bokhara. Il fallut d'abord que nous congédiassions le fidèle conducteur que nous avions pris à Caboul, parce qu'un Afghan ne pouvait plus nous être d'aucune utilité parmi les Usbeks. Ce fut avec un véritable chagrin que je me séparai d'Hyat qui nous avait rendu toute sorte de services, qui savait si bien nous procurer en tous lieux la nourriture et le logement, qui enfin hésitait si peu à mentir sur notre compte lorsque notre

intérêt lui semblait le commander! Ma générosité à son égard dépassa beaucoup ses plus vastes espérances, de sorte qu'il se trouva plus qu'heureux. Mais ce qui principalement le combla de joie fut un mot de ma main dans lequel j'attestais la bonne conduite qu'il avait tenue pendant qu'il était resté à nos gages. Puis il ne négligea rien pour que nous pussions poursuivre commodément notre route, et nous seconda dans nos divers apprêts; il prit à part le conducteur de la nouvelle caravane et lui représenta combien il lui serait avantageux de nous servir avec zèle; enfin il attendit notre départ, et ce ne fut qu'en nous voyant dans nos paniers, selon la nouvelle mode de voyager à chameau, qu'il nous dit adieu, nous recommanda au prophète, et se remit lui-même en chemin pour Caboul.

Nous quittâmes Balkh à minuit, par un superbe clair de lune, avec une petite caravane de vingt chameaux; car dès lors ce furent ces utiles bêtes qui nous portèrent, et nous ne voyageâmes plus à cheval. On place deux paniers en travers sur le dos de chaque animal, et deux voyageurs s'y placent de manière que la pesanteur de l'un fasse équilibre à celle de l'autre : c'est une chose fort aisée à comprendre, et que tout le monde a vue, pour peu qu'on ait habité la campagne. Un Afghan servit de contrepoids au docteur, et je fus contre-balancé par mon domestique Hindou. Les premiers jours, ce genre

de transport nous fut très incommode, car les paniers n'avaient que quatre pieds de long sur deux et demi de large; et pour loger dans un tel espace un corps de cinq pieds neuf pouces, haut à proportion, il me fallut du génie et de la souplesse; il fallut que je me serrasse comme un ballot de marchandises. Mais l'habitude nous fit bientôt oublier le cahotement des chameaux et le manque de place; même nous finîmes par être enchantés de l'invention, car nous pûmes lire et écrire sans qu'on nous vît.

Une marche de trente milles nous conduisit jusqu'à la limite des eaux de Balkh à travers un riche pays dans tous les sens coupé par des canaux, et je ne pus m'empêcher, chemin faisant, d'admirer avec quelle minutieuse exactitude Quinte-Curce a décrit cette portion de l'Asie[1]. Le 14 juin, nous entrâmes dans le désert, et nous marchâmes toute la nuit vers l'Oxus. Nous ne prîmes pas, crainte des voleurs, la grande route qui mène de Balkh à Kilef, où l'on passe ordinairement le fleuve, et nous cheminâmes vers l'ouest. Au point du jour nous fîmes halte et nous eûmes un échantillon du spectacle que devaient nous présenter les déserts de la Tartarie. Les montagnes de l'Hindou-Koush avaient entièrement disparu sous l'horizon, et une vaste plaine, un océan de sable nous environnait de tous côtés. Çà et là se montraient quelques huttes rondes, ou, comme on

[1] Livre VII, chap. IV.

les appelle, quelques *khirghas*, demeures des vagabonds Turcomans. Les habitans étaient peu nombreux ; mais lorsqu'un étranger les considère pour la première fois, il leur trouve un aspect fier et terrible. Nous mîmes pied à terre près d'un de leurs camps, et nous les vîmes se promener gravement avec leurs grands bonnets de peau de brebis noire ; mais ils ne nous molestèrent pas, et je n'ai ici qu'à introduire devant le lecteur nos nouvelles connaissances, puisque nous aurons plus tard maintes occasions d'en reparler. Nous établîmes notre bivouac en rase campagne, sans tentes, sans autre abri qu'un gros drap que nous déployâmes sur deux paires de paniers. C'en était assez pour nous protéger des rayons du soleil, et la nuit le climat nous permettait de dormir impunément en plein air. Notre nourriture consista dès lors en pain sec et en thé ; car les Turcomans ne se souciaient pas que nous mangeassions leurs moutons, et nous ne pouvions que regarder leurs innombrables troupeaux. Les Européens qui sont accoutumés à se nourrir de viande trouvent la plupart du temps fort dur un régime tel que le nôtre. Je dirai néanmoins par mon expérience que le pain seul nous sembla toujours assez nourrissant, et que le thé dont nous buvions à toute heure nous rendait sans cesse des forces. Je remarquerai aussi que l'abstinence du vin et des liqueurs fortes nous fut plutôt salutaire qu'autrement, car

je doute que nous eussions pu supporter les changemens de climat si nous avions fait usage de boissons spiritueuses.

Il paraît que nous n'avions pas entièrement réussi à échapper aux pillards, en nous écartant de la principale route, et nous fûmes obligés de payer une escorte de Turcomans pour nous accompagner jusqu'à l'Oxus, dont nous n'étions plus séparés alors que d'une journée de marche. Nous sellâmes au lever du soleil, et après avoir parcouru une distance de *trente milles* en *l'espace de quinze heures*, nous parvînmes aux bords de ce grand fleuve, que je contemplai avec des transports d'une joie pure. Peut-être la prudence nous défendait-elle de nous confier dans une pareille solitude à une garde de Turcomans; mais grâce à eux, nous voyageâmes en sûreté, et ils ne nous adressèrent aucune question indiscrète. Ils ne parlaient que le turc, montaient de bons chevaux et étaient armés d'un sabre ainsi que d'une longue lance. Ils n'étaient pas embarrassés comme d'autres Asiatiques de boucliers et de poudrières, et quelques-uns seulement avaient des armes à feu. Ils s'amusaient, pour passer le temps, à chanter en chœur; et si leur langue est dure, du moins est-elle sonore. Ils paraissaient être le beau idéal de la cavalerie légère, conduisant leurs chevaux avec une seule bride, et tous coiffés de bonnets pareils qui leur donnaient une uniformité

agréable aux yeux. Jusqu'à un mille et demi du fleuve, nous traversâmes une contrée inhospitalière, triste, manquant tout-à-fait d'eau; et les herbages rabougris que nous rencontrions végétaient au milieu d'un sable mouvant, ou se montraient dans les fentes d'une argile dure.

Nous fîmes halte sur les rives de l'Oxus, près du petit village de Khoju-Salu. Les campagnes qui avoisinent ce magnifique cours d'eau sont généralement mal cultivées; mais ce qu'on remarque avec plaisir, ce qui du moins indique un pays plus tranquille, c'est que la maison de chaque paysan s'élève à certaine distance de celle de son voisin et sur ses propres champs. Il nous fallut attendre deux jours entiers que vint notre tour de passer le bac, et ce fut seulement le 17 que nous fûmes transportés sur le bord septentrional. Le fleuve, que les Asiatiques nomment *Jihoun* et *Amou*, était large de huit cents verges, et profond d'une vingtaine de pieds. Ses eaux étaient chargées d'argile, et parcouraient trois milles et demi l'heure. La manière dont nous franchîmes l'Oxus est bizarre, et je crois tout-à-fait propre à cette partie de la contrée. Nous fûmes tirés par une paire de chevaux qu'on attela chacun d'un côté de la barque, par le moyen d'une corde nouée aux crins de leur queue. On leur met une bride comme si on devait les monter, on éloigne la barque du rivage, et ce sont eux seuls qui la

mènent, malgré le plus rapide courant. Un homme à bord tient les rênes de chaque animal; il la lui laisse lâche et l'excite à nager, tandis que celui-ci, ainsi guidé, avance sans peine. On ne donne pas un seul coup de rame pour aider les chevaux; l'unique secours que leur prêtent les passagers, est de remuer dans l'eau un gros bâton qui s'appuie sur la poupe, afin que la barque ne tourne pas et que les deux chevaux n'aient affaire que de tirer. Les bêtes n'ont pas besoin d'être dressées d'avance, puisqu'on emploie indistinctement à cette besogne toutes celles des nôtres qui traversent le fleuve. Par cet ingénieux moyen, nous franchîmes en quinze minutes l'Oxus, qui était environ large d'une moitié de mille.

Dès que nous eûmes atteint la rive opposée, nous commençâmes notre voyage vers Bokhara, et nous parvînmes le même jour à Shorkudduk, lieu où il n'y a point d'habitans, mais où sont quinze ou vingt puits saumâtres. L'eau était claire, mais amère et de mauvais goût. Notre manière de voyager devint dès lors plus agréable. Nous ne partions qu'à cinq ou six heures de l'après-midi, et nous marchions jusqu'à huit ou neuf heures de la matinée suivante. Nos marches étaient ordinairement de vingt-cinq à trente milles, car les chameaux ne peuvent parcourir d'un trait une plus longue distance, à cause de la chaleur. La nuit, ils font sans

peine aucune deux milles à l'heure, et sont stimulés par des grelots suspendus au poitrail ou aux oreilles des favoris, qui s'avancent en tête de chaque division. Le bruit de toutes ces clochettes est joyeux et amusant; le silence qui succède, au milieu d'une région inhabitée, est vraiment pittoresque. Au lever et au coucher du soleil la caravane s'arrête, afin que les musulmans s'acquittent de leurs devoirs religieux. Alors les vrais croyans se tirent la barbe, et, les yeux tournés vers la Mecque, accomplissent les génuflexions prescrites par leur culte. Couchés à terre pendant ce temps-là, nous regardions la cérémonie sans que personne voulût nous railler ou nous insulter, et les Asiatiques montraient à notre égard une tolérance qui eût fait honneur aux nations les plus civilisées de l'Europe. Tous les gens qui composent une caravane deviennent, on peut le dire, compères et compagnons. Plus de fierté, plus d'égoïsme, plus de distinctions entre eux, jusqu'au terme du voyage; mais égalité, égalité absolue du maître et de ses esclaves. C'est ainsi que nos domestiques mangeaient avec nous, et la même nourriture. Un indigène ne se coupera jamais un morceau de pain sans offrir à ceux qui se trouvent près de lui de leur en couper. Les musulmans indiens étaient fort étonnés de leurs co-religionnaires, qui partageaient leurs vivres avec nous, et ne se gênaient pas pour partager les nôtres.

Nous atteignîmes ensuite Kiz-Kouduk, mots turcs qui signifient *le puits de la Vierge*, et je ne pus, quant à moi, m'empêcher de bénir celle qui, dit-on, l'a creusé, car nous avions beaucoup souffert du manque d'eau; mais en ce lieu nous trouvâmes un beau puits environné d'une centaine d'autres, qui tous néanmoins, comme les sources que nous avions rencontrées en chemin, étaient salées. La veille, nous n'avions pas eu d'eau; ce soir-là nous n'eûmes pas de bois, et pour faire bouillir l'eau de notre thé, il nous fallut ramasser la fiente de nos chameaux. Qui se serait imaginé que nous approchions de ces paradis de l'Orient, Samarcand et Bokhara! Toute la nuit précédente, nous avions cheminé à travers des montagnes, ou plutôt des chaînes basses et tournoyantes, entièrement dépourvues d'arbres, mais revêtues d'une espèce d'herbe sèche qui poussait sur un sol dur. De distance en distance, sur la route, nous vîmes des robats ou caravanserails, qui ont été construits avec de larges citernes appelées *sardabas*, ou réservoirs à rafraîchir, dans lesquelles l'eau de la pluie se conserve pour les voyageurs, mais elles étaient toutes vides. Le climat était sec et variable; le thermomètre qui le jour s'élevait à plus de cent degrés Fahrenheit, tombait à soixante pendant la nuit, qui était froide et délicieuse. Dans cette contrée, un vent constant et fort souffle généralement du nord.

Dans le voisinage de Kiz-Kouduk réside la tribu des Usbeks-Lakays, qui sont célèbres par leur penchant au pillage. Ils regardent comme un déshonneur de mourir dans son lit, et prétendent qu'un véritable Lakays doit perdre la vie dans une bataille livrée à des voyageurs. Je me suis laissé dire que les femmes accompagnent quelquefois leurs maris dans des expéditions de maraude ; mais il est plus probable que les dames se contentent, en l'absence de leurs époux, de dévaliser les caravanes qui passent près de leurs habitations. Les alentours sont tout-à-fait romanesques; car outre ces Amazones, trois ou quatre tribus environnantes disent tirer leur origine du grand Alexandre.

Le jour d'après nous parvînmes au petit village de Kirkinjuk, qui est habité par des Turcomans. Leurs troupeaux broutaient autour de nous l'herbe rabougrie; et chevaux, chameaux, moutons, couraient pêle-mêle en liberté, comme dans un état de nature.

Dans l'après-midi du 20, comme nous cheminions vers la ville de Kurshey, nous découvrîmes au coucher du soleil, et fort au loin vers l'est, une énorme chaîne de montagnes alors couvertes de neige. Comme nous étions au milieu de l'été, leur élévation doit être plus grande en hiver que celle qui est assignée à aucune partie septentrionale de l'Hindou-Koush. Elles étaient à une distance de peut-être cent cin-

quante milles, et nous ne pûmes plus les distinguer que faiblement la matinée suivante, pour ne jamais les revoir. Au point du jour, nous arrivâmes à l'oasis de Kurshey, qui nous présenta un spectacle d'autant plus délicieux que depuis l'Oxus, c'est-à-dire sur un espace de quatre-vingt-cinq milles, nous n'avions pas aperçu un seul arbre. Chacun de nous s'était beaucoup réjoui d'avance de rencontrer enfin après nos tristes marches dans le désert un lieu habité; mais nous y éprouvâmes presque tous un malheur auquel les voyageurs sont plus exposés que les gens qui restent en repos : nous tombâmes malades. Le docteur, moi, et trois de nos gens, nous fûmes assaillis le jour même de notre arrivée par une violente attaque de fièvre intermittente; et comme les marchands, ainsi que les autres individus composant la caravane étaient pareillement incommodés, nous en conclûmes que nous devions avoir gagné la maladie à Balkh ou sur les bords de l'Oxus. Nous adoptâmes le mode de traitement usité dans l'Inde; nous prîmes un vomitif et une médecine, et pour ma part je les fis suivre d'une dose de quinine qui produisit un excellent effet. Au bout de quelques jours, mes dents cessèrent de claquer et mon corps ne brûla plus; mais le docteur qui persista à se traiter avec du calomel *secundum artem*, ne fut pas aussi heureux, et il ne se défit de sa fièvre que long-temps après que nous eûmes quitté le pays.

Pour la raison qui précède, notre séjour à Kurshey se prolongea de trois ou quatre jours, pendant lesquels nous vécûmes dans un jardin sous quelques arbres et sans autre abri. C'était un misérable hôpital; mais nous y étanchions notre soif brûlante, par 108 degrés Fahrenheit de chaleur, avec des sorbets aux cerises rafraîchis à la glace que nous trouvions en abondance dans la ville. Durant notre indisposition, pour surcroît de chagrin, nous fûmes inquiétés par des rumeurs alarmantes qui couraient sur notre compte. Ainsi, on nous informa que le roi de Bokhara avait appris notre arrivée, et nonseulement défendu que nous entrassions dans sa capitale, mais encore arrêté qu'il ne nous laisserait pas continuer notre voyage. Pensant que la prudence m'ordonnait de combattre aussitôt toute prévention fâcheuse à notre égard, j'écrivis une lettre au ministre de Bokhara, et j'envoyai Souliman, un de nos domestiques, la lui porter. Comme je m'adressais à un personnage, j'eus soin de me conformer aux règles de l'étiquette et de l'éloquence orientales; et comme nous étions dans la patrie des bigots, je l'appelai la tour de l'islamisme, le diamant de la foi, l'étoile de la religion, le dispensateur de la justice, le pilier de l'État, etc., etc. Après cet exorde, je l'instruisis en détail de nos aventures; je lui exposai que nous avions traversé sains et saufs le territoire d'autres princes, et je protestai de la

joie que nous ressentions alors d'être dans le voisinage de Bokhara, « la citadelle du mahométisme. » Je terminai en lui disant que dans tous les pays nous nous étions regardés comme sujets du monarque régnant, et que nous marchions avec confiance vers la cité du commandeur des croyans (c'est ainsi que s'appelle le roi de Bokhara), qui est renommé jusqu'aux extrémités les plus lointaines de l'Orient pour la protection qu'il accorde aux marchands et aux voyageurs. J'avais en différentes occasions reconnu qu'il nous avait été avantageux d'être les premiers à donner avis de notre approche, et je ne doutais pas que cette fois notre communication n'eût encore de bons résultats. Nous ne fûmes pas trompés dans notre attente : le ministre, avant que nous atteignissions la capitale, renvoya notre serviteur nous dire que nous y serions les bienvenus.

Notre halte à Kurshey nous permit d'examiner minutieusement cette place. C'est une ville peu compacte, longue d'un tiers de lieue, qui renferme un bazar considérable et environ dix mille âmes. Les maisons n'y sont pas belles, mais elles ont le toit plat. Une redoute en terre qu'entoure un fossé plein d'eau, forme une défense respectable du côté sud-ouest. Une rivière qui prend sa source à Shuhur-Subz, lieu distant d'une quinzaine de milles et fameux par la naissance de Timour, passe au nord de Kurshey, et met les habitans à même d'établir

d'innombrables jardins qui sont ombragés par des arbres gémissant sous le poids de leurs fruits et par quelques hauts peupliers. Les bienfaits de l'eau ne sont nulle part plus apparens que dans ce lieu, qui n'aurait été autrement qu'un aride désert. Sur les bords du ruisseau et de ses branches tout est verdure et beauté; ailleurs ce ne sont que des sables stériles. Kurshey est la plus grande ville du royaume de Bokhara, après la capitale. Son oasis a vingt-deux milles de large, mais la rivière se répand dans les champs d'alentour.

Nous atteignîmes ensuite Karsan, village populeux à seize milles de Kurshey, et situé à l'extrémité de l'oasis de ce nom. Nous y arrivâmes le jour du marché, car dans les villes de Tourkistan les marchés se tiennent à jours fixes comme en Europe. Sur la route nous rencontrâmes beaucoup d'individus qui se rendaient à celui de Karsan, mais personne ne cheminait à pied; tout le monde allait à cheval, et c'était plaisir de voir les chevaux transporter chacun toute une famille; de voir chaque mari sautiller en selle avec sa femme et un ou deux enfans derrière lui. Les voyageuses, comme la plupart des femmes de ce pays, étaient voilées; et comme leurs sœurs de Caboul, préféraient les vêtemens bleus aux blancs. Nous avions alors quitté les Turcomans dont les tribus ne s'étendent pas beaucoup au-delà de l'Oxus, et nous étions parmi les Usbeks,

gens graves, pacifiques, à figure large, qui ont quelque chose de tartare dans la physionomie. En général, et ceci s'adresse surtout à la partie masculine de la population, ils ne brillent pas par la beauté du corps, et je fus frappé du grand nombre d'hommes qui parmi eux semblaient être parvenus à la vieillesse avant l'âge.

Le deuxième jour après notre départ de Kurshey, nous fîmes halte à Kuroul-Tappa dans un caravanserail qui fut bâti par Abdoulla, roi de Bokhara, lequel régnait au seizième siècle. Nous avions aussi rencontré, chemin faisant, trois vastes turdabas, qui avaient été établis par ordre de ce prince philanthrope. On les avait construits à grands frais dans un pays plat et désert, et l'eau du ciel y était conduite au moyen de fossés d'une distance souvent énorme. Le roi Abdoulla, après avoir fait un pèlerinage à la Mecque, s'était persuadé, dit-on, que Dieu ne lui en avait su aucun gré. Dans l'espérance de se concilier la faveur divine, il se mit donc à construire des caravanserails et des citernes, actes plus profitables et par conséquent plus méritoires, j'ose le dire, que des courses lointaines à des reliquaires ou à des tombeaux.

A Kurshey, notre caravane s'était grossie de plusieurs voyageurs, parmi lesquels il y avait un prêtre de Bokhara, qui voulut absolument faire ma connaissance. Les indigènes de ce pays ont une grande

affabilité de manières, et sont agréables compagnons de route. Comme nous étions, le prêtre et moi, les seuls à cheval, nous voyageâmes côte à côte pendant notre dernière marche vers la capitale, et nous causâmes beaucoup. Il me parla en détail du collége auquel il appartenait à Bokhara, et me pria de l'y visiter, ce à quoi je ne manquai pas. Au milieu du chemin, il céda sa monture à un des marchands dont il alla occuper le panier sur un chameau. Ce marchand qui m'avait pris en amitié était poète. Pendant le reste de la nuit, il ne cessa de me réciter et de m'expliquer des vers de sa composition qui avaient tous pour sujet le rossignol et l'amour. Il est curieux qu'on célèbre ainsi cette passion dans un pays où elle existe réellement si peu. Les indigènes ne s'éprennent presque jamais d'une femme, bien que certaines de leurs poésies soient empreintes d'une ardeur qui semblerait le donner à croire, comme ce fragment, par exemple : « Je suis tombé amoureux d'une vierge infidèle, d'une jeune fille sans religion!..... mais c'est de l'amour; et qu'ont à démêler ensemble l'amour et la religion ? » Puis, malgré cet enthousiasme, ils s'épousent homme et femme sans s'être jamais vus, sans rien savoir sur le compte l'un de l'autre, sinon qu'ils sont de sexes différens. Ce n'est pas tout : un marchand, lorsqu'il se trouve en pays étranger, se marie pour le temps qu'il doit y résider, et congédie

son épouse quand il retourne dans sa patrie. Ils deviennent alors libres tous deux de contracter d'autres alliances. Conversant de la sorte, nous arrivâmes le 27 juin 1832, une heure après le lever du soleil, aux portes de Bokhara, presque sans nous en douter, car il n'y a rien qui frappe les regards lorsqu'on approche de cette capitale. Quoique la contrée soit riche, elle est plate, et les arbres cachent les murailles et les mosquées de la ville jusqu'à ce qu'on y parvienne. Nous entrâmes avec la caravane, et descendîmes dans un des quartiers les plus solitaires où notre messager nous avait loué un logement.

Bokhara. — Changement de costume. Entrevue avec le vizir. Description du Régistan, ou grand bazar de Bokhara. Marché aux esclaves. Punitions infligées aux violateurs des lois musulmanes. Hindous de Bokhara. Costume des femmes. Bains. Protection accordée au commerce. Le roi. Nos amis et notre hôte. La ville et ses nombreux colléges. Rigueur du mahométisme. Littérature de l'Asie centrale. Tombeau de Bhawa-Dein sur la route de Samarcand. Ruines de Khajuoban; monnaies antiques. Difficultés sur le choix de la route à suivre pour la continuation de notre voyage. Visite d'adieu au vizir. Départ.

Notre premier soin, à notre entrée dans Bokhara, fut de changer notre costume, et de nous conformer aux usages prescrits par les lois de la contrée. Nous remplaçâmes nos turbans par de vilains bonnets en peau de mouton qui avaient la fourrure intérieure, et les morceaux d'étoffe qui formaient nos ceintures par un méchant bout de corde

ou de ruban. Nous quittâmes également la tunique du pays et les bas, puisque ce sont dans la sainte cité de Bokhara les marques distinctives entre un infidèle et un vrai croyant. Nous savions encore que personne, à moins d'être musulman, ne pouvait aller à cheval dans l'enceinte des murs de la capitale. Mais si nous devions pouvoir y séjourner en liberté au prix de ces légers sacrifices, comment eussions-nous hésité à les faire?

Lors de notre arrivée, la police ne s'occupa nullement de nous; et ne fouilla même pas nos bagages. Mais dans l'après-midi le grand vizir nous manda devant lui. Mon camarade de voyage, encore malade de la fièvre, ne put m'accompagner. Je me rendis donc seul au palais, où l'illustre personnage demeurait avec le roi son maître; et qu'on juge de la surprise que je dus éprouver : il me fallut pour m'y rendre parcourir un espace d'environ deux milles à travers les rues. On m'introduisit sur-le-champ. Le premier ministre, ou, comme on l'appelle, le *koush-begey*, était assis dans une petite chambre, dont la porte s'ouvrait sur une cour particulière. C'était un homme âgé, qui jouissait de la plus grande influence dans l'État. Il me pria de m'asseoir en dehors sur le pavé, mais me témoigna cependant des égards, et une affabilité qui me mirent à mon aise. La dureté de mon siége, et la distance à laquelle j'étais de mon interlocu-

teur ne durent pas me blesser, puisque son fils, qui survint dans le cours de l'entrevue, se plaça plus encore à l'écart que moi. Je lui présentai une montre d'argent et un habit complet en cachemire; mais il ne voulut rien accepter, disant qu'il n'était que l'esclave du roi. Il m'interrogea ensuite deux heures durant sur mes propres affaires, et sur les motifs qui m'avaient attiré dans un si lointain pays. Je lui débitai notre histoire ordinaire, que nous retournions vers notre contrée natale, et je produisis mon *passe-port du gouverneur général de l'Inde*, qu'il lut avec beaucoup d'attention. J'ajoutai que d'ailleurs Bokhara était une ville très renommée parmi les nations orientales, et que le désir de la connaître m'avait surtout déterminé à passer par le Tourkistan. Puis il me fit différentes observations sur les mœurs et sur la politique des États de l'Europe, mais particulièrement sur celles de la Russie, dont il était bien informé. En somme il parut satisfait de mes réponses, et m'assura de sa protection. Mais il me prévint que pendant notre résidence à Bokhara, il nous défendait expressément d'écrire, parce qu'on pourrait en arguer pour calomnier auprès du roi notre conduite, et nous occasioner des désagrémens. Il me déclara aussi que la route vers la mer Caspienne par la voie de Khiva était fermée depuis l'année précédente, et que si nous avions le projet de pénétrer en Russie, il nous

fallait ou suivre la route au nord de Bokhara, ou traverser le désert turcoman au-dessous d'Orgunje, pour gagner Astrabad sur la mer Caspienne.

Deux jours après cette entrevue, je fus encore appelé par le vizir, et cette fois je le trouvai au milieu d'un grand nombre d'habitans respectables, auxquels il paraissait désireux de me montrer. Je fus accablé de questions par tous ces gens; mais comme j'avais la veille dit à peu près franchement la vérité, je ne craignais pas de me contredire, et je leur avouai que *j'étais uniquement* venu de l'Inde pour examiner le pays, pour voir les merveilles de leur ville. J'avouai même que je m'y étais déjà promené avec l'autorisation du vizir, que déjà j'avais visité les jardins des alentours. Le ministre fut la seule personne qui sembla charmée de ma bonne foi, et dit que mes visites lui causeraient toujours le soir beaucoup de plaisir. Il me demanda en me congédiant si je ne pouvais pas lui régaler les yeux de quelque curiosité d'Europe; mais il me fallut lui exprimer mon regret de ne pouvoir satisfaire son envie. Toutefois, tandis que je retournais à notre logement, je pensai que le vizir serait sans doute enchanté de la vue d'une belle boussole, avec ses verres, ses vis et ses réflecteurs; mais en même temps l'idée me vint qu'il pourrait regarder sous un jour défavorable ma possession d'un ouvrage de mécanique si compliqué. Je ressortis néanmoins avec

l'instrument dans ma poche, et je reparus bientôt en sa présence. Je lui annonçai que je croyais avoir un objet digne de fixer ses regards, et je tirai ma boussole, qui non-seulement était tout-à-fait neuve, mais encore d'un superbe travail. Je lui en vantai tant et tant l'utilité et le mérite, que le vizir sembla complétement oublier « qu'il n'était que l'esclave du roi, et qu'il ne voulait rien accepter; » du moins commençait-il à me proposer un prix de ma boussole, lorsque *l'interrompant*, je lui assurai que je *l'avais apportée d'Hindoustan pour lui en faire* cadeau, parce que j'avais ouï parler de son zèle pour la cause de la religion, et qu'elle le mettrait à même de se tourner sans la moindre erreur vers la sainte Mecque, et de rectifier la position de la grande mosquée qu'il bâtissait alors à Bokhara. Je ne pouvais donc recevoir aucun retour, puisque nous étions déjà récompensés au centuple par sa protection. Le Koush-Begey renferma l'instrument dans sa boîte avec toute la joie, toute la pétulance d'un enfant, et me dit qu'il allait sans le moindre retard la porter à Sa Majesté pour qu'elle appréciât la merveilleuse adresse de nos compatriotes. Dès lors, et surtout parce que nous n'avions pas feint qui nous étions, nous pûmes courir toute la ville en plein midi. Avec une conduite autre, nous aurions été contraints de ne sortir que la nuit comme les hibous.

Les soirs, j'avais l'habitude d'aller me promener au Régistan. C'est le nom d'une des plus vastes places de Bokhara, et dont le palais du roi forme un côté. A droite et à gauche sont de massifs bâtimens qui servent de colléges, et en face se trouve une belle fontaine ombragée par de grands arbres sous lesquels les désœuvrés et les nouvellistes se rassemblent autour des marchandises d'Asie et d'Europe qui sont exposées en vente dans ce lieu. Un étranger n'a qu'à s'y asseoir sur un banc pour connaître les Usbeks et les peuples divers qui composent la population de la ville. Il pourra y converser avec des habitans de la Perse, de la Turquie, de la Russie, de la Tartarie, de la Chine, de l'Inde et du Caboul. Il y rencontrera des Turcomans, des Calmouks et des Cosaques, nés dans les déserts environnans, aussi bien que des naturels de pays plus favorisés par la nature. Il y comparera les manières polies des sujets du *grand roi*, avec la grossièreté d'un Tartare vagabond. Il y verra des Usbeks de tous les États du Mawur-Oul-Nurh, et réfléchira d'après leur physionomie sur les changemens que le temps et les lieux opèrent parmi une race d'hommes. Les Usbeks de Bokhara ont tellement mêlé leur sang avec celui des Perses, qu'ils sont à peine reconnaissables comme Turcs ou comme Tartares. Ceux de la contrée avoisinante du Kokan sont moins changés; et les indigènes d'Orgunje, l'ancien

Kharasm, ont encore une dureté de traits qui leur est particulière. On peut les distinguer de tous les autres à leurs *tilpaks* ou bonnets en peau de brebis noire, hauts d'un pied. Une barbe rouge, des yeux gris, et un beau teint, attireront de temps à autre vos regards : dans ces cas, votre attention se sera fixée sur de pauvres Russes qui ont perdu leur liberté en même temps que leur patrie, et qui traînent à Bokhara la misérable vie de l'esclavage. Dans la foule qui passera devant vous, il y aura aussi des Chinois non moins infortunés, qui auront été contraints de couper leurs longs cheveux et de s'affubler la tête d'un turban; car ils feignent, ainsi que les Russes, de professer l'islamisme. Puis, viendra l'Hindou, dans un costume tout-à-fait étranger à son pays : un petit bonnet carré, un simple cordon pour ceinture, le distinguent des musulmans, et, comme ils vous le disent, empêchent qu'ils ne profanent les formules de salutations usitées dans leur langue en les adressant à un idolâtre. Sans aucune de ces marques distinctives, l'Indien se reconnaît à son air froid, au soin qu'il prend d'éviter tout rapport avec les nombreux étrangers qui l'environnent. Il ne fait compagnie qu'avec quelques individus dont la position est semblable à la sienne. Le juif montre quel il est par des signes aussi ostensibles que l'Hindou : il porte un costume un peu différent, avec un bonnet conique; mais rien dans

son extérieur ne saurait mieux dénoter son origine que les traits bien connus du peuple hébreu. Les Juifs de Bokhara, leurs femmes surtout, sont d'une beauté remarquable, et j'ai vu dans mes promenades plus d'une Rébecca dont la régularité de visage et la blancheur étaient encore relevées par de magnifiques cheveux noirs qui tombaient en boucles sur leurs joues et leurs épaules. Les individus appartenant à cette race sont au nombre d'environ quatre mille dans Bokhara, où ils reçoivent le même traitement que les Hindous; ils ont émigré de Meschid en Perse, et s'occupent principalement de la teinture des étoffes. Enfin, quelques Arméniens, qui de même sont costumés d'une manière différente, sont dans cette capitale les représentans de leurs compatriotes vagabonds. Mais, à ces exceptions près, on voit dans les bazars une masse de gens, beaux, bien faits, bien vêtus : ce sont les mahométans du Turkistan. Un énorme turban blanc et une pelisse de quelque couleur sombre qui en recouvre trois ou quatre autres du même genre, tel est leur costume ordinaire; mais le Régistan mène au palais, et les Usbeks se complaisent à paraître devant leur roi dans des habits de soie bigarrée, qui collectivement s'appellent un *udrus*, offrent les teintes les plus brillantes, et seraient insupportables pour tout autre individu qu'un Usbek. Certaines personnes de haut rang sont habillées de

brocard; et l'on peut distinguer parmi les chefs ceux qui jouissent d'une faveur particulière auprès du prince, puisque ceux-ci entrent à cheval dans le château, et que les autres descendent de leurs montures à la porte. Presque tous les habitans qui visitent le roi sont suivis d'un esclave; et quoique la plupart de ces esclaves soient Persans ou nés de Persans, ils ont une tournure qui leur est propre. On va jusqu'à dire que les trois quarts de la population de Bokhara se composent d'individus qui ne sont pas d'une *extraction libre*; en effet, des captifs qui sont amenés de Perse dans le Turkistan, il y en a peu à qui on permette de regagner leur patrie, et même il y en a beaucoup qui ne le désirent guère. Le plus grand nombre des habitans de Bokhara cheminent à cheval par les rues; mais tous, soit cavaliers, soit piétons, portent de grandes bottes, et ces derniers se pavanent sur des talons très élevés, en même temps que très étroits, avec lesquels il m'était difficile de marcher ou de me tenir debout. Ces talons ont un pouce et demi de hauteur, tandis que leur base est rétrécie des deux tiers: c'est la chaussure nationale des Usbeks. Quelques nobles seigneurs portent par-dessus la botte un soulier qu'ils ôtent avant d'entrer dans un appartement.

Je ne dois pas clore cette longue description sans parler des dames. D'ordinaire, on les rencontre sur des chevaux, qu'elles montent à la manière des

hommes; peu d'entre elles marchent, et toutes ont la tête enveloppée d'un capuchon noir. Personne ne doit leur adresser la parole, et si c'est une femme du harem du roi qui passe, on vous avertit de regarder dans une autre direction. Négligez-vous cet avertissement, vous recevez un coup sur la tête; si saintes sont les belles du saint Bokhara!

Le lecteur peut maintenant, je l'espère, se former une idée de l'apparence diverse que présentent les habitans de cette ville. Du matin au soir, la foule qui se presse sur le Régistan produit un vacarme sourd, et c'est avec surprise qu'on voit tant d'êtres humains se mouvoir. Au centre de la place, les fruits de la saison se vendent à l'ombre d'une natte carrée que soutient un seul bâton, et qui forme ainsi une espèce de parasol. On admire que les fruitières ne cessent jamais de servir leurs raisins, leurs melons, leurs abricots, leurs pêches, leurs poires, et leurs prunes, à une affluence d'acheteurs qui se succèdent toujours. C'est avec peine qu'on se fraie un passage à travers les rues, et encore faut-il à chaque instant courir le risque d'être écrasé par les chevaux ou les ânes. Ces derniers animaux sont d'une beauté rare, et ils allongent le trot, quoiqu'ils portent de fortes charges outre leurs conducteurs. Des chariots de construction légère vont et viennent aussi, car les rues sont assez larges pour leur permettre de circuler. Dans toutes

les parties du grand bazar, des gens préparent du thé, non dans des théières, mais dans de grandes cruches européennes, et le tiennent chaud par le moyen d'un tube de métal. L'amour des Bokharains pour le thé est, je crois, sans égal; car ils le boivent en tout temps, en tout lieu et d'une douzaine de manières ; avec ou sans sucre, avec ou sans crème, avec de la graisse, avec du sel, etc. A côté des vendeurs de ce breuvage brûlant, on peut acheter le *rahut-i-jan*, ou *les délices de la vie* : c'est le nom d'un *mélange de résiné et de glace pilée*. L'abondance de la glace est un des plus grands luxes de Bokhara; on en fait si ample provision l'hiver, qu'elle se vend tout l'été à un prix assez bas pour que, même les plus pauvres gens, puissent s'en procurer. Aussi, personne dans la capitale ne songe-t-il à boire de l'eau sans la glacer, et souvent on voit un mendiant qui achète de la glace en même temps qu'il proclame sa pauvreté et qu'il implore la compassion des passans. On se sent tout rafraîchi, quoique le thermomètre marque quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit, à la vue d'énormes monceaux de glace qui sont coloriés, élégamment façonnés, et empilés comme de la neige. Je n'en finirais pas, si j'avais à énumérer les diverses marchandises qui se débitent sur le Régistan; qu'il me suffise de dire qu'on y vend presque de tout : la joaillerie et la coutellerie d'Europe, le thé de la Chine, le sucre

de l'Inde, les épices de Manille, etc., etc. Il y a même des libraires dont les boutiques sont garnies de livres tartares et persans. Lorsqu'on quitte ces lieux bruyans le soir, et qu'on regagne les quartiers plus solitaires de la ville, peu à peu les magasins se ferment, et la population se porte vers les mosquées, que surmontent de belles coupoles et qui sont décorées de tous les simples ornemens permis par le mahométisme. Aux portes des colléges, qui généralement font face aux mosquées, on peut voir les étudians se reposer des travaux du jour; mais ils n'ont ni la gaîté, ni la jeunesse des élèves d'une université d'Europe. Ce sont pour la plupart de graves et froids vieillards, avec autant d'hypocrisie et non moins de vices que les jeunes gens des autres parties du monde. A la tombée de la nuit, tout le tumulte cesse; le tambour du roi bat, d'autres tambours y répondent de chaque coin de la ville, et passé une certaine heure, personne ne peut plus sortir sans lanterne. Par suite de ces mesures, la police se fait admirablement, et dans toutes les rues de grosses balles d'étoffe restent la nuit devant les boutiques, sans que jamais on les vole. Tout est silence jusqu'au matin, et alors le tapage recommence dans le Régistan. Pour ouvrir la journée, on prépare, on boit du thé; et des centaines de petits paysans et d'ânes chargés de lait traversent la foule. Le lait se vend dans de petits

pots au-dessus desquels monte la crème : un garçon de douze ans porte au marché vingt ou trente de ces pots, suspendus les uns au bout des autres à un bâton qu'il tient sur son épaule. Quel que soit le nombre qui en arrive des campagnes environnantes, ils disparaissent bientôt parmi la population de cette grande cité.

Le premier samedi de notre résidence à Bokhara, je visitai le bazar aux esclaves, où il y a marché tous les samedis matin. Les Usbeks abandonnent toutes leurs affaires aux soins de leurs esclaves, qui sont principalement amenés de Perse par les Turcomans. Dans le bazar en question, trente ou quarante boutiques sont destinées à recevoir ces malheureuses créatures. Là, on les examine comme des bestiaux, avec cette seule différence qu'elles peuvent donner elles-mêmes aux acquéreurs les renseignemens qu'ils désirent. Le jour de ma visite, il n'y avait en vente que six infortunés; je pus cependant être témoin de la manière dont ils se vendent. On les interroge d'abord sur leur lignage et sur leur capture; on leur demande s'ils sont mahométans, je veux dire sounis. La question est toujours adressée sous cette forme; car les Usbeks ne regardent pas un shiah comme un vrai croyant. A leurs yeux, de même qu'à ceux des premiers chrétiens, un sectaire est plus odieux qu'un infidèle. Lorsque le chaland s'est assuré que l'esclave dont il a envie est

un kaffir, il lui examine le corps, prend surtout garde qu'il ne soit pas atteint de la lèpre, maladie si commune dans le Turkistan, puis en débat le prix. Trois jeunes Persans étaient en vente à trente tillas[1] d'or la pièce, et je fus très surpris de voir combien ces pauvres diables semblaient peu attristés de leur sort. Les esclaves qui approvisionnent le marché de Bokhara viennent principalement d'Orgunjé. On y vend aussi des Russes et des Chinois, mais en petit nombre. L'âme d'un Européen se révolte à cet odieux trafic; mais les Usbeks ne conçoivent aucune idée pareille : ils croient rendre service à un Persan, lorsqu'ils l'achètent et qu'ils le font renoncer à ses opinions hérétiques.

Dans le cours de la même matinée, il m'arriva de traverser le Régistan, et la première chose qui attira mes regards sur cette place, fut le châtiment public qu'on infligeait à ceux des habitans qui, la veille, avaient commis quelque infraction aux lois de Mahomet. Ils étaient au nombre de cinq, quatre grandes personnes qu'on avait trouvées endormies à l'heure des prières, et un enfant qui avait fumé dans la rue. Ils étaient tous attachés les uns aux autres, et le jeune homme marchait le premier, tenant sa pipe dans sa main. Un officier de police suivait avec un grand fouet, et tout en les fustigeant, criait à la foule : « Voyez, fidèles musulmans, voyez

[1] 200 roupies, ou 20 livres sterling.

la position des violateurs de la sainte loi! » Jamais, cependant, il n'y eut tant d'absurdes contradictions entre la pratique et la théorie de la religion qu'à Bokhara. On peut sans se cacher y acheter du tabac et les appareils pour le fumer; si néanmoins vous êtes surpris fumant en public, sur-le-champ on vous mène devant le cadi, on vous passe par les verges, ou bien on vous promène sur un dromadaire, la figure noircie, pour servir d'avertissement aux autres. Qu'on vous voie un vendredi tuer un pigeon à la chasse, on vous happe, on vous conduit par la ville monté sur un chameau et avec l'oiseau mort autour du cou. Enfin, pour peu qu'on vous rencontre dans les rues pendant les prières, et qu'il soit prouvé que cette négligence est chez vous une habitude, vous êtes condamné à l'amende et à la prison. D'autre part, on tolère que des bandes de gens infâmes courent la ville chaque soir pour chercher des plaisirs aussi contraires au Koran qu'à la nature!

Les Hindous, qui semblent regarder les Anglais comme leurs supérieurs naturels, recherchaient toujours notre amitié. Ils nous visitaient dans tous les pays que nous traversions, et ne voulaient jamais parler d'autre langue que la leur, ce qui établissait une espèce de lien entre eux et nous. Ceux de Bokhara, au nombre d'environ trois cents, paraissaient y trouver assez de tolérance pour vivre

heureux. On pourrait néanmoins les croire persécutés, quand on vient à savoir combien ils sont peu libres. Par exemple, ils ne peuvent ni construire de temples, ni élever d'idoles, ni faire de processions; ils ne vont pas à cheval dans l'enceinte des murs de la ville, et doivent porter un habillement particulier. Il ne faut jamais que sous aucun prétexte ils injurient ou maltraitent un musulman. Il ne leur est pas permis d'acheter de femmes esclaves; car un infidèle souillerait une vraie croyante. Quand le roi passe dans le quartier où est situé le caravanserail qu'ils habitent, ils sont obligés de se ranger en ligne sur son chemin, et de lui souhaiter bonheur et santé. Quand ils sont à cheval en dehors de la ville, et qu'ils rencontrent ou Sa Majesté ou le cadi [1], ils sont forcés de mettre pied à terre. Il leur est défendu d'amener leurs familles au-delà de l'Oxus. Enfin, ils paient la *jezyu*, ou capitation, qui varie de quatre à huit roupies par an; mais cet impôt leur est commun avec tous les autres étrangers qui ne professent pas l'islamisme. Moyennant ces sacrifices, les Hindous de Bokhara vivent sans être molestés, et dans tous leurs procès, devant tous les juges, ils obtiennent aussi bonne justice que les mahométans. Je n'ai pas ouï dire qu'on les contraignît jamais à embrasser la religion du prophète, quoique trois ou quatre individus aient

[1] *Cazee*, dit le texte.

changé de croyance dans le cours des trois ou quatre dernières années. La conduite de ces gens est tout-à-fait sage et réglée, et si on les jugeait par la gravité de leur physionomie, on croirait que toute leur tribu a renoncé au rire. Eux-mêmes, quoiqu'ils puissent nous paraître opprimés, vantent très haut leurs priviléges, et se félicitent de la promptitude avec laquelle ils peuvent toujours réaliser des fonds, bien qu'il leur faille pour cela sacrifier leurs préjugés. Les Usbeks, et même tous les musulmans, s'avouent *vaincus par l'industrie commerciale* des Hindous qui, pour arriver au gain le plus chétif, engagent les capitaux les plus considérables.

La maison dans laquelle nous logions était excessivement petite, et les voisins pouvaient nous y voir de tous les côtés; mais pour ma part je ne m'en plaindrai pas, car ce fut une occasion d'examiner à mon aise, avantage fort rare, une de ces fameuses beautés du Turkistan, une charmante jeune dame qui se promenait sur un des balcons environnans, et que sa curiosité poussait quelquefois à lancer un furtif regard vers les Féringis. Elle était délicieusement jolie, sauf qu'elle avait les dents tout-à-fait noires; mais telle est la mode du pays. Toutes les femmes de Bokhara s'y soumettent; elles tressent leurs cheveux et les laissent ainsi retomber sur leurs épaules. Leur costume diffère peu de celui des hommes : elles portent les mêmes pelisses, sinon

que les deux manches, au lieu d'être employées comme telles, sont retournées et attachées par-derrière. Même pour demeurer au logis, elles chaussent d'énormes bottes à l'écuyère faites en velours et chargées d'ornemens. C'est, il en faut convenir, un goût étrange, que pour se tenir renfermées chez elles du soir au matin, elles aiment à être bottées de la sorte, comme si elles allaient partir pour un voyage. Sur la tête, elles ont un énorme turban d'étoffe blanche, et un voile cache toujours leur figure, de sorte qu'on ignore si jamais elles rougissent de modestie. L'occupation qui dans des pays plus favorisés réclame la majeure partie du temps des femmes, la toilette, pour l'appeler par son nom, est complétement inconnue à Bokhara. Un homme peut y tuer son voisin, s'il l'aperçoit à une fenêtre avant ou après certaine heure. L'assassinat suit toujours le soupçon; car les lois du Koran qui concernent le beau sexe sont sévèrement exécutées. Mais si la jalousie est une passion que les habitans connaissent peu, elle est remplacée par un vice cent fois plus ignoble et plus infâme.

Pendant ma résidence à Caboul, je m'étais souvent permis les délices du bain, selon l'usage des Orientaux. Je me donnai plusieurs fois le même plaisir à Bokhara; mais je n'y étais reçu que dans certains établissemens, car les prêtres assuraient

que l'eau des autres se changerait en sang, si elle était souillée par une femme ou par un infidèle. On sait qu'un bain à l'orientale ne consiste pas à rester plus ou moins long-temps immobile dans une baignoire; mais vous vous étendez de toute votre longueur, et avec une brosse assez rude, on vous frotte, on vous bouchonne des pieds à la tête. Si l'opération est singulière, elle a du moins pour effet d'enlever la fatigue comme par enchantement. Les bains de Bokhara sont très spacieux. Un grand nombre de petites chambres voûtées entourent une grande salle circulaire, et sont chauffées à différentes températures. Pendant le jour, la lumière est admise par les verres de couleur qui forment le large dôme; et la nuit, une seule lampe intérieure suffit pour éclairer toutes les cellules. La portion de la circonférence qui regarde la Mecque est convertie en une mosquée où le voluptueux musulman peut offrir ses prières, tandis qu'il jouit d'une des félicités promises dans le paradis de son prophète. Il y a dix-huit établissemens de bains à Bokhara; quelques-uns sont de très large dimension, mais tous donnent, terme moyen, à leurs propriétaires, un revenu annuel de 150 tillas, ou de 1000 roupies. C'est un fait qui peut servir à évaluer le nombre des habitans. Chaque individu paie pour se baigner dix pièces d'une monnaie de cuivre dont il faut cent trente-cinq pour faire une roupie. Cent personnes

à peu près se baignent donc pour un tilla, et 150 tillas seront versés à chaque bain par quinze mille baigneurs. Dix-huit bains formeront ainsi un total de deux cent soixante-dix mille habitans, qui par année jouissent d'un tel luxe. Mais les bains ne sont fréquentés que pendant six mois, pendant l'hiver et l'automne, et les gens des classes pauvres n'y mettent jamais les pieds.

Dans mes diverses promenades à travers la ville, je n'oubliai pas d'aller de temps à autre présenter mes respects au ministre, comme il m'en avait prié, et au bout de dix jours, le docteur Gérard fut suffisamment remis pour y venir avec moi. Le vizir le questionna beaucoup sur la préparation de certaines médecines et de certains emplâtres. A mesure que nous approchions de l'Europe, les pays qui se présentaient à nos pas devenaient plus civilisés, puisque le haut personnage à qui nous avions affaire tirait du quinine et d'autres remèdes de Constantinople. Pendant notre visite, il ne cessa point d'expédier les affaires de sa charge, et nous le vîmes lever des taxes sur les marchands, qui sont très libéralement traités dans cet état. On apporte les pièces d'étoffe, on les compte, et chaque quarantième pièce est retenue pour l'acquittement des droits; de façon que le marchand n'a aucune somme à débourser. Un musulman même n'a besoin que de jurer par le nom de son prophète, de

se tirer la barbe et de déclarer qu'il est pauvre, pour être exempté de toute contribution. Mais malgré mon vif désir de juger avec faveur les Asiatiques, malgré que mes opinions à leur égard se soient améliorées à mesure que je les ai davantage connus, j'ai acquis la preuve qu'ils mentent sans scrupule. J'ai donc peur qu'ils jurent un peu légèrement de leur pauvreté. Au reste, on ne saurait encourager le commerce avec plus de zèle que les souverains de Bokhara. Pendant le règne des derniers monarques, les droits sur les marchandises, comme d'après le système des douanes britanniques, n'étaient pas acquittés avant qu'elles fussent vendues. Le vizir, en cette occasion, causa longtemps avec nous des objets dont notre pays et le sien pourraient trafiquer; il nous assura qu'il formait chaque jour des vœux pour que des relations plus étendues s'établissent entre ses compatriotes et les nôtres; enfin, il me pria de revenir moi-même à Bokhara en qualité d'agent commercial, et de vouloir bien lui apporter une bonne paire de lunettes pour son usage. A la suite de cette conversation, une si parfaite intelligence semblait régner entre nous, que je crus pouvoir en profiter pour témoigner au ministre combien nous étions curieux d'offrir nos hommages au roi en personne; mais, à ce qu'il paraît, le ministre eut peur que nous ne fussions chargés de communiquer à son maître des

choses dont nous désirions ne pas l'instruire lui-même, et il refusa d'acquiescer à notre requête.

J'avais cependant mis dans ma tête que je verrais Sa Majesté en personne; en conséquence, je me postai, le vendredi suivant, à midi, sur le chemin de la grande mosquée, qui fut bâtie par Timour-lane[1], et toute la cour défila devant moi, revenant d'assister aux prières publiques. Le roi paraissait âgé de trente ans, et n'avait pas une physionomie prévenante; ses yeux étaient petits, son visage maigre et pâle. Il était ce jour-là simplement vêtu d'une robe de soie et coiffé d'un turban blanc; mais il ajoute quelquefois à sa coiffure une aigrette de plumes ornée de diamans. On portait un magnifique exemplaire du Koran devant lui, et il était non-seulement précédé, mais encore suivi par deux massiers à masses d'or, qui criaient en turc : « Priez Dieu que le commandeur des fidèles agisse justement! » Sa suite ne se composait que d'une centaine de personnes, qui avaient pour vêtemens des robes de brocard russe, et à leur ceinture des sabres; je devrais plutôt dire des couteaux tout couverts d'or, grande marque de distinction dans le pays. Les habitans se rangeaient à droite et à gauche à mesure que le cortége avançait, pour lui laisser le passage, en se tirant la barbe, souhaitant au prince mille prospérités. Je fis de même que les autres.

[1] Tamerlan.

La vie de ce roi est moins enviable que celle des plus simples particuliers. L'eau qu'il boit, on l'apporte de la rivière dans des outres hermétiquement closes et soigneusement cachetées, que deux officiers de police surveillent pendant toute la durée du trajet. Le vizir les ouvre de sa propre main; il les fait d'abord goûter à ses gens, les goûte lui-même, puis les cachette de nouveau et les envoie à son maître. La nourriture quotidienne de Sa Majesté subit pareille épreuve: le ministre en mange et en donne aux personnes qui l'entourent; ils attendent une heure pour juger de l'effet qu'elle produira sur eux, et alors ils l'envoient renfermée dans une boîte. Cette boîte a deux clefs dont l'une reste toujours entre les mains du roi, et l'autre entre celles du vizir. Les fruits, les confitures, enfin toute espèce d'alimens, sont soumis au même examen; de façon que le pauvre roi des Usbeks me semble ne jamais ni manger chaud ni boire frais. C'est qu'il n'y a rien dans ce pays de plus commun que les empoisonnemens, et on soupçonne que Sa Majesté elle-même n'est parvenue au trône qu'elle occupe aujourd'hui qu'en distribuant avec beaucoup de générosité les doses de poison autour d'elle. Un jour, un indigène me présenta des figues; j'en pris une et la croquai sur-le-champ pour lui montrer que j'appréciais son cadeau. L'individu me gronda beaucoup de l'avoir fait, et me recommanda d'être plus

prudent à l'avenir, « parce que, disait-il, on devait toujours commencer par offrir au donateur un peu de son don. S'il en mangeait, on pouvait alors en toute sûreté suivre son exemple. »

Durant notre séjour à Bokhara, tous les habitans, soit Russes, soit Hindous, soit Usbeks, comme aussi tous les marchands de l'Afghanistan et du Caboul, recherchèrent notre société; ils étaient heureusement fort communicatifs, de manière que ne pouvant pas écrire, nous passions le temps à causer sans nous ennuyer trop. Les Usbeks surtout sont des gens simples, avec qui on fait promptement connaissance; mais ils parlent d'un ton de voix singulier, comme s'ils vous méprisaient, ou qu'ils fussent en colère contre vous; ils ne saluaient jamais avec aucune des formules usitées parmi les musulmans, mais semblaient avoir d'autres phrases appropriées au même usage dont les plus communes sont : « Puissent vos richesses augmenter! Puisse votre vie être longue! » Néanmoins ils récitaient toujours le *fatha*, c'est-à-dire une prière tirée du Koran, étendaient les mains et se tiraient la barbe, ce en quoi nous les imitions, avant de s'asseoir avec nous. Beaucoup de nos visiteurs se montraient à la vérité soupçonneux de notre caractère, mais cependant ne témoignaient pas la moindre répugnance à converser sur tous les sujets, depuis la politique de leur roi jusqu'à l'état de leurs marchés. Simples

gens! ils s'imaginent qu'un espion mesurerait leurs forts et leurs murailles, et ne conçoivent pas ce que vaut souvent une conversation. Le plus intime peut-être de nos nouveaux amis, c'était notre hôte, un négociant usbek nommé Mukhsoum, qui trafiquait avec Yarkund. Chaque jour il nous rendait visite, et d'ordinaire amenait avec lui quelques personnes. Il causait sans se faire prier, et il nous donna beaucoup d'utiles renseignemens. Un jour, lorsque notre intimité me parut assez grande, je l'interrogeai minutieusement sur les revenus et les ressources de Bokhara, sur l'étendue et la puissance du Turkistan, et il m'arriva d'ouvrir en sa présence une carte de la contrée. Il répondit à toutes mes questions; puis, me priant de refermer la carte, il me conseilla de ne plus montrer dorénavant un tel papier dans Bokhara, parce que le roi était entouré d'innombrables espions, et que la chose pourrait nous attirer de graves embarras. Quant à lui, il continua ses visites et ses entretiens avec la même liberté qu'auparavant. Le matin que nous arrivâmes à la ville, le chef du caravanserail refusa de nous recevoir, attendu que nous n'avions aucun titre, en d'autres termes, que nous n'étions ni marchands ni ambassadeurs; mais cet homme nous loua obligeamment sa maison. D'abord, il en avait été fort blâmé par ses voisins, fort effrayé par ses amis, et lui-même tremblait du risque auquel il s'était exposé; mais

bientôt le chef du caravanserail baissa la tête de honte, notre hôte gagna notre affection, tous ses voisins mendièrent sa faveur pour nous être présentés, et nous eûmes une véritable cour.

Après avoir si long-temps parlé des habitans, parlons un peu de la ville elle-même. La tradition du pays fait remonter la fondation de Bokhara à l'époque de Sikunder-Zoulkurnaen, c'est-à-dire d'Alexandre-le-Grand; et, il faut l'avouer, la géographie de la contrée porte à croire que cette cité exista dans les temps les plus reculés. Un sol fertile, arrosé par un ruisseau et entouré par un désert, était pour les indigènes comme un havre pour le marin. Bokhara s'élève au milieu de jardins et d'arbres qui empêchent qu'on ne l'aperçoive de loin. C'est un délicieux séjour, et le climat y est fort salubre; mais je ne puis accorder aux géographes arabes que ce soit le paradis du monde. Ferdousy, le grand poète persan, dit « que quand le roi vit le Mawuroulnhur, il vit un monde de cités. » Comparativement à l'Arabie et aux plaines de la Perse, ce peut être vrai; mais certains bords des rivières de l'Inde ont même richesse, même beauté, même fertilité. La circonférence de Bokhara excède huit milles anglais; sa forme est celle d'un triangle, et il est entouré d'un mur de terre haut de vingt pieds, percé de douze portes. Ces portes, selon la coutume de l'Orient, sont nommées d'après les villes et les lieux où elles con-

duisent. Peu de grands édifices se voient du dehors; mais quand le voyageur a pénétré dans l'intérieur, il chemine parmi de beaux bazars à arcades bâtis en briques, et reconnaît que chaque genre de commerce a son quartier dans la ville. Ici, les marchands d'indiennes; là, les fabricans de chaussure; de ce côté, les soieries; de cet autre, les draps. De toutes parts on rencontre de lourds et massifs bâtimens, des colléges, des mosquées ou de grands minarets. Une vingtaine de caravanserails contiennent les marchands des différentes nations; et cinquante fontaines, cinquante bassins, les unes et les autres construits en pierres de taille, fournissent de l'eau à l'innombrable population. La ville est en outre traversée par un canal ombragé de mûriers qui amène dans ses murs une partie de la rivière de Samarcand; et il y a une croyance populaire qui mérite d'être mentionnée, que le plus haut minaret de Bokhara, qui atteint cent cinquante pieds d'élévation, est de niveau avec la fameuse capitale de Timour. Mais, malgré son canal et ses fontaines, Bokhara n'est qu'imparfaitement approvisionné d'eau; car la rivière est distante d'environ six milles, et le canal n'est ouvert qu'une fois tous les quinze jours; en été, les habitans sont souvent privés de bonne eau pendant des mois, et il y en avait deux que le canal était à sec quand nous arrivâmes à Bokhara. La neige n'avait pas fondu dans

les montagnes de Samarcand, et la rivière de ce nom est si peu considérable qu'elle était épuisée avant de parvenir à la capitale du Turkistan. La distribution de cet élément nécessaire à la vie devient donc un objet d'importance majeure, et un officier du gouvernement y veille d'une manière spéciale. En somme, l'eau est mauvaise, et les habitans vous diront qu'elle occasione le *ver de Guinée,* maladie affreuse qui règne toujours parmi eux. La population de Bokhara peut s'élever à cent cinquante mille âmes, car il n'y a presque point de cimetières ni de jardins dans l'intérieur des murs. A l'exception des édifices publics, la plupart des maisons sont petites et n'ont qu'un étage. On en remarque cependant qui dans le nombre se distinguent par leur grandeur et leur beauté : ainsi nous en vîmes quelques-unes dont les murailles étaient revêtues de stuc et couvertes de jolies peintures ; quelques autres qui avaient des arcades gothiques ornées de dorures ; et en général les appartemens étaient élégans et commodes. Les habitations ordinaires sont construites en briques séchées au soleil, soutenues par une charpente, et toutes ont le toit plat. Dans une ville d'Orient une maison n'a jamais de vue, car elle est ceinte de chaque côté par de hauts murs. Le plus grand édifice de Bokhara est une mosquée qui occupe un emplacement d'environ trois cents pieds carrés, et dont le dôme en a cent d'élévation. La

toiture est en tuiles émaillées d'un bleu d'azur, et offre un aspect tout-à-fait splendide. C'est un monument d'une certaine antiquité, puisque la coupole qu'avait ébranlée un tremblement de terre fut réparée par l'illustre Timour. A cette mosquée tient un immense minaret élevé l'an 542 de l'hégire. Il est en briques, mais ces briques sont disposées de manière à former les plus ingénieux dessins. Les criminels condamnés à mort sont précipités de cette tour; et personne autre que le chef des prêtres ne peut monter au sommet, crainte que de là on ne plonge dans les appartemens des différentes maisons de la ville où se tiennent les femmes : encore le grand-prêtre ne doit-il user de son privilége que le vendredi pour appeler les fidèles à la prière. Le plus beau bâtiment de Bokhara est un collége du roi Abdoulla. Les sentences tirées du Koran qu'on lit au-dessus d'une immense arcade sous laquelle est la porte, sont écrites en belles lettres hautes au moins de deux pieds, que forment des plaques d'un magnifique émail. La plupart des dômes de la ville sont recouverts de plaques pareilles, et à leur faîte nichent des multitudes de *luglugs*, espèce de grues, oiseaux de passage qui fréquentent le pays et que le peuple regarde comme de bon augure. Quiconque aura le malheur de dire que les murailles de Bokhara, cette ville à laquelle on donne l'épithète de sainte, ne sont pas droites, passera dans

l'esprit des habitans pour un infidèle. Néanmoins, et malgré la bizarrerie du fait, l'architecture y est si défectueuse que je doute qu'on puisse trouver un seul pan de mur perpendiculaire au sol; mais les indigènes ont tellement de vénération pour leur ville, qu'ils assurent que dans toutes les autres parties du globe la lumière descend sur la terre, tandis qu'elle s'élève du saint Bokhara. Cette capitale fut détruite par Gengis-Khan, et faillit l'être une seconde fois par Hulakou, son petit-fils. On raconte une anecdote assez curieuse, au sujet des négociations qui eurent lieu avec ce dernier conquérant, pour qu'il n'exécutât point ses projets de destruction. Les Bokharains lui députèrent un jeune garçon plein de sagesse, accompagné d'un chameau et d'une chèvre. Quand il parut devant Hulakou, celui-ci demanda pourquoi on avait choisi comme ambassadeur un pareil bambin. « N'est-ce que de la grosseur qu'il vous faut? répliqua l'enfant, voici un chameau. Ou bien, n'est-ce que de la barbe? voici une chèvre... Mais si vous voulez de la raison, écoutez-moi. » Le prince écouta le jeune envoyé, et reconnut la sagesse de ses paroles; il épargna la ville, la protégea, et permit même qu'on en augmentât les fortifications. Les murailles actuelles ont été construites par Ruheim-Khan à l'époque de Nadir.

Je ne manquai pas de profiter un jour de la connaissance de ce prêtre avec qui j'étais venu de

Kurshey, pour visiter son collége, qui était dans Bokhara un des principaux établissemens de ce genre, et il me donna sur ces institutions tous les détails que je pouvais désirer. Elles sont au nombre de trois cent soixante-six dans la ville, les unes grandes, les autres petites; les unes contenant de soixante-dix à quatre-vingts élèves, les autres seulement une vingtaine et même une dizaine. Les colléges sont bâtis dans le style des caravanserails; c'est un bâtiment carré que forme une quantité de petites cellules ouvrant sur une cour intérieure, et appelées *houjrus*, qui se vendent séparément et qui valent de 16 à 30 tillas. Le professeur et les élèves touchent chaque année un traitement fixe. Les colléges sont en effet bien dotés; tous les bazars et tous les bains de la ville, ainsi que la plupart des champs qui l'environnent, ont été acquis en conséquence par de pieux individus. La loi, en outre, affecte aux besoins de l'église les revenus de la contrée; un quart de la somme est dépensé à cet effet dans Bokhara même, et les prêtres partagent aussi les droits de douanes. Dans les colléges on trouve des gens de toutes les contrées voisines, excepté de la Perse; et il y a autant de vieux que de jeunes élèves. Après sept ou huit ans d'étude, ils retournent dans leur pays avec un plus ou moins gros bagage de science et de réputation; mais quelques-uns demeurent le reste de leur vie à Bokhara.

La possession d'une cellule donne à l'étudiant qui l'occupe la propriété d'une partie des rentes qui forment la dotation de l'établissement; mais comme cette pension n'est pas suffisante, les colléges sont fermés la moitié de l'année par ordre du roi, pour que les individus qui les habitent aillent travailler aux champs, et gagner ainsi de quoi vivre. Les étudians peuvent se marier, mais non pas amener leurs femmes dans les édifices où ils logent eux-mêmes. Quand c'est la saison des études, les classes durent depuis le matin jusqu'au soir; le professeur ne s'absente jamais; en sa présence ses disciples discutent des points de théologie, et il dirige leurs débats. Quelqu'un dit, par exemple : « Prouvons qu'il y a un Dieu ! » Et alors quatre ou cinq cents preuves arrivent successivement. Il en est de même pour tout autre sujet; mais tous les autres sujets sont théologiques, car les élèves ne songent absolument qu'à la religion et ignorent tout-à-fait l'histoire, même de leur patrie. Jamais fainéans qui se valussent mieux les uns les autres ne furent ensemble réunis; c'est une bande de gens qui ne voient dans l'exercice de leur religion que certaines prières à réciter; mais qui ont beaucoup d'amour-propre et plus encore de vanité.

J'ai déjà dit avec quelle rigueur la loi mahométane s'exécutait à Bokhara; quelques faits qui le démontrent méritent d'être cités. Ainsi, me dit-on,

il y a dix ou douze ans, une personne qui avait violé la loi se rendit au palais, déclara son crime au monarque qui régnait alors, et lui demanda justice d'après le Koran. La singularité d'un individu se plaçant comme son accusateur le fit prendre pour un fou, et le roi ordonna qu'on le mît à la porte. L'homme revint le jour suivant conter la même histoire, et fut de nouveau chassé. Il se présenta une troisième fois au palais, confessa encore sa faute, et reprocha au prince sa nonchalance à rendre la justice; d'où *il résulterait que lui*, comme vrai croyant, au lieu d'être puni en ce monde le serait dans l'autre. Piqué d'amour-propre et touché de commisération, le roi fit assembler l'uléma, qui est un tribunal de prêtres; ce tribunal, ainsi que le coupable s'y était attendu, porta contre lui la peine capitale, et ordonna qu'il serait lapidé. L'exécution de la sentence ne fut pas différée d'un instant. Se tournant donc le visage vers la Mecque et se couvrant la tête de sa robe, le bon musulman s'écria : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète! » puis attendit son sort. Le roi était présent et jeta lui-même la première pierre; mais il avait recommandé à ses satellites de laisser échapper le pauvre diable, s'il essayait de s'enfuir; mais il ne le tenta pas, et au bout de quelque temps il rendit le dernier soupir. Le monarque versa des larmes sur le cadavre, ordonna qu'il fût lavé et enseveli, se ren-

dit en personne au lieu de la sépulture, y lut le service funèbre, et garda un long chagrin de cette aventure. Un incident du même genre arriva l'année de notre séjour à Bokhara. Un fils qui avait maudit sa mère, alla devant les juges, s'accusa lui-même et demanda justice. La mère suppliait qu'on fît grâce à cet insensé, le fils suppliait au contraire qu'on lui infligeât le châtiment qu'il avait mérité. L'uléma le condamna donc à mort, et il fut exécuté comme un criminel sur la place publique. Naguère, un marchand avait importé de la Chine *quelques peintures sur porcelaine*; on les brisa sur-le-champ, parce que les lois mahométanes défendent d'imiter la ressemblance d'aucune des choses d'ici-bas; mais l'état lui en remboursa la valeur. Ces peuples ont en certains cas de singulières notions de justice. Un Afghan vola dans un caravanserail, et on décréta qu'il mourrait. Comme néanmoins il était étranger, il put légalement conserver la vie moyennant une certaine somme, et à condition qu'il sortirait de la ville. Mais avant que l'affaire fût définitivement arrangée, un second vol fut commis par une bande d'individus qui appartenaient à la même nation; le clergé les condamna aussi à mort, et pensant que la punition du premier coupable et celle des autres seraient un exemple plus terrible et plus salutaire, il restitua le prix du sang, rétracta le pardon, et exécuta tous les voleurs.

C'est une opinion généralement reçue en Europe que l'Asie centrale fut autrefois le siége de la civilisation et de la littérature. Rien pourtant ne me semble plus faux. En effet, au sixième siècle par exemple, quand Alaric et Attila envahirent l'empire romain, personne n'ignore qu'ils étaient absolument étrangers aux arts et aux lettres. Dans le huitième, quand les Califes les soumirent à leur joug, je ne sache pas que les indigènes de cette portion de l'Asie fussent plus lettrés. Dans le dixième, quand les mêmes régions donnèrent naissance à la race des rois *Seljoucides*[1], les naturels étaient encore bergers et embrassaient la religion de l'islamisme que les califes étaient parvenus à implanter solidement parmi eux. Les irruptions de Gengis, au treizième siècle, nous présentent une horde de barbares, et dans le suivant, sous Timour, ce destructeur impitoyable, nous ne voyons pas qu'on se soit beaucoup civilisé. Toutes ces incursions furent entreprises par des peuples plongés dans la barbarie, et ce n'est qu'après la mort de Timour que les lettres commencèrent à fleurir dans le centre de l'Asie. L'astronome Ulug-Beg a immortalisé Samarcand, et peut-être tira-t-il sa science de Bactres; mais les Arabes étaient déjà, dans des temps fort reculés, célèbres par leurs connaissances astronomiques : nous pouvons donc avec plus de probabilité attri-

[1] Seljukian.

buer les premiers progrès de l'astronomie à ce peuple qui inonda la contrée mille ans après les Macédoniens. Postérieurement à la maison de Timour, eut lieu l'inondation d'une autre tribu, de la tribu des Usbeks qui partit de la même région qu'Attila et Gengis; et ils ont été aussi barbares que leurs prédécesseurs des dix derniers siècles. Néanmoins, aux jours de Baber, brille une constellation de poètes assez remarquables, car il nous initie lui-même à l'esprit du temps par les pièces de vers dont il a entremêlé son ouvrage. Il semblerait que ces dispositions poétiques se sont entretenues dans la nation jusqu'à une époque très récente; mais aujourd'hui, j'en ai peur, aujourd'hui que les rois remplissent les devoirs d'un prêtre et non d'un monarque, lisent les prières d'usage auprès des morts, discutent dans les mosquées, enseignent dans les colléges, et passent le reste de leur temps en méditations religieuses, le bigotisme a tué toute poésie.

Avec la permission du vizir, nous allâmes un jour visiter le tombeau d'un saint de grand renom, appelé *Bhawa-Dein,* qui est situé à quelques milles de Bokhara sur la route de Samarcand. Chemin faisant, je pensais bien plutôt à cette dernière ville qu'à saint Bhawa-Dein; mais je ne jugeai pas prudent de demander, avec notre caractère douteux, la permission de nous y transporter. Elle n'est éloignée de Bokhara que de cent vingt milles, et à Kurshey

nous n'en avions été qu'à deux journées de marche. Il fallut alors nous contenter de connaître par ouï-dire cette antique cité, dont l'existence remonte sans aucun doute à l'époque d'Alexandre. C'était la capitale de Timour, et les princes de sa maison y passaient leurs hivers. Dans tout le monde habitable, dit Baber, il y a peu de cités aussi agréablement situées que Samarcand. Cette ancienne capitale a beaucoup perdu de sa grandeur; elle est devenue une ville de province qui compte huit mille, au plus dix mille habitans; des jardins et des champs occupent la place de ses rues et de ses mosquées; mais elle est encore l'objet d'une extrême vénération pour le peuple. Tant qu'un roi de Bokhara ne l'a point annexée à son empire, il n'est pas regardé comme un souverain légitime : lorsqu'un monarque abandonne le trône pour quelque motif que ce soit, le premier soin de son successeur est de devenir maître de Samarcand. Plusieurs édifices subsistent encore, et montrent quelle fut autrefois sa splendeur. Trois colléges y sont intacts, et le plus beau des trois formait l'observatoire du fameux Ulug-Beg. Les murs en sont couverts d'ornemens de bronze, et les briques dont il est construit émaillées ou peintes. Je ne pus rien apprendre au sujet de l'obélisque qu'il érigea, sauf cette tradition toute crue que le monument fut bâti brique à brique pendant que les heures sonnaient. Il y a un autre col-

lége, appelé *Sheredar,* d'une belle architecture. Le sépulcre de Timour et de sa famille n'a point été détruit, et les cendres de l'empereur reposent sous un dôme élevé dont les murs sont richement décorés d'agates. La position de Samarcand a été avec raison vantée par les Asiatiques, puisqu'il est situé près de basses montagnes dans une contrée qui partout ailleurs est plane et unie. On nous a assuré que le premier papier avait été fabriqué à Samarcand; quel changement! on tire maintenant cet article de Russie. Nous fûmes bientôt arrivés au tombeau de ce Bahwa-Dein Nukhsbund, un des plus grands saints de l'Asie, lequel fleurissait du temps de Timour. Deux pèlerinages à ce tombeau peuvent, dit-on, remplacer même le voyage à la Mecque. Il s'y tient chaque semaine un marché dans le voisinage, et nous rencontrâmes sur la route de nombreux Bokharains qui, montés sur leurs ânes, s'en allaient faire leurs dévotions. Le sépulcre n'a rien de remarquable en lui-même; c'est une haute plate-forme, près de laquelle sont une belle mosquée et un vaste collége. Chaque pèlerin se promène intérieurement autour du sépulcre et baise les inscriptions qui en indiquent la consécration et la date. Il est fort richement doté, et les descendans du saint sont chargés de l'entretenir : nous y entrâmes nous-mêmes sans plus de cérémonie que de laisser nos babouches à la porte. Je remarquai que ce monu-

ment, comme la plupart de ceux du même genre que j'ai vus dans mon voyage, était orné des cornes de tous les béliers qu'on y avait sacrifiés. Elles sont, dit-on, des signes de force; et c'est peut-être à cette coutume que nous devons le titre de *zulkurmen* ou *porte-cornes* donné à Alexandre-le-Grand; mais qu'on n'oublie pas néanmoins qu'il en portait comme fils de Jupiter-Ammon.

A vingt-cinq milles nord-ouest de Bokhara, et sur le bord du désert, gisent les ruines d'une ville antique appelée *Khojuoban.* A la vérité, la tradition ne la fait remonter qu'au règne du calife Omar; mais cela ne prouve rien, car les mahométans ne remontent guère plus loin que l'ère de leur prophète. On trouve de nombreuses pièces de monnaie dans le voisinage de cette ville, et je fus assez heureux pour en recueillir plusieurs qui se sont trouvées être des monarques de Bactres. Elles sont d'argent et presque aussi larges que des demi-couronnes: d'un côté elles portent pour effigie une tête humaine, et sur le revers un personnage assis. L'exécution de la tête est fort soignée; et l'expression des traits, le fini de l'ensemble ne déshonorent pas le siècle des monarques grecs auquel on pense qu'elles appartiennent. On m'apporta du même lieu beaucoup d'antiques, en cornalines et en pierres, qui représentaient des figures d'hommes et d'animaux. Quelques-uns portaient des caractères

différens de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, et ne ressemblant pas mal à ceux de l'écriture hindoue.

Lorsque nous eûmes séjourné un mois environ à Bokhara, nous songeâmes à poursuivre notre voyage ; mais ce qui nous embarrassa beaucoup par suite des guerres qui avaient éclaté de toute part, fut de savoir quelle route nous devions suivre. Notre intention était de parvenir à la mer Caspienne, et notre avantage d'en atteindre les bords le plus haut possible; mais de chaque côté se présentaient des obstacles. Aucune caravane n'était allée de Khiva à la mer depuis un an, à cause d'une sanglante querelle qui était survenue entre les naturels de ce pays et les Kirgises du steppe. Une caravane de Bokhara se trouvait arrêtée à Khiva, et une d'Astracan à Mungusluck, sans pouvoir ni l'une ni l'autre avancer jusqu'à ce que quelque convention fût faite entre les parties belligérantes; chose qui était plutôt souhaitée qu'espérée. La route directe par le territoire du Khanat de Khiva pour gagner Astorabad en Perse nous était aussi fermée; en effet, le Khan s'était brouillé avec ses voisins les Persans; il campait alors dans le désert au sud de sa capitale, et exigeait que toutes les caravanes lui fussent amenées. La route par Merwe et Meshid était ouverte et plus sûre; nous jugeâmes cependant convenable de suivre la précédente, attendu que nous

verrions une partie du Khanat, que nous pourrions ensuite gagner les frontières de la Perse, et que nous parviendrions enfin à la mer Caspienne par le désert des Turcomans. Tous nos amis, Hindous, Arméniens et Afghans, nous dissuadèrent d'aller nous mettre en la puissance du Khan qu'ils nous représentaient comme l'ennemi déclaré des Européens; mais comme nous étions résolus à courir tous les risques et à suivre la route qui devait nous mettre en rapport avec lui, je me rendis auprès de notre patron le vizir, et l'informai de notre projet. Il m'engagea vivement à profiter de l'occasion d'une caravane de deux cents chameaux qui allait partir pour la Russie et qui nous conduirait à Troitskay dans cet empire; mais alors l'utilité de notre voyage disparaissait, puisqu'une mission russe avait naguère suivi cette direction; et d'ailleurs nous ne voulions pas pénétrer dans la Russie asiatique, mais atteindre la mer Caspienne. Quand le vizir eut écouté nos objections, il me dit que telle étant notre ferme volonté, il nous instruirait du départ de la première caravane qui suivrait l'itinéraire que nous avions adopté, et qu'il ne négligerait rien pour nous protéger aussi loin que son autorité le lui permettrait. Nous n'eûmes pas long-temps à attendre.

Le 21 juillet nous fîmes notre visite d'adieu au vizir de Bokhara, et notre audience de congé place le caractère de ce digne homme sous un jour encore

plus favorable que toutes ses précédentes bontés à notre égard. C'était un vieillard d'une soixantaine d'années; mais, quoique sa barbe fût argentée par l'âge, ses yeux brillaient encore d'un vif éclat. Sa physionomie rayonnait d'intelligence; mais elle était aussi marquée au coin de l'astuce, qui, disait-on, formait un des principaux traits de son naturel. Lors de notre dernière entrevue, il témoigna beaucoup de curiosité relativement à notre langue, et me fit écrire en caractères persans les noms de nombre anglais depuis un jusqu'à mille, ainsi que les mots qui désignent les objets les plus usuels de la vie. Il passa une heure à cette leçon, et regretta bien de n'en pouvoir apprendre davantage, puisque nous allions le quitter. Il me fit ensuite écrire son nom en anglais; et, le passant à M. Gérard, pria celui-ci de le lire. Il causa médecine avec le docteur, et fut enchanté du cadeau que nous lui offrîmes : c'était un instrument avec levier, servant à arracher les dents, dont nous lui expliquâmes le mécanisme. Aussitôt il l'essaya sur le bois de la porte, et, à sa grande satisfaction, en arracha plusieurs morceaux. Enfin il manda le chef de la caravane et un chef des Turcomans qui la devait accompagner pour la protéger contre les attaques de sa tribu. Il prit note de leurs noms, de leurs familles, de leurs demeures, et les regardant d'un œil fixe, leur dit : « C'est à vous que je confie ces Européens;

s'il leur arrive malheur, vos enfans et vos femmes sont en mon pouvoir, et je les déracinerai de la surface de la terre. Ne revenez jamais à Bokhara qu'avec une lettre qui porte leur sceau, et qui contienne l'assurance que vous les avez bien servis. » Se tournant vers nous, il continua : « Vous ne devez faire usage du firman royal que je vais vous donner qu'au cas d'absolue nécessité. Voyagez sans pompe, et ne vous liez avec personne, car vous avez à traverser un dangereux pays. Au terme de votre voyage, priez pour moi, moi qui suis vieux, et vous souhaite toute espèce de prospérités. » Il nous remit alors un habillement à chacun, et quoique ce présent n'eût aucune valeur par lui-même, il crut lui en donner par cette remarque : « Ne vous en allez pas les mains vides; prenez ceci; mais cachez-le bien. » Je remerciai le ministre dans toute la sincérité de mon cœur, et tant en mon nom qu'en celui de mon camarade; après quoi le docteur sortit à la prière du vizir pour aller visiter un de ses enfans dont la maladie avait jusqu'alors déjoué les efforts de l'art. Il le trouva rachitique et dans un état fort précaire; mais quand il rentra, le père apprit sans aucune émotion la mort probable de son fils, disant qu'il en avait treize autres et un beaucoup plus grand nombre de filles; il se leva alors, étendit les bras, récita la prière d'usage, et nous quittâmes le palais. Nous n'avions pas encore rega-

gné notre logis, que je fus rappelé par le ministre; et je le trouvai assis avec cinq ou six personnages richement vêtus, dont sans doute la conversation avait roulé sur notre compte. « Sikunder, ou en d'autres termes, Alexandre, me dit le Koush-Begey, je vous ai envoyé chercher afin de vous demander si quelqu'un vous a molestés en cette ville, si on a exigé de vous le moindre argent de ma part, et si enfin vous nous quittez contens. » Je répondis qu'on nous avait traités comme d'honorables hôtes, qu'on n'avait *ni fouillé* nos bagages, *ni* taxé nos effets, et que je me souviendrais toujours avec le plus profond sentiment de reconnaissance des nombreux égards qui nous avaient été témoignés dans la sainte cité de Bokhara. Ce fut mon dernier entretien avec le vizir. De retour à la maison, j'examinai le firman que nous avions reçu de lui. Il était laconique, mais fort précieux néanmoins, et supposait que nous avions été présentés à Sa Majesté, quoique nous n'eussions pas eu cet avantage. Ce passe-port, qui était rédigé en langue persane, peut se traduire ainsi : « Par la volonté de Dieu, les porteurs de cet écrit sont deux Européens qui s'en retournent dans leur patrie. Il est donc enjoint aux gens qui dresseront les bacs, de même qu'aux gouverneurs des villes et des districts dans toute l'étendue du royaume, de ne leur susciter aucun embarras, puisqu'ils ne se sont mis en route qu'a-

près avoir vu le roi, et avec sa permission. » Au bas était apposé le sceau de Nussier-Oullah, le monarque régnant.

Dans l'après-midi, les chameaux furent chargés et prêts à partir. La dernière personne que nous vîmes dans la maison fut l'hôte, qui au milieu de nos préparatifs vint en courant nous dire adieu. Il m'apportait comme cadeau une belle calotte superbement travaillée. Je la reçus pour lui faire plaisir, car je devais dans quelques mois changer encore de costume et ne plus pouvoir la porter; en retour je lui donnai une paire de ciseaux, et nous nous séparâmes avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Les chameaux nous précédèrent, tandis que nous allâmes faire un dernier tour de promenade dans les rues de Bokhara. Il était alors impossible qu'on nous distinguât des naturels du pays, car nous avions pris et leurs habits et leur tournure; nous avions grimé nos visages selon leurs préjugés. Nous marchâmes vite, tâchant de ne pas avoir l'air trop curieux, et nous n'attirâmes guère l'attention. Seulement des Juifs, à qui par l'extérieur nous ressemblions assez, croyant que nous étions de leurs frères, nous demandaient de temps à autre quand nous étions arrivés à Bokhara. Je ne dirai pas que nous éprouvâmes beaucoup de regrets à notre sortie de cette ville, car nous devions dès lors être plus libres de nos actions, et pouvoir monter

à cheval, pouvoir écrire. Pendant notre séjour, nous avions bien joué de la plume la nuit; mais en le faisant nous tremblions de peur. Nous rejoignîmes la caravane à un demi-mille des murs, et nous bivouaquâmes dans un champ jusqu'au lendemain matin.

Séjour dans le royaume de Bokhara. — Retard qu'éprouve la caravane. Assemblée de marchands; pétition au Khan de Khiva. Description du pays entre Bokhara et l'Oxus. Société avec les Turcomans. Les Ersertins. Esclavage dans le Turkistan. Ruines de Bikund. Réponse à la pétition. Coutumes des Usbeks. Préparatifs de départ.

Trois petites journées de marche nous menèrent à l'endroit où demeurait le conducteur de notre caravane; c'était un village d'une vingtaine de maisons, appelé *Meirabad*, et situé à quarante milles de Bokhara, dans le district de Karakoul. Quel ne fut pas notre désappointement, lorsque la veille du jour où nous devions poursuivre notre voyage, nous apprîmes que tous les marchands qui nous accompagnaient, effrayés de la conduite qu'avait récemment tenue le Khan de Kiva, refusaient d'avancer! Ce personnage, en examinant les ballots d'une caravane venue de Perse, y avait trouvé un peu de terre du saint Korbela, qu'on avait suivant la coutume emballée avec les marchandises pour les préserver de tout accident. Mais cette précaution, dans laquelle les rigides mahométans voyaient une insulte, amena un effet fort contraire. La plus grande partie des marchandises fut donc pillée; et

comme la plupart de mes compagnons étaient Persans, du moins Shiahs, ils résolurent de ne s'exposer à aucun risque, et d'attendre pour se remettre en route, ou que l'armée du Khan se fût retirée, ou que plutôt ils eussent reçu de lui l'assurance écrite qu'on respecterait leur propriété. Mais pour obtenir cette assurance, il fallait la solliciter par une pétition. C'est pourquoi tous les marchands qu'intéressait l'issue de cette affaire se réunirent en assemblée dans la hutte que nous occupions; et on ne saurait imaginer combien nous prîmes de plaisir à voir ces individus, le fouet à la main et bottés, discutant chaque terme de la lettre. Au bout de trois ou quatre heures, quand ils en eurent bien débattu les expressions, un d'entre eux, renommé sans doute par sa calligraphie, se chargea de l'écrire, et l'écrivit en grands et beaux caractères. Nous ne donnerons pas ici le texte même de cette épître, dont le motif est suffisamment connu du lecteur; nous dirons seulement qu'elle était rédigée dans le style le plus simple et le plus convenable à la circonstance, ce qui prouve que dans les cas importans les Asiatiques savent aller droit au but, et ne pas s'embarrasser de leurs métaphores, de leurs hyperboles ordinaires. Quand le secrétaire eut terminé sa besogne, il donna d'une voix haute et claire lecture de l'épître qui fut accueillie par des bravos universels; puis on consulta, sur le moyen de la faire

parvenir, cinq ou six Turcomans qui étaient assis à l'entrée de la salle où l'on délibérait. Il y en eut un qui pour trois tillas d'or se chargea de la porter et de revenir avec la réponse sous huit jours, quoique l'espace à parcourir fût de deux cent quarante milles. Lorsque ce second obstacle fut aplani, toutes les personnes présentes levèrent les mains au ciel, récitèrent la prière d'usage, et se tirèrent la barbe. Nulle affaire d'État n'avait excité chez les membres d'un corps délibérant plus d'attention que de simples marchands n'en déployèrent ce jour-là. Quelle gravité, bon Dieu, répandue sur tous les visages! Quelles craintes! quelles disputes de mots! quelles divergences d'opinions! Et que de prises de tabac; que de voix se mêlaient sur tous les tons; que de *si* et de *mais!* Enfin, croira-t-on, après cette longue scène, moitié sérieuse et moitié comique, que ces richards ne voulaient pas donner au Turcoman qui s'offrait pour être porteur de la pétition le salaire qu'il demandait? ils eussent mieux aimé attendre un mois que de diminuer en rien leurs profits, et je fus obligé de payer moi-même la somme. Dès que le messager fut parti, tous les principaux marchands de la caravane retournèrent à Bokhara; nous préférâmes quant à nous, au séjour de la capitale, celui d'un obscur village de Tartarie, et bon gré, mal gré, nous dûmes nous résigner à notre malencontreux retard. En dépit des ordres du vizir, le conduc-

teur lui-même ne craignit pas de nous abandonner à notre solitude pour s'en aller chercher avec ses chameaux une provision de sel au bord de l'Oxus, et il n'y eut absolument que le chef turcoman qui daigna nous honorer de sa compagnie...

Notre trajet de Bokhara à Meirabad nous avait permis de faire plus ample connaissance avec la contrée. A quatre ou cinq milles de la capitale nous avions atteint une région qui présentait à la fois les deux extrêmes de la richesse et de la stérilité. A droite la terre était arrosée par des canaux que le Kohik alimentait, tandis que sur notre gauche s'étendait un affreux désert de sable et de poussière. Après avoir parcouru un espace de vingt milles dans une direction ouest-sud-ouest, nous parvînmes aux bords de la rivière de Samarcand que les poètes ont nommée *la prodigue d'or;* mais on doit attribuer ce nom aux incomparables bienfaits qu'elle répand sur ses rives, plus encore, je crois, qu'aux précieux métal qu'elle y dépose. Le cours d'eau n'avait que cinquante verges de largeur, mais n'était pas guéable. On l'aurait pris pour un canal artificiel; et un peu au-dessous de l'endroit où nous le franchîmes, ses ondes étaient arrêtées par une écluse et soigneusement distribuées dans les champs d'alentour. La bande de terre cultivée qui longe les deux rives, comme si le désert en était jaloux, n'est large au plus que d'un mille. Cependant le

nombre des lieux habités est considérable, et chaque village est entouré d'un mur de briques séchées au soleil comme dans le Caboul; mais les habitations ne sont ni aussi propres, ni aussi solides que dans ce dernier pays. A l'époque de notre passage, c'est-à-dire en juillet, le moindre coin de terre livré à la culture gémissait sous les gigantesques melons de Bokhara, dont une quantité immense était aussi transportée à la ville par des régimens de chameaux. Le sol de la contrée était de diverse nature; mais dans le voisinage de la rivière, dur et caillouteux. J'observai que tous les cailloux étaient pointus et angulaires, et qu'ils différaient beaucoup de ceux qui ont été soumis à l'influence de l'eau. La route directe que nous suivions vers l'Oxus nous détourna d'abord du Kohik; mais, après avoir franchi une ceinture d'éminences de sable large de trois milles, nous le retrouvâmes. Son lit était entièrement à sec, puisque l'écluse de Karaboul, près de laquelle nous avions passé, empêchait à cette époque la circulation de ses eaux. Au lieu de s'écouler dans l'Oxus, cette rivière forme ainsi un assez vaste lac que les Usbeks appellent *Dengiz*[1], et dont Meirabad est peu éloigné. Les parties inférieures du Kohik sont toujours mal alimentées, et ce n'est qu'à de certaines époques qu'il arrose le district de Karakoul.

[1] Mot turc qui signifie *mer*.

Nous demeurions alors parmi les Turcomans qui occupent la contrée entre l'Oxus et Bokhara. Ils diffèrent seulement de la grande famille à laquelle ils appartiennent, en ce qu'ils résident dans des demeures fixes, et qu'ils sont paisibles sujets du roi de Bokhara. Nous pouvions, du village de Meirabad, apercevoir une quarantaine de leurs *robats*, c'est-à-dire *groupes d'habitans*, et nous passâmes presque un mois dans leur voisinage et leur société sans recevoir d'eux ni injure, ni insulte, ni rien autre chose, je crois, que de bons souhaits. Cette conduite, lorsque nous manquions absolument de protection, fait grand honneur aux naturels du Turkistan. Un d'entre eux, le plus remarquable sans contredit de nos visiteurs, était un homme d'un âge mûr qui parlait toujours d'un ton bourru; il se nommait Soubhan Verdi-Ghilich, mots qui peuvent se traduire par *le glaive donné par Dieu;* et son teint était aussi rougeâtre que celui d'un déterminé buveur, malgré qu'il déclarât ne jamais se permettre les plaisirs prohibés du jus de la grappe. Verdi était de la tribu de Salore, la plus noble des Turcomans, et avait coutume de dire que sa race avait fondé l'empire des Osmanlis à Constantinople. Il n'y a rien d'improbable dans cette assertion; et les traditions, les croyances d'un peuple sont toujours dignes d'être rapportées. Notre ami avait autrefois pris part à de nombreuses expéditions contre les

infidèles d'alentour, dans le but de les capturer, et nous répétait sans cesse qu'un Turcoman à cheval ne connaissait plus ni père ni mère. Il frémissait de joie chaque fois que je le priais de nous raconter ses exploits, et soupirait que son âge l'empêchât maintenant de les continuer. Néanmoins ses préjugés religieux s'étaient un peu relâchés à mesure que les années s'accumulaient sur sa tête, car il avait l'habitude, pour terminer ses récits belliqueux, d'ajouter que si son ancienne conduite était contraire aux lois de Dieu et du Koran, il ne doutait pas de pouvoir expier ses péchés au moyen de quelques jeûnes et de quelques prières. Verdi possédait alors des troupeaux de moutons et de chameaux; et comme son âge ne lui permettait plus de se livrer au métier de maraudeur, il le faisait exercer par ses fils. Il nous disait naïvement que ses chameaux et ses moutons valaient tant d'esclaves, qu'il avait acheté tel cheval trois hommes et un jeune garçon, comme il eût dit 250 fr., et tel autre deux jeunes filles, car les Turcomans ne connaissent pas d'autre mode d'évaluer leur propriété. Je ne pus m'empêcher de rire, tandis que le voleur me détaillait de la sorte le prix de ses animaux, et je lui demandai quel serait le mien si je devenais captif des Turcomans; mais nous étions gens trop bons pour devenir esclaves, répondit-il; et je ne sus pas à quel taux il nous estimait. « Du moins, repris-je,

vous ne vendez certainement pas un syud, un des sacrés descendans de votre saint prophète, béni soit son nom! lorsqu'il se trouve au nombre de vos prisonniers. — Baste! répliqua-t-il, le saint Koran lui-même ne se vend-il pas? Pourquoi donc ne ferais-je pas trafic d'un infidèle syud qui par son hérésie rend méprisable sa noble origine?» Les Turcomans, on le voit, sont des hommes qui ne connaissent aucun frein, et il est heureux qu'ils soient divisés les uns avec les autres, sans quoi ils seraient encore un plus terrible fléau pour leurs semblables. Cette grande famille de la race humaine erre depuis les côtes de la mer Caspienne jusqu'à Balkh, changeant de demeure aussitôt que lui en vient l'envie.

La tribu dont nous étions alors les hôtes est connue sous le nom *d'Ersareg*, et pendant notre séjour dans le village nous vîmes sans voile les femmes des habitans, coutume qui, malgré la rigueur du mahométisme, prévaut parmi toute cette race. Jamais, en aucune partie du monde, je n'ai rencontré de dames dont les traits fussent plus grossiers, le visage plus florissant, et le corps plus robuste, quoiqu'elles soient compatriotes de la délicate Roxane, cette si séduisante reine d'Alexandre. Le chef Turcoman qui nous accompagnait, Ernuzzar, pour dissiper son ennui, tomba amoureux d'une de ces beautés, et vint s'adresser à moi pour un charme

magique qu'il ne doutait pas que je pusse lui donner, afin de s'assurer l'affection de la demoiselle. Je m'amusai beaucoup de l'amour et de la simplicité du vieillard. Ces dames portaient toutes des turbans; coiffure fort jolie, mais dont l'ampleur est tellement exagérée par leurs voisines de la rive méridionale de l'Oxus, que je dois différer toute remarque jusqu'au temps où je pénètrerai dans leur pays. Les Erzaregs ont encore la plupart des coutumes particulières aux Turcomans, bien que leur voisinage de Bokhara commence à les civiliser un peu. Dans notre caravane nous avions cinq ou six indigènes des bords septentrionaux du fleuve, et si ces enfans du désert pratiquent l'hospitalité quand ils sont chez eux, ils n'oublient pas qu'elle leur est due quand ils sont chez les autres; aussi, sous ce rapport, les habitans de Meirabad eurent-ils eux-mêmes à se plaindre de notre détention. Chaque matin quelqu'un de nos compagnons de route portait son sabre à la maison d'un villageois, ce qui est regardé parmi ces peuples comme une invitation directe au maître du lieu de tuer un mouton que tous les étrangers présens l'aideront à manger. Il est impossible de faire la sourde oreille, de se refuser à comprendre un tel avis, et le banquet se donne dans la soirée. Nous n'étions pas invités à ces réunions qui ne se composaient que d'indigènes; mais on nous envoyait souvent des gâteaux de la fête. En toute cir-

constance on nous traitait avec les plus grands égards; on savait que nous étions Européens et chrétiens; cependant lorsqu'on nous adressait la parole, on nous donnait toujours les titres les plus honorifiques. Un Persan qui visite le Turkistan doit joindre les mains quand il prie, et se soumettre à quelques autres usages dont plusieurs ne sont pas très propres; moyennant cette condescendance, il est toléré, protégé même par les autorités. Un chrétien, pour obtenir un pareil traitement, n'a qu'à parler avec respect du mahométisme, et à éviter les discussions religieuses. Quant à nous, on ne nous contraignait en rien, mais nous prenions plaisir à nous conformer aux habitudes des indigènes, car les préjugés d'une nation sont toujours respectables. Quoique le village dans lequel nous résidions alors ne comptât guère qu'une vingtaine d'habitations, il ne renfermait pas moins de huit esclaves persans, et ces malheureuses gens paraissent être distribués en égale proportion à travers tout le pays. On les y emploie comme cultivateurs, et à cette époque, malgré que le thermomètre marquât dans notre appartement 96 degrés au-dessus de zéro, ils travaillaient tout le jour à recueillir la moisson. Beaucoup de ces esclaves, à force de privations et d'économie, amassent un pécule, se rachètent, et alors se hâtent de retourner dans leur patrie. Toutefois, dans mes différentes communications avec

eux, je ne les ai jamais entendus se plaindre de la manière dont ils étaient traités dans le Turkistan. A dire vrai, quelques-uns de leurs maîtres ne veulent les laisser ni réciter leurs prières, ni observer les fêtes prescrites par le Koran, attendu qu'une si grande piété les prive d'une partie de leur travail; mais on ne les bat point, on les habille et on les nourrit comme s'ils appartenaient à la famille; enfin on se conduit souvent à leur égard avec beaucoup de douceur. L'usage aujourd'hui en vigueur de *réduire les Persans à l'esclavage était*, dit-on, inconnu avant l'invasion des Usbeks; on assure même qu'il ne remonte pas à plus d'une centaine d'années. On m'a conté qu'un des princes de Perse, dans une communication récente qu'il eut avec le khan d'Orgunje, lui envoya les quatre livres que les mahométans regardent comme sacrés, l'Ancien et le Nouveau-Testament, les Psaumes de David et le Koran, en le priant de lui indiquer celui de ces volumes saints où se trouvait la théorie de l'esclavage qu'on mettait en pratique contre les Persans. Le Khan résolut la difficulté en répondant que c'était une coutume qu'il n'avait pas l'intention d'abandonner, et que, comme les Persans n'étaient pas assez forts pour la faire cesser, elle durerait sans doute indéfiniment à la honte et au détriment de leur contrée. On a observé que l'esclavage, tel qu'il existe chez les musulmans, diffère beaucoup de celui des nè-

gres, et la remarque ne manque pas de justesse; mais la capture des habitans de la Perse, et la contrainte qu'on exerce envers eux pour les retenir dans un pays étranger où l'on insulte sans cesse à leurs préjugés et à leurs croyances, sont une aussi odieuse violation des droits et des libertés de l'homme que la traite d'Afrique.

Nous ne manquâmes pas de nous enquérir s'il existait des antiquités dans le voisinage de notre résidence, et nous fûmes assez heureux pour découvrir les ruines de Bykund qui, je pense, est une des plus anciennes cités du Turkistan. Bykund est situé à vingt milles environ de Bokhara, et paraît avoir été jadis approvisionné d'eau par un vaste canal dont les restes peuvent encore se voir aujourd'hui. Dans une histoire manuscrite du pays, que j'achetai à Bokhara, on en parle comme d'une ville qui est plus ancienne que cette capitale, et qui fut formée par la réunion de mille robats. On dit même que ces nombreux marchands trafiquaient avec la Chine et sur les bords de la mer. A une époque postérieure, vers l'an 240 de l'hégire, on assure que quand un naturel de Bokhara allait à Bagdad et qu'on lui demandait ses titres, il répondait toujours qu'il était de Bykund. Mon manuscrit ajoute que c'était une magnifique cité, qui eut beaucoup à souffrir de l'invasion des infidèles du Nord. La ville moderne est déserte, et les murs de quel-

ques-uns de ses édifices sont les seuls vestiges de son antique splendeur.

Le 10 août vers minuit, lorsque nous avions presque désespéré du retour de notre envoyé au camp d'Orgunje, nous fûmes soudain réveillés par le cri de : « Ullaho Acbar ! » que poussèrent cinq ou six Turcomans. Ils vinrent bientôt avec leur compatriote, qui était enfin arrivé, nous apprendre la bonne nouvelle que le Khan avait levé tous les obstacles qui s'opposaient à la marche de la caravane. Un sale chiffon de papier en contenait l'assurance formelle, et je n'hésitai pas un instant à la regarder comme authentique, tant j'étais joyeux. La solennelle exclamation, qui en cette circonstance troubla notre sommeil, aurait peut-être excité naguère notre alarme ; mais nous savions alors que c'était tout simplement la bénédiction que tous les Usbeks et les Turcomans ne manquent jamais de donner aux personnes dont ils approchent. Dans les autres contrées mahométanes, cette cérémonie n'a lieu qu'au trépas d'un proche ; mais dans le Turcoman, la religion est mêlée à toutes les affaires de la vie. Si quelqu'un vous visite, il commence par réciter le *fatha,* c'est-à-dire un abrégé du premier verset du Koran, et par se tirer la barbe. Parlez-vous de voyage ? tous vos amis viennent et récitent le fatha. Prêtez-vous un serment ? tous ceux qui se trouvent là le réciteront encore. Si vous rencontrez une

connaissance, c'est vous-même qui le réciterez. Enfin, de braves gens ne terminent jamais un repas sans le réciter encore. De sorte qu'on prendrait réellement les Usbeks, qui dans les occasions les plus frivoles prononcent des fragmens de leurs textes sacrés, pour le peuple le plus religieux de la terre. Nous arrêtâmes dans notre petit congrès que notre courrier irait jusqu'à Bokhara prévenir les marchands dont nous devions être les compagnons de route. Il nous traça une effrayante peinture des déserts au sud de l'Oxus, et nous fit comprendre combien il était difficile de trouver la route, qui alors était cachée par des nuages de sable que soulevait le vent. D'après son avis, nous louâmes deux chameaux en plus pour porter six outres d'eau, approvisionnement qui fut jugé nécessaire avant que nous prissions congé de l'Oxus.

Notre résidence dans le district de Karakoul se prolongea donc jusqu'au milieu d'août, et, si je n'eusse préféré poursuivre le cours de ma narration, je pourrais ici parler plus en détail de cette partie de la contrée si renommée pour ses peaux de moutons, qu'elle exporte dans toute la Tartarie, la Chine, la Perse et la Turquie. La caravane fut bientôt réunie une seconde fois à Meirabad, et dans la matinée du 16, quatre-vingts chameaux environ furent prêts à se mettre en marche vers l'Oxus, tous chargés des précieuses fourrures de cette petite

province, où nous avions presque passé un mois parmi des Turcomans et des bergers, qui ne parlaient que toisons et marchés aux laines.

Voyage dans le désert des Turcomans. — Marche vers l'Oxus. Passage de ce fleuve. Charjouey. Le désert. Les esclaves persans. Puits de Balghouey. Une caravane en Orient. Ouchghouey. Rivière de Mourghab. Un *Oba* de Turcomans.

A midi nous commençâmes notre marche vers l'Oxus, qui était éloigné de vingt-sept milles; et après en avoir parcouru dix, nous fîmes halte à un petit village dont nous repartîmes à minuit par un beau clair de lune, pour ne plus nous arrêter que sur les bords du fleuve. A peu près jusqu'au jour, il nous fallut traverser d'immenses plaines de sable mouvant, dont la surface formait des ondulations qui ressemblaient exactement, pour la couleur et l'apparence, à celles des rivages de la mer. Cette chaîne de collines sablonneuses qui s'étendent entre Bokhara et l'Oxus est large de douze à quinze milles. Elles étaient entièrement dépourvues de végétation, mais avaient une régularité parfaite; toutes présentaient la forme d'un fer-à-cheval, dont la partie convexe était tournée au nord, direction de laquelle soufflent les vents de cette contrée. C'était par conséquent du même côté que les monticules offraient une pente, tandis que l'intérieur de la figure était toujours fort raide. Aucun n'excédait

une hauteur de quinze ou vingt pieds, et ils reposaient tous sur une base dure. Le vent était impétueux, et le sable qui s'agitait en tourbillon dans chaque demi-cercle, ou qui était emporté d'une éminence à une autre, illuminé par les rayons du soleil, de temps en temps ressemblait beaucoup à de l'eau; ressemblance, j'imagine, qui aura fait naître l'idée des sables mouvans du désert. Le thermomètre, qui s'était élevé à cent degrés Fahrenheit le jour, tomba la nuit à soixante-dix, et j'ai toujours remarqué que les vicissitudes de la chaleur et du froid sont très grandes au milieu des sables. Une heure après le coucher du soleil, nous quittâmes cette triste route pour entrer dans des champs de verdure que l'Oxus arrose, et quand nous y eûmes cheminé l'espace d'environ quatre milles, nous campâmes sur la rive du fleuve, où nous ne pûmes nous abriter du soleil qu'en nous cachant sous les paniers de nos chameaux.

Nous atteignîmes l'Oxus à un endroit nommé Bétik, en face de Charjouey, et où se trouve un des principaux bacs entre la Perse et le Turkistan. Nous eûmes donc toute espèce de facilités pour traverser l'eau, avec nos bêtes et nos bagages; nous nous divisâmes en un certain nombre de barques, et nous fûmes bientôt transportés sur l'autre bord. Comme notre caravane se composait au moins de cent cinquante personnes, avec autant d'animaux, et

que son passage fut ainsi très lucratif pour le fermier du bac, ce dernier, en l'honneur de la circonstance, tua un mouton et invita la plupart des marchands à le manger de compagnie. Il fit sur notre compte de minutieuses questions, demanda même à voir notre passe-port, puis se rendit en personne près de nous avec des melons et des gâteaux qu'il nous pria d'accepter. Cet individu, dans le cours de la conversation qui ne tarda guère à s'établir, nous conta que l'hiver précédent l'Oxus avait pris d'une *rive à l'autre, et que les caravanes le franchissaient* sur la glace. C'est une chose qui n'arrive que fort rarement, et qui par cette raison même donna lieu à une grave discussion entre les agens du fisc et le fermier du bac. Celui-ci, en effet, était convenu de payer au trésor de l'état 100 tillas par mois comme fermage; mais comme on pouvait traverser le fleuve sur la glace, et que ses barques ne lui rapportaient plus, on conçoit qu'il faisait un métier à se ruiner. Il alla donc à Bokhara, conta au roi la chose qui arrivait, et le pria de lui donner sa royale sanction pour lever une taxe sur les voyageurs. « C'est impossible, répliqua Sa Majesté, après s'être entendu avec son conseil, à moins que vous ne consentiez à devenir responsable de toutes les personnes qui pourraient tomber à travers la glace et périr. » Cette réponse du roi fut fort applaudie pour sa sagesse; elle était cependant plus spirituelle que sage, mais

tout le monde l'approuva à l'exception du fermier, qui fut contraint de payer intégralement la somme que portait son bail. Je remarquerai d'abord que comme le fermier ne répondait pas de la vie des passagers qui traversaient le fleuve dans ses barques, il ne pouvait en répondre lorsqu'ils le franchissaient sur la glace; et en second lieu, que puisqu'il s'était engagé envers le roi pour les douze mois de l'année, il aurait dû être exempté de paiement aussi long-temps que l'Oxus resta gelé, ou dans tous les cas *autorisé à percevoir un droit sur les voyageurs*. Mais, là comme dans tous les pays du monde, la loi est fertile en interprétations, et le souverain, tandis que par sa décision il préservait sa caisse de tout déficit, eut également l'honneur de paraître prendre un vif intérêt à la vie des fidèles.

Nous trouvâmes le canal de l'Oxus large de six cent cinquante verges, et en quelques endroits profond de vingt-cinq à trente pieds, de sorte que sa largeur était en même temps moindre et sa profondeur plus grande qu'au point où nous l'avions déjà traversé. Ses bords étaient fort aplatis et complétement recouverts d'une grosse herbe sauvage qui obstrue les canaux. Quelques poissons d'une énorme taille, pesant de cinq à six cents livres, se pêchent dans le fleuve; ils ressemblent assez au chien de mer, et sont mangés par les Usbeks. Après

avoir passé le bac, nous ne fûmes plus qu'à une distance de six milles de Charjouey que nous pouvions même apercevoir. Dans la matinée nous parvînmes à cette ville qui, par erreur, se trouve dans toutes nos cartes placée sur la rive septentrionale de l'Oxus. La place est gouvernée par un Kalmouk, et agréablement située sur la limite de la culture et de la stérilité ou de la désolation, avec une jolie redoute qui couronne une petite hauteur et qui domine la ville. On dit que ce fort résista aux armes de Timour; mais son état actuel ne saurait faire concevoir une bien grande idée de sa force ni de la puissance du conquérant. La population de Charjouey n'excède pas quatre ou cinq mille âmes; mais la majeure partie de ses habitans erre le long de l'Oxus pendant la saison des chaleurs. Nous y résidâmes quatre jours, parce que c'était entre Bokhara et la Perse le dernier endroit habité où l'on retrouvât quelque vestige de civilisation. Pendant notre résidence, se tint le marché hebdomadaire, et j'allai avec Ernuzzar, le chef Turcoman, me mêler à la foule qui se trouva réunie en cette circonstance. Je la traversai dans tous les sens, n'attirant sur moi l'attention de personne, et je pris encore plus de plaisir à examiner les acheteurs et les marchands que les marchandises, qui en général étaient de qualité inférieure. Elles consistaient d'ailleurs en couteaux, en selles, en brides, en couvertures

de cheval et en étoffes, le tout sorti des manufactures indigènes ; mais les seuls objets de fabrication européenne étaient quelque verroterie et des calottes d'indienne, lesquelles se débitaient avec facilité. Il y avait aussi des lanternes, des écuelles de terre et des pots de cuivre, en nombre considérable; et les vendeurs de la plupart de ces articles, de même que tous les chalands, étaient à cheval. Personne dans le Turkistan ne se rend jamais à pied au marché; et en la présente occasion nous n'aperçûmes pas une seule femme, voilée ou non voilée. Les gens parmi lesquels je me promenai étaient presque tous des Turcomans de l'Oxus, coiffés de hauts bonnets en peau de mouton comme les naturels d'Orgunje. Deux ou trois mille personnes étaient rassemblées; mais quoique chacun ne s'occupât que de vendre ou d'acheter, il y avait peu de bruit et de confusion.

La coutume des jours de marché est à peine connue dans l'Inde et dans le Caboul, mais universellement répandue dans le Turkistan. Peut-être donne-t-elle de l'activité au commerce; à coup sûr du moins elle est fort commode, puisque tous les habitans du pays se réunissent à cette occasion de plusieurs milles à la ronde. Tous, en effet, semblent croire que leur présence soit nécessaire. Les rues sont si étroites que le marché se tient d'ordinaire en dehors des villes; il en était ainsi à Char-

jouey, de façon que les fruits, les grains, et tout ce qui a besoin d'être examiné peut s'étaler à terre. Du reste, les différentes denrées ont chacune leur place particulière et ne sont pas disposées avec moins d'ordre qu'à Bokhara même. Ici vous pouvez acheter des grains, là des fruits; de ce côté est la viande, de cet autre sont les étoffes, etc. La vente dure depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, c'est-à-dire pendant la plus forte chaleur de la journée.

Le 22 à midi, lorsque nous eûmes rempli d'eau *toutes les outres, toutes les cruches, et tous* les vases que nous possédions, lorsque nos approvisionnemens de toute espèce furent terminés au moyen de notre séjour à Charjouey, nous continuâmes notre route, et avant d'avoir parcouru une distance de deux milles nous entrâmes dans le grand désert qui sépare le royaume d'Iran et de Touran. Quand on voyage dans le Tourkistan, l'usage est de partir vers le milieu de la journée, de marcher jusqu'au coucher du soleil, et, après une couple d'heures de repos, comme aussi après l'indispensable tasse de thé, de se remettre en marche pour ne plus s'arrêter qu'à l'étape où l'on arrive habituellement à la pointe du jour. Nous fîmes donc le soir la halte d'usage; puis, cheminant jusqu'au lever du soleil, nous parvînmes à Karoul, puits où l'eau était saumâtre, profond de trente pieds, ombragé

de quelques arbres, et situé à environ vingt-deux milles de Charjouey. L'espace de pays que nous avions traversé était une plaine triste, que parsemaient çà et là des monticules de sable souvent séparés les uns des autres par des couches d'argile dure, mais qui n'était pas à beaucoup près aussi dépourvue de végétation et de broussailles que sur la rive septentrionale de l'Oxus. D'ailleurs, la formation des monticules était absolument la même. Dans le cours du trajet nous ne découvrîmes pas une seule goutte d'eau, pas un seul être vivant, pas le moindre vestige d'habitation, sauf un vieux fort en ruines. Les déserts Indiens de Jaysulmeir et de Parkur deviennent tout-à-fait insignifians, lorsqu'on les compare à cette vaste mer de sable. Aucun spectacle n'est plus imposant que celui qu'elle présente, et l'œil suit avec un profond intérêt la longue ligne sinueuse qu'y forment les chameaux. La comparaison d'un navire dans l'Océan et d'un chameau dans le désert peut être vieille, connue, usée; mais elle sera toujours juste.

Dans le cours de cette première journée de marche à travers les sables, nous rencontrâmes sept malheureux Persans que des Turcomans avaient capturés, et qui se dirigeaient alors vers Bokhara pour y être vendus. Cinq d'entre eux étaient enchaînés ensemble et allaient à pied. Ce fut dans nos rangs un cri général de compassion lorsque la ca-

ravane défila devant ces pauvres créatures, et notre vue les tira un instant de l'apathie morne où elles étaient plongées, surtout quand ils reconnurent parmi nous plusieurs compatriotes qui, faits prisonniers jadis, avaient par leur travail amassé de quoi payer leur rançon, et retournaient alors dans leur pays natal. Comme le chameau sur lequel j'étais monté se trouvait à l'arrière-garde, je m'arrêtai pour entendre la triste histoire des captifs. Leurs maîtres s'étaient emparés d'eux à Ghaein, près Meshid, *quelques semaines auparavant*, à une heure de la journée où la culture de leurs champs les obligeait à sortir de leurs habitations. Les infortunés! ils se mouraient de lassitude et de soif : je les soulageai du mieux que je pus en leur donnant un melon, le seul que je possédasse, et cette aumône, si légère qu'elle était, fut accueillie par eux avec reconnaissance. Quelle effroyable idée ces gens ne devaient-ils pas prendre de la contrée où ils arrivaient, après avoir traversé un pareil désert! Les Turcomans ne montrent que peu de pitié envers leurs esclaves persans; au fait, peut-on s'attendre à la moindre humanité de la part de gens qui passent leur vie à vendre des hommes? ils ne leur donnent qu'une faible ration de nourriture et d'eau, afin de détruire leurs forces et d'empêcher ainsi qu'ils ne puissent s'échapper. C'est néanmoins là que se bornent les mauvais traitemens qu'ils ont

à subir. On a prétendu, il est vrai, qu'on leur coupait le nerf du talon, et qu'on leur passait une corde autour de l'os du cou; mais ce sont des contes dénués de tout fondement, et la meilleure preuve c'est que de telles opérations diminueraient la valeur de l'esclave. Ces malheureux captifs souffrent une calamité bien autrement grave... ils perdent leur indépendance.

Quand nous quittâmes Karoul, nous ne suivîmes pas la grande route des caravanes qui mène à Merve; mais nous cheminâmes à l'ouest dans le désert, par une voie qui n'est nullement fréquentée. Ce n'était pas par choix que nous prenions ce chemin, puisque l'officier qui commandait l'armée d'Orgunje nous avait envoyé par un exprès l'ordre de nous diriger vers son camp. Nous allions donc ainsi nous jeter dans la gueule du lion; mais le moyen de nous soustraire à cette nécessité? D'ailleurs les marchands paraissaient plus effrayés encore que nous-mêmes. Après la halte d'usage, nous atteignîmes dans la matinée du 23 le puits des Balghouey, situé à vingt-quatre milles de notre dernière étape. Ce puits était solitaire, large de quatre pieds, et aussi profond que celui de Karoul. Les Turcomans ne le trouvèrent qu'après l'avoir cherché quelques heures dans tous les sens. Nous l'eûmes bientôt vidé, car le contenu en était excellent, et nous fûmes obligés d'attendre jusqu'au soir pour qu'il se remplît.

Dans cette marche le désert se montra garni de broussailles, mais entièrement dépourvu d'eau; et quelques rats, quelques lézards, quelques escarbots, avec un oiseau solitaire de temps à autre, en étaient les seuls habitans. Plusieurs des monticules de sable atteignaient alors une hauteur de soixante pieds, mais au tiers s'arrêtait toute végétation. Il n'y avait au reste de gazon nulle part, nulle part de plantes qui rampassent sur le sol; mais chaque buisson poussait à certaine distance d'un autre, et l'herbe elle-même ne se voyait que par touffes. La chaleur du sable s'élevait à 150 degrés, et celle de l'atmosphère à 100; mais le vent soufflait avec force, et je ne crois pas qu'il serait possible de traverser en été cette région s'il cessait de souffler. Nous avions ouï parler auparavant des déserts au sud de l'Oxus; mais alors nous étions à même d'établir notre jugement d'après nos observations personnelles. Tout le long du chemin, nous voyions blanchir au soleil des squelettes de chameaux ou de chevaux qui y étaient morts de soif. La nature des routes ou plutôt des sentiers permet qu'ils s'effacent aisément; et le voyageur, si son destin est qu'il s'écarte du chemin battu, ne manque guère de périr avec sa monture fatiguée. Le Khan d'Orgunje, la dernière fois qu'il avait cheminé dans le désert, avait, nous dit-on, perdu plus de deux mille chameaux qui étaient chargés de vivres et d'eau pour ses soldats. Il fut donc obligé de

creuser des puits à mesure qu'il avança; mais à peine put-il par ce moyen désaltérer son monde. Les chameaux supportent la soif avec beaucoup de patience; c'est cependant une erreur vulgaire de s'imaginer qu'ils peuvent se passer de boire aussi long-temps qu'on veut. En général ils languissent et meurent au bout du quatrième jour; même, quand la chaleur est excessive, ils succombent plus tôt.

Après avoir passé tout un jour à Balghouey pour reposer les chameaux, nous continuâmes notre route, et au bout de trente-cinq milles que nous parcourûmes sans trouver d'eau, nous parvînmes à un puits fétide appelé *Seirab*. Tandis que nous avancions vers l'ouest, les grands monticules de sable parurent disparaître; et le désert, quoiqu'il conservât d'ailleurs les mêmes traits qu'auparavant, présenta dès lors une contrée sablonneuse, en partie couverte de broussailles, où les éminences étaient remplacées par des inégalités et des ondulations de terrain. Le sol était salé en quelques endroits; mais l'eau du puits était assez bonne malgré son odeur, lorsqu'on l'avait tirée depuis un certain temps. Selon son habitude, le chef turcoman vint peu après notre arrivée nous demander sa tasse de thé; et jamais, je crois, gamin allant à l'école ne fut aussi friand de sucre que l'était ce vieillard à tête grise. J'avais coutume de lui en donner pour avoir le plaisir de le

lui voir croquer, quoique les marchands nous blâmassent d'employer ainsi nos provisions. Mais Ernuzzar était un brave homme dont la compagnie nous était fort agréable, qui en outre nous tenait au courant des nouvelles de la caravane et nous communiquait sur la contrée tous les renseignemens désirables. Puis, en retour de mes cadeaux, il promettait de me régaler, dès que nous parviendrions à une tribu de Turcomans. Je ne m'attendais qu'à du lait de jument ou à quelque boisson fermentée; mais ce fut du lait de chameau, seule boisson de ses compatriotes, qu'il m'apporta dans l'occasion. On mêle ce lait avec de l'eau, et alors on en retire la crème qui monte à la surface. Cette crème a un goût aigre et salé que les indigènes trouvent excellent, mais qui me parut détestable. Je m'étais figuré que les Turcomans et les Usbeks ne buvaient que du lait de cavale et des liqueurs fermentées; mais ces boissons qui ne sont pas même connues à Bokhara, ne sont particulières qu'aux Cosaques et aux Kirghis, entre cette ville et la Russie.

Une caravane est une véritable république, car je ne crois pas qu'il règne parmi les citoyens d'aucune république de ce monde une aussi parfaite intelligence et une aussi complète égalité qu'entre les voyageurs d'une caravane. Comme je l'ai déjà dit, nous avions quatre-vingts chameaux, nous étions au nombre de cent cinquante personnes, et il n'y

avait pas moins de quatre guides pour nous conduire. Jamais cependant la moindre querelle ne s'élevait sur l'ordre de la marche. C'est même un point d'honneur de toujours s'attendre les uns les autres. Si pendant qu'on chemine, une bête de somme, une seule, jette à bas son fardeau, toute la ligne s'arrête jusqu'à ce qu'il soit replacé. On ne saurait rester insensible à cette universelle sympathie. D'ailleurs c'était sans cesse un intéressant spectacle : tantôt à la vue de ces Asiatiques demi-barbares qui sans songer à aucune distinction de nobles et de vilains, de riches ou de pauvres, partageaient ensemble toutes leurs provisions, on se sentait tenté de maudire la civilisation d'Europe ; tantôt on ne pouvait s'empêcher d'admirer avec quelle adresse les pieux sectateurs du prophète savaient concilier l'accomplissement des devoirs de leur religion avec leur désir de passer le moins de temps possible dans le désert des Turcomans. Je m'explique : la ligne que nous formions était trop étendue pour que sur toute sa longueur on pût entendre un signal de halte quand venaient les heures de prières. C'est pourquoi le matin, à midi, ou dans la soirée, on voyait chaque individu, sur le dos de son chameau ou dans son panier, faire ses dévotions de son mieux. Les lois de Mahomet permettent à un vrai croyant d'employer du sable pour ses ablutions, lorsqu'il n'y a point d'eau, et les reins d'un cheval

ou de toute autre monture sont un emplacement aussi légitime pour prier que la plus splendide mosquée d'une ville. Lorsque nous atteignions vers la nuit l'endroit où s'arrêtait la caravane, c'était encore une scène pleine de vie, de mouvement et d'attrait. Les Usbeks, comme nous, ne laissent jamais leurs montures boire lorsqu'elles ont chaud; mais, dans ce voyage, nous n'étions pas plus tôt arrivés que nous repartions : on permettait donc aux chevaux d'étancher leur soif, et pour empêcher les mauvais effets de l'eau froide, on montait aussitôt l'animal, et on le forçait à courir au grand galop pendant plusieurs milles de suite, dans le dessein, vous dirait un Usbek, d'échauffer l'eau à la température de son corps.

Notre marche suivante nous mena vers onze heures du soir à Ouchghouey, en d'autres termes aux *Trois-Puits,* que nous eûmes beaucoup de peine à trouver. Nous errâmes long-temps à droite, à gauche; les Turcomans mirent même pied à terre au milieu de l'obscurité, et cherchèrent sur le sable avec leurs mains le sentier dont nous étions sortis. Désespérant d'y rentrer avant que le soleil ne reparût, nous faisions déjà les préparatifs d'un bivouac, lorsque l'aboiement d'un chien et des voix lointaines qui répondirent à nos cris répétés, dissipèrent nos inquiétudes, et bientôt nous fûmes campés autour des puits. Nous y rencontrâmes quelques Turcomans

vagabonds, les premiers que nous eussions encore vus depuis que nous avions franchi l'Oxus. L'eau d'Ouchghouey était amère; mais ces bergers paraissent indifférens à la qualité du liquide. L'aspect de la contrée continuait à changer; plus nous avancions, plus elle devenait unie et moins elle était sablonneuse, mais toujours la surface offrait alternativement des éminences et des creux. Les naturels, avec qui nous entrâmes le lendemain en amicale relation, nous dirent que les hivers étaient fort rigoureux dans ce pays, et nous assurèrent que la neige y avait quelquefois un pied d'épaisseur. Nous avions nous-mêmes éprouvé un abaissement de dix degrés dans la température depuis notre passage de l'Oxus

Nous apprîmes alors que nous approchions du camp de l'armée d'Orgunje, qui, à ce qu'il paraît, était situé sur les bords du Mourghab, qu'on appelle aussi *rivière de Merve*, beaucoup au-dessous de la ville de ce nom, et à environ trente milles de nous. A midi nous continuâmes notre route, et quand le soleil se coucha nous fîmes halte parmi des ruines de forts et de villages abandonnés, qui s'élevaient par groupes au milieu d'une plaine immense. Je remarquai, chemin faisant, que nous sortîmes peu à peu des monticules de sable. Quant à ces vestiges d'industrie humaine que nous avions rencontrés, c'était tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancien et fameux royaume de Merve, ou, comme nos historiens l'ont

à tort nommé, de Merou. Avant d'y parvenir, nous ne manquâmes pas de vignes qui nous annoncèrent que nous touchions aux confins de l'océan de sable, car, entre autres choses, plusieurs volées d'oiseaux passèrent sur nos têtes. Toutefois, nous n'avions pas encore trouvé d'habitations; mais, au bout d'une marche nocturne de neuf milles à travers un pays dont la surface était dure et parfaitement plane, nous atteignîmes vers neuf heures du matin la résidence temporaire d'une nombreuse tribu de Turcomans, *ou, pour employer l'expression propre*, un *oba*, *non loin de* Mourghab.

Le nom du lieu était *Khawju-Abdoulla*, et tous les habitans vinrent au-devant de la caravane. Nous prîmes position sur une petite hauteur à deux ou trois cents verges de distance, et les marchands nous conseillèrent de nous mêler avec eux-mêmes, surtout de paraître humbles et modestes. Nous suivîmes ce conseil, et les Turcomans ne tardèrent point à nous entourer, demandant du tabac en échange des appétissans melons dont ils étaient chargés. Nous achetâmes de la sorte une certaine quantité de fruits, et bravant l'ardeur du soleil, quoique je ne puisse dire au détriment de notre teint qui était déjà tout brûlé, nous les partageâmes avec les conducteurs de chameaux et les esclaves.

Sur ces entrefaites, on apprit que les troupes d'Orgunje étaient campées de l'autre côté de la rivière

qui n'était guéable qu'en quelques places, et les marchands décidèrent qu'ils se rendraient en personne avec les quatre guides auprès de l'officier en chef qui commandait l'armée, car le Khan était depuis peu de jours retourné à Khiva, et qu'ils feraient tous leurs efforts pour se concilier ses bonnes grâces. Ce qu'ils souhaitaient surtout d'obtenir, c'était d'acquitter les droits de leur passage au lieu où ils étaient alors campés, ne se souciant guère d'aller mettre leur propriété sous la main des soldats. Ils partirent donc, et nous laissèrent parmi leurs domestiques. Quand la nuit vint, nous couchant sous le ciel pur et sans nuages, nous dormîmes sans inquiétude ni crainte de la part de nos voisins les mangeurs d'hommes. Cet état de sécurité au milieu d'un tel peuple et dans un tel pays est fort remarquable; mais un Turcoman, quoiqu'il puisse entreprendre une expédition de maraude et l'exécuter avec une merveilleuse adresse, ne saurait commettre tranquillement un vol : il semble que cela répugne à sa nature.

L'oba près duquel nous fîmes halte nous présenta un spectacle d'une grande nouveauté. Il consistait en cent cinquante huttes environ, de forme conique, faciles à transporter d'un endroit dans un autre, et nommées *khirgahs,* qui étaient perchées sur une éminence. Aucune régularité ne présidait à leur arrangement; mais elles s'élevaient pêle-mêle

comme autant de ruches gigantesques, et si elles n'avaient eu le toit noir, cette comparaison n'aurait pas été mauvaise. Nous pouvions aussi prendre les enfans pour les abeilles, car ils étaient fort nombreux, et je fus étonné d'une telle collection de jeunes pillards en herbe.

Lorsqu'on voit les Turcomans en corps, on peut assurément distinguer dans leur physionomie quelque chose de tartare. Par exemple, ils ont les yeux petits, et leurs paupières paraissent enflées. Au total, c'est une belle race d'hommes. Tous étaient coiffés du *tilpak*, bonnet carré ou conique en peau de brebis noire, à peu près haut d'un pied, qui est beaucoup plus gracieux qu'un turban, et qui donne à une troupe de ces indigènes l'air d'un corps de soldats disciplinés. Les Turcomans sont tout-à-faït passionnés pour les vêtemens de couleur brillante, et choisissent les nuances les plus vives de vert, de rouge et de jaune pour l'étoffe de leurs *chupkuns* ou manteaux flottans. Ils se promenaient entre leurs huttes avec une insouciance complète ; eh ! qu'ont-ils autre chose à faire, sinon à vivre en paix du produit de leur dernière expédition ? Ils ne cultivent que peu de terre, et un ou deux individus suffisent pour mener paître leurs innombrables troupeaux. Leurs chiens d'ailleurs remplissent pour eux l'office de bergers. Ces animaux sont très dociles, mais féroces à l'égard des étrangers ; ils ont le poil

hérissé, paraissent appartenir à la race du mâtin, et se vendent à prix d'or même parmi ces peuples. Les habitudes guerrières des Turcomans me semblèrent d'autant plus frappantes, qu'ils avaient débarrassé de toutes broussailles le tour de leur bourgade sur un seul diamètre d'environ un mille. Peut-être n'avaient-ils ainsi abattu le bois que pour le brûler; mais ce n'en était pas moins une sorte d'esplanade pour servir à leurs évolutions militaires.

Dans ma *description des Turcomans*, je ne dois pas oublier les dames, dont la coiffure ne figurerait pas trop désavantageusement dans un bal d'Europe. Elle consiste en un grand turban blanc, pareil à un schakos pour la forme; mais plus élevé, pardessus lequel est jetée une écharpe rouge ou blanche qui retombe jusqu'à la ceinture. Quelques-unes des femmes que nous vîmes en cette occasion étaient jolies et belles, et chargeaient d'un grand nombre d'ornemens leurs cheveux qui pendaient en tresses sur leurs épaules. Leur parure de tête est à la rigueur trop volumineuse, mais leur sied bien cependant, attendu qu'elles sont fortes elles-mêmes, et que jamais elles ne portent de voile. Le reste de leur costume est une longue robe qui leur descend jusqu'aux chevilles et qui les leur cache en même temps qu'elle dessine leur taille. Dans nos pays au contraire, quelle femme n'a poiut à cœur de mon-

trer combien son pied est petit et sa taille fine ? Mais il en est ainsi : les nations éloignées l'une de l'autre ne diffèrent pas plus pour la langue et les lois que pour le goût et les manières.

La députation qui s'était rendue au camp de l'armée d'Orgunje, revint la matinée suivante avec un délégué du général, et la vue de ce personnage fit tressaillir de peur tous les marchands. C'était un vieillard, rigoureusement costumé à la mode du pays, et qu'accompagnait une escorte de Turcomans du désert. *On le pria de s'asseoir à la place d'honneur; on lui adressa la parole en termes aussi* respectueux que s'il eût été le général en personne; on le restaura avec du thé et du tabac, car alors on fumait en public; chacun lui apporta ensuite son cadeau, l'un des étoffes de soie, l'autre du drap, celui-ci des raisins, et celui-là du sucre; puis tous se mirent à étaler leurs marchandises pour qu'il les taxât. Nous étions à peu de distance, couchés dans nos paniers, et nous ne perdîmes rien de la scène. Le délégué d'Orgunje, après qu'on lui eut de la sorte rendu hommage, prit la parole, et sans détour déclara qu'il avait ordre d'exiger selon la loi un nombre de tillas représentant la valeur du quarantième de la totalité des marchandises; mais qu'il ne prendrait pas la peine de fouiller les balles. « Mieux vaut, ajouta-t-il, qu'on me dise franchement la vérité; car si je soupçonnais quelqu'un de

supercherie, je les examinerais alors, et le délinquant aurait à subir la colère du Khan d'Orgunje, mon seigneur et maître. » Ce discours fut écouté avec une telle terreur, que certains marchands, je crois, dirent posséder plus de marchandises qu'ils n'en possédaient en effet, ou que du moins nul n'osa s'aventurer à mentir. Lorsque les comptes furent arrêtés et soldés, le percepteur, tout en s'occupant d'empocher ses tillas, prit sur nous divers renseignemens auprès de nos principaux compagnons de route. Ceux-ci, bien que nous ne leur eussions pas fait la leçon, soutinrent hardiment que nous étions des Hindous de Caboul qui s'en allaient en pèlerinage sur les bords de la mer Caspienne. Ainsi, nous avions été successivement Anglais, Afghans, Usbeks, Arméniens, Juifs, et nous finissions par être natifs de l'Hindoustan. Grâce à ces stratagèmes nous parvînmes toujours à nous tirer d'embarras, et si nous dûmes nous en féliciter, ce fut surtout dans cette dernière circonstance. On dit en effet que les naturels d'Orgunje sont, de toutes les tribus du Turkistan, les plus hostiles aux Européens, tant à cause de leur voisinage avec la Russie, que parce qu'ils savent que les Persans qui sans cesse les menacent sont aidés par eux. Comme on le présume, ils ne connaissent aucunement les différentes nations de l'Europe, et par ce motif s'imaginent que tous les Européens sont leurs ennemis. Il est donc

heureux qu'à de si mauvaises dispositions ces naturels joignent tant de simplicité d'esprit.

SUITE DU VOYAGE DANS LE DÉSERT. — Rivière de Merve. Bruits alarmans qui nous obligent de faire halte à Shurukhs. Description des pays environnans ; coutumes des indigènes. Départ de Shurukhs ; accroissement de notre caravane. Entrée en Perse. Fort de Mouzderan. Arrivée à Meshid[1].

Nous repartîmes le 29 au lever du soleil, tous pleins d'ardeur, et nous suivîmes pendant douze milles le cours du Mourghab[2] avant de le franchir Nous le trouvâmes large d'environ quatre-vingts verges, et profond de cinq pieds, parcourant cinq milles à l'heure entre des rives escarpées et argileuses. Nous le passâmes à gué sur un fond d'argile qui offrait quelques trous, mais sans accident. Il n'y avait pas de village; mais l'endroit s'appelait *Uleisha.* Cette rivière prend sa source dans les montagnes d'Huzara, et on a cru long-temps qu'elle se jetait dans l'Oxus ou la mer Caspienne. Mais ce sont deux erreurs, puisqu'elle se perd dans un lac ou qu'elle en forme un situé à cinquante milles nord-ouest de Merve. Elle était jadis fermée au-dessus de

[1] Nous n'avons pas besoin d'avertir de nouveau le lecteur que l'orthographe des noms de lieux asiatiques est très arbitraire. Par exemple, Meschid s'écrit aussi Meched ; Shurukhs, Ferrockhs ; Kouchay, Kotchoun, ou Kabouchan ; Jirulis, Djerilis ; Goklan, Gocklan ; Kokunda, Kokundeh ; Uschroff, Achreff ; Feirozkoh, Firouzkoh, etc.

[2] Le Mourghab se nomme aussi la rivière de Merve.

cette ville par une écluse qui forçait la plus grande partie de ses eaux à se répandre dans le voisinage, et ce fut une des principales causes qui rendirent la ville elle-même autrefois si riche et si florissante. L'écluse en question fut détruite, il y a quarante-cinq ans, par Shad-Mourad, roi de Bokhara, et la rivière n'arrose plus aujourd'hui que la partie de la contrée qui avoisine ses bords, et qui est couverte des obas des Turcomans. Ces peuples, en effet, ne s'établissent jamais à demeure fixe, mais dressent leurs tentes, *tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Ils* cultivent par le moyen d'irrigations et obtiennent ainsi de magnifiques récoltes. La tige de l'orge sauvage, par exemple, y devient plus grosse que le doigt, et dans les endroits non cultivés le sol présente au bétail les plus gras pâturages, et aux chameaux qu'on rencontre par bandes nombreuses les plus beaux buissons épineux. Au-dessus de Merve le pays s'appelle *Marouchak*, et passe pour malsain; j'ai du moins entendu citer une phrase proverbiale dont le sens était « que l'eau de Marouchak tuait un homme avant que Dieu eût le temps de s'en douter[1]. » Le Mourghab est l'Epardus d'Arien; le nom que cet auteur lui donne, ai-je lu quelque part, peut se traduire par le mot latin *irrigator*, et n'est pas mal appliqué ici. L'historien semblerait

[1] Before God gets intelligence, the water of Marouchak has killed the man.

même n'avoir pas ignoré le cours véritable de cette rivière, car il nous dit (livre IV, chap. 6), que l'Epardus « cache ses eaux dans le sable, comme font plusieurs autres grands fleuves. »

La transition que nous avions éprouvée, d'un désert sablonneux à la rive d'un frais courant, était délicieuse. Tout le monde semblait enchanté, et il n'était pas jusqu'aux animaux qui ne parussent s'apercevoir du changement. La journée entière se passa en réjouissances; du matin au soir nous vîmes les *Turcomans se précipiter dans l'eau* avec leurs montures, et nos compagnons de voyage se divertir à nager. Le lendemain, quand il fallut se remettre en route, certaines circonstances qu'on avait dédaigné de prendre l'avant-veille en considération vinrent alors exciter les plus justes alarmes parmi les membres de la caravane, et leur recommander plus que jamais la prudence. Il paraît que les marchands, lorsqu'ils étaient parvenus au camp d'Orgunje, avaient trouvé le général occupé d'envoyer un corps de trois cent cinquante hommes en maraude sur les frontières de la Perse. Nos amis étaient même arrivés à temps de réciter le fatha en l'honneur de ces brigands; car, quelques sentimens qu'ils éprouvassent en effet, il leur avait été impossible de ne pas feindre qu'ils étaient charmés de leurs intentions de brigandage. En leur présence, le général avait exhorté ses gens à montrer du cœur, et

à se rappeler la bonne besogne qu'ils allaient faire, ainsi que les tillas d'or qu'ils pouvaient recueillir dans le pays des infidèles. Les pillards montèrent bientôt en selle, et, comme ils partaient déjà, un des marchands qui avait conservé tout son sang-froid demanda que la formidable bande voulût bien épargner notre caravane. Le général donna bien aux cavaliers des instructions à cet égard; néanmoins, les députés qui s'étaient rendus près de lui, et qui d'abord n'avaient conçu aucune crainte, branlaient maintenant la tête, et ne semblaient que peu disposés à tenter un essai de l'honnêteté des indigènes. Ils examinèrent la chose sous toutes ses faces, et ne surent long-temps à quel parti s'arrêter. Enfin ils décidèrent, puisqu'une telle horde de maraudeurs était en campagne, que nous gagnerions Shurukhs, un vaste établissement de Turcomans, et que nous y attendrions le résultat de leur expédition, car les marchands aimaient mieux l'apprendre par ouï-dire que d'en être témoins. En conséquence, le 30 août, revenant sur nos pas, nous parcourûmes de nouveau la plus grande partie de la route que nous avions parcourue la veille, et après avoir descendu la rive opposée de la rivière l'espace d'environ seize milles, nous fîmes encore halte parmi les naturels à un endroit appelé *Kurjoukoulan*. Nous n'hésitions plus à entrer en relations avec eux quand l'occasion s'en présentait, et

nous recueillîmes ainsi divers renseignemens sur ce peuple. Les Turcomans sont Turcs; mais ils diffèrent des Usbeks, et sont entièrement dévoués à la vie pastorale. Leur race se divise en plusieurs grandes tribus, qui toutes prétendent à une origine commune. Nous avions vu les Ersaris sur l'Oxus, et nous résidions alors au clan de Saruk, au-delà duquel est celui de Salore. Vers la mer Caspienne on trouve ceux de Tuka, de Goklan et d'Yumoud, tous fort considérables, et dont je parlerai à mesure que je m'approcherai de la mer.

Les Saruks nous donnèrent d'amples détails sur l'exercice de leur profession de brigands. Lorsqu'ils sont, par exemple, à la chasse des Persans, ils avancent à petites journées vers la frontière pour ne pas fatiguer leurs montures, et quand ils y sont parvenus ils rôdent souvent des jours entiers autour d'une forteresse, épiant qu'il en sorte quelqu'un pour le capturer. Si personne ne sort, ils font une battue le matin dans la campagne, tandis que les bergers et les laboureurs se livrent à leurs occupations, et entraînent tous ceux qu'ils peuvent saisir. Sont-ils vigoureusement poursuivis, ils abandonnent derrière eux les chevaux de rechange dont une moitié d'entre eux est toujours munie, et continuent d'emporter au galop les esclaves les plus précieux dont ils ont su s'emparer. Dans de semblables expéditions, tout dépend de la vitesse de

leurs montures; aussi les Turcomans leur donnent-ils le plus grand soin et les préparent-ils beaucoup d'avance. Cette préparation consiste à leur imposer d'énormes courses après une longue abstinence de nourriture et de boisson, ce qui leur communique un incroyable degré de vigueur. Ils ne leur permettent pas de goûter au moindre fourrage vert, et ne leur en font manger que du sec, croyant par ce régime leur endurcir la chair. Puis ils les forcent à transpirer jusqu'à ce que leur graisse ait entièrement disparu, et ils en jugent par la quantité d'eau que boit l'animal, et qui est fort petite si son volume a été convenablement réduit. Les chevaux turcomans, grâce à une telle éducation, surpassent tout-à-fait en rapidité ceux d'Europe et même d'Arabie; mais leur tournure est misérable, et ils n'ont ni ce poil lisse ni cette jolie robe que nous voyons dans l'Inde, et surtout en Angleterre. Puisque la vie et la fortune d'un Turcoman sont identifiées avec la bonté de son coursier, il est facile de s'expliquer l'attention qu'il lui donne et l'attachement qu'il lui porte. Le peu de nourriture auquel l'animal est habitué permet à son maître d'emporter aussi les vivres dont il a lui-même besoin. Il marche donc toujours muni de grain, de farine et de pain, tant pour lui que pour sa bête. Chemin faisant, il enterre quelquefois ces provisions dans un endroit bien connu, jusqu'à ce qu'il revienne de maraude. Lors-

que ensuite il regagne son désert natal, il se trouve de la sorte approvisionné, quoique souvent il se soit absenté de son camp plusieurs semaines, et du moins peut nourrir les malheureuses victimes qu'il a réduites à l'esclavage.

Par suite du métier qu'ils exercent de vendre des hommes, les Turcomans, comme on s'en doute bien, sont la terreur des habitans de toutes les régions environnantes; d'autant plus qu'ils déploient dans leurs excursions un indomptable courage et une merveilleuse persévérance d'énergie. On ne saurait ne pas admirer leur audace, ne pas convenir de leur valeur, en même temps qu'on s'apitoie sur le sort des malheureuses contrées qui sont le théâtre de leurs exploits. L'odieuse conduite de ces naturels à l'égard de leurs semblables prouve, de reste, qu'ils ont répudié la plupart des sentimens généreux innés au cœur de l'homme. Par exemple, ils ne savent pas ce que c'est que l'honneur, l'honneur que souvent on voit chez les nations à demi civilisées! Ils ont en outre la réputation qui n'est pas tout-à-fait imméritée d'être perfides et traîtres. Les Persans essaient, mais sans succès, de mettre un terme à ces incursions des Turcomans, car ces barbares vivent dans un désert où ils n'ont rien à craindre de personne; et ce qui surtout les encourage à continuer, c'est le facile débit qu'ils trouvent de leurs captifs dans les régions plus favorisées qui

s'étendent par-delà leur triste patrie. De temps à autre, dans leurs expéditions en Perse, quelques Turcomans deviennent eux-mêmes prisonniers, et alors une rançon exorbitante est mise sur leurs têtes; néanmoins ils sont toujours rachetés par leurs parens. Ces peuples passent leur vie en maraude ou en préparatifs pour s'en aller marauder, et c'est une honte pour les chefs du Khoraçan de s'être si long-temps ligués avec ces ennemis naturels de leur religion et de leur pays, afin d'imposer une éternelle servitude à un plus grand nombre d'infortunés Persans. L'avarice est le plus ignoble de nos vices. Et à ce propos, quand nous fûmes bien hors de la puissance des troupes d'Orgunje, les marchands de la caravane, qui étaient les plus sordides gens à qui j'eusse jamais eu affaire, se réunirent en conclave pour déplorer la dernière taxe à laquelle ils avaient été soumis, et imaginer un moyen de rentrer dans la totalité ou du moins dans une partie de leur argent. Or, ils n'avisèrent rien de mieux que de faire supporter leur perte aux Firingis, en d'autres termes à nous, et dans la soirée ils vinrent nous prier de leur rembourser un quart de tous les droits qu'ils avaient payés. Ce paiement, disaient-ils, avait été par eux effectué d'une façon si irrégulière que le receveur avait omis d'imposer comme d'habitude chaque paire de paniers, en sorte que nous avions échappé à toute espèce d'im-

pôt, et c'était évidemment à cause de la richesse et du grand nombre de la caravane dans laquelle nous voyagions. De plus, ajoutaient-ils, le délégué du général d'Orgunje s'est montré plein de bienveillance envers nous, moyennant dix tillas d'or que nous lui avons comptés; il est donc juste et raisonnable que vous contribuiez aussi à cette dépense. Mais comme j'étais sûr qu'aucune augmentation de frais n'avait eu lieu par rapport à nous, et que les taxes eussent été de même perçues si nous n'avions pas été présens, comme d'ailleurs il nous importait de montrer en toute circonstance la plus stricte économie, je refusai de satisfaire les prétentions exorbitantes des marchands, et je leur déclarai que nous étions de simples voyageurs, et leurs hôtes dans une terre étrangère, que par conséquent nous espérions en leur équité. Ne voulant pas toutefois que par un refus complet l'amitié qu'ils nous témoignaient généralement se changeât en haine, j'offris de leur rembourser la taxe ordinaire d'un tilla par chacun de nos chameaux, et par cette concession j'eus le bonheur de me concilier une faveur presque universelle...

Le 31 nous commençâmes notre marche dans le désert à l'ouest du Mourghab, et nous parcourûmes un espace de trente-sept milles. Le pays ne ressemblait aucunement à celui de l'autre bord de la rivière, et vers le milieu de la route sa surface

devint unie, plane et dure, et fut ensuite toujours de même nature. Dès lors, les chameaux n'avancèrent plus que par quatre de front. La contrée était dépourvue d'eau, mais il y avait de nombreux restes des caravanserails et des citernes qui avaient été bâtis par le philanthrope Abdulla, khan de Bokhara. Dans ce voisinage, et plus particulièrement aux environs de la rivière, nous vîmes se succéder une multitude de tourbillons qui élevaient la poussière à une grande hauteur, et se mouvaient sur la plaine comme les *trombes sur la mer. Dans l'Inde, ces* phénomènes sont connus sous le nom familier de *diables,* et quelquefois y enlèvent le toit des maisons; mais je ne sache pas qu'ils soient dans cette dernière région aussi terribles et aussi fréquens que ceux qui se montraient alors dans le désert. Ils paraissaient formés par des bouffées de vent, car l'air lui-même n'était pas troublé par la bise, qui dans cette région souffle ordinairement du nord.

Lorsque nous fîmes halte dans la matinée du 1er septembre à une ruine qui porte le nom de *Kalourrey*, nous aperçûmes les montagnes du Khoraçan perse. Dans la direction où elles s'observaient, j'avais remarqué que l'atmosphère était brumeuse depuis que nous avions atteint les bords du Mourghab, autrement nous les aurions peut-être aperçues plus tôt, quoique de l'endroit où nous étions alors elles parussent encore, vu la distance, envelop-

pées de brouillard. A mesure que nous approchions de Shurukhs, nous pouvions distinguer une élévation graduelle, bien que presque imperceptible, dans la contrée. Les buissons rabougris dont j'ai parlé plus haut étaient remplacés par le tamarise et l'épine-de-chameau, qui ne poussent pas dans le désert. La plus singulière des plantes que nous offrait cette nouvelle zone, était celle appelée, dans la langue de Turkistan, d'un nom qui littéralement signifie *coupe du daim*. Elle ressemble à la ciguë ou à l'assafétida, dont elle a la mauvaise odeur, si ce n'est qu'une feuille absolument de la forme d'une coupe à boire entoure chaque nœud de la tige. Ces tasses naturelles reçoivent les pluies au printemps, et les daims s'y désaltèrent. Telle est du moins la croyance populaire. Nous retrouvâmes par la suite une plante à peu près pareille sur les montagnes à l'est de Meshid. Il en découlait une gomme, ou plutôt une espèce de suif, dont les habitans tiraient un revenu assez considérable. Dans nos dernières journées de marche, nous avions sans cesse vu sur le sable les traces de ces trois cent cinquante pillards turcomans qui s'avançaient vers la Perse. Ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous perdîmes enfin l'empreinte des pas que laissaient derrière eux les chevaux de cette bande formidable qui avait quitté la grande route de Meshid. Mais, plus près, nous rencontrâmes soudain

une petite troupe de leurs compatriotes qui, au nombre de sept, s'en revenaient d'une expédition qui n'avait pas réussi. C'étaient des jeunes gens bien montés, bien équipés; leurs armes consistaient en une lance et un sabre; ils n'avaient pas d'arc, et un seul cheval de rechange pour eux tous. Leur parti avait été battu, et même quatre de leurs compagnons étaient restés entre les mains des Persans. Ils nous contèrent leur désastre et nous demandèrent du pain; nous leur en donnâmes, mais je souhaitai à part moi que toutes leurs expéditions ne se terminassent pas mieux.

Le 2 au lever du soleil, après avoir parcouru soixante-dix milles en quarante-huit heures, nous atteignîmes Shurukhs. Notre caravane campa autour d'un vieux tombeau que surmontait un dôme élevé, et nous décidâmes unanimement que la prudence nous défendait de poursuivre notre voyage tant que les pillards seraient en campagne. Il fut donc résolu, pour nous servir de l'expression des indigènes, que nous *dormirions* à Shurukhs : résolution fort singulière, puisque c'était le principal repaire des maraudeurs turcomans, et que nous devions résider parmi des voleurs pour éviter ceux qui couraient le pays; mais nous n'avions nous-mêmes que très peu d'influence, et il fallait bien nous soumettre au vœu général. Les marchandises furent empilées autour du tombeau, les marchands les

environnèrent de leurs tentes, et la nuit, les chevaux et les chameaux formèrent une troisième enceinte. De telles précautions n'étaient pas en effet inutiles pour notre sûreté. Pendant la journée, les naturels nous visitèrent en foule, et apportèrent avec eux des tuniques de poils de chameaux, qui leur furent facilement achetées; mais nul individu de la caravane n'osa s'éloigner un instant de ses compagnons. Et comment n'en aurait-il pas été ainsi, lorsque nous voyions sans cesse les Turcomans passer et repasser devant nous, lorsque nous savions que le vol était leur principal moyen d'existence?

L'établissement de Shurukhs consiste en une petite forteresse incapable de résistance et presque ruinée, qui s'élève sur une légère éminence au bas de laquelle la plupart des habitans ont fixé leurs demeures. Il y a quelques maisons en terre, que les Juifs de Meshid, qui trafiquent avec ce peuple, ont bâties; mais les Turcomans eux-mêmes vivent dans les huttes coniques appelées *khirgahs*, et particulières à leur tribu. Elles sont construites en bois, entourées d'une natte de joncs, et couvertes pour toiture de peaux qui deviennent noires de suie. Shurukhs est la résidence des Turcomans-Salores, les plus nobles de la race. Deux mille familles y sont domiciliées, et un égal nombre de chevaux du sang le plus pur y peuvent être réunis en cas de besoin. Ne peuvent-ils lutter avec leurs

ennemis, ces gens fuient dans les déserts qui s'étendent devant eux, et y attendent que l'orage soit passé. Ils se reconnaissent suzerains de l'Orgunje et de la Perse; mais cette suzeraineté est toujours bien légère, bien incertaine, et ils ne s'y soumettent que lorsqu'ils sont menacés de près par une armée. Pendant notre séjour, ils tenaient dans les fers un ambassadeur persan, et refusaient de donner au Khan d'Orgunje, sur les droits de passage des voyageurs, la part qu'ils lui avaient promise le mois précédent, lorsque ce chef les avait visités à la tête de ses troupes. Les Salores sont gouvernés par douze *aksukals*, ou barbes blanches, s'il faut traduire littéralement ce mot, c'est-à-dire par les douze chefs les plus âgés des différentes familles; mais ils n'obéissent à la volonté particulière de personne. La contrée qui avoisine Shurukhs est bien arrosée par des conduits qu'alimente le ruisseau de Tejend. Il est un peu saumâtre, mais ses ondes n'en répandent pas moins dans les champs une extrême fertilité. Le sol est d'ailleurs très riche, très favorable à l'agriculture. On y jette la semence, et elle pousse presque sans travail. La moisson est toujours abondante, et comme de vrais républicains, ils la gardent tout entière pour eux, sans payer à l'état aucun impôt. Leurs récoltes de blé et d'orge sauvage sont magnifiques, et leurs melons ne le cèdent en saveur qu'à ceux de Bokhara. Mais il n'y a ni arbres ni buis-

sons pour animer le paysage, car les Turcomans dédaignent de jardiner.

Nous étions alors plus à même de faire intime connaissance avec eux que nous ne devions jamais l'être : aussi en profitâmes-nous pour recueillir différentes de leurs coutumes qui les caractérisent. La célébration de leurs mariages, par exemple, se ressent beaucoup du romanesque qui préside à toute leur vie de brigandage. Ils n'entrent pas dans l'état conjugal avec les simples cérémonies des mahométans; car *chez eux la communication des êtres n'est en rien limitée*, et *il se forme* entre les jeunes gens et les vierges des attachemens qui, de pure amitié d'abord, se changent peu à peu en amour. Mais la fille d'un Turcoman coûte toujours cher; et l'amoureux, en désespoir de l'acheter légitimement, se saisit de la belle, l'assied derrière lui sur le même cheval, et l'emporte au galop vers le camp voisin où ils se font unir. Dès lors la séparation est impossible. Le père et la mère, les proches, poursuivent les amans, et l'affaire s'arrange avec quelque parent du ravisseur, qui s'engage à payer tant de chameaux et de chevaux pour le prix de sa femme. S'il est riche, il paie en général sur-le-champ; mais si, ce qui plus souvent arrive, il ne possède rien, il jure d'acquitter sa dette le plus tôt possible, et c'est véritablement une dette d'honneur. Alors il s'en va marauder sur les frontières

de Perse jusqu'à ce qu'il soit parvenu à remplir son engagement. Son succès dans ces expéditions le détermine en général à demeurer brigand le reste de ses jours. D'ailleurs, il ne saurait élever sa famille sans continuer à se livrer au brigandage. La jeune épouse, après s'être mariée contre le gré de ses parens, revient cependant habiter avec eux, et passe une année dans leur maison à préparer les nattes et les tentures qui sont indispensables pour construire une hutte de Turcoman. Puis, après l'anniversaire de son évasion, elle passe enfin dans les bras et dans la demeure de son brave amant.

J'ai déjà dit que nous campâmes à Shurukhs, près de la tombe d'un saint mahométan. Il fleurissait dans ce pays huit cent vingt-quatre ans avant notre passage, sous le nom d'Aboulfuzzul-Houln, comme l'indique l'épitaphe, et est encore révéré par les Turcomans. Si l'un deux tombe malade, il invoque les mânes du saint; si la santé de son cheval ou de son chameau se dérange, vite il fait le tour de son sépulcre avec espérance et même certitude de remède. Les Turcomans n'ont pas de mosquées; ils récitent leurs prières sous leurs tentes ou dans le désert, sans ablution et sans tapis. Leurs prêtres ne sont pas nombreux, car la religion n'est guère en honneur parmi eux; et ils ne sont pas assez riches pour bien payer les desservans de Mahomet. Aucune éducation n'adoucit leurs passions

naturellement féroces, et n'empêche les hommes d'être inaccessibles à la pitié, les femmes de méconnaître les lois de la pudeur. Ce sont les premiers qui s'acquittent de tous les travaux du dehors, les secondes qui s'occupent de tous les soins d'intérieur. Les Turcomans aiment à mener alternativement une vie active et une vie paresseuse. Quand ils quittent leurs foyers, c'est pour déployer une activité sans égale; mais à peine y sont-ils revenus qu'ils s'abandonnent de nouveau à la plus indigne paresse. Ils chérissent éperdument leurs chevaux, et n'ont pas de plus grand plaisir que celui de chanter leurs louanges.

Le lendemain de notre arrivée, Ernuzzar, le chef turcoman auquel le vizir de Bokhara nous avait recommandés, me proposa de m'emmener chez un de ses amis. Quoique la prudence me le défendît peut-être, j'acceptai, et je fus agréablement surpris de voir que ces peuples vagabonds vivaient à Shurukhs du moins dans la commodité pour ne pas dire dans le luxe. La tente où je fus introduit était spacieuse, puisqu'elle avait un diamètre d'environ vingt-cinq pieds. Les parois étaient en treillage, et des lattes qui partaient d'un cerceau large de trois pieds au travers duquel pénétrait l'air formaient le toit. Le plancher était couvert de peaux et de tapis richement travaillés qui imitaient le velours. Des tentures d'étoffes à franges décoraient les murs, et

ce qui en augmenatit beaucoup l'élégance, c'était de songer qu'elles avaient été entièrement confectionnées par la maîtresse de la maison et par ses filles. D'un côté de la tente, il y avait des tablettes sur lesquelles étaient rangés les vêtemens de divers membres de la famille, et par-dessus on voyait, pliées avec soin, les couvertures en piqué dont ils s'enveloppaient pour dormir. Ces couvertures étaient en soie et coton rayé. De l'ouverture circulaire ménagée dans la toiture, pendaient trois gros glands de soie, différens de couleur, et habilement fabriqués par quelque jeune et jolie main. En somme, l'appartement et tout ce qui le meublait n'annonçaient pas des gens qui menaient une vie errante. Néanmoins l'hôte m'expliqua que deux chameaux suffisaient pour transporter la maison et le mobilier. A mon retour, je témoignai ma surprise d'une telle somptuosité, mais les marchands me répliquèrent que j'avais tort de m'en étonner, puisque les Turcomans étaient des mangeurs d'hommes, et que leur nourriture ne leur coûtait rien. On a sur d'aussi légers fondemens porté contre bien des peuples une accusation de cannibalisme; mais nos compagnons de route me voulaient simplement dire qu'ils gagnaient leur vie à vendre des hommes. Avant que je quittasse sa tente, le maître du lieu servit, suivant la coutume, du pain et des melons que nous mangeâmes avec une quinzaine d'autres

Turcomans qui étaient successivement survenus. Ces indigènes vous coupent un melon avec autant de dextérité que de promptitude, séparent d'un seul coup de couteau la chair de la peau qui n'est pas plus épaisse que celle d'une orange, puis la divisent en une douzaine de bouchées qu'ils mangent en un clin d'œil. J'écoutai pendant une demi-heure leur conversation qui roulait, à ce que je pus comprendre, sur les esclaves et les chevaux. Ils me prirent pour un naturel de Caboul, à cause de l'écharpe que je portais comme turban, et je ne crus pas devoir les détromper. Ils se levèrent tous quand je sortis, et me saluèrent avec le respect qu'on accorde à tout bon musulman. Ils ne m'eussent pas injurié lors même qu'ils eussent connu la vérité, mais retenu par d'interminables questions; au lieu qu'en les laissant dans l'erreur, j'étudiai leurs usages sans qu'ils m'importunassent. Je ne fus jamais si frappé de la physionomie propre aux Tartares que dans cette circonstance. Le Turcoman a le crâne comme un Chinois : sa figure est plate, les pommettes de ses joues sont saillantes, et on ne lui aperçoit sur le menton que quelques poils rares. Il n'est point laid, cependant; au contraire, sa tournure et ses traits sont tout-à-fait mâles. Les femmes sont la plupart du temps jolies et souvent belles.

J'aurais pu cultiver ma nouvelle connaissance et dîner dans la soirée avec les Turcomans; mais puis-

que je n'en fis rien, je décrirai par ouï-dire un de leurs banquets. Quand ils invitent un étranger à honorer leur table de sa présence, ils lui envoient dire qu'ils ont tué un mouton. Ils ne sont pas très délicats sur l'article de la cuisine. Ainsi, leurs gâteaux les plus fins, qui ont deux pieds de diamètre et un pouce d'épaisseur, sont confectionnés avec la plus grossière farine, et mêlés de tranches de citrouilles. On les mange toujours frais. Quand les convives sont rassemblés, on étend la nappe, on place le tourteau dessus, et on tire à soi la partie devant laquelle on se trouve assis. On apporte ensuite le ragoût qui consiste en un mouton entier qu'on a fait bouillir dans un grand pot russe. Les hôtes séparent la chair des os, et la déchiquettent en d'aussi petits morceaux que possible qu'ils mêlent avec du pain émietté. Ils y ajoutent une douzaine d'ognons hachés menu, jettent le tout dans la marmite où la viande a cuit, et le délaient avec le bouillon. On sert alors cette pâtée dans des écuelles de bois, dont une seule sert pour deux personnes. Leur manière de manger n'est pas moins bizarre que l'apprêt du festin; ils prennent une pleine poignée de hachis, et, commençant par le poignet, la happent avec leur langue comme les chiens. Ils ont soin de tenir la tête au-dessus de l'écuelle pour qu'elle reçoive tout ce qui tombe. Chacun des deux commensaux fait tour à tour le

même manége. Viennent ensuite les melons, et le repas se termine par une pipe de tabac. Les femmes ne mangent jamais avec les hommes.

Après une semaine entière de résidence à Shurukhs, pendant laquelle nous n'entendîmes pas parler des maraudeurs qui nous avaient précédés vers la Perse, ils commencèrent enfin à revenir par deux, par trois, avec leurs montures harassées de fatigue, et le soir nous en comptâmes plus d'une centaine. Ils campèrent près de notre caravane, et nous régalèrent d'un brillant récit de leur expédition. Elle avait été aussi fructueuse que facile. Quatre jours auparavant, à dix heures du matin, ils avaient marché sur Meshid, et s'étaient avancés jusqu'aux portes de cette cité, chassant hommes et bêtes devant eux. Pas une âme ne parut pour leur opposer la moindre résistance; et quand ils firent le dénombrement de leur butin à quelques milles des murs, ils comptèrent cent quinze créatures humaines, deux cents chameaux et autant de bétail. Ils étaient alors revenus sur leurs pas sans se presser, et avaient gagné Shurukhs pour s'y rafraîchir. En route, ils avaient déjà partagé les produits de la campagne, dont ils avaient donné un cinquième au Khan d'Orgunje, et se félicitaient d'avoir peu de barbes blanches, c'est-à-dire de vieillards, mais beaucoup d'hommes dans la force de l'âge parmi leurs prisonniers. Revenant à travers les montagnes, ils avaient rencon-

tré les vedettes d'un petit détachement de cavalerie. Dans la bataille qui eut lieu un des leurs fut blessé, mais ils capturèrent quinze chevaux et un des cavaliers. Ce malheureux Persan, ils le mirent à mort pour remercier Dieu du succès qui les avait accompagnés, car ils prétendent que le meurtre d'un hérétique est agréable au Tout-Puissant, et ils tuent la plupart des vieillards qui leur tombent entre les mains comme une offrande propitiatoire au Créateur. Oui, les Turcomans se justifient de réduire ces *infortunés à l'esclavage, sous prétexte qu'ils* les convertissent à une vraie religion, et que par ce moyen ils les sauvent.

L'occasion qui nous fut présentée de voir ces voleurs nous inspira une noble idée de leur courage, car la plupart d'entre eux n'étaient que mal armés. Ils avaient tous des sabres, presque tous des lances longues et légères, entièrement différentes de celles dont se servent les Usbeks, et quelques-uns seulement de courts fusils. Tandis que d'une part nous admirons l'intrépidité de ces hommes, de l'autre que penser des Persans qui étaient campés à deux journées de Meshid, avec l'héritier présomptif du trône à leur tête, et au nombre d'une vingtaine de mille ?...

J'avais espéré que le retour des maraudeurs [1] nous permettrait peut-être de poursuivre notre

[1] Allamans, dit le texte.

route, mais quelque timide marchand sema le bruit qu'une moitié des pillards attendait encore notre caravane sur les frontières de Perse. Il fallut en conséquence différer notre départ jusqu'à ce qu'ils fussent tous revenus. Or, c'était d'autant plus fâcheux que notre résidence à Shurukhs ne nous offrait aucun agrément. Nous n'y eûmes pour tente ou abri pendant dix jours que les murailles moisies d'un vieux tombeau, qui étaient infestées de reptiles. Quoique depuis le commencement de notre voyage nous eussions toujours eu la terre pour lit, et que nous n'éprouvassions plus ce malaise qu'on ressent d'ordinaire dans la vie civilisée après avoir passé par hasard une nuit au bivouac, nous souffrions cependant de ne pouvoir pas même étendre un tapis sur le sol, crainte de paraître trop riches aux Turcomans, qui du matin au soir nous examinaient, et souvent nous adressaient des questions. Notre pain aussi était tellement dur que nous pouvions à peine manger. Mais le pire, sans contredit, c'était que ne trouvant le moyen d'écrire et de lire que pendant une heure par jour au plus, le temps nous semblait d'une insupportable longueur.

Enfin pourtant, le 11 septembre nous quittâmes joyeusement Shurukhs au lever du soleil. Les Turcomans maintinrent leur caractère jusqu'au bout. Après être convenus qu'ils ne nous taxeraient qu'à la première étape, ils nous dirent adieu, atten-

dirent que nous fussions en pleine marche, puis nous envoyèrent l'ordre de faire halte pour percevoir les droits de passage. Ils demandèrent un tilla et demi par chameau, ce qui est la taxe ordinaire en vertu de laquelle les voyageurs doivent être escortés jusqu'aux limites du désert. La troupe qui nous avait rejoints ne nous escorta que quelques milles; ennuyée de cette besogne elle fit volte-face, et nous ne fûmes pas fâchés d'en être débarrassés à si bon compte. Nous étions alors très nombreux, car tandis que nous avions séjourné à Shurukhs deux autres caravanes avaient grossi la nôtre; mais parmi nous il y avait, je crois, plus de peureux que de braves. Nous formions d'ailleurs un assemblage assez bizarre d'hommes, de femmes et d'enfans; de marchands, de pèlerins, de voyageurs et d'esclaves qui s'étaient rachetés; d'Usbeks, d'Arabes, de Persans, d'Afghans, d'Hindous, de Juifs, d'indigènes de Budukhshan et de Cachemyr, de Turcs et de Turcomans; sans oublier un Tartare Nogai, un vagabond Kirghis de Pameir, ainsi que nous qui étions Européens. J'allais omettre une jeune personne âgée de quinze ans, que nous avions prise à Shurukhs, et qui, disait-on, était d'une exquise beauté. Les Turcomans l'avaient faite prisonnière depuis quelques mois; et les charmes de sa figure l'emportant sur leur avarice, elle avait été jusqu'alors gardée par celui entre les mains duquel

elle était tombée. Toutefois l'arrivée de notre caravane et d'un si grand nombre de marchands tentèrent sa cupidité : il la mit en vente. Ce fut un Féhéranais qui l'acheta au prix de 77 tillas d'or; et la pauvre fille qui pouvait quelques heures avant marcher à son gré, qui était libre de regarder tout le monde, et que chacun regardait à son aise, fut alors mise au séquestre dans un panier. D'esclave elle était devenue femme; la femme du premier marchand qui l'avait visitée. Elle s'était éprise d'amour pour lui, et pour le décider à donner d'elle le prix qu'on demandait, lui avait déclaré qu'elle embrasserait telle croyance que bon lui semblerait. Cette Persane n'est pas au reste la première de son sexe qui pour un mari ait changé de religion...

Nous fîmes halte dans l'après-midi autour d'une citerne à dix-huit milles de Shurukhs, dont le fort était encore visible, car nous avions cheminé à travers un pays plat. Au troisième mille, nous franchîmes le lit pierreux et desséché de la petite rivière de Tejend, qui prend sa source dans les montagnes voisines et se perd dans les sables. Cette rivière n'est ni l'Hérat ni l'Ochus, car sur les lieux nous ne trouvâmes pas les grands cours d'eau qu'on voit sur les cartes. Ses mares étaient salines, et le sol aussi était salé en beaucoup d'endroits. La citerne était un indice de civilisation, mais il n'y avait à l'entour ni terres cultivées ni habitans. Nous

repartîmes vers huit heures du soir avec la pleine lune, et après une marche de sept milles environ, nous pénétrâmes dans les défilés des montagnes qui forment la barrière de la Perse. Toute la nuit, nous eûmes à cheminer dans un profond ravin, et nous fûmes en proie à la plus vive inquiétude, car nous craignions à chaque instant, vu la nature de la route, d'être attaqués par les Turcomans. Nous en fûmes quittes pour la peur; mais ce n'en fut pas moins avec plaisir que nous aperçûmes au lever du soleil *les tours d'observation de Derbund*, qui au nombre de onze couronnent la crête des montagnes, et qui commandent le passage. Elles étaient défendues par quelques soldats irréguliers, les premiers sujets du *grand roi* que nous rencontrassions. Ils semblaient encore tout effrayés de la dernière attaque des Turcomans; car c'étaient eux qui avaient perdu leurs chevaux et plusieurs de leurs camarades.

Après avoir franchi la gorge de Derbund, notre caravane s'arrêta dans la plaine au-delà du fort de Mouzderan, qui lui-même est situé sur la montagne. Mouzderan était bien peuplé naguère; mais le Khan d'Orgunje, il y a peu d'années, a emmené captifs tous les habitans et rasé les remparts. Non loin du fort est une belle source d'eau chaude qui, avec plusieurs ruisseaux voisins, se fraie un canal à travers la vallée, où l'on pouvait encore voir les ver-

gers et les jardins des malheureux exilés. La vue de ces arbres et de ces fleurs nous parut d'autant plus délicieuse, que nous sortions d'un affreux désert où nous avions long-temps cheminé. Notre arrivée en Perse causa la joie la plus vive à beaucoup des individus de la caravane qui, quoique natifs de Bokhara même, étaient cependant Shiahs. Je croyais, lorsque nous avions quitté cette sainte ville, que c'en était fini des lieux de sanctification; mais la capitale dont nous approchions alors, Meshid-I-Moukuddus, la sacrée Meshid, semblait être sous tous les rapports beaucoup plus vénérable que Bokhara. Quand nous apercevrions son dôme doré, entendais-je dire, chacun devait tomber la face contre terre et prier. Puis les Persans qui nous accompagnaient se mirent à parler hardiment de leur croyance qu'ils avaient jusque-là cachée. Nous n'entendîmes plus parler que des choses miraculeuses qui s'étaient passées au tombeau du fameux Iman-Ruza, cinquième descendant d'Ali, que renferme Meshid. Il faut toujours qu'un Européen écoute avec recueillement de telles histoires et en paraisse émerveillé; car, bien que d'après le Koran lui-même, le mahométisme ne soit pas fondé sur des miracles, les mahométans n'admettent pas une pareille doctrine, et ils vous énumèrent les cent mille déviations aux lois de la nature qui ont eu lieu à l'avantage de l'église mahométane. Je m'étais aventuré

parmi les Usbeks à parler du Koran et de ce qu'il contient, avouant toutefois ne l'avoir lu que dans une traduction. « Insensé que vous êtes ! m'avait-on répondu ; comment est-il possible de traduire ce saint livre dans une autre langue, lorsque chaque lettre de chaque mot a un sens distinct et particulier, qui ne peut être compris que dans l'original ? » Dès lors, je ne fis plus jamais parade de mes recherches bibliques. Si d'une part, en effet, on se moqua de ma prétendue connaissance du Koran, de l'autre j'appris pour la première fois que le texte du Nouveau et de l'Ancien-Testament n'était authentique qu'à la condition d'être incorporé à celui du Koran, parce que toutes ces éditions qu'en avaient données ou les chrétiens ou les Juifs étaient d'abominables contrefaçons ! ces supercheries des desservans actuels de Mahomet ressemblent beaucoup à celles qu'employèrent jadis les prêtres de l'Église catholique. En Europe, cependant, les membres du clergé comprenaient du moins le langage savant des Écritures, au lieu que la plupart des musulmans les lisent, mais ne peuvent les comprendre. Mais le seul fait de pouvoir les lire est déjà regardé comme un haut degré de science...

Nous ne devions pas encore nous croire protégés par le voisinage de Meshid même, qui, au reste, était à trente-huit milles de Mouzderan ; c'est pour-

quoi nous poursuivîmes notre route à la tombée de la nuit. Au milieu de mes préparatifs de départ, je tuai une grosse tarentule qui courait sur mon tapis. Ses bras ressemblaient à ceux d'un scorpion ou d'un petit homard; mais son corps était celui d'une araignée. Les naturels m'assurèrent que son venin était mortel, et que l'animal le lançait au lieu de piquer... Nous fûmes bientôt en marche, et parcourant la vallée du Tejend, qui était alors un charmant ruisseau, nous ne nous arrêtâmes qu'à la *pointe du jour, huit ou dix milles au-delà du lieu ordinaire de halte*. Nous n'eûmes pas plus tôt pris un léger repas que nous remettant en marche, nous arrivâmes un peu après midi à Ghouzkan, le premier village habité de la Perse, et qui n'était plus distant de Meshid que d'environ quatorze milles.

Nous y prîmes quelques heures de repos, et nous eûmes l'occasion de voir la suprême joie des pauvres esclaves qui étaient alors parvenus sains et saufs à leur terre natale. La plupart des marchands leur donnèrent des hardes et de leur argent pour qu'ils pussent regagner chacun la maison paternelle, et ce fut avec plaisir que nous participâmes à cette bonne œuvre. Quelques ducats firent bien des heureux! Ghouzkan est peuplé de Teimuris qui sont une tribu des Eimaks, et compte une population d'un millier d'âmes. Les habitans avaient l'air fort misérables; ils s'entouraient les jambes de bandes

d'étoffe en guise de bas, et se coiffaient avec des bonnets en peau de mouton brune. Ils vinrent tous nous voir passer, et beaucoup de ces pauvres créatures nous demandèrent d'une voix lamentable si nous ne leur apportions pas des lettres de leurs amis captifs dans le Turkistan. Les Turcomans en effet n'épargnent jamais Ghouzkan dans leurs expéditions; lors de la dernière, ils avaient emmené six enfans, et mis à mort quatre vieillards. On s'étonne que des êtres humains consentent à vivre dans un pareil lieu. *Au reste, le cercle des villages qui entourent Meshid devient chaque année plus étroit, et dans le premier où nous entrâmes, chaque cultivateur avait construit dans son champ une tour où il pût se réfugier à la vue des Turcomans.* Quel état de société, que celui où il faut toujours avoir près d'une charrue des armes de guerre! Nous chargeâmes les chameaux après quelques heures de nuit, et nous partîmes pour Meshid dont nous atteignîmes les murs bien avant la pointe du jour.

KHORASAN [1]. — Description de Meshid. Départ de cette ville. Kouchan. Entrevue avec l'héritier présomptif de la Perse. M. Gérard quitte M. Burnes pour visiter Hérat et Candahar.

Suivant l'usage, il nous fallut attendre, pour entrer à Meshid, le lever du soleil; mais aussitôt qu'il parut, on apporta les clefs, et soudain la porte nous

[1] Khoraçan.

fut ouverte. Alors un changement de scène s'offrit à nos yeux avec une rapidité qu'on ne voit que dans une représentation théâtrale. Nous venions de quitter le désert, de dire adieu aux vagabonds Turcomans, et voilà que nous avancions en bon ordre à travers une populeuse cité, attirant sur nous l'attention des paisibles citoyens. En place des larges figures et des turbans plus larges encore des Turcs et des Tartares, nous voyions maintenant les Persans au visage long et au corps effilé, qui, la tête couverte *d'un bonnet de fourrure*, les cheveux tombant en boucles sur leurs épaules, et les mains dans leurs poches, s'arrêtaient paresseusement à nous regarder. La rue par laquelle nous entrâmes était spacieuse et belle; au milieu coulait un canal dont les rives étaient ombragées d'arbres, tandis que la splendide coupole et les minarets dorés du tombeau de l'iman Ruza terminaient la perspective.

Le prince royal de Perse, Abbas-Mirza, était alors campé dans le voisinage de Meshid; et quoique peu d'Européens eussent visité ce pays, nous savions qu'il y avait des officiers britanniques au service de Son Altesse. Je me hâtai donc d'envoyer un exprès au camp qui n'était éloigné que d'une centaine de milles; mais nous fûmes agréablement surpris de recevoir, au nom de mistress Shee, femme d'un capitaine de ce nom, laquelle se trouvait alors à Meshid, un poli message qui nous invitait à venir

partager sa demeure. On pense bien que nous acceptâmes, et que nous trouvâmes chez elle toutes les commodités, tous les égards désirables. Jamais, depuis que nous avions quitté l'Inde, nous n'avions été plus contens et plus heureux que nous ne le fûmes pendant notre séjour dans cette ville; nous avions en effet la perspective de bientôt revoir nos compatriotes, et nous ne doutions plus alors de pouvoir terminer avec succès notre entreprise. Puis il nous fut permis non-seulement de porter sans périls *des habits décens et du linge propre*, mais en outre d'interrompre la barbare habitude que bon gré mal gré nous avions prise de manger avec nos mains; et quoique notre belle hôtesse fût une Géorgienne qui ne parlât que le Persan, nous imaginâmes presque nous retrouver près d'une Anglaise.

A peine arrivé, je me mis à parcourir la ville pour voir ce qu'elle renfermait de curieux. Je visitai d'abord la citadelle, et dès les premiers pas, à mon extrême étonnement, j'y rencontrai Khousrou-Mirza, le fils du prince, ce même jeune homme qui fut député à Saint-Pétersbourg lors du massacre de l'ambassadeur russe, et qui alors, tandis que son père était en campagne, remplissait les fonctions de gouverneur de Meshid. Il paraissait avoir profité de son voyage en Europe, causa une heure avec moi, et me questionna beaucoup sur les régions que nous avions parcourues Après m'avoir

plaisanté sur ma barbe et mon costume qui, disait-il, sembleraient fort curieux dans ma patrie; après m'avoir demandé si j'étais catholique ou protestant, il revint au sujet de notre expédition, et s'émerveilla fort que nous eussions atteint la Perse sains et saufs. Enfin, il me pria de l'honorer le jour suivant d'une seconde visite. Je le trouvai le lendemain qui s'occupait d'affaires avec son conseil; et l'étiquette avec laquelle j'approchai ce rejeton de l'arbre royal fut aussi cérémonieuse que s'il eût été souverain de toute la terre. C'était un individu passablement babillard; il me narra avec détail sa députation en Russie, et me parla avec les plus grands éloges de l'éducation et des belles manières des dames de cette contrée. Un de ses courtisans, qui paraissait jouir d'une faveur particulière, dit que Son Altesse était inexcusable de n'avoir pas ramené en Perse un de ces anges. « Est-ce que je l'aurais pu? » répliqua le jeune homme en se tournant vers moi. « Oui, sans doute, me crus-je obligé de répondre, car, quelle est la femme qui n'aurait pas été flattée de donner sa main à un homme de votre rang? » Khousrou-Mirza semblait âgé de vingt-trois ans; son intelligence et ses remarques me plaisaient beaucoup; à la vérité, il avait un immense avantage sur les autres Persans qui n'étaient pas sortis de leur pays. Il voulut savoir si on avait retrouvé l'art depuis long-temps perdu de peindre

sur verre, si on croyait toujours que nos sculptures pouvaient rivaliser avec celle de l'antique Grèce, et si la licorne avait reparu dans quelque coin du monde. Il me pria ensuite de lui dire s'il était très difficile d'introduire la discipline parmi des troupes irrégulières ou un nouveau système de lois et de gouvernement dans un État. « Chez les Européens, ajouta-t-il, tout est basé sur l'histoire et sur l'expérience; mais en Perse on ne peut suivre de pareils guides. La Perse, si puissante avant le siècle de Mahomet, *est aujourd'hui tombée dans la torpeur et* le *bigotisme*; *elle n'a de littérature que le Koran*. En Europe, il y a des gens qui étudient la Bible; mais du moins il y en a d'autres qui se livrent à l'étude des sciences; toutefois j'ai trouvé peu de religion en Russie parmi les personnes de haut rang que j'ai fréquentées. J'avoue que je fus ravi d'entendre le jeune homme parler si sensément, car c'est déjà un grand pas vers le savoir que de confesser son ignorance.

La sacrée Meshid, comme l'appellent les indigènes, entoure le tombeau de l'iman Ruza, d'où partent trois rues dans des directions différentes. Il y en a deux d'entre les trois qui sont larges et spacieuses, ombragées d'arbres et égayées par de l'eau courante. Une chaîne, tendue en travers des rues à une centaine de verges du sépulcre, défend le bazar et les richesses de la ville, et empêche que

les animaux ne pénètrent dans la partie sainte. C'est là que s'est agglomérée toute la population; les autres quartiers sont déserts, et quoique les murs aient sept milles de tour, je ne puis croire que les habitans soient au nombre de quarante mille. La plus grande portion de l'espace enclos est consacrée à servir de cimetière, car on croit que les morts doivent dormir en paix près d'un iman. Il y a aussi de frais jardins où les vivans se promènent avec délices. Les Meshidois semblent prendre plaisir à demeurer dans des terriers; il faut descendre pour entrer dans toutes les demeures, et on dit que la terre ainsi creusée a servi à réparer ou à construire les maisons. La ville est bien approvisionnée d'eau par des aquéducs et de vastes citernes. Les naturels du Turkistan prétendent que l'iman Ruza vint établir domicile à Meshid, parce que la perversité des habitans y nécessitait sa présence. Les Usbeks, dans un couplet de chanson, disent que « si Meshid n'avait pas son dôme d'azur, ce serait l'égout du monde. » D'un autre côté, les Persans représentent cette cité dans leur langage poétique, comme le lieu le plus éclairé qui soit à la surface de la terre, car c'est là que convergent tous les rayons lumineux du créateur de l'univers. Qui sera juge entre les parties?

Au centre de Meshid, et sous un dôme doré avec lequel rivalisent de splendeur deux minarets jumeaux d'or poli, qui semblent jeter des flammes

lorsque le soleil les illumine, repose la dépouille mortelle du fameux iman. A peu de distance, une spacieuse mosquée couleur d'azur, qui fut bâtie par Gohar-Shah, descendant de l'illustre Timour, élève sa coupole et ses minarets plus haut encore. Le pèlerin qui va visiter le sépulcre traverse d'abord le bazar, franchit la chaîne, et pénètre alors dans un sanctuaire qu'aucun crime ne doit souiller. Il passe ensuite sous un immense portique, et se trouve dans un vaste quadrangle, ouvrage du grand Abbas, *qui est un lieu de repos, tant pour* les vivans que pour les morts. Ce quadrangle est entouré, comme un caravanserail, par de petites chambres qui forment un collége, et entièrement paré de pierres triangulaires recouvrant les restes de ceux qui ont par dévotion manifesté le désir d'y être enterrés. Les arcades et les murs de cette cour sont ornés de tuiles peintes qu'on prendrait pour des émaux, et qui ont l'air grave en même temps que riche. Du côté occidental de cette place est l'entrée du sépulcre. C'est un haut portail gothique resplendissant de dorures, orné de nombreuses glaces enchaînées dans les parois, et dès le coucher du soleil éclairé par des candélabres suspendus à la voûte. Nul infidèle, à moins d'être déguisé, ne peut franchir ce seuil redoutable, et en cette occasion, la prudence l'emporta chez moi sur la curiosité. J'aurais pu dans le nombre ne pas être aperçu ;

mais peut-être aussi eussé-je été découvert, c'est pourquoi je rétrogradai, quoique la beauté de l'intérieur méritât bien, d'après ce que j'ai ouï dire, qu'on tentât l'aventure. La richesse du monument augmente la ferveur des étrangers, qui tous y entrent par une porte d'argent. Puis la tombe est, dit-on, protégée du contact des profanes par des barreaux d'acier et de cuivre, auxquels sont attachées des planches de bois et d'argent, où l'on a gravé des maximes pieuses et des prières. Le sépulcre est environné d'innombrables lampes d'or, qu'on allume à la fête de *l'aid* et à celle de chacun des saints, tant pour rendre ces différentes fêtes plus pompeuses que pour mettre les prêtres à même de déployer avec avantage les dons précieux de toute sorte que de pieuses personnes ont consacrés dans ce lieu saint.

Tels sont les deux seuls édifices publics qui, à Meshid, méritent de fixer l'attention du voyageur; car je ne parlerai pas de quelques colléges et d'une vingtaine de caravanserails disséminés dans les différentes parties de la ville, qui ne se distinguent en rien par leur architecture. Il y a encore un endroit cependant qu'on peut être curieux de visiter, c'est celui où fut enterré le grand Nadir-Shah. Sa tombe, aujourd'hui délaissée, et qu'indiquent seulement les ruines de l'édifice qui l'abritait jadis contre les élémens, inspire aux voyageurs d'affli-

geantes réflexions. Les fontaines et les fleurs qui l'entouraient ont disparu; les pêchers qui chaque printemps se couvraient d'une neige odoriférante sont tombés sous la hache, et les saules et les cyprès aussi. En place, un champ de navets a été semé par quelque industrieux habitant. Ainsi, au monarque qui pendant sa vie ébranla tous les trônes de l'Orient, on a disputé après sa mort la jouissance d'un petit parterre dont la piété filiale avait honoré les restes d'un père. Telle est la récompense de *celui qui délivra son pays du joug d'un usurpateur étranger*, qui tout entier se consacra au bonheur de son pays. Mais le bien-être de la masse ne comprend pas nécessairement le bien-être de chaque individu en particulier. Nadir voulut écraser sous les coups du despotisme la famille dont un membre lui a succédé, et épargna précisément l'homme heureux qui plus tard s'empara de l'empire, au détriment d'un de ses fils. Aga Mahommed-Khan-Khoja, dans sa jeunesse, fut indignement mutilé par Nadir; mais il n'en conserva pas moins des sentimens virils, et pour venger son déshonneur, à peine fut-il monté sur le trône qu'il déterra les os du conquérant. On rapporte qu'il les envoya à Tétéran et qu'il les fit placer sous l'escalier qui mène à la salle d'audience du palais, afin que les courtisans et tout le monde les foulassent aux pieds. Nous comprenons sans peine le chagrin d'un mo-

narque qui n'était pas homme; et si sa colère nous paraît méprisable, elle excite pourtant notre sympathie. D'ailleurs, eunuque lui-même, il abolit l'usage qui voulait que les princes fussent toujours environnés de ces misérables créatures. Il y a encore des descendans de Nadir qui demeurent à Meshid; mais ils y vivent dans l'obscurité, dans le dénûment le plus complet; et l'habitant qui me donna tous ces détails, disait que souvent ils venaient lui demander du pain.

Nous ne tardâmes guère à recevoir du camp d'Abbas-*Mirza* une réponse à notre message, et nous fûmes invités à aller offrir nos respects au prince royal qui venait de réduire en son pouvoir la forteresse de Kouchan, laquelle passe pour une des plus difficiles à prendre de la Perse. La nouvelle de sa prise fut accueillie avec enthousiasme à Meshid, et on illumina pendant trois nuits consécutives; car aucun monarque, depuis le règne de Nadir, n'était parvenu à dompter les chefs du Khorasan. Nous dînâmes à la perse chez un des marchands de la caravane qui demeurait dans la ville, et dont durant le voyage nous avions gagné l'amitié; après quoi nous allâmes voir les illuminations. Elles étaient magnifiques; de tous côtés on apercevait d'ingénieux transparens, et au total, je n'ai peut-être jamais vu en Europe plus beau spectacle de ce genre. Le lendemain, nous commençâmes nos

préparatifs pour nous rendre au camp, et nous prîmes congé de tous les habitans de Bokhara avec qui nous avions fait le voyage. Nous allâmes tous rendre visite au caravanserail, et avant de nous séparer pour sans doute ne nous revoir jamais, nous bûmes ensemble une dernière tasse de thé. Ce fut aussi avec chagrin que je dis adieu au chef turcoman Ernuzzar; lui-même parut affligé en me quittant; mais comme je lui donnai une lettre pour le vizir de Bokhara et qu'elle contenait toutes les nouvelles du Khorasan, il s'enorgueillit d'en être porteur, et manifesta l'intention de se remettre bientôt en route. Nous avions alors moins à craindre de passer pour riches : nous le payâmes donc grassement de sa peine, nous l'habillâmes à neuf de la tête aux pieds, et quand il partit, nous lui passâmes un pistolet dans la ceinture. Cette arme, quoique elle fût d'un travail très grossier, lui sembla très précieuse et le combla de joie.

Après y avoir résidé une semaine, nous quittâmes Meshid le 23 septembre, et nous remontâmes la vallée de la rivière de ce nom, voulant atteindre le soir la forteresse d'Ameirabad, qui est l'endroit de halte, et distante de quarante milles. Mais la nuit vint avant que nous n'y fussions arrivés; il nous fallut donc étendre nos couvertures au milieu d'un champ, et bivouaquer jusqu'au retour de l'aurore. Heureusement, nous aperçûmes les feux de

quelques voyageurs campés à une petite distance de nous, et ils nous vendirent du blé dont soupèrent nos montures. A onze milles de Meshid, nous dépassâmes les ruines de Touse, qui est l'ancienne capitale du Khorasan, mais dont tous les habitans ont émigré à Meshid. La vallée de la rivière est riche, et ce fut plaisir de voir dans un pays sec, de vastes champs arrosés au moyen de canaux. Ameirabad, que nous ne vîmes pas, est une place assez forte, dont la Perse s'était emparée il y avait environ un mois, après six semaines de siége, et qui est située dans le district de Chinatan.

Nous remontâmes encore la rivière pendant un espace de soixante milles, et nous atteignîmes Kouchan trois jours après être sortis de Meshid. C'est, dit-on, la partie la plus froide du Khorasan, et on peut le croire, puisque le thermomètre ne marquait en septembre, au lever du soleil, que vingt-neuf degrés au-dessus de zéro. Comme l'eau bouillait à deux cent six degrés, notre élévation dépassait de quatre mille pieds celle du niveau de la mer. La vallée variait en largeur de douze à vingt milles, et il y avait sous les montagnes quelques places verdoyantes où poussaient les plus beaux fruits. Autrement la contrée était nue et triste. Les montagnes n'ont pas de bois, et même sont dépourvues de broussailles. Elles s'élèvent à une hauteur de deux et trois mille pieds au-dessus de la vallée. Che-

min faisant, nous rencontrâmes plusieurs villages; mais ils étaient alors déserts, à cause de la guerre contre les Kourds. Les routes étaient dures et excellentes. Nous vîmes beaucoup de soldats qui regagnaient leurs foyers, car la campagne était finie. Ils pouvaient donner une bonne opinion des troupes du Khorasan; tous en effet avaient des fusils à peine en état de service, ce que nous n'avions pas vu dans le Caboul.

Nous arrivâmes au camp d'Abbas-Mirza un peu avant midi, et notre joie fut grande d'y retrouver des Européens. Notre déguisement était si complet, que malgré qu'on nous attendît nous fûmes obligés de dire qui nous étions. Nous déjeunâmes de bon appétit avec les officiers britanniques qui composaient l'état-major du prince, et je n'ai pas besoin de dire combien grand fut notre bonheur d'entendre de nouveau retentir à nos oreilles les accens de la langue de notre pays, notre bonheur de savoir tout ce qui s'y était passé pendant notre longue absence! Comme on le sait, la forteresse avait succombé depuis quelques jours, et nous eûmes encore à nous frayer un passage parmi des fascines et des gabions, parmi des sapes, des mines, des tranchées, des batteries, des chemins couverts, et tous les autres ouvrages que nécessite le siége d'une place. On ne saurait imaginer spectacle plus triste que celui des murs de la ville. Le parapet avait été pres-

que démantelé, quelques-unes des tours avaient sauté par explosion, toutes étaient canonnées, et les soldats, qui n'avaient plus alors de dangers à courir, se promenaient paresseusement dans les fossés en croisant les bras. Ces fossés étaient une barrière d'une nature très formidable; car ils avaient une profondeur de trente-cinq pieds sur une largeur de vingt, quoiqu'ils se rétrécissent vers le fond. L'armée du prince avait réussi à pratiquer un logement dans la muraille, et au bout de quelques heures *c'en eût été fait de la place* si le chef ne *s'était rendu à discrétion*. Kouchan est une noble forteresse qui a un mille et demi de circonférence, et qui était défendue par une garnison de huit mille hommes. L'assaut n'aurait pas manqué d'être sanglant, et l'honneur de la guerre doit revenir tout entier aux officiers Européens, dont pourtant la science et l'habileté avait été admirablement secondées par les travaux et par les efforts des Persans.

Dans la soirée, le capitaine Kee nous présenta au prince royal. Son Altesse allait alors inspecter son parc d'artillerie, et nous la rencontrâmes en chemin. Abbas-Mirza nous accueillit de la manière la plus prévenante et la plus affable, et commença par nous offrir ses félicitations sur le grand succès de notre voyage à travers des contrées qu'il n'avait pas cru devoir être accessibles à des Européens.

Puis il nous assura que nos peines étaient à leur terme, puisque nous avions atteint un pays où notre nation était respectée. Je remerciai le prince de son extrême obligeance, et je répondis le plus nettement possible aux différentes questions qu'il m'adressa sur les peuples que nous avions visités. Pendant notre conversation, toute sa cour se tenait à une cinquantaine de pas derrière nous. Il fit de la main signe à sept ou huit personnes d'avancer, et nous présenta deux d'entre elles comme ses fils; une troisième qu'il nomma *Ruza-Koli-Khan*, était le gouverneur de la forteresse qui était tombée en son pouvoir, et il y avait encore un autre chef Kourd qui s'était pareillement laissé vaincre. Nous assistâmes à l'exercice des artilleurs qui s'acquittaient fort bien de leur métier, et nous allâmes ensuite nous livrer au repos. L'extérieur d'Abbas-Mirza n'était plus tel que je me l'étais figuré. De bel homme qu'on disait qu'il avait été jadis, il était devenu d'une laideur hideuse, et avait tout-à-fait l'air d'un vieillard. Il ne pouvait se tenir droit, ses yeux pleuraient, et ses joues étaient sillonnées de rides. Il portait de très simples vêtemens, et marchait avec une canne à la main. Son fils aîné était présent à notre entrevue; mais il n'avait ni les manières ni la dignité de son père, quoiqu'il nous témoignât les mêmes égards.

Le matin suivant, nous fûmes admis à présenter

nos hommages au prince royal dans sa tente, et le trouvâmes expédiant les affaires du jour avec son ministre et plusieurs autres personnes qui se tenaient debout autour de lui. Du reste, il n'y avait ni étiquette ni cérémonial qui indiquassent un aussi grand personnage. Quand il eut terminé la besogne dont il était occupé, il se mit à nous parler politique, à nous vanter les incalculables avantages qu'en retirerait l'Angleterre si elle secourait la Perse, et me pria d'expliquer à mes compatriotes sa situation actuelle qui était fort embarrassante, malgré qu'il fût à la tête d'une armée victorieuse, puisqu'il n'avait pas le moyen de la payer. Il protestait gravement n'avoir pris les armes en cette circonstance que pour empêcher les Usbeks de capturer et de vendre ses sujets comme esclaves. « J'ai donc, disait-il, droit aux secours de la Grande-Bretagne; car si vous dépensez annuellement des milliers de livres pour abolir en Afrique la traite des noirs, je mérite votre assistance en Asie où les mêmes motifs existent pour vous d'exercer votre philanthropie. » Mais je ne fus pas dupe de ces belles phrases, extraites sans doute de quelque gazette, et je répondis au prince qui me sollicitait de parler en sa faveur à mon gouvernement, que la seule chose en mon pouvoir était de souhaiter avec ardeur qu'il se tirât tout seul d'affaire. Il changea alors le sujet de l'entretien et me questionna sur mon éducation, sur

les notes que j'avais prises dans les régions inconnues que j'avais traversées. « Je sais, poursuivit-il, que vous avez l'habitude de consigner par écrit toutes vos remarques ; et c'est la pratique constante de cet usage qui a placé votre nation si haut sur l'échelle de la civilisation. » Puis il me demanda si j'avais rencontré des pommes de terre dans le cours de mon voyage ; et comme je répliquais par la négative à cette bizarre demande, il m'en montra avec une évidente satisfaction une pleine corbeille qu'il avait lui-même *cultivées. Elles étaient vraiment d'une fort belle* espèce et donnaient à Son Altesse un titre incontestable pour être élu membre honoraire d'une société d'agriculture..... Ensuite, avec le tact d'un homme de cour consommé, le prince ramena encore la conversation sur les Usbeks et sur les contrées du Turkistan qu'il pensait que je devais le mieux connaître. Il éclata d'un rire prolongé quand je fis mention de la haine des Usbeks pour le tabac, puisqu'ils en vendent publiquement, et me conta que les serviteurs d'un envoyé qu'il avait naguère reçu d'Orgunje happaient la fumée de la pipe de leur maître lorsqu'elle ressortait de sa bouche. Je n'avais rien vu d'aussi contradictoire à Bokhara. Après que j'eus détaillé au prince les opinions religieuses des Usbeks, et cité quelques cas où ils avaient porté témoignage contre eux-mêmes, il nous rapporta un trait pareil dans la vie d'Ali. Un jour,

une femme qui était enceinte alla lui demander la mort comme expiation de ses péchés. Le calife la pria de revenir lorsqu'elle aurait mis au monde son enfant. Elle revint alors et s'accusa de nouveau. En conséquence, il donna ordre qu'elle fût lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuivît, mais déclara que quiconque était le moins du monde impur devait s'abstenir de lever une pierre contre elle, et fut obligé de la tuer de ses propres mains. Le prince m'interrogea aussi sur les ressources de la contrée qui avoisine Shurukhs, car il avait l'intention de la visiter bientôt, et je n'hésitai pas à lui communiquer tous les renseignemens désirables. Durant cette entrevue il me parla encore de géographie et de mathématiques, deux sciences qu'il appelait par leur nom et dont la première lui semblait passablement familière. Avant de le quitter, je lui communiquai mon projet de poursuivre ma route à travers les tribus turcomanes jusqu'à la mer Caspienne, et de la façon la plus gracieuse il m'assura que je pourrais visiter en pleine liberté toutes les provinces de la Perse. Mais il ne me dissimula point qu'il y avait péril à voyager parmi les Turcomans, et chargea son secrétaire de nous préparer un passe-port au moyen duquel nous n'aurions plus aucun risque à courir. Il m'offrit enfin une lettre pour son frère le prince de Mazandéras, et nous conseilla d'accompagner un Khan qui partait le lendemain et devait

suivre la même route. A midi nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre.

Depuis que nous étions entrés dans le Khorasan mon camarade de voyage, M. Gérard, avait formé la résolution de visiter Hérat et Candahar, et de rebrousser ainsi chemin vers Caboul, plutôt que de gagner avec moi la mer Caspienne. Le but principal de notre expédition avait été alors presque accompli; et la route d'Hérat que tous les officiers français au service de Runjeet-Sing avait parcourue sains et saufs lui promettait quelque agrément. Il nous fallut donc nous quitter après le rude pèlerinage de neuf mois que nous avions fait ensemble. On imaginera sans peine combien notre séparation dut être douloureuse; mais ce qui nous consolait du moins, c'était d'avoir exécuté avec succès le plan premier de notre entreprise, et de penser qu'il n'existait plus de dangers sérieux ni à l'est ni à l'ouest.

VOYAGE A TRAVERS LES TURCOMANS DE LA CASPIENNE. — Départ de Kouchan. Vallée de la rivière Attuck. Discipline des Turcomans. Tribu des Gireilis. Tribu des Goklans. Sortie de la contrée des Turcomans. Ustrabad. Nokunda. Ushreeff. La peste. Les indigènes du Mazandéran.

Le 29 septembre 1832, après avoir embrassé le docteur et chacun des officiers britanniques au service du prince, je me mis en route vers les côtes de la mer Caspienne. Avec mon costume, ma

barbe et mon teint brûlé par le soleil, j'avais si bien l'air d'un Asiatique, que quand j'abordai Humza-Khan, qui avait été récemment nommé gouverneur des Turcomans à l'est de la mer, et qui se rendait à son poste avec un corps de trois cents hommes, il hésita long-temps à croire que j'étais bien le *Firingi* recommandé à ses soins par Abbas-Mirza. Nous bivouaquâmes, après une marche de trente-six milles, au-delà de Shirwan, forteresse solide qu'entoure un fossé profond, mais qu'on démolissait alors par ordre du prince. A voir cependant le petit nombre d'ouvriers qui travaillaient à cette œuvre de destruction, il était présumable qu'elle ne tarderait guère à être abandonnée, et que la place redeviendrait un jour une des plus fortes du Khorasan. Le lendemain, nous suivîmes le cours de la rivière Attruck, qui prend sa source près de Kouchan, jusqu'à dix milles de Boujnourd; et la laissant alors couler vers l'ouest, nous atteignîmes, après avoir franchi plusieurs chaînes de montagnes, la ville que j'ai tout à l'heure mentionnée. Cette ville, qui est assez considérable, s'élève dans une vallée spacieuse, et sert de résidence à un des chefs Kourds, qui à l'approche du prince lui avait prudemment prêté serment de fidélité, et qui ne devait qu'à cet acte de condescendance d'être resté en possession de sa citadelle. Ce fut là que pour la première fois nous rencontrâmes les habitans va-

gabonds du Khorasan, qu'on appelle *Ilyats*, et dont un millier de tentes noires étaient disséminées autour de nous. Ils me parurent ne différer en rien des Ghiljis du Caboul. Avant de parvenir à Boujnourd, nous rencontrâmes en route des bandes nombreuses de paysans qui regagnaient leurs foyers. Au commencement de la guerre ils avaient en masse abandonné leurs villages, mais y revenaient alors que le prince avait été vainqueur. Les infortunés nous arrêtaient à chaque instant pour nous demander les détails de la campagne; mais les femmes et les enfans pouvaient à peine croire que nous n'appartenions pas à la race maudite des Kourds, dont les brigandages ne leur avaient pas permis d'ensemencer leurs terres depuis un an.

A quatre milles de Boujnourd, nous quittâmes la vallée dans laquelle est située cette forteresse, et nous entrâmes dans les montagnes. Il était difficile de suivre aucune chaîne des yeux, soit à droite, soit à gauche de nous, mais celle du sud se montrait couverte de pins. Le climat, quoique humide, était agréable, et parmi les rocs arides il y avait de riches et beaux espaces de culture. Les vignobles de Sarewan surtout, qui s'étendent au fond d'un vallon creux, sont vraiment enchanteurs. Quoique la région fût montagneuse, la route était excellente, et après une marche de trente-six milles nous atteignîmes Kila-Khan, dans le district de Si-

mulghan, qui est fertilement arrosé par les eaux des montagnes. Nous étions alors sur la ligne d'invasion des Turcomans-Tukas, qui maraudent sans cesse entre Meshid et Téhéran. Nous n'avions cependant rien à craindre, puisque nous voyagions en compagnie de deux cents Turcomans des tribus de Goklan et d'Yamoud, qui après avoir servi dans l'armée du prince, venaient d'être licenciés, la campagne étant finie; mais nous eûmes le second jour du voyage un bel échantillon de leurs penchans naturels. Ils rencontrèrent une troupe de villageois qui allaient vendre leurs raisins, les battirent sans compassion et sans gêne, s'approprièrent la plus grande partie du contenu de leurs paniers. Dans un pays de civilisation, ils auraient pu ne pas être coupables aux yeux même de la loi, s'ils avaient manqué réellement de vivres; mais telle n'était pas la circonstance. Du reste, le butin fut également partagé entre tous; ceux qui avaient donné ou reçu le plus de coups dans l'action n'eurent pas une meilleure part que ceux qui ne s'étaient mêlés de rien, et j'eus aussi la mienne quoique je désapprouvasse hautement une pareille conduite. Ce fut en vain que le Khan s'efforça d'empêcher le pillage, car il n'avait aucune autorité sur ces indigènes.

Parmi nos compagnons de route il y en avait de fort gais, et ce n'était pas dommage, car on ne saurait rien imaginer de plus ennuyeux que de voyager

dans le Khorasan. Un Européen, qui trotte ou galope à son gré sur un joli cheval, ne peut se former une juste idée de la fatigue qu'on éprouve quand sur un méchant bidet on a, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, parcouru pas à pas un espace de quarante milles dans un pays où on ne doit trouver au terme de la journée ni hôtellerie ni rafraîchissement d'aucune sorte. Après que leur société m'eut appris à les connaître, les Persans me parurent être d'un commerce beaucoup plus agréable chez eux que chez les autres, car hors de leur patrie on sait qu'ils sont d'une vanité insupportable. Une marche de trente-huit milles nous conduisit à un village nommé *Shahbaz;* mais, quoique la contrée fût riche, nous avions alors perdu toute trace d'habitans. La tribu des Gireilis y avait autrefois labouré le sol, et fait paître leurs troupeaux; mais dans cette partie du monde les créatures humaines sont regardées comme appartenant à un monarque aussi bien que des bêtes, et Aga-Mohammed-Khan avait transféré leur race tout entière à Mazendéran. Les riches pâturages qu'offre cette région étaient donc négligés, car quel agriculteur oserait s'établir si pres de Turcomans-Tukas, dont les tentes ne sont qu'à quelques milles au-delà des montagnes.

Nous parcourûmes ensuite une contrée sauvage et romantique, dont la surface présentait alterna-

tivement de hautes collines et de creux vallons. On apercevait çà et là, sur les hauteurs, quelques pins rabougris, mais le plus souvent on n'y voyait que de l'herbe pour toute végétation. A six milles de Shahbaz l'aspect du pays changea soudain, et nous descendîmes dans une vallée qui renfermait la source de la rivière de Gourgan. Nous y cheminâmes l'espace d'une vingtaine de milles sans le moindre indice de civilisation; mais à la fin du jour nous campâmes parmi les demeures des Turcomans que je fus enchanté de revoir. La tribu au milieu de laquelle nous étions arrivés était celle de Goklan, et ne comprenait pas moins de neuf mille familles. Nul spectacle ne saurait être plus enchanteur que celui qui se développait alors sous nos yeux : les montagnes étaient boisées jusqu'à leur sommet, et la nuance du feuillage des différens arbres était si variée, si brillante, qu'on était tenté de ne pas la croire naturelle. Un ruisseau traversait le vallon, et presque tous les fruits y poussaient en état de nature. De chaque côté on découvrait des figues, des raisins, des grenades, des framboises, des groseilles, des noisettes; et lorsque nous approchâmes du camp des Turcomans, nous traversâmes d'immenses plantations de mûriers. Les divers groupes de tentes étaient parsemés sans aucun ordre sur la plaine qui s'étendait le long du ruisseau. Nous fîmes halte à un de ces groupes, au

milieu d'une belle pelouse qu'abritait une montagne couronnée de nuages et revêtue d'arbres magnifiques. Les Turcomans reçurent leur nouveau gouverneur avec toutes les marques possibles de respect, et lui cédèrent un certain nombre de tentes dans une desquelles il me permit d'habiter moi-même. Je reçus aussi, comme leur hôte, des gâteaux au beurre, et des melons que je trouvai excellens.

Tandis que nous suivions les détours de la vallée, nous avions été témoins d'une scène attendrissante, de la réception que ces naturels avaient faite à un de leurs chefs qui était revenu de Kouchan avec nous. Pendant la route nous n'avions vu en lui qu'un Turcoman sauvage, et pour ma part j'avais à peine remarqué sa présence dans nos rangs; mais parmi les siens c'était un noble personnage, c'était un patriarche. Il avait été mandé par le prince royal, et regagnait alors sa demeure. Plusieurs milles avant que nous n'atteignissions le camp, nous fûmes assaillis par des Turcomans qui venaient à sa rencontre, et qui tous, hommes, femmes, enfans, étaient à cheval : tous poussèrent des cris de joie à sa vue, tous lui baisèrent les mains. Plus loin, dans une partie très pittoresque de la vallée où les arbres projetaient une ombre épaisse, une troupe de gens qui paraissaient plus respectables que les autres avaient mis pied à terre, et s'étaient rangés en ligne : c'était la famille du chef. Dès qu'il

l'aperçut, il se précipita à bas de sa monture avec l'ardeur d'un jeune homme, courut à ses parens, et embrassa successivement quatre jeunes garçons qui étaient ses fils. Rien de plus pathétique! Aussi les Persans, qui d'abord avaient imité par moquerie les gestes et les exclamations des Turcomans, furent-ils contraints au silence par cette chaleur de tendresse paternelle. Trois des fils du chef étaient à peine âgés de dix ans; néanmoins ils maniaient avec adresse leurs coursiers, et se joignirent à la cavalcade. Il n'y avait pas de cloches pour célébrer l'allégresse qui en ce jour régnait parmi toute la tribu des Goklans; mais leur joie n'en était pas moins évidente. Un escadron de leurs compatriotes revenait sain et sauf du combat; ceux qui n'avaient pas été à la guerre venaient alors dans toutes les directions féliciter les autres de leur heureux retour; et tandis qu'ils passaient près de nous pour se mettre à la suite du cortége, ils nous saluaient du nom d'amis, nous qui n'étions pour eux que des étrangers, que des indifférens. Les femmes nous criaient à l'envi : « Vous êtes les bienvenus, » et en signe de leur sincérité croisaient les mains sur leur poitrine. Un cavalier, dont la bête ployait sous une charge de pain, en distribuait à tous ceux qu'il rencontrait; un autre leur jetait des fleurs à la tête : enfin c'était un enthousiasme général que je ne saurais décrire, et dont personne ne pourrait se

former une juste idée, à moins d'en avoir été comme moi spectateur. Et cependant c'est bien des Turcomans que je parle ici, de gens sans foi ni loi, qui pillent et désolent la terre; mais le cœur de l'homme est ainsi fait : il renferme les plus étonnantes contradictions...

Le Khan que j'avais accompagné se mit bientôt à remplir les devoirs de sa nouvelle charge. Il était porteur de bonnes nouvelles pour les Turcomans; car eux, qui dépouillent tout le monde, ils avaient été à leur tour dépouillés par les troupes de Mazendéran qui avait passé par leur territoire pour rejoindre l'armée. Le prince avait ordonné qu'un état de leurs pertes fût dressé. En conséquence, notre Khan se transporta de tente en tente, et fut partout accueilli par des bénédictions. Je restai avec lui quatre jours que je passai de la manière la plus agréable à observer les mœurs et les usages des Turcomans. Jamais occasion plus favorable de le faire ne s'était présentée, car mon patron pénétrait dans l'intérieur des familles, et je m'y glissais toujours à sa suite. La tribu des Goklans est soumise à la Perse dont elle porte le joug depuis les trente-cinq dernières années. Leur soumission est involontaire, mais complète, puisqu'ils ont abandonné leurs habitudes de rapines pour se livrer aux paisibles travaux de l'agriculture. On ne trouve chez eux ni l'abondance ni les commodités que j'ai dé-

crites parmi les Turcomans de Shurukhs. La tribu des Yamouds, qui réside entre la précédente et la mer Caspienne, a été aussi subjuguée par la Perse; mais beaucoup plus nombreux, puisqu'ils ne comptent pas, dit-on, moins de vingt mille familles, les Yamouds peuvent se révolter contre leurs maîtres et usent souvent de ce pouvoir. Les Goklans, au contraire, ne sont aucunement formidables. Les Tukas, qui habitent au nord des deux tribus que j'ai ci-dessus nommées, conservent leur indépendance, *malgré tous les efforts des Persans pour les dompter de même que leurs voisins.* Ces peuples ne diffèrent des Turcomans qui entourent Bokhara que par la mansuétude un peu plus grande de leurs mœurs. Les femmes se cachent la figure au-dessous de la bouche, quoique je ne puisse dire que la beauté de celles qu'il m'est arrivé d'apercevoir pendant ma résidence soit de nature à inspirer au jeune homme même le plus ardent le désir de baiser leurs lèvres. Leur costume ressemble plus à celui de la Perse qu'à celui du désert.

Passant ainsi d'un groupe de tentes à un autre, nous atteignîmes l'extrémité de la vallée, et nous débouchâmes dans la plaine à l'est de la mer Caspienne. Le spectacle des lieux était fort imposant. A notre gauche les montagnes, qui alors formaient une chaîne, s'élevaient à une grande hauteur revêtues jusqu'à leur cime d'arbres et de végétation. A notre

droite, les immenses plaines qui sont arrosées par les rivières d'Atruk et de Gourgan, et que décore une riche verdure, étaient couvertes d'une multitude de camps qu'y formaient les indigènes, et animées par d'innombrables troupeaux de gros et de petit bétail. En face de nous, mais dans l'éloignement, nous distinguions les énormes montagnes d'Elbourz qui semblaient limiter une plaine autrement sans borne. Il n'est personne dont une pareille scène n'eût charmé les yeux; quel effet ne devait-elle donc pas produire sur un voyageur qui, comme moi, avait récemment traversé les déserts de la Scythie?

Je portai mes pas vers Astrabad, évitant le plus possible toute communication avec les Yamouds qui ne passaient pas pour être aussi pacifiques que les Goklans. J'en rencontrai plusieurs bandes, et ils ne commirent à mon égard aucune impolitesse, quoique j'eusse alors quitté la suite du Khan, et que je voyageasse seul avec mes domestiques. Une marche de quatre-vingts milles nous conduisit à la cité que j'ai tout à l'heure nommée, d'où la vue est magnifique, puisqu'on aperçoit la mer Caspienne, quoique encore distante d'une vingtaine de milles. Sur la route, à notre sortie de la contrée des Goklans, nous rencontrâmes une haute coupole appelée *Goumbuz-Kaous*, qu'on suppose s'élever sur les ruines de l'ancienne Gourgan. On dit que cette ville était au-

trefois réunie à la mer Caspienne par une ligne de forts qui portait le nom de *Lanut Nouma,* c'est-à-dire *ondée de malédiction,* parce que quiconque osait entrer dans le pays des Turcomans était maudit. Les naturels parlent de batailles et de guerres qui eurent lieu jadis dans leur contrée, et à l'occasion desquelles les rivières de Gourgan et d'Atruk furent teintes de sang; mais j'aime à croire que ce sont simplement des métaphores poétiques.

A Astrabad nous logeâmes dans un caravanserail, et nous passâmes deux bien tristes journées dans cette *patrie de la peste.* L'année précédente le fléau avait encore dévasté la ville, et ce fut avec un affreux sentiment de tristesse que je me promenai dans les rues désertes. Sans exagération, la moitié des boutiques et des maisons étaient fermées faute de maîtres, et toute la population n'excédait plus quatre mille âmes. La maladie avait exercé d'horribles ravages, et dans des familles de dix à douze personnes n'en avait épargné que deux ou trois. Toutes les fois que les tumeurs d'un patient crevaient, il ne mourait pas, mais son corps demeurait sillonné de hideuses cicatrices qui ressemblaient aux blessures que fait une arme à feu. On se serait presque imaginé que les habitans s'étaient familiarisés avec la mort, quoique la peste eût alors disparu. On trouvait des bières négligemment délaissées sur les places, et j'ai vu laver un cadavre à une

fontaine près la boutique d'un marchand de fruits. Je m'éloignai à la hâte d'un semblable spectacle, et tandis que je trottais dans les rues solitaires, l'écho répéta le bruit des pas de mon cheval.

Astrabad n'est pas une place bien importante. A dire vrai, un fossé sans eau et un mur en terre d'une circonférence de deux milles à demi tombé l'environnent; mais il y a dans l'intérieur des parties qui ressemblent moins à une ville qu'à un village. C'est la patrie des Kujurs, la famille régnante de Perse. *Hanway nous dit qu'au commencement* du dernier siècle Astrabad était une cité très commerçante; mais sa prospérité a bien décru, puisqu'on n'y trouve aujourd'hui que quatre caravanserails et douze boutiques où se vendent les étoffes. Sa position est cependant favorable, car, je l'ai déjà dit, un espace de vingt milles seulement la sépare de la mer Caspienne. Puis la magnifique chaussée de Shah-Abbas, qui existe toujours, rend nombreuses ses communications avec les provinces au sud de cette mer, et réciproquement. Son commerce avec Orgunje ou Khiva est peu de chose en comparaison, puisqu'il se borne chaque année à une ou deux caravanes de quatre-vingts ou de cent chameaux. La contrée intermédiaire est en proie à de grands troubles; pour y faire parvenir les marchandises avec plus de sûreté, il faut les diriger vers la côte orientale de la mer Caspienne, et les débarquer dans la

latitude de Khiva. Il n'y a pour ainsi dire point d'affaires entre Astrabad et la Russie. Le climat d'Astrabad est humide et désagréable; il pleut tant, qu'il est fort difficile de conserver debout les murs en terre; et pour y parvenir, on a imaginé un moyen fort ingénieux. On place sur le faîte de la muraille une natte de roseaux qu'on recouvre de terre, et où l'on plante des lis, du muguet qui, poussant avec vigueur, la protégent ainsi contre les dégradations de la pluie. Quoique Astrabad soit situé dans la même parallèle que Touchan, le thermomètre qui dans cette dernière place descendait au-dessous de zéro à l'heure où se levait le soleil, atteignit dans la première soixante degrés en octobre. La différence d'élévation résout le problème. Astrabad produit des figues, des oranges, des citrons, et tous les fruits des contrées chaudes.

D'Astrabad j'atteignis les bords de la mer Caspienne à Nokunda, village qui était éloigné d'une trentaine de milles. Nous aurions pu parvenir plus directement à la mer, mais j'avais une lettre d'introduction pour le Khan de l'endroit, et je préférais voir la chaussée du grand Shah-Abbas. Elle est encore en assez bon état, et paraît avoir eu douze pieds de largeur, et de plus construite en pierres rondes. Elle traverse une épaisse forêt où viennent spontanément les figuiers, les vignes et les grenadiers. Cette route sera, suivant toute probabilité, comme celle

des Césars, le monument le plus durable de la magnificence d'Abbas. Si elle n'existait pas, la province de Mazendéran serait tout-à-fait impraticable pendant plusieurs mois. Le Khan de Nokunda me reçut très affectueusement : c'était un homme communicatif que des relations de parenté unissaient au chef avec qui j'avais voyagé parmi les Turcomans. Il me donna un dîner à la Perse, et m'accabla de complimens tels que les Persans les savent faire; en retour, et pour le payer de la même monnaie, je l'assurai que son hôte *d'une nuit était son ami de cent* ans.

Mais à Nokunda les forêts de Mazendéran cachaient encore la mer Caspienne, et je ne l'aperçus que le matin suivant, de la distance d'un demi-mille. Quel noble spectacle elle nous offrit enfin, après que nous avions si long-temps désiré la voir et voyagé de Delhi à ses côtes! Cinq ou six petites barques étaient amarrées au rivage : nous montâmes dans une, le Khan et moi, et nous allâmes faire une petite excursion en mer, afin de jouir de la beauté du coup d'œil que la terre présente ainsi. En revenant, nous abordâmes un navire russe qui était à l'ancre dans la rade, et toutes les fatigues de mon expédition furent effacées par l'accueil du capitaine qui, apprenant que j'étais Européen, ôta son bonnet de fourrure et commanda qu'on me fît cuire un morceau d'esturgeon. Ce mets, je l'avoue, ne me parut pas excellent; je le mangeai néanmoins avec plai-

sir : il s'était tant écoulé de jours depuis que je ne m'étais trouvé dans une cabine et en pareille compagnie! Les vaisseaux que je vis dans ces parages sont tous de construction russe; ils portent deux mâts et hissent quatre voiles; ils excellent par le ralan; mais il n'y en avait alors dans ce havre aucun d'un fort tonnage. C'est une opinion à juste titre reçue, que les eaux de la mer Caspienne se retirent du côté méridional, et j'ai vu de mes propres yeux que depuis douze ans elles se sont retirées d'environ trois cents verges. Les naturels m'ont assuré *qu'au-delà du récif qui forme la baie d'Astrabad* l'eau de cete mer est douce, tandis qu'en d'autres endroits elle est saumâtre; mais comme là sont les embouchures des rivières Atruk et Gourgan, on peut aisément expliquer ce phénomène. Je ne quittai pas la mer Caspienne sans chercher à vérifier moi-même ce fait, qui est évident, que son niveau est au-dessous de celui de l'Océan. Un thermomètre dont l'eau en ébullition fait monter sur l'Océan la colonne de mercure à deux cent douze degrés un tiers, s'élève sur la mer Caspienne à deux cent treize deux tiers. D'après le savant de Humboldt, ce serait l'indication d'un abaissement de cinq cents pieds. Je crois que ce calcul est beaucoup exagéré. L'eau dont je me servis pour mon expérience n'était pas convenable; je dirai cependant que le résultat fut de nature à confirmer la dépres-

sion d'ailleurs incontestable de cette mer intérieure.

Je pris congé du Khan de Nokunda pour me rendre à Ushruff, qui est situé dans le Mazendéran, qui fut autrefois une des résidences favorites de Shah-Abbas et de Nadir, et que Jonas Hanway a si minutieusement décrit il y a quelque quatre-vingt-dix ans. Tous les beaux édifices dont il parle ont été détruits, quoique leur architecture fût telle qu'ils auraient pu durer des siècles; mais ce qui en reste peut encore donner une idée favorable du goût des monarques persans, puisqu'on reconnaît que ces édifices étaient d'un style pur, léger, propre en un mot à ceux qui décorent les jardins. Un superbe bassin de marbre et tous les conduits sont intacts, et les cyprès qui les bordent, aujourd'hui séculaires, ont atteint une immense hauteur. Au caravanserail dans lequel nous logeâmes à Ushruff, vint loger une troupe de pèlerins de Bokhara et de Khiva. Nous apprîmes par eux que la caravane russe qui s'était dirigée sur Mangushuk avait été dévalisée par les Kirghis, une dizaine de jours après avoir quitté Khiva. Sans le conseil du vizir de Bokhara, nous eussions accompagné cette caravane; et quand même nous aurions réussi à traverser sans encombre la ville de Khiva, la catastrophe dont j'ai fait mention nous serait arrivée entre cette ville et la mer Caspienne. Les pèlerins disaient d'ailleurs que

de Khiva à Astrabad ils avaient eu continuellement à se plaindre des Turcomans. Je me félicitai donc, sous toute espèce de rapports, d'avoir écouté l'avis qu'on m'avait donné.

Continuant notre route, nous trouvâmes à un mille d'Ushruff la grande chaussée barricadée, et un paysan assis avec un bâton à la main, pour refuser le passage à quiconque venait de la direction dans laquelle nous portions au contraire nos pas. Le motif de cette mesure était, ce dont nous sûmes alors la première nouvelle, que la peste exerçait *ses ravages à Surey, capitale du Mazendéran,* et la ville où je comptais coucher ce jour-là. Nous poursuivîmes cependant notre chemin; mais nous fîmes halte dans un village à deux milles de Surey, où nous reçûmes la confirmation de l'existence de la peste. Mon projet, que déjà je commençais à exécuter, était alors de gagner Balfarosh, qui est un port sur la mer Caspienne, un port même de quelque importance, où j'espérais trouver des navires russes et faire plus ample connaissance, tant avec cette mer qu'avec les habitans de la Russie; mais je changeai aussitôt mes plans, et je m'arrangeai de manière à quitter en toute hâte les côtes de la mer Caspienne et le Mazendéran. Le lendemain, je pris la grande route qui mène à Leheran, et peu après nous être mis en marche, nous eûmes une petite aventure que des gens superstitieux auraient

assurément regardée comme de mauvais augure pour la suite de notre voyage. Il nous fallut passer en dehors des murs de Sarey, et traverser un cimetière où deux enfans creusaient une tombe pour deux cadavres qui gisaient près d'eux. Cette scène me remplit d'horreur, car les cadavres étaient ceux de gens qui avaient péri de la contagion. Mais quelle ne fut pas notre épouvante, lorsque les jeunes fossoyeurs nous adressèrent la parole et nous supplièrent, comme bons musulmans, de les aider à *laver les corps! « Vous recevrez 3 roupies chacun pour votre peine, »* s'écrièrent-ils. *Un* profond silence régna parmi nous, personne ne répondit, et prenant le pas de nos montures, nous ne fûmes bientôt plus à portée de rien entendre. La ville de Sarey, l'année précédente, avait tellement souffert de la peste, qu'il n'y restait plus que trois cents habitans, encore avaient-ils presque tous lutté victorieusement contre la maladie, mais les Persans sont convaincus que la peste n'attaque jamais plus d'une fois la même personne. Il y avait alors trop peu de monde à Sarey pour qu'elle se répandît à l'entour; mais le germe en était dans cette ville. On m'assura qu'elle était venue d'Astracan par Balfarosh, ce qui m'ôta aussitôt toute envie de voir ce port.

Nous fûmes joints en route par un voyageur natif d'Astrabad, qui comme nous se rendait à

Leheran; et il me donna divers détails sur la peste qui récemment avait désolé son pays. Elle lui avait emporté un fils, et lui-même il en avait été attaqué, ainsi que sa femme. Celle-ci nourrissait alors un enfant, et quoiqu'elle continuât de lui donner le sein, il fut respecté de la contagion. La maladie n'atteignait son plus haut période que le dixième jour, et était invariablement accompagnée du délire. Mon homme me raconta qu'il avait eu la douleur de voir son propre fils entraîné jusqu'à la porte de sa demeure par huit ou dix chats qu'il avait eu beaucoup de peine à mettre en fuite, et m'affirma par la barbe du prophète que la plupart des pestiférés étaient tués par les chats et les chiens, ou mouraient de faim; car personne ne voulait approcher d'une maison infectée, et les malades ne se souciaient aucunement de se secourir les uns les autres. La peste et la nature humaine sont les mêmes dans toutes les contrées; et les affections, les sentimens de toute sorte ne montrent jamais plus au juste leur véritable valeur qu'à l'apparition d'une épidémie dévastatrice.

Nous devions bientôt franchir les limites de la province de Mazendéran. C'est un pays désagréable et dont le climat est si humide, que les indigènes ont sans cesse à redouter les fièvres, les rhumatismes, les catarrhes, l'hydropisie, la paralysie, et je ne sais combien d'autres maladies encore. Les

hommes faits sont pâles et blêmes, les enfans faibles et rachitiques. Puis, cette contrée est un repaire à serpens et à grenouilles; mais les serpens, dont l'espèce est aquatique, ne sont heureusement pas venimeux; ils ont la grosseur du doigt, et de toute part vous les voyez qui glissent, qui se roulent, qui frétillent. Presque à chaque pas aussi, votre cheval trouble des grenouilles qui, dans ce pays tout couvert de buissons et de broussailles, ne peuvent pas même trouver un asile tranquille. L'humidité est si grande, que les moissons de riz ne se fauchent pas comme dans d'autres régions. On coupe l'épi seul et on le fait ensuite sécher sur de la paille, car autrement il pourrirait. La canne à sucre réussit dans les campagnes; mais les naturels ne savent en extraire que de la mélasse. Le cotonnier y pousse aussi en abondance, et partout on élève des vers à soie. Les fruits sont bons, quoique presque tous sauvages. Il y a des bois entiers de grenadiers, dont on cueille les fruits; et après en avoir fait sécher les pépins au soleil, on les exporte comme friandises dans d'autres contrées. Les paysans ont l'air malade et cependant heureux. Ils s'entourent les pieds et les jambes avec des bandes d'étoffes qu'ils lient au moyen de sandales et de cordons. Ils vont et viennent dans leurs routes bourbeuses avec ces chaussures, et vous disent qu'elles sont préférables à des bottes, vu qu'elles

ont le temps de sécher la nuit. Les hommes portent des vêtemens noirs, et les femmes s'habillent généralement en rouge, deux couleurs que je suppose leur être les plus faciles à obtenir. Leur coiffure ordinaire est un chapeau de feutre, au lieu d'un bonnet de peau de mouton. Toutes les demeures sont ensevelies pour ainsi dire sous des masses de végétation; de tout côté on voit des vignes vierges, des melons, des citrouilles envahir les toitures. Chaque maison possède un jardin qu'entoure une haie de mûriers, et presque toujours est construite sur pilotis, afin de neutraliser les fâcheux effets de l'humidité du sol. Les habitans passent les mois de l'été et de l'automne sur les montagnes, où ils cultivent le riz. Ils y demeurent dans des huttes temporaires qu'ils nomment *yailaks*, pour les distinguer des *kishlaks*, qui sont leurs habitations fixes.

Voyage a travers la Perse. — Sortie du Mazandéran. Gorge de Gudouck. Feirozkoh. Détails de mœurs. Arrivée à Téhéran. Présentation au Shah de Perse. Retour dans l'Inde.

Au village d'Aliabad, qui est à douze milles de Balfurosh, nous quittâmes la chaussée de Shah-Abbas, et cheminant au sud vers les montagnes, nous entrâmes dans la belle vallée qu'arrose la rivière de Tilar. Cette vallée, qui a soixante milles de longueur, est une des gorges principales par lesquelles on entre dans le Mazendéran. Abbas y a fait

établir une route qui pendant l'espace de dix milles est taillée dans le roc ; et quoique ses successeurs n'aient pas jugé convenable de la réparer, elle est encore praticable à la rigueur. Seulement les chevaux y enfoncent quelquefois jusqu'au poitrail dans la bourbe, et si Sa Majesté actuelle entendait la moitié même des affreuses malédictions que les muletiers entassent sur sa tête et sur sa barbe, elle prendrait assurément soin de l'entretenir, ne fût-ce que pour le repos de son âme. Du reste, l'aspect des lieux est magnifique : les montagnes sont couvertes de forêts, et le bourdonnement de l'eau qui coule à plusieurs centaines de pieds au-dessous du chemin, produit un effet fort pittoresque. Un pont, sur lequel nous franchîmes la rivière et qui marque la limite du Mazendéran, se trouve au milieu de la vallée, dont nous achevâmes de sortir par la gorge de Gudouk, qui mène au plateau de la Perse. Des deux côtés de cette gorge, les rochers élèvent à une immense hauteur leurs flancs perpendiculaires, et le passage est si étroit qu'il fut jadis fortifié. Le froid est si vif au sommet, que le voyageur y trouve quelquefois, dit-on, la mort en hiver. Abbas y érigea des bains et un caravanserail ; mais les édifices tombent aujourd'hui en ruines. Je crois ne pas me tromper en disant qu'il faut reconnaître dans la gorge de Gudouk les *Pylie-Caspice* ou *Portes-Caspiennes* par lesquelles Alexandre-le-

Grand poursuivit Darius. Leur distance de Rhages ou Rei, qui est situé près la cité moderne de Téhéran, était, dit-on, de deux journées de marche; or, Gudouk en est distant de quatre-vingt-dix milles. Par cette route Alexandre gagna Hécatompylos, d'où il s'avança vers la Parthie. Chemin faisant il attaqua les *Taburi;* et ce qui est fort extraordinaire, c'est que sur les monnaies actuelles du Mazandéran cette province soit encore appelée *Taburistan.*

Après avoir franchi la gorge en question, nous descendîmes dans une autre vallée, mais triste, mais resserrée entre des montagnes arides, à l'extrémité de laquelle on trouve le village de Feirozkoh, sous un roc nu, couronné d'un fort, qui atteint une hauteur de trois cents pieds. Le village lui-même en est encore élevé à cet endroit de six milles au-dessus de la mer. Il me rappela Bameian, puisque la plupart des maisons étaient creusées dans le flanc des montagnes où les habitans tiennent leurs troupeaux pendant l'hiver. Le climat est rigoureux, et la neige y dure cinq mois de l'année. Je remarquai un grand changement d'extérieur chez les naturels qui avaient alors des joues rouges et roses. On dit que les Mazandéranais sont les plus simples de tous les Persans, et nous nous amusâmes un peu aux dépens d'un de nos compagnons de voyage qui nous demanda un remède propre à le guérir de la fièvre intermittente. Je lui donnai du quinine, et le len-

demain du jour qu'il l'eut pris, le hasard me fit lui demander comment il trouvait cette drogue avec son goût amer. « Amer! répliqua-t-il, mais je ne lui ai trouvé aucun goût. » Et pour une bonne raison, car il l'avait avalée d'un seul coup avec le papier qui la contenait!

Nous parvînmes en trois journées de marche à Téhéran, dont la distance est de quatre-vingt-dix milles, faisant halte le long du chemin aux misérables chaumières qui servent de caravanserails dans cette partie de la Perse, et où le voyageur couche dans le même appartement que son cheval. La contrée était aride, pâle, misérable, et le nombre des villages fort restreint. Rien n'annonçait que nous approchions de la capitale d'un État. Près de Baumein, qui fut notre dernière étape, eut lieu un incident que je ne dois pas omettre. Une des bêtes de somme qui portaient mon bagage, un pauvre bidet, devint tout-à-fait incapable de nous suivre, tant la fatigue avait épuisé ses forces; il me fallut donc aller dans un village chercher à louer quelque autre animal. Je n'eus pas de peine à en trouver un; je payai au Kourd qui en était propriétaire le prix de la location, et je me disposais à me remettre en route, lorsqu'il m'arrêta. « Ne voulez-vous pas faire ensemble un marché? dit-il. Changez votre bidet contre ma mule, et tenez-moi compte de la différence. » Nous liâmes ainsi conversation, et je

m'aperçus aux premiers mots que mon homme me prenait pour un naturel du Khorasan. L'acquisition de sa mule me convenait assez, et tandis que je l'examinais avec tout le soin dont j'étais capable : « Voyons, voyons, ajouta-t-il du ton le plus solennel, puisque nous sommes tous deux de bons musulmans, terminons cette affaire, et ne nous trompons pas l'un l'autre. — Soit, » répliquai-je, et nous fûmes bientôt d'accord. Maintenant il faut qu'on sache que sa mule, comme je le reconnus plus tard, avait *les reins cassés, et que mon bidet* avait une maladie *incurable*; du moins était-elle aussi apparente pour le Kourd que pour moi. Telle fut donc la conclusion d'un marché entre deux bons musulmans, qui avaient déclaré ne vouloir se tromper ni l'un ni l'autre; mais ce n'est pas en Perse seulement que les choses se passent ainsi.

Le 21 octobre je montai en selle un peu après minuit, pour continuer ma route avec le plus de diligence possible vers la capitale du roi des rois; mais de quoi me servit toute ma bonne volonté ? A peine sortions-nous du caravanserail que le chargement de la mule chavira, et tandis que je la rechargeais un cheval se débarrassa du sien. Malgré que la nuit fût aussi noire que le Tartare, nous étions parvenus à réparer ces malheurs, et nous allions poursuivre notre marche, lorsqu'on remarqua qu'un des autres bidets avait pris la fuite, et

pour comble de malheur c'était précisément celui sur lequel était chargée une caisse contenant mes notes, mes cartes, tous mes papiers. Quand j'appris une semblable nouvelle, quand je songeai que nous étions parmi un peuple de voleurs, et que le fruit de mes peines m'échappait au moment où je croyais avoir triomphé de tous les obstacles de mon entreprise, ma langue se colla aux parois de ma bouche, et je ne pus de quelque temps proférer un seul mot. Néanmoins on rejoignit l'animal après une demi-heure de recherche, et pour réparer le temps perdu je galopai d'une seule traite jusqu'à la porte de Téhéran, où j'arrivai vers midi. J'allai droit à l'hôtel de la légation, et je m'annonçai à la porte comme *Firingi*. L'envoyé près cette cour, sir John Campbell, s'empressa de venir à ma rencontre, et je passai avec lui et son aimable famille quelques heureux jours au sein de la plus affectueuse hospitalité.

Mon compatriote me fit d'abord faire connaissance avec « les Piliers de l'État, » c'est-à-dire avec les ministres de la Perse, et j'eus ensuite l'honneur d'être présenté le 26 octobre à Sa Majesté. J'avais visité le grand Mogol, j'avais visité les monarques de Caboul et de Bokhara, j'avais visité dans mon voyage beaucoup d'autres personnages éminens, et ma curiosité n'en avait pas été moins satisfaite que mon amour-propre; mais je fus encore plus fier de

me trouver face à face avec un souverain persan. Ce souverain, qui se fait pompeusement appeler « l'attraction du monde, » était assis dans une salle toute lambrissée de glaces; et nous eûmes soin, avant que « les rayons lumineux de son visage » parvinssent jusqu'à nous, ou, en termes plus clairs, avant que nous l'eussions encore vu, de nous arrêter et de le saluer. Nous approchâmes alors et nous saluâmes de nouveau. Quand le Shah nous eut rendu nos salutations en s'écriant à haute voix : « Vous êtes les bienvenus, » nous montâmes quelques marches et nous fûmes enfin en sa présence. « Dieu vous conserve la raison ! » exclama-t-il ; après quoi nous nous retirâmes avec les ministres qui nous accompagnaient dans le coin de l'appartement opposé à celui où se tenait le Shah, et nous répondîmes à son compliment par une courbette. Il y eut ainsi une distance d'environ quarante pieds entre lui et nous, et de plus nous fûmes séparés du roi des rois par un étalage de cristaux arrangés pêle-mêle sur le plancher comme dans la boutique d'un marchand. Il y avait en outre, comme pour rendre la ressemblance plus complète, une multitude de lustres suspendus sans goût au plafond, et avant que l'entretien ne s'engageât, on nous pria de tenir nos sabres dans nos mains crainte qu'ils ne brisassent les glaces dont les murs étaient couverts derrière nous. « Comprend-il le persan ? » dit Sa Majesté à un

de ses ministres en me montrant du doigt. « Oui, oui, sans doute! répliqua celui-ci; il parle toutes les langues de l'Asie. » Cependant j'aurais été fort embarrassé si on eût mis mon savoir à l'épreuve. « Vous avez fait un long et difficile voyage, » reprit le prince; et il m'adressa diverses questions d'une manière si prévenante, d'un ton si affable, que je me sentis bientôt à mon aise et que je causai familièrement avec « l'asile du monde, » c'est encore un des titres du Shah. Entre autres choses, il me pria d'énumérer les villes que j'avais visitées. J'obéis et ne manquai pas pour en terminer la longue liste de dire que la faveur divine m'avait enfin amené dans son auguste capitale. « Oh! fit-il, quand j'eus achevé, un Persan n'aurait pas été capable d'accomplir une pareille expédition. Mais dans quel but vous êtes-vous exposé à tant de périls et à tant de fatigues?— Par simple curiosité, répondis-je. — Et avez-vous voyagé comme Européen? — Oui vraiment, presque toujours. — Vous devez alors avoir dépensé beaucoup d'argent. — Non pas. Par exemple, pour nous tirer sains et saufs des mains des Turcomans, seulement deux ducats et un peu de thé. » Cette réponse fit rire le monarque aux éclats. « Avez-vous dressé un journal de votre voyage? continua-t-il; avez-vous pris des notes le long de la route? — Oui, j'ai mesuré les montagnes, examiné les routes, sondé les rivières. — Ces Anglais sont des lions, » s'écria-t-il.

« Des tigres! » s'écrièrent après lui les ministres. « Parlez-moi donc un peu de Caboul, reprit Sa Majesté; mettez-moi au courant des affaires du jour. Comment le chef actuel s'entend-il avec ses frères ? » Je répondis à tout cela en vrai courtisan. J'ajoutai que la principale force du chef de Caboul lui venait de l'appui des Persans qu'il avait su attacher à sa cause. Le Shah m'interrogea ensuite sur la puissance de tous les princes entre l'Inde et l'Hindou-Koush, et particulièrement sur la navigation de l'Oxus qu'il appelait le Sihoun, et qu'il croyait la plus grande rivière du monde. Il me questionna sur les déserts où elle coulait pour savoir s'ils étaient accessibles à une armée. Puis il me parla des indigènes de Bokhara, et me demanda s'ils étaient alarmés de la marche rapide d'Abbas-Mirza vers leurs frontières. Je n'avais qu'une seule chose à répondre : je répondis qu'ils tremblaient. Sa Majesté trouva fort plaisant le portrait que je traçai de leurs prêtres, et haussa les épaules quand j'appelai leur roi *le commandeur des fidèles.* « Les Usbeks, dit-elle ensuite, vous ont-ils fait goûter à leur viande de cheval ?— Oui, j'en ai mangé, et elle était mangeable, répondis-je. — Mais, me demanda-t-elle encore, comment vous êtes-vous donc arraché aux pates des Turcomans ? — J'ai jeté au chien un lopin de viande, répliquai-je dans le style figuré de l'Orient, et j'ai ainsi esquivé ses morsures. » Après quelques mi-

nutes de silence, le Shah, d'un air curieux et inquiet, me pria de lui dire quelle était la plus grande merveille que j'eusse vue dans le cours de mon voyage. L'occasion était trop belle de flatter la vanité du plus vain des monarques pour que je n'en profitasse pas. « Centre de l'univers, m'écriai-je, quel spectacle a pu être aussi merveilleux que celui qui s'offre en ce moment à mes regards, que le spectacle de l'éclat du visage de Votre Majesté, ô attraction du monde! » Le Shah témoigna par un *gracieux signe de tête la satisfaction que lui causait ce compliment*, et un *murmure* approbateur qui parcourut les rangs des Piliers de l'État montra que les ministres n'étaient pas moins satisfaits que leur maître. « Mais, continua celui-ci, quelle est la ville que vous avez le plus admirée? » Après avoir été si bassement adulateur, je crus pouvoir cette fois ne pas trahir la vérité. Je répliquai donc que Caboul avait été le paradis de ma longue route. « Vous avez été, je crois, présenté au Prince Royal? » reprit mon illustre interlocuteur changeant de nouveau le sujet de la conversation. « Oui, répondis-je, et Son Altesse m'a comblé d'égards; elle m'a fait accompagner d'un Khan à travers le pays des Turcomans. — Firingi, que dites-vous du siége de Kouchan? » Ce fut pour moi un plaisir que d'enchanter le vieux monarque par le récit des exploits de son fils; exploits dont je me plus à augmenter le

mérite par une formidable description de la citadelle vaincue. « Pensez-vous, continua le joyeux père, que notre Abbas-Mirza puisse aussi prendre Shurukhs et soumettre les Turcomans du voisinage ? — Certainement, répondis-je, ils tomberont à ses pieds. — Mais le pays pourra-t-il nourrir ses soldats ! » Je détaillai alors les ressources que la contrée me paraissait offrir, et un des ministres, pour ajouter aux renseignemens que désirait Sa Majesté, dit que les campagnes de Shurukhs avaient été le jardin d'Adam qui avait l'habitude de venir chaque *jour de Ceylan, c'est-à-dire de Serendil, pour* le cultiver. Cette tradition ne m'était pas inconnue; mais je n'avais pas cru nécessaire de la rapporter à Sa Majesté. « Que pensez-vous des soldats de mon fils ? me demanda-t-il alors; sont-ils capables ? — Assurément. — Là, voyons, votre opinion franche et sincère. — Hé bien ! je vous avouerai que les habits et les accoutremens des troupes sont en pitoyable état; mais n'importe ; aucune puissance asiatique ne pourrait aujourd'hui résister à une pareille armée, et elle marche actuellement de triomphe en triomphe. » Revenant à ce qui me concernait; le Shah me demanda comment j'avais voyagé dans le Turkistan. « Sur un chameau, » répondis-je. Cela le fit beaucoup rire. « Et où allez-vous maintenant ? — Je retourne dans l'Inde. » Après cette longue conversation si décousue, nous prîmes congé

du roi des rois avec les mêmes saluts et les mêmes révérences que nous lui avions déjà prodiguées en arrivant.

Futtih-Ali-Shah n'avait nullement l'apparence d'un vieillard, quoiqu'il dût être au moins âgé de soixante et dix ans. Sa voix était pleine et sonore, sa taille droite, et toute sa personne remplie de dignité. Mais son costume me sembla trop simple, d'autant qu'il était vêtu de noir, couleur qui allait mal et ne faisait pas ressortir sa longue barbe, cette merveille de l'Orient. *Quand, plus tard, j'ai appris la mort d'Abbas-Mirza, je n'ai pas été surpris que* le père eût survécu au fils, car celui-ci paraissait beaucoup plus affaibli que l'autre par la vieillesse. J'ai ouï dire que Futtih-Ali, pour conserver ses forces sans cesse décroissantes, avait recours à l'essence de perles et de pierres précieuses qu'il employait comme tonique, remède auquel la faculté orientale a très grande foi. Généralement on donne à ces joyaux une tout autre destination; aussi le Shah de Perse mérite-t-il une mention spéciale pour être la seule personne qui, à ma connaissance, s'en serve dans un but d'utilité.

Lorsqu'il me fallut continuer mon voyage, je fus tenté de me rendre à Constantinople, ville dont je n'étais plus qu'à vingt jours de marche; mais mon devoir me rappelait impérieusement dans l'Inde, et j'eus le courage de remplir mon devoir aux dépens

de ma curiosité. Je partis donc de Téhéran le 1er novembre, et j'avoue que ce ne fut pas sans regret, après avoir joui pendant dix jours de l'aimable compagnie dans laquelle ma bonne étoile avait su m'introduire. Pour gagner la côte, je pris la route qui mène par Isfahan [1] et Shixan à Bushire, et chemin faisant je visitai la tombe de Cyrus ainsi que ces impérissables restes d'antiquité, les ruines de Persépolis. Cette route et cette contrée ont été trop souvent et trop bien décrites pour que j'ose me permettre d'ajouter un seul mot aux descriptions des *précédens voyageurs.*

A Bushire, il se trouva que l'agent de l'honorable Compagnie des Indes orientales sur le golfe Persique avait obligeamment différé jusqu'à mon arrivée le départ d'un vaisseau de guerre. Je m'y embarquai sans délai, et le 10 décembre je quittai définitivement la Perse. Notre traversée fut heureuse, et le capitaine du navire qui me reconduisait dans l'Inde ne négligea rien pour la rendre agréable et intéressante. Si nous trouvâmes « que les flots azurés de la mer d'Omar » et ses rivages stériles avaient été l'objet de louanges exagérées qui n'avaient pu éclore que dans l'imagination des poètes, ce fut néanmoins avec plaisir que nous aperçûmes de loin le fameux empire d'Ormuz et les rocs sourcilleux de la côte d'Arabie, avec la crique romantique de

[1] Ou Ispahan.

Muscat et les tristes rives de Mekran. Nous jetâmes l'ancre dans le havre de Bombay le 18 janvier, et passâmes le reste du mois en quarantaine; après quoi je regagnai Calcutta le plus promptement possible pour y mettre sous les yeux du gouverneur général le résultat de mes expéditions.

Je n'ennuierai pas le lecteur du détail de toutes les émotions que j'éprouvai quand je remis le pied dans l'Inde, à mon retour d'un si long et si pénible voyage. Je dirai seulement que, lors de mon départ, lorsque je ne parcourais encore qu'en idée ces régions où se passèrent tant d'événemens anciens et modernes, la Bactriane, la Transoxiane, la Scythie et la Parthie, le Kharisme, le Khorasan et l'Iran, mon cœur battait déjà à fendre ma poitrine. Quelle ne fut donc pas ma joie lorsque j'eus visité toutes ces régions, suivi la plus grande partie de la route des Macédoniens, traversé les royaumes de Porus et de Taxile, navigué sur l'Hydaspe, franchi le Caucase indien, et résidé dans la célèbre cité de Balkh, du sein de laquelle des monarques grecs, si éloignés pourtant des académies de Corinthe et d'Athènes, avaient autrefois répandu parmi les hommes la connaissance des sciences et des arts, celle de leur propre histoire, celle aussi du monde! J'avais vu le théâtre des guerres d'Alexandre, le théâtre des brutales invasions de Gengis et des Timour, le théâtre des campagnes et des splendides fêtes de

Baber. Enfin, pour gagner la côte, j'avais parcouru précisément la ligne dans laquelle Alexandre avait poursuivi Darius, tandis que pour retourner dans l'Inde, j'avais longé la côte de Mekhran et navigué dans les mêmes parages que son amiral Néarque.

FIN DU VOYAGE A BOKHARA.

VOYAGE SUR L'INDUS,

DE LA MER A LA COUR DE LAHORE, DANS LE PUNJAB.

(1831.)

Arrivée à Bombay de présens du roi d'Angleterre pour Runjeet-Sing, maharaja de Lahore. Manque de renseignemens sur l'Indus. Choix de M. Burnes pour aller les recueillir. Préparatifs de voyage. Départ de Cutch. Les onze embouchures de l'Indus. *Navigation sur le bras principal du fleuve, bientôt interrompue par ordre des autorités. Longues négociations qui enfin ont une heureuse issue.*

Dans l'année 1830, il arriva à Bombay un bâtiment qui avait à bord cinq chevaux envoyés en présent de la part du roi de la Grande-Bretagne au maharaja Runjeet-Sing, le chef seik de Lahore, avec une lettre d'amitié écrite par le ministre de Sa Majesté à ce prince. A la recommandation du major-général sir John-Malcolm, alors gouverneur de Bombay, je fus choisi par le suprême gouvernement de l'Inde pour me rendre, muni de ces présens, dans la capitale du maharaja par la voie de l'Indus. J'occupais à cette époque un poste politique dans le Cutch, la seule partie des possessions anglaises dans l'Inde qui soit située sur l'Indus.

L'administration, tant en Angleterre que dans l'Inde, avait pensé qu'un grand nombre de rensei-

gnemens, soit politiques, soit géographiques, pouvait être recueilli dans le cours d'un voyage de cette nature. Nous ne connaissions en effet l'Indus que d'une manière vague et peu satisfaisante, et les seules données que nous possédions sur une grande partie de son cours sont puisées dans Arrien, Quinte-Curce et les autres historiens de l'expédition d'Alexandre.

En conséquence, indépendamment de la mission officielle que j'avais à remplir, je dus songer à *réunir des notions complètes et circonstanciées* sur l'Indus. Cette partie de mes instructions n'était pas facile à remplir, car les ameers ou gouverneurs du Sinde ont toujours témoigné la défiance la plus ombrageuse à l'égard des Européens, et aucune des missions qui ont été envoyées dans leur pays n'a eu la liberté de pénétrer au-delà de leur capitale Hydrabad. D'ailleurs l'Indus, dans son cours vers l'Océan, traverse le territoire de quantités de tribus sauvages et barbares, de la part desquelles on pouvait craindre des obstacles et de mauvais traitemens.

Pour donner un prétexte plus plausible à mon voyage par une route si peu fréquentée, on décida que je serais porteur de présens pour les émirs du Sinde, et je fus en même temps chargé de communications diplomatiques auprès d'eux. Ces communications étaient relatives à quelques excès commis

par leurs sujets sur la frontière anglaise; mais j'étais prévenu que cette négociation ni aucune autre ne devait suspendre mon voyage à Lahore; le gouvernement anglais avait ordonné qu'une escorte suffisante accompagnerait l'expédition; mais je préférai ne point emmener de troupes avec moi, et je résolus de me confier à des gens du pays, espérant pouvoir, par leur intermédiaire, me mettre davantage en rapports avec les indigènes.

Lorsque ces arrangemens préliminaires furent achevés, je reçus mes instructions définitives. Un jeune officier plein d'activité et d'intelligence, l'enseigne Leckie, fut choisi pour m'accompagner, et l'on me donna une suite composée d'un maître-d'hôtel, d'un médecin du pays et d'un nombre convenable de domestiques.

Nous mîmes à la voile de Mandivey[1], dans le Cutch, avec une flottille de cinq barques du pays, dans la matinée du 20 janvier 1831. Le lendemain de notre départ nous avions franchi le golfe de Cutch. Les dangers de cette navigation ont été exagérés; les barres et l'aspect bourbeux de la mer qui bouillonne comme un liquide en ébullition présentent, il est vrai, un spectacle propre à effrayer un étranger; mais les naturels la traversent en toute saison; il n'y a d'ailleurs que peu de rochers, et la rive de Cutch qui est sablonneuse, avec un

[1] Ou Mandivee.

faible ressac, invite les bâtimens en péril à s'y échouer.

Dans la soirée du 24 nous jetâmes l'ancre à l'embouchure du Korey [1], bras le plus oriental, mais le moins fréquenté de l'Indus qui sépare le Sinde du Cutch. Le Korey conduit à Lueput, et est la plus large de toutes les bouches de la rivière, car il est devenu bras de mer depuis qu'on a détourné l'eau fraîche de son canal. Il y a sur ses bords beaucoup de lieux réputés saints par les habitans. *Cotasir et Narainseir, par exemple*, que visitent les pèlerins hindous, y sont situés dans une partie qui forme le promontoire occidental de Cutch. Vis-à-vis s'élève la coupole de Rao-Kanoje, sous laquelle est enseveli un saint révéré des mahométans. Manquer de faire à ce personnage une offrande d'encens, de blé, d'huile et d'argent, lorsqu'on navigue sur le Korey, c'est, selon les idées superstitieuses, s'exposer à un naufrage infaillible. Il y a une grande différence entre la côte du Sinde et celle de Cutch; l'une est plate et basse, presque de niveau avec la mer, tandis que les montagnes de Cutch s'élèvent en cônes sauvages et volcaniques qu'on aperçoit long-temps encore après que la côte s'est effacée à l'horizon.

Nous longeâmes le Sinde pendant quatre ou cinq jours, passant devant toutes les embouchures de

[1] Ou Koree.

l'Indus qui sont au nombre de onze; après quoi nous entrâmes dans la principale dont nous fîmes la reconnaissance sans même attirer l'attention des naturels. A peine se serait-on douté que nous étions près du confluent d'un grand fleuve, car l'eau n'était plus douce à un mille du Gora qui est la plus large bouche. La réunion de l'Indus à la mer s'opérait sans violence, et n'était reconnaissable que de temps en temps à une petite légère bande d'écume et à un faible bouillonnement.

Le 28 à la nuit tombante, nous jetâmes l'ancre dans l'embouchure septentrionale de l'Indus, appelée le *Pittey*[1]. La côte du Sinde ne se voit pas distinctement d'une lieue en mer. De notre mouillage, nous apercevions au nord-est un tombeau blanc et fortifié, dans la baie de Curachey[2]. Au-delà s'élève une chaîne rocailleuse de montagnes noires, appelée *Halo*, et qui est l'Irus de Néarque. Le soir, avant de m'endormir, je relus dans Arrien et dans Quinte-Curce l'épisode de l'expédition d'Alexandre, dont ce lieu célèbre est le théâtre. C'est par cette embouchure que son amiral partit du Sinde. La rivière n'a pas plus de cinq cents verges de largeur, au lieu des deux cents stades d'Arrien, et des douze milles que les relations modernes lui attribuent d'après l'autorité des naturels. Mais il

[1] Ou Pittee.

[2] Ou Curachee.

subsiste encore quelques points de concordance avec l'auteur grec; car les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Curachey forment, en se réunissant à la plaine, une baie semi-circulaire dans laquelle une île et quelques bancs de sable peuvent faire croire à un étranger que l'Océan est encore loin. « Alexandre envoya dix longues galères en avant de la flotte vers l'Océan, pour examiner une certaine île qu'on appelle *Cillutas*, où les pilotes lui dirent qu'il pouvait aborder avant d'entrer dans le grand Océan; et comme ils l'assurèrent que c'était une *grande île avec un port commode et ayant de l'eau fraîche en abondance*, il ordonna au reste de la flotte d'y mouiller, et lui-même passa outre jusqu'à la mer. » L'île, dans son état actuel, est couverte d'un maigre gazon et dépourvue d'eau fraîche. Ce fut en vain que j'espérai découvrir quelque identité entre son ancien nom et celui qu'elle porte en langue indienne, car elle n'en a aucune; mais elle offre un bon mouillage, et en l'examinant, je ne pus m'empêcher de penser que c'était cette île de Cillutas où le héros macédonien, « après avoir rassemblé sa flotte sous un promontoire, sacrifia aux dieux, conformément aux ordres qu'il en avait reçus d'Ammon. » C'est encore là que Néarque fit « creuser un canal d'environ cinq stades de longueur, dans l'endroit où la terre était le plus facile à remuer. Aussitôt que la marée commença à monter, on fit par ce passage

filer sans accident toute la flotte jusqu'à l'Océan. » On ne peut supposer que des bancs de sable ne subissent aucun changement pendant des siècles; mais je remarquai qu'il existait un large banc contigu à l'île, et qu'entre ce banc et l'île on avait pu creuser avec grande facilité un canal comme celui de Néarque. « Partant de l'embouchure de l'Indus, Néarque toucha un banc de sable appelé *Crocola*, et poursuivit sa route ayant le mont Irus à sa droite. » Ici, la topographie est mieux observée : deux îles de sable, appelées *Andry*, sont situées en avant du Curachey, à dix-huit milles de l'Indus, et il est remarquable que la portion du Delta qui traverse le Pittey est encore appelée *Crocola* par les naturels.

Le gouvernement du Sinde avait si souvent donné des preuves de sa défiance, qu'on me conseilla d'entrer dans l'Indus sans lui en donner avis. Aussitôt après avoir jeté l'ancre, j'expédiai un message au délégué des émirs résidant à Darajey, pour l'informer de mes projets. Cependant, je remontai la rivière avec précaution, et le lendemain au soir je mouillai dans l'eau fraîche à trente milles de la mer. Nous avions passé auprès d'un grand nombre de villages, et une foule d'objets auraient excité notre attention, si nous n'avions à dessein évité toute communication avec les habitans, jusqu'au moment où nous connaîtrions quel accueil la nouvelle de notre arrivée aurait reçu des autorités de Darajey.

Nous passâmes un jour dans une inquiète attente; mais le matin suivant, une troupe d'hommes armés entoura nos barques, et tout le voisinage fut en grande agitation. Ces hommes nous dirent qu'ils étaient les soldats de l'émir, et qu'ils étaient envoyés pour nous compter, puis vérifier le contenu de toutes les barques, ainsi que de toutes les caisses qui s'y trouvaient. Je me prêtai sur-le-champ et de bonne grâce à l'exécution de cet ordre, et l'instant d'après nous fûmes envahis par une cinquantaine d'hommes qui forcèrent toutes les serrures et se livrèrent aux perquisitions les plus minutieuses, pour découvrir des canons et de la poudre.

Quand la visite fut achevée, leur chef, qui était un reis du Sinde inférieur, me dit que le procès-verbal de ce qui venait de se passer serait transmis à Hydrabad, et que provisoirement nous devions aller attendre la décision de l'émir à l'embouchure du fleuve. En conséquence, nous levâmes l'ancre pour nous rendre au port qui nous était assigné; mais en route nous rencontrâmes plusieurs *dingies* remplis d'hommes armés qui nous accablèrent d'injures et qui, en réponse à tout ce que je pus leur dire, vociférèrent qu'ils avaient l'ordre de nous chasser du pays. Je protestai contre leur conduite dans les termes les plus énergiques, et je leur déclarai que je ne consentirais pas à sortir du Sinde sans voir un commandement écrit de leur maître. Mais une

heure de résistance suffit pour me convaincre qu'ils auraient recours à la violence, si je persistais dans cette résolution; et comme je ne voulais pas compromettre le succès de l'entreprise par une collision de cette espèce, je remis à la voile pour l'embouchure la plus orientale de l'Indus. De là, j'écrivis aux autorités du Sinde, ainsi qu'au colonel Pottinger, agent politique du gouvernement anglais dans le Cutch.

Je reçus bientôt une lettre de l'émir conçue en termes *affectueux, mais qui développait longuement la difficulté* et l'impossibilité de naviguer sur l'Indus. « Les barques sont si petites, disait Sa Hautesse, que quatre ou cinq hommes peuvent à peine « y trouver place : d'ailleurs elles n'avancent que « lentement; elles n'ont ni mâts ni voiles, et la pro- « fondeur de l'eau dans l'Indus est si variable qu'elle « ne monte pas en certains endroits aux genoux « d'un homme. » Mais cette formidable énumération d'obstacles matériels n'était pas accompagnée d'un refus de la part du chef lui-même; et en conséquence je crus à propos de faire une seconde tentative après avoir répondu à la lettre du personnage.

Le 16 février nous remîmes donc à la voile pour le Sinde, et après avoir été ballottés durant plusieurs jours par la fureur des vents et des vagues, nous jetâmes l'ancre dans l'embouchure de l'Indus

appelée *Pieteaney*, d'où j'expédiai un nouveau message aux autorités de Darajey.

Cette lettre resta sans réponse, et comme notre provision d'eau tirait vers sa fin je songeai à quitter encore une fois les bords inhospitaliers du Sinde.

Le 22 février nous levâmes l'ancre au point du jour; mais lorsque nous fûmes arrivés dans l'étroite embouchure de la rivière, le vent tourna brusquement, et la marée qui se précipitait avec une violence terrible nous poussa sur les brisans de la barre; j'admirai l'activité et la résolution de notre équipage; mais je fus surtout étonné de leurs pieuses éjaculations au saint patron du Cutch, Shak-Peer, lorsqu'ils se virent hors de danger. « Oh! digne et généreux saint, s'écriaient-ils d'une commune voix, que vous êtes bon! » Nous gouvernâmes alors vers le Cutch, et nous jetâmes l'ancre dans les parages de Mandivey après trente heures de la marche la plus rapide.

Il n'était plus possible de se dissimuler que la conduite de l'émir du Sinde était loin d'être amicale; mais il ne laissait percer aucun sentiment analogue dans sa correspondance. Il exagérait les difficultés de la navigation de l'Indus, faisant grand étalage de ses rochers, de ses sables mouvans, de ses gouffres, de ses bas-fonds, et assurant dans chacun de ses messages que de mémoire d'homme on n'avait pas fait le voyage de Lahore par cette

voie. Évidemment, il voyait notre expédition avec la défiance et l'inquiétude la plus vive. Enfin, pourtant, mais à la suite des représentations du colonel Pottinger, nous reçûmes d'Hydrabad des lettres dans lesquelles on m'offrait le passage à travers le Sinde par terre. Comme c'était la première ouverture favorable qui eût été faite dans tout le cours de la négociation, d'après l'avis de M. Pottinger je partis une troisième fois pour l'Indus ; cet agent annonça mon départ à l'émir en lui déclarant qu'il m'*était impossible de me rendre par terre à Lahore*.

Nous arrivâmes dans le Hujamrey, une des bouches centrales de la rivière, après une heureuse navigation de sept jours, et nous y trouvâmes un envoyé du gouvernement du Sinde : c'était un des vénérables descendans du prophète, dont l'énorme embonpoint attestait la dignité. Ce personnage insista sur la convenance de choisir la route de terre ; et comme dernière ressource je lui offris de l'accompagner à la capitale, afin de m'entendre personnellement avec l'émir. J'expédiai un messager à la cour pour y porter la nouvelle de cet arrangement ; et le lendemain matin je quittai la flottille avec le Synd-Seindul-Shah qui avait été désigné pour notre mihmandar [1]. A peine étions-nous parvenus à Tatta que l'autorisation pour les barques

[1] Officier chargé de conduire un étranger.

de remonter l'Indus y arriva, pourvu que nous prissions nous-mêmes la route de terre; mais je déclarai sur-le-champ que je ne faisais point un pas de plus sans les présens qui avaient été confiés à mes soins.

Quelques heures après notre arrivée à Tatta, le Synd-Zoulfkar-Shah, personnage considérable et doué de manières engageantes, vint nous voir de la part de l'émir. Il était accompagné de notre mihmandar, et nous témoigna toutes sortes d'égards. Il me dit qu'il avait été envoyé par Sa Hautesse pour nous escorter à Hydrabad; mais je lui répondis laconiquement que rien ne pourrait me décider à m'y rendre, depuis que l'émir avait adhéré à la demande que je lui avais adressée. Nous eûmes une seconde entrevue le lendemain matin, et n'ayant pu nous entendre nous convînmes d'en référer à Sa Hautesse. Je disais à l'émir, d'après le style de la diplomatie asiatique, « qu'il s'était conduit en ami « véritable, puisqu'il m'avait signalé d'abord les « difficultés de la navigation sur l'Indus, et ensuite « fourni les moyens de les vaincre par la permission « qu'il m'accordait de suivre la route d'eau; mais « que me trouvant, grâce à la bienveillance de Sa « Hautesse, si bien instruit des dangers du fleuve, « je n'osais confier des objets aussi précieux que les « présens du roi d'Angleterre, à la garde d'aucun « domestique. » En réponse à cette communication,

je reçus, au bout de trois jours, l'autorisation formelle et sans restriction de remonter l'Indus depuis son embouchure. L'émir du Sinde avait voulu nous maintenir dans l'ignorance où nous étions relativement à ce fleuve; mais sa conduite avait eu un résultat tout différent, car dans le cours de nos différentes allées et venues nous étions entrés dans toutes les bouches, et j'en ai maintenant la carte sous les yeux, ainsi que celle de la route de Tatta par terre.

VOYAGE DE TATTA A HYDRABAD [1]. — *Résidence à Tatta. Description de cette ville. Son antiquité. Hinglaj. Retour par terre à l'embouchure de l'Indus. Navigation sur ce fleuve. Arrivée en face d'Hydrabad. Excursion à cette capitale. Présentation à la cour. Audience de congé. Départ.*

J'employai agréablement mon séjour de Tatta à examiner cette ville et les objets curieux qui se trouvent aux environs. Tatta, située à trois milles de l'Indus, est une ville célèbre dans l'histoire de l'Orient. Sa prospérité commerciale a fini avec l'empire de Delhi; mais sa ruine est devenue complète lorsqu'elle est tombée sous le despotisme de fer des maîtres actuels du Sinde. Elle ne contient pas quinze cents âmes, et la moitié seulement des maisons çà et là disséminées sur des décombres est inhabitée. A peine y compte-t-on quarante marchands; vingt changeurs font tout le commerce de la ville, et sa

[1] Ou Hyderabad.

population restreinte est fournie de viande par cinq bouchers. La campagne aux environs est abandonnée, et une faible portion de terrain seulement est en culture.

L'antiquité de Tatta ne peut être révoquée en doute. On a cherché à reconnaître sur son emplacement la Pattala des Grecs, et non sans raison, à mon avis; car l'Indus se divise en cet endroit en deux grands bras; et voici les propres expressions d'Arrien: « Près de Pattala, l'Indus se sépare en deux larges branches. » Les maisons de Tatta sont bâties en bois et en osier, recrépies en terre : elles sont hautes, avec des toits plats, mais très étroites, et ressemblent à des tours carrées; leur couleur, qui est d'un gris foncé, donne une apparence de solidité aux fragiles matériaux employés à leur construction. Quelques-unes, d'une meilleure architecture, ont pour base un mur en brique; mais la pierre n'a été employée que dans les fondations d'une mosquée, quoiqu'on puisse s'en procurer en abondance. La moderne Tatta conserve peu de trace de son ancienne splendeur. Une spacieuse mosquée en briques, bâtie par Shah-Ichan, existe encore; mais elle s'écroule.

Tatta est située sur la grande route de l'Inde à Hinglaj, dans le Mekhran. Hinglaj est un lieu de pèlerinage fort renommé, qui se trouve sur les montagnes dépouillées d'Hala, et où il n'existe qu'une

source d'eau fraîche, sans maisons ni temples. Ce lieu a été visité, dit-on, par le demi-dieu indien Ramchunder en personne, et cet événement est inscrit sur le roc, entre les figures sculptées du soleil et de la lune, comme preuve à l'appui. La distance de Tatta n'est pas de plus de deux cents milles, et la route passe par Curachey, Soumeianey, la province de Lus, et le pays des Noumreis, ce qui est une portion de l'itinéraire d'Alexandre-le-Grand. Une excursion à Hinglaj efface les péchés du pèlerin. Une noix de coco *qu'on jette dans une citerne manifeste la moralité* de la vie ; si l'eau bouillonne, cette vie a été et continuera d'être sans tache ; si, au contraire, l'eau demeure silencieuse, l'Hindou doit se soumettre à de nouvelles mortifications pour apaiser la Divinité.

Nous quittâmes Tatta dans la matinée du 10 avril, et nous revînmes sur nos pas jusqu'à Meipour, trajet de vingt-quatre milles, par des chemins presque impraticables par suite des pluies. Nous traversâmes dans ce voyage un pays désert, le long du Buggaur, un des deux grands bras de l'Indus qui se divise au-dessous de Tatta. Ce nom lui a été donné à cause de la violence destructive avec laquelle il se précipite, entraînant les arbres dans son cours. Il n'est connu que depuis quelques années, et n'avait pas plus de deux cents verges de large sur le point où nous le traversâmes au-dessous

de Meipour. L'Indus lui-même, avant de se subdiviser, est un fleuve majestueux, et nous le contemplâmes à Tatta avec admiration. Son eau est épaisse et fangeuse; mais il a deux mille pieds de largeur, avec deux brasses et demie de profondeur d'une rive à l'autre. La première fois que je le vis, sa surface était agitée par un vent violent, et ses ondes soulevées s'entre-choquaient avec fureur. Je cessai de m'étonner de ce que les naturels donnaient à ce vaste fleuve le nom de *Durga* ou *mer du Sinde*. A notre retour, nous rencontrâmes un grand nombre d'habitans qui étaient disposés à nous traiter avec plus de bienveillance que le gouvernement. Cependant ils avaient d'étranges idées sur notre compte; plusieurs d'entre eux nous demandèrent pourquoi, après avoir mangé, nous nous faisions lécher les mains par des chiens, et si nous mangions indifféremment des chats et des rats aussi bien que du cochon. Ils se plaignaient beaucoup de leur maître et du ruineux et oppressif système d'impôt qui pesait sur eux, et les empêchait de cultiver une plus grande étendue de territoire. En effet, des plaines immenses du terroir le plus fertile restent dans l'état de nature entre Tatta et la mer; elles sont couvertes de tamarins qui s'élèvent en certains endroits à vingt pieds de hauteur, et qui, en confondant leurs branches, forment un fourré impénétrable. Nous arrivâmes à la mer en deux jours.

Le 12 avril nous nous embarquâmes sur les bateaux plats ou doundees du Sinde, et nous commençâmes notre navigation sur l'Indus avec la joie la plus vive. Notre flottille se composait de cinq de ces bateaux plats, et d'une petite pinasse construite à l'anglaise que nous avions amenée du Cutch. Les barques de l'Indus se rapprochent beaucoup des jonques chinoises. Vastes, mais lourdes, ce sont des maisons flottantes. Nous transportions avec nous nos matelots, leurs femmes, leurs enfans, des chèvres et des poules. *Nous relâchâmes à Vikkur, qui est le premier port sur la route.* C'est un lieu d'où l'on exporte une grande quantité de grains, car nous vîmes cinquante doundees qui en étaient chargés, sans compter les vaisseaux de mer mouillés aux environs. Le lendemain, après avoir suivi plusieurs petits canaux, nous entrâmes dans le Wanganey ou principal bras de l'Indus, qui est une magnifique rivière large de cinq cents verges et profonde de vingt-quatre pieds. Les bords étaient alternativement plats ou escarpés, son cours était sinueux, et ses différens détours étaient souvent masqués par des branches qui se détachaient de ce tronc vers d'autres bras du Delta.

Pendant que nous remontions la rivière, les habitans accouraient de plusieurs milles à la ronde pour nous voir. Un Synd placé au bord de l'eau nous regardait avec étonnement; il se tourna vers

son compagnon, au moment où nous passions, et, d'une voix assez haute pour être entendu de l'un de nos gens, il lui dit : « Le Synd est maintenant perdu, puisque les Anglais ont vu la rivière qui est la route de la conquête du pays. » Si un tel événement se réalise, je suis certain que la masse du peuple le saluera avec transport; mais ce sera un malheur pour les Synds, descendans de Mahomet, qui sont les seuls, avec les maîtres du pays, à retirer honneur et profit de l'ordre de choses actuel.

Le 15 au soir, nous jetâmes l'ancre à Tatta, après un heureux voyage qui commença à nous mettre au fait de la navigation de l'Indus; et dans le Delta elle est périlleuse et difficile. L'eau se précipite avec impétuosité d'un bord à l'autre, et les mine de manière à ce qu'ils s'écroulent souvent par énormes masses capables d'engloutir un bâtiment.

Dans la matinée du 18, nous mouillâmes vis-à-vis d'Hydrabad, qui est situé à cinq milles dans les terres. Cette partie du Sinde est bien connue. Les émirs condamnent ce pays à la stérilité afin de satisfaire leur passion pour la chasse. Les bords du fleuve sont enclos jusqu'à l'eau même, et l'intérieur de ces garennes est rempli de bruyères et de buissons dont le feuillage est toujours vert par suite de l'excessive fertilité du sol. On voyait un ou deux chameaux solitaires élevant l'eau pour remplir l'é-

tang de ce parc réservé, car l'émir et ses parens avaient annoncé une partie de chasse, et le daim devait être amené par la soif à l'unique fontaine où il devait succomber sous les coups de l'émir placé en embuscade.

Aussitôt après notre arrivée, nous reçûmes quatre différentes députations chargées de nous présenter les félicitations de Meir-Mourad-Ali-Khan et de sa famille au sujet de notre arrivée dans la capitale du Sinde, et de nous exprimer les plus fortes assurances *d'attachement et de respect pour le gouvernement britannique* : j'acceptai les unes et les autres avec reconnaissance. Le soir, nous fûmes conduits à Hydrabad, et nous logeâmes dans la maison ou *tanda* du nawab Wuley-Mohammed-Khan, vizir du Sinde, dont le fils en l'absence de son père fut désigné pour notre mihmandar. On nous dressa des tentes, on nous envoya des provisions de toute espèce; et assurément il eût été difficile de reconnaître les étrangers qu'on avait fait languir longtemps à la frontière, dans les hôtes honorés de l'ombrageux souverain de ce pays. Grands et petits affluaient chez nous; Khans et Synds nous apportaient des messages ou des questions, jusqu'à une heure fort avancée de la nuit; et il ne sera pas inutile de dire, comme particularité caractéristique de la manière dont se traitent les affaires dans le Sinde, que le barbier, le glacier et le premier ministre,

nous furent envoyés indistinctement chargés de communications sur le même sujet.

Le cérémonial de notre réception fut promptement réglé, et dans la soirée du lendemain nous fûmes présentés à l'émir du Sinde par son fils Nusseir-Khan, qui nous avait d'abord reçus dans son propre appartement pour nous faire part de son attachement au gouvernement anglais, et nous communiquer un secret d'État, savoir, que c'était à lui que nous étions redevables de la liberté de traverser le Sinde. Nous trouvâmes l'émir assis au milieu d'une salle, entouré des différens membres de sa famille : tous se levèrent quand nous entrâmes, et nous accueillirent avec une politesse recherchée. Sa Hautesse m'appela par mon nom, et dit que j'étais son ami, tant comme envoyé d'Angleterre que comme simple particulier, parce que mon frère (le docteur Burnes) l'avait guéri d'une dangereuse maladie. Il m'invita en même temps à m'asseoir à côté de lui sur son divan, et me pria d'oublier les désagrémens que j'avais essuyés; de voir en lui l'allié du gouvernement britannique, et de croire à son amitié personnelle. Les longs retards que nous avions éprouvés, continua-t-il, provenaient de son ignorance des matières diplomatiques; car il voyait là une infraction au traité subsistant entre les deux États; mais il n'était qu'un soldat, peu au fait de ces questions, et occupé de gouverner les trois cent

mille Belouches dont Dieu l'avait constitué le chef. Enfin nous étions arrivés dans sa capitale, et il nous assura que nous y étions les bienvenus. Son canot royal nous conduirait, ajouta-t-il, jusqu'aux frontières de ses États; ses sujets remorqueraient nos barques contre le courant; des éléphans, des palanquins seraient mis à notre disposition si nous voulions en faire usage. Il rivaliserait de zèle avec nous pour faire arriver à bon port à leur destination les présens de sa très gracieuse majesté le roi de la Grande-Bretagne, et il avait nommé le fils de son vizir pour nous accompagner jusqu'à la limite de ses domaines. Je ne crus pas nécessaire d'entrer dans aucune explication avec Sa Hautesse, ni de lui communiquer la note générale de notre puissante armée; je me contentai de le remercier des bonnes dispositions dont il se montrait animé pour le gouvernement et pour nous-mêmes. L'entrevue se termina après que Sa Hautesse eut fixé au lendemain matin une seconde conférence dans laquelle je m'acquittai des communications politiques que mon gouvernement m'avait chargé de lui faire.

Je ne donnerai point ici une description de la cour du Sinde; la splendeur de cette cour doit avoir considérablement diminué, car, bien que l'émir et sa famille portassent de magnifiques pierreries, nous ne vîmes rien qui excitât notre admiration dans leur palais ou *durbar*. Ils étaient assis

dans une salle très malpropre et sans tapis, encombrée par une foule de soldats dégoûtans, où le bruit et la poussière étaient à peine supportables. Les ordres de l'émir lui-même pour obtenir le silence, quoique répétés à plusieurs reprises, furent sans effet, et il n'était pas toujours possible de suivre le fil de la conversation.

Au retour de cette audience, j'envoyai les présens dont j'avais été chargé par le gouvernement pour Sa Hautesse. Ils se composaient de différens articles des manufactures d'Europe, d'un fusil, d'une paire de pistolets, une montre d'or, deux télescopes, une pendule, quelques châles et étoffes anglaises, avec deux élégans candélabres en cristal taillé et leurs abat-jours. Plusieurs ouvrages persans, lithographiés avec luxe à Bombay, une mappemonde et une carte de l'Hindoustan en caractères persans complétaient la liste de ces présens. Le principal émir m'avait déjà envoyé deux messages, pour me prier de ne remettre ces objets qu'à lui-même; et le possesseur de 15 millions de livres sterling partagea d'une main avare aux membres de sa famille des cadeaux qui valaient à peine quelques centaines de guinées. Je donnerai une idée de sa lésinerie en disant qu'il m'envoya confidentiellement son vizir pour me demander de changer la pendule et les candélabres contre quelques articles compris dans les présens dont j'étais sans

doute chargé pour d'autres chefs, attendu que ces deux objets n'entraient pas dans l'ameublement d'un palais sindien. Je répondis que les présens que j'avais apportés avaient pour but de donner une idée des manufactures d'Europe, et qu'il n'était pas d'usage de donner à une personne ce qui appartenait à une autre.

Le lendemain de bonne heure, nous fûmes conduits au durbar par Meir-Imaeil-Shah, un des vizirs, et notre mihmandar. Il y eut plus d'ordre et de régularité dans notre seconde entrevue, qui fut d'ailleurs entièrement satisfaisante; car l'émir adhéra aux demandes du gouvernement dès qu'elles lui furent communiquées. Avant de nous séparer, il me répéta dans un langage encore plus énergique toutes ses protestations de la veille. Meir-Nusseir-Khan, son fils, me fit présent d'un beau damas avec un fourreau de velours rouge brodé d'or; son père m'envoya une bourse de 1500 roupies, en s'excusant de n'avoir pas une lame montée comme il l'aurait souhaité, et en me priant d'en accepter la valeur. Nous quittâmes la ville le lendemain matin, et nous campâmes sur les bords de l'Indus près de nos barques.

La campagne, aux environs de la capitale du Sinde, est remarquable par sa richesse et sa variété; les rives du fleuve sont bordées d'arbres magnifiques. L'Indus est plus large en cet endroit que

sur la plupart des points inférieurs de son cours, car il a environ huit cent trente pieds de large.

Hydrabad renferme à peine une population de vingt mille âmes qui habitent des maisons ou plutôt des huttes bâties en terre. La demeure du chef lui-même est misérable et incommode. Le fort, ainsi que la ville, sont situés sur un rocher : le premier n'est qu'une enceinte de murs entourés en partie d'un fossé d'environ dix pieds de large sur huit de profondeur, sur lequel est jeté un pont en bois. Les murailles, hautes d'environ vingt-cinq pieds, sont en briques, et au moment de s'écrouler. La capitale du Sinde n'est point une place forte, et l'on pourrait aisément l'enlever d'assaut. Il existe au centre du fort une tour séparée des ouvrages extérieurs qui domine la contrée environnante, et où sont déposées une grande partie des richesses du Sinde. La rivière Fulailey ou Fulailee fait le tour de l'emplacement sur lequel est situé Hydrabad ; elle est considérable à l'époque de son débordement, mais quand nous visitâmes la ville, au mois d'avril, elle était entièrement à sec.

Voyage a Bukkur. — Le canot de l'émir. Sehwun ; son ancienneté ; son château. Village d'Amrey. Députation de l'émir de Khyrpour. Excursion à cette ville. Visite d'un des vizirs du Sinde. Les Sindiens. Bukkur. Ruines d'Alore.

Nous nous embarquâmes le 23 avril 1831 au matin, dans le canot royal de l'émir, que les na-

turels appellent un *jumtee*. Ce sont des bâtimens commodes, construits sur le même modèle que les bateaux plats de l'Indus, et qui répondaient mal à l'idée défavorable que Son Altesse, dans sa correspondance, nous avait si souvent donnée des barques de la rivière. Celui-ci avait environ soixante pieds de long, avec trois mâts à chacun desquels nous hissâmes une voile faite de bandes alternatives de toile rouge et blanche. Il y avait deux cabines réunies par un pont; mais, contrairement à l'usage des autres pays, *celle de l'avant est la place d'honneur. Elle était* en forme de pavillon, couverte en drap rouge, et des rideaux de soie en interceptaient de tous côtés l'accès aux regards importuns. Le jumtee était de plus orné d'un pavillon et de flammes de diverses couleurs, dont quelques-unes avaient quatre pieds de long. Nous arborâmes l'étendard britannique à la poupe de notre petite pinasse; c'était, je pense, la première fois qu'on le déployait sur l'Indus, et le petit bâtiment qui le portait dépassa toute la flotte. Ce pronostic se réalisera, j'espère, et le commerce de la Grande-Bretagne marchera avant peu sur les traces de son drapeau.

Nous arrivâmes à Sehwun le 1er mai; c'était un trajet de cent milles accompli en huit jours. Les bords de la rivière n'excitèrent que faiblement notre attention; ils étaient médiocrement peuplés, sans arbres ni mouvement de terrain pour en varier

le paysage. Nous avions aperçu le troisième jour les monts Lukkey, haute chaîne qui rejoint l'Indus à Sehwun. Le fleuve lui-même, toujours vaste et majestueux, était souvent partagé par des bancs de sable, et ne parcourait languissamment que deux milles et demi par heure.

La ville de Sehwun est située sur une hauteur au bord d'un marais, à deux milles de l'Indus, près d'un bras de cette rivière appelé *Arul*, qui coule de l'Arkhanu. Elle a une population d'environ dix mille âmes, et elle est commandée du côté du nord par un singulier château ou fort en terre. Sehwun, qui est quelquefois appelée Sewistan, est une ville d'une haute antiquité. Un grand nombre de mosquées en ruine et de tombeaux qui l'entourent attestent son ancienne grandeur; mais elle a graduellement décliné depuis qu'elle a cessé d'être la résidence d'un gouverneur qui, aux jours de la splendeur des Mogols, y tenait sa cour. Comme elle est située près des monts Lukkey, elle peut être considérée comme la capitale de Sambus, le raja des Indiens montagnards, mentionné par Alexandre. Les Sindomannis ne peuvent être les habitans du Sinde inférieur, qui est toujours appelé Pattala, tandis que son chef reçoit le nom de prince des Pattalans. Sindus est le nom moderne des habitans aborigènes.

Sehwun est un lieu très célèbre et très vénéré,

à cause de la tombe d'un saint de Khorasan, nommé *Lal-Shah-Baz*, qui y fut enterré il y a environ six cents ans. Sa châsse est placée au centre de la ville, et repose sous une haute coupole à l'extrémité d'un bâtiment quadrangulaire richement orné de briques peintes en bleu, semblables à celles des Hollandais, ce qui lui donne un air de magnificence. Un drap d'or et deux baldaquins en soie, l'un au-dessus de l'autre, sont suspendus sur le sépulcre, et sur les murs qui l'entourent est inscrit en énormes caractères arabes le *panégyrique du défunt*, avec des *extraits du Koran*. Des œufs d'autruche, des plumes de paon, des graines, des fleurs, etc., complètent la décoration de ce saint lieu, et l'on encourage les colombes, emblèmes de la paix, à établir leurs nids au milieu des draperies qui ombragent les restes du saint. Les miracles de Lal-Shah-Baz sont sans nombre, à en croire les habitans. L'Indus est soumis à ses lois, et nul bâtiment n'ose passer près de la châsse sans y déposer une offrande propitiatoire. Des milliers de pèlerins affluent dans ce lieu consacré, et les monarques de Caboul et de l'Inde ont souvent visité ce sanctuaire. Les tambours qui proclament la majesté du saint, sont un présent du célèbre Alla-o-Dein, qui régnait en 1242; et la porte, qui est d'argent, atteste la vénération et la piété d'un ancien émir du Sinde.

Le bâtiment le plus singulier qui existe à Seh-

wun, et peut-être sur l'Indus, est le château en ruines qui domine la ville, et qui est, selon toute probabilité, contemporain des Grecs. Il consiste en un fort en terre de soixante pieds de hauteur, entouré depuis sa base d'un mur de briques, et est de forme ovale. Il a environ douze cents pieds de long sur sept cent cinquante de large. L'intérieur présente un monceau de ruines, et est parsemé de fragmens de pots et de briques. Dans l'éloignement, ce château ressemble au dessin de la tour de Mujilebe à Babylone.

Environ dix-huit milles plus bas que Sehwun, et du même côté de la rivière, est le village d'Amrey, qu'on croit avoir été autrefois une ville considérable, résidence favorite d'anciens rois. On dit qu'elle a été engloutie par l'Indus. Quoi qu'il en soit, près du village moderne il existe un mur de terre d'environ quarante pieds, et les traditions du pays rapportent qu'un roi s'arrêta dans ce lieu et ordonna de rassembler le fumier de sa cavalerie; et telle fut l'origine de la muraille d'Amrey. Il existe aux environs quelques tombes, mais elles sont évi demment modernes.

Nous passâmes quatre jours à Sehwun. La chaleur y était étouffante; le thermomètre marquait 112 degrés, et ne descendait au-dessous de 100 qu'à minuit. La haute chaîne qui se dirige parallèlement à l'Indus, du bord de la mer vers le centre de l'Asie,

est rejointe par les monts Lukkey, au sud de Sehwun, ce qui intercepte les brises rafraîchissantes de l'Océan.

Nous quittâmes Sehwun le 14, et le lendemain nous rencontrâmes Mohammed-Gohur, chef bélouche, avec plusieurs autres personnages, officiers de confiance de Meir-Roustum-Khan, l'émir de Khyrpour, qui avaient été envoyés à la frontière d'une distance de quatre-vingts milles, pour nous complimenter au sujet de notre arrivée dans ses États, et nous exprimer son dévouement au gouvernement anglais. Nous ne nous attendions guère à un tel honneur dans le Sinde, et nous y fûmes d'autant plus sensibles. La députation nous apportait des provisions abondantes, composées d'un mouton, de farine, de fruits, d'épices, de sucre, de beurre, de tabac et d'opium, auxquelles les gens de notre suite firent fête.

Nous arrivâmes en dix jours à Bukkur; nous débarquâmes à quelques milles de cette forteresse pour nous préparer à aller visiter le Khyrpour et son chef, qui nous avait fait un accueil si bienveillant à notre entrée dans ses États. Nous avions vu un grand nombre de Sindiens pendant notre navigation sur le fleuve. La masse du peuple ne vaut guère mieux que des sauvages, et est extrêmement ignorante; cependant leurs guides spirituels, les Synds ou disciples du prophète, ne manquent

ni de lumière ni d'indépendance. Il m'arriva de demander à plusieurs d'entre eux de quel émir ils se reconnaissaient sujets; leur réponse fut : « Nous ne reconnaissons de maître que Dieu, qui nous donne des villages et tout ce que nous désirons. » Je fus surpris de l'air de famille qu'on retrouve chez tous les individus de cette classe dans le Sinde; car on ne peut supposer qu'une tribu si nombreuse descende en ligne directe du prophète d'Arabie.

Nous eûmes de longues conversations avec des personnes appartenant aux premières classes de la société; *elles ne tarissaient pas de questions* sur nos usages. Notre ami Khyrpour-Mohammed-Gohur était scandalisé de notre manière de demander une femme en mariage, et me supplia de laisser pousser ma barbe à l'avenir. Ce personnage me donna une idée de ses connaissances en me demandant si Londres dépendait de Calcutta. Ce n'en était pas moins un aimable compagnon, et j'aimais à l'entendre chanter les louanges des soldats du Sinde qui, disait-il, différaient de ceux du monde entier, en ce qu'ils regardaient comme un honneur de combattre à pied.

L'Indus dans cette partie de son cours est appelé *Sira*, en opposition à *Lar*, nom qu'il porte au-dessous de Sehwun. Ce sont deux mots belouches pour désigner le nord et le sud, et le nom de *Sirae* ou *Khosa* que porte une tribu qui habite le désert

à l'est, nous fut ainsi expliqué d'une manière satisfaisante, attendu que cette peuplade est venue dans l'origine de Sira, sur le cours supérieur de l'Indus. Mehran, un des noms de ce fleuve, employé par les Indiens et les étrangers, est inconnu aux habitans de cette contrée.

J'aurais dû dire qu'avant d'arriver à Bukkur, nous reçûmes la visite de Nawab-Wuley-Mohammed-Khan-Lugharey, un des vizirs du Sinde qui était venu de Shikarpour à notre rencontre. Il nous témoigna une *bonté particulière, et nous gagna* le *cœur par ses attentions. Il* nous dit sans détour que l'émir du Sinde avait cédé à de mauvais conseils en nous retenant si long-temps à la frontière de ses États, et qu'il avait écrit dans les termes les plus vifs à Sa Hautesse de ne point se compromettre par une telle démarche. Nous eûmes là une excellente occasion de voir un chef belouche sur son sol natal. Celui-ci était venu avec un magnifique appareil de tentes et de tapis, accompagné de trois palanquins et d'environ quatre cents hommes. Une troupe de jeunes danseuses faisait partie de son cortége. Le soir nous fûmes forcés, contre notre gré, d'entendre ces artistes vociférer pendant deux heures; et ce qui augmentait encore le dégoût que nous inspirait une pareille scène, c'est qu'elles avalèrent par intervalles les liqueurs les plus fortes, pour s'éclaircir la voix, disaient-elles, jusqu'à ce qu'elles fussent à

peu près ivres. Les gens de notre suite, qui se montaient à environ cent cinquante, furent magnifiquement traités par le Nawab qui nous retint deux jours auprès de lui.

Le 14 au matin nous débarquâmes près du petit village d'Alipour, où nous rencontrâmes le vizir de Meir-Roustum-Khan, qui était venu de Khyrpour afin de nous recevoir. Il se nommait Futteh-Khan-Ghorey : c'était un vieillard de manières douces et prévenantes, et d'une figure extraordinaire, à cause de sa barbe blanche comme la neige et de ses cheveux *rouges*.

Notre réception fut cordiale et affectueuse ; le vizir nous assura de la vive satisfaction que son maître avait ressentie en apprenant notre arrivée, car il désirait depuis long-temps contracter une alliance plus étroite avec le gouvernement anglais, et il n'avait encore eu le bonheur de voir aucun de ses agens. Il ajouta que Meir-Roustum-Khan n'avait pas la présomption de se croire l'égal d'une si grande et si puissante nation, mais qu'il espérait être considéré comme un de ses amis, et comme étant prêt à se dévouer pour son service en toute occasion. J'assurai le vizir que j'appréciais les sentimens de son maître, et je lui promis de m'entretenir avec lui sur ce sujet après notre présentation. Il avait amené un palanquin pour me transporter à Khyrpour, qui était éloigné de quarante milles :

nous nous mîmes en route le lendemain pour cette capitale.

D'après ce que j'ai déjà dit, on se fait aisément l'idée de notre entrevue avec Meir-Roustum-Khan. Il nous reçut sous un baldaquin de soie, assis sur un divan de drap d'or. Il était entouré des membres de sa famille, dont quarante du sexe masculin qui descendaient en droite ligne de son père sont encore vivans. Il y avait plus de pompe et de magnificence dans son palais que dans celui d'Hydrabad, mais *on n'y observait pas mieux le bon ordre et le silence*. Nous échangeâmes les harangues de félicitations usitées en pareille circonstance. Je remerciai Son Altesse des égards continuels et de l'hospitalité avec lesquels nous avions été reçus. Meir-Roustum-Khan a environ cinquante ans; sa barbe et ses cheveux sont entièrement blancs. L'expression de sa physionomie et ses manières sont d'une affabilité remarquable. Il était, ainsi que ses parens, trop occupé de nos uniformes et de nos figures pour parler beaucoup, et il nous pria de revenir dans la soirée, parce qu'il y aurait alors moins de bruit et de confusion; nous y consentîmes avec empressement. Avant de le quitter, je lui donnai ma montre, et je lui envoyai ensuite une paire de pistolets, un kaléidoscope avec différens autres objets d'Europe qui lui causèrent le plus vif plaisir.

Lorsque nous retournâmes dans la soirée chez

l'émir, nous le trouvâmes assis sur une terrasse couverte de tapis de Perse, et entouré comme la première fois de sa nombreuse famille. Il nous exprima son regret de ce que nous ne voulions pas rester un mois avec lui; mais puisque nous étions résolus à continuer notre route, il nous pria d'emmener sa barque royale et le fils de son vizir, jusqu'à la frontière de ses États, et d'accepter la modeste hospitalité d'un soldat belouche, c'est ainsi qu'il se désignait lui-même, tant que nous serions sur le territoire de Khyrpour. Je dois dire que l'hospitalité *qu'il qualifiait en termes si humbles* consistait en huit ou dix moutons, avec toute espèce de provisions pour cent cinquante personnes chaque jour, et que pendant notre séjour à Khyrpour il envoya pour notre usage personnel deux fois par jour un repas de soixante-douze plats. C'étaient des pilaux et autres mets du pays. Les assaisonnemens étaient variés, et quelques-uns étaient délicieux. Nous étions servis en vaisselle plate.

Nous quittâmes à regret Khyrpour, où nous avions été comblés de tant d'attentions: avant notre départ, l'émir et sa famille nous envoyèrent deux dagues et deux magnifiques épées avec des ceinturons enrichis de lourds ornemens d'or; le fourreau de l'une d'elles fut estimé 80 livres sterling. Ces armes étaient accompagnées d'une grande quantité d'étoffes et de soieries, ainsi que d'une bourse de

mille roupies que je n'acceptai point, m'excusant sur ce que je n'avais pas besoin d'un tel présent pour me rappeler les bontés de Meir-Roustum-Khan.

M. Elphinstone a remarqué « que les chefs du Sinde paraissent être des barbares de l'espèce la plus grossière sans aucune des vertus de la barbarie, » et je crains que ce portrait ne soit trop fidèle, quoique la famille régnante de Khyrpour ne se soit point montrée à nous comme méritant cet anathème; mais les chefs de ce pays ne vivent que pour eux; ils *possèdent des trésors, pendant que leurs sujets* languissent dans la misère. Ils font profession d'un attachement fanatique pour la religion de Mahomet, et il n'existe pas dans leurs États une seule mosquée passable. A Hydrabad, où la ville est bâtie sur un rocher, et partout ailleurs, ils prient dans des temples en terre, et semblent étrangers à toute idée d'élégance et de commodité dans les usages de la vie domestique. Les Belouches sont une peuplade particulièrement sauvage, mais ce sont des sauvages qui ont de la bravoure; ils sont élevés depuis leur enfance au milieu des armes, et j'ai vu les fils de plusieurs chefs à peine âgés de quatre ou cinq ans s'escrimer avec une épée et un bouclier proportionnés à leur taille, que leurs parens leur avaient donnés pour leur inspirer dans un âge si tendre le goût de la guerre. Cette tribu ne forme qu'une faible partie de la population sindienne; et s'ils

sont exécrés des citoyens pacifiques de toutes les classes, de leur côté ils détestent les princes par lesquels ils sont gouvernés. On ne saurait facilement concevoir une administration plus impopulaire que l'est celle des émirs auprès de leurs sujets de toutes les conditions. On ne déguise point ce sentiment d'antipathie, et sur tous les points du territoire nous avons entendu souhaiter avec ardeur que nous fussions les précurseurs de la conquête, l'avant-garde d'une armée d'invasion. Les émirs s'en reposent de leur sécurité personnelle sur les nombreux esclaves qu'ils entretiennent autour d'eux. Ces individus appelés *Khaskelys* jouissent de la confiance de leur maître et d'une portion considérable de leur autorité; ils sont esclaves de père en fils, forment une classe distincte dans l'État, et ne se marient qu'entre eux.

Nous nous mîmes en route le 19 au matin pour Bukkur. C'est une forteresse à quinze milles de Khyrpour, située sur un roc de silex comme isolé au milieu de l'Indus, et ayant en vue sur l'autre rive et en face d'elle la ville de Rorey ou Roree. On ne pouvait espérer que l'émir nous permettrait de visiter ce prétendu boulevart de sa frontière, et je n'insistai pas sur une demande qui m'avait paru lui être particulièrement désagréable; mais nous fûmes à même d'examiner le château en passant auprès, soit par terre, soit sur le fleuve. L'île sur laquelle cette

forteresse est située, a environ huit cents verges de long; elle est de forme ovale et presque entièrement occupée par les fortifications qu'on prendrait plutôt pour une construction européenne que pour un ouvrage indien. C'est un magnifique coup d'œil des bords de l'Indus. Les tours sont ombragées par des arbres majestueux et séculaires, et de gigantesques palmiers étendaient leurs branches pendantes sur les mosquées et les remparts. Il y a aux environs plusieurs autres îlots, dans l'un desquels est la châsse de *Khaju-Khirz, saint mahométan*, sous une coupole qui contribue à la beauté de la scène. L'Indus après Bukkur se sépare en deux bras, dont chacun a quatre cents verges de large, et ses eaux battent les rochers du rivage avec une bruyante impétuosité. Dans la saison des grandes eaux la navigation de cette partie de la rivière est périlleuse, quoique les bateliers de Bukkur soient adroits et hardis. La ville de Rorey, qui est vis-à-vis Bukkur, est bâtie à pic sur un roc de pierre à feu haut de quarante pieds, et quelques-unes de ses maisons, remarquables par leur élévation, sont suspendues sur l'Indus. Les habitans peuvent y puiser de l'eau par leurs fenêtres, mais au moyen d'un chemin creusé dans le roc; ils peuvent se procurer cet objet de nécessité première, sans exposer leur vie. Le bord opposé où est bâti Bukkur n'est point escarpé comme celui de Rorey. Comme précieuse relique,

une boucle de cheveux de Mahomet, renfermée dans une boîte d'or, attire les pèlerins mahométans à Bukkur, qui cependant est principalement peuplée d'Hindous.

Pendant notre séjour dans cette ville, je visitai les ruines d'Alore qu'on dit avoir été jadis la capitale d'un puissant empire gouverné par le dulora Rae, et dont Rorey-Suhhur et Bukkur tirent leur origine. Le royaume d'Alore s'étendait de l'Océan à Cachemyr et de Candahar à Kanoje, et était divisé en quatre grandes vice-royautés; le pont de *Diu, dans le Kattywar, est expressément désigné* comme une de ces places maritimes. Il succomba sous l'effort des armes mahométanes dès le seizième siècle de l'ère chrétienne, conquis par le lieutenant du calife de Bagdad, Mohammed-ben-Cassim, qui, suivant un manuscrit persan, fit une invasion dans l'Inde, où il allait chercher des ornemens pour le sérail du calife. Les particularités de cet événement sont longuement racontées dans *le Chuchnama,* histoire du Sinde, écrite en persan, qu'on croit authentique, et qui est ainsi appelée du nom du chef d'Alore, *brashmine,* nommé Duhr-ben-Chuch. On voit encore les ruines d'Alore sur un rocher, à quatre milles au sud-est de Bukkur, où s'élève un modeste hameau entouré de quelques tombes en ruines. Un pont bas de trois arches, nommé *le Bund d'Alore* ou *d'Arore*, construit en

briques et en pierres, est le seul reste de son antique grandeur. Il est jeté sur une vallée qui jadis formait le lit d'un bras de l'Indus dont les eaux fertilisaient le désert, et se rendaient à la mer par l'Omereote et le Lucput. C'est un canal qui leur fournit encore une issue dans les grandes inondations.

La description de la bataille qui amena la conquête de la ville d'Alore, et qui termina la vie du dulora Rae, donne une idée des mœurs de l'époque. Le brahmine *parut avec un cortége d'éléphans sur l'un desquels il était* assis avec deux femmes d'une ravissante beauté pour lui servir du vin et des noix de bétel. Les mahométans, ne pouvant résister à ces animaux, se retirèrent du champ de bataille pour se procurer des matières combustibles; ils en remplirent leurs pipes, et revinrent lancer du feu par ce moyen sur les éléphans qui s'enfuirent épouvantés et en désordre. Le rajah périt dans l'action, et les deux vierges, ses filles, plus belles que le matin, furent envoyées à Bagdad pour orner le sérail du vice-roi du prophète. L'histoire établit, je crois, l'identité d'Alore gouverné par les brahmines au seizième siècle, avec le royaume de Musicanus qu'Alexandre trouva régi par les mêmes brahmines, et le plus riche, ainsi que le plus peuplé de l'Inde. C'est là que le conquérant bâtit une forteresse pour tenir en bride les nations voisines,

et que Mahomet-ben-Cassim, mille ans après, vainquit les Brashmines qui avaient secoué le joug des Macédoniens.

PAYS DE BHAWUL-KHAN. — Départ de Bukkur. Adieux aux Sindiens. Entrée sur le territoire du Khan. Les voyageurs quittent l'Indus pour naviguer sur le Chenab. Arrivée à Ouch. Description de cette ville. Entrevue avec Bhawul. Audience de congé. Embouchure du Sutlège. Notre mihmandar. États de Runjeet-Sing.

Le 21 mai nous mîmes à la voile de Bukkur, après avoir changé nos barques contre une autre espèce de bateau appelé *zohruks*, dont on ne fait point usage dans le Sinde inférieur. Ces bateaux ont la forme d'un carré long, et sont arrondis par devant et par derrière. Quelques-uns ont plus de quatre-vingts pieds de long sur vingt de large; ils sont à cale plate et fendent mieux l'eau que le doundee, quoiqu'ils n'aient qu'un mât. La description des bateaux dont Alexandre se servit pour le transport de sa cavalerie me paraît s'appliquer aux zohruks qui conviennent à merveille pour transporter des troupes.

Trois jours après avoir quitté Bukkur nous aperçûmes les monts de Cutch-Gundava, à environ cent milles de la rive droite de l'Indus; le pic le plus remarquable porte le nom de Gendary. Nous entrâmes alors dans un pays habité par différentes tribus belouches, long-temps vouées à la piraterie et au brigandage, mais dont l'audace a été réprimée par la

puissance croissante des chefs Khyrpour. Ils nous laissèrent passer sans opposition ni insulte, et beaucoup d'entre eux vinrent même nous visiter en curieux pacifiques.

Nous nous trouvâmes au bout de quelques jours hors du territoire de ces Belouches et des domaines du Sinde, car nous mouillâmes le 26 au soir à trente milles au nord de Subzulcote, ville frontière située sur la ligne qui sépare les possessions du Khan des Daoudpoutras et celle des émirs du Sinde. Notre voyage avait été extrêmement rapide, car nous avions eu une brise favorable, et nous avions souvent suivi les bras latéraux de l'Indus pour éviter la violence du courant. Nos bateaux avaient une marche supérieure, puisque nous avions fait cent vingt milles dans l'espace de six jours en remontant la rivière. Un dîner d'adieu nous fut donné dans cet endroit par l'émir Khyrpour et Meir-Nuveir Khan, le fils du principal émir qui nous avaient traités avec les plus grands égards pendant le voyage. J'adressai des lettres d'adieu tant aux émirs qu'à leurs principaux ministres, et je répondis à plusieurs autres personnes, car la *scribomanie* s'était emparée de tous les grands du pays, et je n'avais pas reçu moins de six lettres en un jour; elles étaient toutes remplies de métaphores et d'expressions emphatiques d'interêt sur notre santé et notre conservation, avec des dictons populaires sur les avantages de l'amitié,

et sur ce qu'une lettre est la moitié d'une entrevue. La différence entre les usages d'Europe et ceux d'Asie est surtout frappante dans la correspondance. Les Orientaux confient la transcription et la rédaction de leurs lettres à un secrétaire du pays, et se bornent à lui dire d'écrire une lettre d'amitié, de félicitation, ou sur tout autre sujet, lettre sur laquelle ils apposent leur sceau souvent sans la lire. Si l'empreinte du cachet n'est pas distincte, on peut chercher en vain son correspondant, car il ne se nomme jamais dans sa lettre. Je me séparai de nos amis de Khyrpour avec un chagrin véritable, car leur hospitalité et leur bienveillance avaient été sans bornes, et je n'obtins qu'avec peine la permission de distribuer une gratification aux bateliers. Le mihmandar me dit qu'il avait reçu l'ordre de s'y opposer, et que le seul désir de son maître avait été de complaire au gouvernement britannique.

Nous congédiâmes en même temps, et aussi avec regret, l'escorte sindienne qui nous accompagnait depuis l'embouchure de l'Indus. Ces gens paraissaient s'être attachés à nous, et ils nous suivaient dans nos promenades ainsi que dans nos courses à cheval avec un empressement extraordinaire. A notre départ, ils nous accompagnèrent jusqu'au bord de l'eau, nous remerciant à grands cris de notre générosité, et demandant au ciel de nous accorder un heureux voyage. Ils étaient au nombre

de vingt-quatre, dont douze Belouches et les autres des Jokeias, tribu de montagnards près de Cusachey. Ces hommes avaient coutume de nous tuer du gibier, et étaient toujours empressés de prévenir nos besoins. Nous les trouvâmes d'une probité à toute épreuve, et nous ne perdîmes jamais rien, en voyageant dans un pays étranger, sous la protection d'étrangers qui nous étaient inconnus, et qui avaient quitté leurs champs pour entrer à notre service.

Les *naturels des contrées voisines et les hautes classes dans le Sinde ont une singulière idée* au sujet de la nourriture des habitans de ce pays, qui se compose de poissons. Ils croient qu'elle affaiblit les facultés intellectuelles, et disent souvent, pour excuser l'ignorance de quelqu'un : « Ce n'est qu'un mangeur de poissons. » Les Sindiens des basses classes subsistent exclusivement de poissons et de riz, et l'opinion dominante dont je parle doit être fort ancienne, car on raconte qu'un des empereurs de Delhi ayant demandé à un étranger qui se trouvait à sa cour, d'où il venait, il répondit de Tatta, sur quoi le roi détourna la tête. L'étranger se rappelant la prévention qui existait contre son pays, s'empressa d'ajouter qu'il ne mangeait pas de poisson. Je ne suis point en état de décider jusqu'à quel point cette nourriture peut influer sur l'intelligence des Sindiens; mais je reconnus combien elle con-

tribuait à la propagation de l'espèce, par le grand nombre d'enfans qui se trouvent sur les bords de l'Indus. Le premier défaut qu'un Européen trouve chez les habitans du Sinde, c'est leur malpropreté; ils ne portent que des habits de couleur foncée, par des motifs religieux; mais ils tiennent peu de compte des ablutions prescrites par le prophète.

Le changement du costume des habitans annonçait déjà que nous avions changé de pays. Depuis notre départ de Bukkur, nous avions rencontré quantité d'Afghans et de naturels de Caboul. Les *bottes de quelques-uns de ces étrangers étaient* faites de cuir bigarré, zébré en certain cas à peu près comme la peau du tigre, ce qui formait un accoutrement extraordinaire pour des vieillards à longue barbe.

Le 27 au soir nous quittâmes le Sinde, et après avoir remonté la rivière pendant quelques milles, nous rencontrâmes Gholam-Kadir-Khan-Nuwab, personnage du plus haut rang, qui avait été envoyé pour nous complimenter par Bhawul-Khan, chef des Daoudpoutras, dans le pays desquels nous étions maintenant arrivés. C'était un petit vieillard au ventre proéminent et à la figure réjouie, qui nous dit qu'il était chargé de nous exprimer les transports de joie avec lesquels son maître avait appris notre arrivée. Il était porteur d'un message plus agréable encore, savoir : qu'une flottille de

quinze bateaux avait été réunie et était prête à nous transporter dans le Daoudpoutras, et que le Khan avait fait préparer une barque spécialement pour notre usage. Il me présenta une bourse de 100 roupies, en me disant qu'il avait reçu l'ordre de m'en envoyer tous les jours une semblable. Mais je refusai ce présent par la raison, lui fis-je observer, que l'argent m'était inutile, puisque toutes les nécessités et superfluités de la vie nous étaient fournies par l'hospitalité de son maître. Nous eûmes bientôt fait connaissance avec nos nouveaux hôtes, et nous partîmes le lendemain au soir pour le premier village de la frontière, où nous nous arrêtâmes.

Le 30 mai, notre flottille, qui se montait alors à dix-huit barques, quitta l'Indus à Mittuneote, où il reçoit les eaux réunies des rivières du Punjab. Le fleuve, comme pour nous laisser le souvenir de sa grandeur, est plus large en cet endroit que sur aucun autre point de son cours, puisqu'il a plus de deux mille verges d'un bord à l'autre. Nous lui dîmes un dernier adieu, et nous entrâmes dans le chenal qui est l'Acesines des Grecs. Alexandre le descendit jusqu'à l'Indus; mais aucune tradition relative à cet événement n'existe sur ces rives. Mittun est une petite ville à environ un mille de l'Indus, bâtie, je suppose, sur l'emplacement d'une des villes grecques, car les avantages de sa position sous le

rapport du commerce avaient attiré l'attention d'Alexandre.

Dans le Sinde inférieur, les tribus pastorales occupent des maisons construites en roseaux, et errent d'un lieu à un autre; mais sur cette partie de l'Indus, leurs habitations sont élevées de huit ou dix pieds au-dessus du sol, pour éviter l'humidité et les insectes qu'elle occasione. Ces habitations sont également construites en roseaux, et on y entre par une échelle. Ce sont de petites et élégantes chaumières, occupées par les tribus nomades qui fréquentent *les bords du fleuve jusqu'à l'époque de son débordement.*

Nous arrivâmes à Ouch, où les rivières de Sutlège ou Setledge et de Boas, qui porte ici le nom de Garra, se jettent dans le chenal. Le nom de Punjab, ou cinq rivières, est inconnu aux naturels, et nous naviguions maintenant sur le chenal ou Acesines des Grecs, le nom de ces cinq rivières s'étant perdu dans celui de la plus grande. Il est curieux de remarquer que ce fait est expressément mentionné par Arrien. « L'Acesines, dit-il, conserve son nom jusqu'à ce qu'il se jette dans l'Indus, après avoir reçu *trois* autres rivières; » car les historiens d'Alexandre ne parlent point du Sutlège ou Hésudrus. Ces rivières réunies forment un fleuve majestueux, et les bords du chenal ne sont pas couverts de buissons épais de tamarins comme ceux de

l'Indus. Ils sont parsemés d'innombrables hameaux, particulièrement du côté de l'Indus, la fertilité des pâturages attirant vers cette partie les conducteurs de troupeaux.

Notre arrivée à Ouch devança de beaucoup l'époque pour laquelle on nous y attendait, ce qui donna lieu à un incident dont les conséquences auraient pu être sérieuses. Les troupes de Ravul-Khan étaient stationnées sur les bords de la rivière, et comme la journée était brumeuse, on prit notre nombreuse flotte pour celle de l'armée seik qui avait menacé d'envahir son territoire. Un coup de canon et une décharge d'artillerie arrêtèrent la marche de celles de nos barques qui précédaient les autres d'une certaine distance. Mais la méprise fut bientôt découverte; et le chagrin et les regrets qui suivirent nous causèrent quelque amusement. Je crus que les excuses ne finiraient pas.

La ville d'Ouch est située sur une plaine fertile, à quatre milles de l'Acésines, et délicieusement ombragée d'arbres. Elle se compose de trois villes distinctes, qui sont séparées les unes des autres par plusieurs centaines de verges, et dont chacune fut jadis ceinte d'une muraille de briques aujourd'hui en ruines. La population s'élève à vingt mille âmes. Les rues sont étroites, et tendues de nattes qui interceptent les rayons du soleil; mais en somme c'est une place offrant peu d'attraits. Néanmoins on mit

à notre disposition un jardin bien garni de fruits et de fleurs, et pour nous qui avions si long-temps demeuré dans nos bateaux ce fut un agréable séjour. Le Khan, nous avait-on dit, était alors à Dirawul dans le désert; mais lorsque nous faisions déjà nos préparatifs pour aller lui rendre visite, on vint nous annoncer que ce personnage avait franchi une distance de soixante milles pour regagner Ouch, afin de nous éviter la peine de venir le trouver, et de montrer son respect pour le gouvernement britannique. Le porteur de cette nouvelle nous pria au nom de son maître d'accepter un daim qu'il avait tué, avec quarante vases de sorbets, autant de conserves et de confitures, plus un sac de 200 roupies, que j'étais supplié de distribuer en aumônes pour célébrer le joyeux événement de notre arrivée.

Le 3 juin dans la matinée nous visitâmes Bhawul-Khan qui était descendu dans une vaste maison hors des murs, et même distante d'un mille. Quand il avait su l'honneur que nous lui réservions, il nous avait envoyé une escorte de ses troupes régulières, avec des chevaux, des palanquins et diverses autres machines à transport, dont une mérite d'être décrite. C'était une espèce de fauteuil surmonté d'un dais de drap rouge, que portaient deux chevaux à la queue l'un de l'autre, et la plus bizarre, la plus grotesque voiture qui se puisse imaginer, car elle ne tournait qu'à force de peine, et les chevaux n'avaient

pas l'air de s'accommoder d'un fardeau pareil. Pour arriver à la résidence, nous parcourûmes une ligne d'environ six cents soldats, tous uniformément vêtus de rouge, de bleu, de blanc ou de jaune; puis, à notre entrée dans la première cour, on nous salua de quatre-vingts coups de fusil. Les passages étaient bordés d'officiers et de chefs, et nous trouvâmes le Khan assis avec une dizaine de personnes seulement, dans une petite cour de derrière toute couverte de tapis. Dès qu'il nous aperçut, il se leva et vint nous embrasser. *C'était un bel homme, d'une trentaine d'années*, d'un extérieur un peu froid; mais au demeurant, affable et plein de politesse. Pendant toute la durée de notre entrevue, il tint un rosaire dans la main; mais n'interrompit pas la conversation pour réciter des prières. Il s'étendit longuement sur l'honneur que recevait Runjeet-Sing, à qui le roi de la Grande-Bretagne envoyait des cadeaux, et ne laissa échapper aucun mot qui pût trahir ses sentimens à l'égard du chef de Lahore, quoiqu'ils ne fussent rien moins que bons amis. Le Khan, à la différence des naturels, parut éviter tout sujet politique d'entretien. Il nous montra son fusil de chasse, nous expliqua comment il s'y prenait pour tuer un daim, ce qui était son amusement favori; et quand nous voulûmes nous retirer, il insista pour que nous l'accompagnassions à sa demeure dans le désert; mais c'était

une faveur qu'il nous était impossible de lui accorder.

Nous séjournâmes une semaine à Ouch, et pendant ce temps nous fûmes visités par plusieurs marchands de Bhawulpour qui s'y trouvaient en passage. Les connaissances géographiques de ces gens et l'étendue de leurs voyages me surprirent. La plupart d'entre eux avaient traversé le royaume de Caboul, visité Balkh et Bokhara, poussé même jusqu'à Astracan, et les noms de ces différentes villes leur semblaient aussi familiers qu'à des indigènes de l'Inde. Ils m'assuraient ne s'être jamais avancés à l'est de Bokhara; mais que les contrées qui d'ordinaire servaient de champ à leurs excursions commerciales étaient parfaitement sûres; et dès lors je conçus le projet d'explorer l'Asie centrale, d'entreprendre le voyage dont le récit est contenu dans la première partie de ce volume. Ouch est une ville ancienne, très renommée dans les pays environnans, à cause des tombes de deux saints qui naquirent, l'un à Bokhara et l'autre à Bagdad. Les empereurs Ghoriens en effet chassèrent le Rajar hindou d'Ouch, et distribuèrent les terres d'alentour à de pieux musulmans. Les sépulcres dont j'ai parlé sont fort beaux et fort révérés par les naturels; ils remontent à cinq cents ans, mais la tradition reste silencieuse au-delà de cette époque, en ce qui concerne l'histoire du lieu. La

postérité des saints jouit encore à présent d'un pouvoir tant spirituel que temporel; mais plutôt que de subvenir aux besoins des habitans qui sont nécessiteux et pauvres, ils dépensent leurs richesses à orner les tombeaux de leurs aïeux ou à nourrir pour leur propre amusement des meutes et des chevaux. Une inondation de l'Acésines, il y a quelques années, entraîna une moitié du monument principal avec une partie de la ville; et quoique le retour de la rivière à son lit ordinaire soit attribué à la miraculeuse *intervention de leurs saintetés*, les gens du lieu n'avaient pas encore eu soin d'en témoigner leur reconnaissance en réparant le tombeau. La ville d'Ouch, de même que la cité de Tatta, est située sur un môle de terre ou d'argile que je suppose avoir été formé par des ruines de maisons. Le Chenab a emporté un côté de ce môle, et la section qui en a été ainsi mise à découvert semble appuyer la conjecture que je viens d'énoncer.

Le 5 juin, veille de notre départ, nous eûmes la visite de Bhawul-Khan; il insista pour venir en personne nous voir, et envoya dresser dans notre jardin une vaste tente sous laquelle nous le recevrions. Il demeura une heure en notre compagnie, et nous adressa de nombreuses questions sur les manufactures d'Europe. Ce chef avait l'esprit tout-à-fait porté vers la mécanique; il nous montra un fusil à piston qui avait été fabriqué sous sa direc-

tion, d'après un modèle européen, et qui certainement faisait honneur à l'ouvrier; les capsules nécessaires et la poudre fulminante étaient aussi de sa fabrique. Il nous témoigna à cette entrevue beaucoup de satisfaction des présens que nous lui avions envoyés, et qui consistaient en une paire de pistolets, une montre et quelques autres objets. Le Khan vint dans une espèce de chaise découverte à laquelle nous le reconduisîmes lors de son départ. Il était accompagné d'une suite d'environ mille personnes, et je remarquai qu'il distribuait de l'argent sur son passage. Après la visite, notre mihmandar nous apporta des cadeaux de la part du Khan. C'étaient d'abord deux chevaux richement caparaçonnés, avec des harnais couverts d'or et d'émail, ensuite un faucon, puis deux châles et des échantillons d'étoffes manufacturées à Bhawul, dont quelques-unes étaient fort belles; plus une bourse de 2,000 roupies et une somme de 200 pour nos domestiques; enfin un magnifique fusil qui eut à nos yeux une double valeur par la manière dont il nous fut offert. « Le Khan, nous dit l'envoyé, a tué plusieurs daims avec ce fusil; il vous prie de vouloir bien l'accepter, et quand vous vous en servirez, de vous souvenir que Bhawul-Khan est votre ami. »

Nous quittâmes Ouch le matin suivant, et nous allâmes camper au confluent du Chenab et du

Garra. Le Garra, comme on sait, est formé par les eaux réunies du Bees et du Sutlège. La contrée autour d'Ouch est plate et fort riche, et on rencontre de nombreuses traces d'inondation entre la ville et la rivière. La poussière était intolérable pendant la journée; mais elle se dissipait vers le soir, et nous voyions le soleil se coucher avec splendeur derrière les montagnes de Souliman, qui s'élevaient par-delà l'Indus, à quatre-vingts milles de distance. Elles ne paraissaient pas hautes, et on n'y distinguait aucun pic remarquable. C'est un peu au-dessous de la latitude d'Ouch qu'elles prennent une direction parallèle à l'Indus, pour la conserver jusqu'à la fin. Nous perdîmes la chaîne de vue le lendemain du jour où nous quittâmes Ouch, tandis que nous faisions route vers Moultan.

Dans la matinée du 7, nous dépassâmes l'embouchure du Sutlège, et nous continuâmes de naviguer sur le Chenab jusqu'aux frontières de Bhawul-Khan, que nous atteignîmes dans la soirée du 8. Le Chenab reçoit le Sutlège sans le moindre tapage, et paraît tout-à-fait aussi large au-dessus qu'au-dessous du confluent. Les eaux de l'une et l'autre rivière se reconnaissent encore à leur différente couleur quelques milles après leur jonction; celles du Chenab sont rougeâtres, et quand elles se réunissent au Sutlège, qui les a pâles, le contraste est frappant. Pendant une certaine distance, une

des deux rivières tient la rive droite, l'autre la rive gauche, et la ligne de démarcation entre elles deux est fort visible. C'est la nature du sol à travers lequel coule le Chenab qui sans doute le colore ainsi. Cette particularité est bien connue des naturels, qui parlent tous de la rivière rouge; mais aucun des auteurs anciens ne mentionne la circonstance en question. Quant au pays entre Ouch et l'Indus, on s'est mépris sur sa nature, car il n'est jamais submergé. Plusieurs canaux en délabre, si on les réparait, pourraient encore conduire l'eau du Chenab à l'Indus.

Nous quittâmes notre mihmandar, Gholam-Kadir-Khan, avant de passer sur le territoire seik. Nous avions fait assez intime connaissance avec lui, et trouvé son instruction passable sur tous les sujets qu'il était censé pouvoir connaître. Il voyageait avec une petite bibliothèque qui se composait de quatre ou cinq ouvrages historiques, parmi lesquels se trouvait le *Chuchnamu* ou *Histoire du Sinde* dont j'ai déjà parlé, un ou deux livres de médecine, et quelques volumes de poésie. Mais, malgré ses lumières, il nous supplia instamment, la dernière fois que nous le vîmes, de lui dire le secret de la magie qu'il était certain que nous possédions. Je lui assurai qu'il se trompait d'étrange façon. « Alors, répliqua-t-il, comment est-ce que vous avez toujours eu un vent favorable depuis que je vous accom-

pagne, et accompli dans l'espace de cinq jours un voyage qui n'en dure ordinairement pas moins de vingt, car des mois se passent quelquefois dans cette contrée sans qu'il souffle le moindre vent? » Je repartis que telle était la bonne fortune des Anglais... Quand notre homme vit que je ne possédais nullement les sciences occultes, il me murmura à l'oreille qu'il faisait lui-même grand commerce de charmes et d'amulettes; puis, quoique son intérêt lui ordonnât plutôt de se taire, il eut le bon sens d'ajouter qu'il *n'avait aucune foi à ses propres enchantemens*, malgré toute l'estime dont ils jouissaient dans l'opinion d'autrui. Il me supplia ensuite de lui donner un remède qui l'empêchât de prendre plus de graisse; mais ni l'exercice régulier ni le vinaigre que je lui prescrivais ne parurent être de son goût. J'avais affaire à un original de première force, car dans le Sinde chaque personne de rang recherche l'embonpoint comme devant ajouter à sa dignité. Toutefois, à quelques milles de ce pays, l'obésité passe pour le comble de l'infortune.

C'est plutôt de la haine que de l'amitié qui règne entre Bhawul-Khan et ses voisins les Seiks. Aussi fut-ce avec beaucoup de peine que nous décidâmes notre guide à nous permettre de gagner avec les barques qui appartenaient à son maître l'endroit distant de six milles, où ils étaient campés. « Les Seiks, criait-il, sont ennemis de mon maître, et nulle de

nos embarcations ne doit passer leurs frontières. »
A la fin cependant il consentit, mais exigea que je fusse responsable des malheurs qui pourraient en résulter.

Nous ne parvînmes qu'assez tard dans la nuit au lieu où il avait été convenu que nous trouverions le détachement de troupes envoyé de Lahore pour attendre notre arrivée. Il nous y attendait depuis long-temps, et les feux que les soldats avaient allumés dans l'obscurité nous montrèrent de fort loin le camp de nos nouveaux amis. Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes reçus par Sirdar-Lenu-Sing, qui s'avança pompeusement sur un éléphant, et qu'accompagnait un nombreux cortége. Le sirdar était splendidement vêtu, et portait un collier d'émeraudes avec des bracelets couverts de diamans. D'une main il tenait un arc, et de l'autre deux lettres persanes renfermées dans des sacs de soie. Il nous félicita de notre arrivée au nom de Maharaja-Runjeet-Sing; il nous dit qu'il avait reçu de Sa Hautesse commission de nous témoigner combien elle était sensible à l'honneur que lui faisait le roi d'Angleterre, et de nous assurer que son armée était restée plus d'un mois sur la frontière, prête à la franchir pour châtier les barbares du Sinde qui nous avaient si long-temps retenus; puis, en même temps qu'il me présentait son arc d'après l'usage des Seiks, il me remit les deux lettres qui le désignaient

comme notre mihmandar, conjointement avec deux autres personnages. Lorsque cette cérémonie fut terminée, le sirdar et divers individus déposèrent à mes pieds des sacs d'argent qui contenaient ensemble plus de 1400 roupies; après quoi ils se retirèrent.

Les premières relations avec un peuple qu'on ne connaissait pas encore ne peuvent jamais être dépourvues d'intérêt. Nous l'éprouvâmes bien dans cette circonstance. Ces Seiks sont des hommes *grands et osseux, avec une tournure martiale.* La partie la plus remarquable de leur costume est un petit turban plat qui leur sied à merveille. Ils portent leurs cheveux très longs, et depuis le genou jusqu'en bas ne se couvrent point la jambe. Lorsque la députation fut partie, un peloton de soldats réguliers s'établit près de nous pour exécuter nos ordres, et des sentinelles furent placées autour de nos tentes. Ce qui ne nous surprit pas le moins fut d'entendre commander l'exercice en français.

Le lendemain, le jour n'eut pas plus tôt paru, que les gens du maharaja montrèrent la plus vive curiosité de voir les chevaux de charrette que nous allions offrir à leur maître, et nous les fîmes débarquer pour qu'ils les vissent. Leur surprise fut extrême; car c'étaient de petits éléphans, disaient-ils, et non des chevaux. Leurs crinières et leurs queues parurent plaire à cause de leur ressem-

blance avec le poil de la vache du Thibet, et leur couleur gris-pommelé fut regardée comme une grande beauté. Il ne me fut pas facile de répondre aux mille questions bizarres qu'on m'adressa au sujet de ces animaux, car on croyait que les présens du roi d'Angleterre devaient être extraordinaires sous toute espèce de rapports ; et à entendre ces indigènes, il aurait fallu qu'un cheval de charrette galopât, qu'il allât à l'amble, qu'il exécutât en un mot toutes les évolutions d'un agile coursier : l'étonnement des spectateurs ne connut pas de bornes quand ils examinèrent les pieds des chevaux ; et on me supplia en grâce de permettre qu'un de leurs fers fût envoyé à Lahore, parce qu'ils se trouvaient peser chacun 400 roupies, c'est-à-dire autant que quatre de ceux des chevaux du pays. Cette curiosité fut effectivement dépêchée par un exprès, et accompagnée de la plus exacte mesure de chacun des animaux pour l'instruction particulière de Runjeet-Sing. On aura une idée de l'effet que produisit la rareté en question, quand on saura qu'il me fut gravement rapporté par la suite que la nouvelle lune devint pâle d'envie en la voyant.

Mais la surprise et l'admiration générales ne firent pas oublier les égards qu'on nous devait. On nous accabla de politesses ; on ne négligea rien de ce qui pouvait rendre notre séjour agréable et commode ; on nous apporta une immense quantité de

fourrage, de grain, de son, de lait, d'œufs, de volailles, de viande, de caillé, de légumes, de fruits, de roses, d'épices, de confitures, d'objets de literie, et une multitude d'autres provisions. Il y a toujours en Orient magnificence et même prodigalité dans les affaires de ce genre; mais dans le cas présent on pourra remarquer que le maharaja fut non-seulement libéral, à la manière des princes ses confrères, mais qu'encore il nous permit d'examiner à notre aise les places fortes de ses États; conduite généreuse qui ne saurait *être justement* appréciée que par quiconque a fait expérience de l'extrême jalousie de la plupart des gouvernemens indiens. Les sirdars seiks qui nous accompagnèrent jusqu'à Lahore furent aussi très communicatifs; et tout cela est d'autant plus remarquable, que le prince ne devait assurément pas ignorer que si nous avions pris la route inaccoutumée de l'Indus, c'était dans l'esprit particulier aux gens de notre nation pour faire quelque découverte.

VOYAGE DANS LE PAYS DES SEIKS. — Shoujuabad. Moultan ; antiquités de cette ville ; intolérance religieuse des vainqueurs ; climat ; dattiers ; leur introduction dans ce pays. Désert entre le Chenab et l'Indus. Bienveillantes mesures des autorités locales. Navigation sur le Ravy. Tolumba. Excursion à l'Hydaspe ; son confluent avec le Chenab. Ruines de Shorkote. Oiseaux et reptiles du Ravy. Ruines d'Harapa. Chasse au tigre. Députation de Lahore. Femmes seiks.

Le 12 juin nos préparatifs pour la continuation de notre voyage furent terminés, et nous nous embarquâmes de nouveau sur le Chenab. Les barques qu'on mit à notre disposition dans cette partie de la contrée, étaient d'un genre inférieur à celles que nous avions précédemment employées, quoiqu'elles portassent de même le nom de *zohruq*. Elles n'avaient pas de voiles, et en place on hissait une natte sur un mât très court ; leurs bords ne s'élèvent que d'un pied à peine au-dessus du courant, et enfin celles qu'on parvint à réunir pour nous dépendaient des différens bacs de la rivière. Aucun commerce ne se fait par eau dans le pays ; c'est une raison toute simple du petit nombre des barques. Une navigation de quelques heures nous conduisit au bac situé en face de Shoujuabad, et là nous descendîmes à terre. Le sol est fort riche, fort fertile, et ses ressources agriculturales sont beaucoup augmentées par de larges canaux et de longs aquéducs qui coupent les champs dans tous les sens.

Dans la soirée du 13 nous visitâmes la ville de

Shoujuabad, qui est située à quatre milles et à l'est de la rivière. C'est une place très florissante, entourée d'une belle muraille de briques, haute d'une trentaine de pieds. La forme de cette place est celle d'un carré oblong, et la muraille est fortifiée par des tours octogones à égales distances. L'intérieur est rempli de maisons alignées en rues qui se coupent les unes les autres à angles droits, et des faubourgs de huttes entourent les murs de la ville. Shoujuabad fut bâti en 1818 par le nawab de Moultan, et est parvenu dans le cours de dix années à une grande opulence. Pris par les Seiks de même que Moultan, il forme aujourd'hui la forteresse frontière du chef de Lahore. Nous fûmes accompagnés dans notre excursion à Shoujuabad par notre mihmandar qui, en cette circonstance, fit grand étalage de pompe. Il était assis sur un éléphant dans un fauteuil d'argent; deux chevaux avec des selles de velours rouge et jaune étaient menés devant lui; son arc et un carquois étaient portés par un domestique, son sabre par un autre, tandis qu'il resplendissait lui-même de pierres précieuses. Au palais de la ville nous reçûmes la visite du plus grand nombre des habitans respectables, en présence desquels le *zyafut* ou *don d'argent* et les confitures du maharaja nous furent offerts. Nous parcourûmes ensuite les rues principales, et pendant toute la durée de notre promenade nous fûmes accueillis par de joyeuses

acclamations. A notre sortie de la forteresse, la garnison nous salua par une décharge d'artillerie.

Le 15 nous vînmes en vue des dômes de Moultan qui de loin font bel effet; et le soir nous descendîmes au Houzourey-Bagh, spacieux jardin entouré d'un mur de terre, et distant de la cité d'un mille. Ce jardin était dessiné à la manière habituelle du pays, c'est-à-dire que deux larges allées s'y coupaient à angles droits et étaient ombragées par de grands arbres fruitiers du plus riche feuillage. Ce fut dans un pavillon à l'extrémité d'une de ces allées que nous établîmes notre demeure, et nous ne tardâmes guère à y être visités par les autorités de la ville qui ne nous traitèrent pas avec moins d'égards qu'à Shoujuabad. Elles nous apportèrent une bourse de 2,500 roupies et cent pots de confitures, avec des fruits en abondance; enfin nous n'eûmes qu'à nous louer de tout le monde.

La cité de Moultan a trois milles et plus de circonférence; elle est entourée d'une muraille en ruines, et commandée au nord par une forteresse solide. Elle renferme une population d'environ soixante mille âmes, dont un tiers peut se composer d'Hindous; le reste des habitans professe le mahométisme; car, quoique Moultan soit en la possession des Seiks, leur nombre s'y borne à celui de la garnison qui n'est que de cinq cents hommes. Les Afghans ont abandonné le pays depuis qu'ils n'y

sont plus les maîtres. La plupart des maisons actuelles s'élèvent évidemment sur les ruines d'anciennes maisons ; elles sont construites en briques cuites, et ont le toit plat; quelquefois elles sont hautes de six étages, mais il en résulte que les rues, qui sont étroites, paraissent sombres et tristes. Les habitans sont principalement tisserands et teinturiers; les étoffes de soie qui se confectionnent à Moultan s'appellent *kais;* il y en a de toutes les couleurs, et depuis le prix de 20 jusqu'à celui de 120 roupies; *mais elles sont d'un tissu moins fin que celles de Bhawulpour. Runjeet-Sing* en a très sensément favorisé la fabrique depuis qu'il s'est emparé de la ville; et ne donnant pas d'autres étoffes aux personnes de sa cour, il en a beaucoup augmenté la consommation, car elles sont portées en écharpes et en ceintures par tous les sirdars seiks. Elles s'exportent aussi dans le Khorasan et dans l'Inde, où elles ne paient que des droits modérés. Les marchands qui les vont vendre dans ce dernier pays prennent la route par Jaysulmier et Beicanier, de préférence à celle par le Sinde, parce qu'ils y trouvent plus de protection. Le commerce de Moultan est tout-à-fait de la même nature que celui de Bhawulpour, mais beaucoup plus considérable, puisque dans la première de ces villes on ne compte pas moins de quarante changeurs ou banquiers, presque tous natifs de Shikarpour. Les

tombeaux de Moultan sont célèbres : celui entre autres de Bawulhuy, qui florissait il y a plus de cinq cents ans, et qui fut contemporain du poète persan Sadi, est regardé comme très saint. Mais pour la beauté de l'architecture il n'est pas comparable à celui de son petit-fils, Roukn-i-Allum, qui repose sous un dôme massif, haut de soixante pieds, que l'empereur Toughluck a construit en 1323 pour recevoir ses propres restes.

La forteresse de Moultan mérite une description plus particulière que la ville qui a été d'ailleurs décrite par des précédens voyageurs. Elle s'élève sur une éminence, et forme une figure irrégulière de six côtés, dont le plus long, celui du nord-ouest, s'étend sur une longueur de quatre cents verges. La muraille est flanquée de trente tours au moins, et solidement bâtie en briques cuites. Au dehors elle atteint à une hauteur de quarante pieds; mais au dedans, la distance du sol à son faîte n'est que de quatre ou cinq, de telle sorte que de la plaine environnante on voit le bas de la plupart des édifices que renferme la citadelle. L'intérieur, qui primitivement était rempli de maisons, fut peuplé jusqu'en 1818, époque où les Seiks s'emparèrent de la ville; mais les habitans n'ont plus aujourd'hui la permission d'y entrer, et quelques mosquées, quelques coupoles plus solidement édifiées que ces autres constructions subsistent seules parmi les ruines. La

forteresse de Moultan n'a point de fossé; la nature en effet du pays empêche qu'on n'en établisse un, et Runjeet-Sing a jusqu'à présent dépensé de grandes sommes sans pouvoir y parvenir. Le débordement annuel du Chenab, ses nombreux canaux et la pluie, font des environs de Moultan un marais qui ne se dessèche ni pendant les chaleurs ni lorsque la rivière rentre dans son lit accoutumé. Le fort actuel ne remonte qu'à l'année 1640; il fut érigé sur l'emplacement de l'ancienne ville, par Mourad-Bukhsh, *fils de Shah-Jehan. Les Seiks, lorsqu'ils le prirent*, avaient abattu les murs en plusieurs endroits; mais depuis ils ont été entièrement rebâtis et réparés. Quoiqu'ils aient six pieds d'épaisseur, on pourrait facilement les battre en brèche avec des batteries qu'on dresserait sur des monticules de terre laissés à l'entour lors de la fabrication des briques.

Moultan est une des plus anciennes cités de l'Inde. On lit dans l'histoire qu'elle fut capturée par Mohammed-ben-Cassim, au premier siècle de l'hégire, et sa richesse attira ensuite les empereurs Ghoriens, Ghizniens et Mogols de l'Hindoustan. Pourquoi aussi ne serait-ce pas la capitale des Malli, dont parlent les historiens d'Alexandre? A la vérité, d'autres voyageurs la placent plus haut et plus près du Ravy, parce que d'après Arrien les habitans s'enfuirent de l'autre côté de cette rivière. Mais

Moultan est encore appelé par les indigènes *Malli-Than* ou *Mali-Tharun*, c'est-à-dire, *demeure des Malli;* et près de Tolumba, au lieu qu'on suppose avoir été l'emplacement de la ville en question, il n'existe aucune ruine. Je n'imagine donc pas, puisque Moultan n'est situé qu'à trente milles du Ravy, et qu'on le regarde comme très ancien, pour quelle raison il faudrait ne pas voir la capitale ancienne dans la capitale moderne. Quand même d'ailleurs l'antiquité de Moultan ne serait pas autrement prouvée, son apparence seule l'indiquerait encore. Les habitations actuelles sont construites sur des ruines; et la ville, de même que j'en ai fait la remarque pour Tatta et pour Ouch, est située sur un monceau d'argile, formé par des matériaux d'anciennes maisons qui peu à peu se sont broyés, ce qui démontre infailliblement combien elle doit être vieille. Enfin le dernier nawab de Moultan, en y faisant creuser un puits, trouva un tambour de guerre à soixante pieds du sol; divers autres objets antiques ont aussi été de temps en temps recueillis, mais jusqu'à présent on n'a mis la main sur aucune monnaie.

Pendant notre résidence, on nous mena sans difficulté voir tout ce que renfermait de curieux cette seconde capitale de l'empire mogol. Dans l'intérieur du fort est un temple hindou appelé *Pyladpourey*, et mentionné par Thevenot en 1665,

que les sectateurs de l'hindouisme prétendent remonter à l'antiquité la plus reculée, et à propos duquel on raconte la tradition suivante. Un certain Harnakus, géant, méprisait Dieu, s'adorait lui-même, et voulait que son fils Pylad l'adorât. Comme celui-ci refusait, il lui ordonna de le suivre, et se préparait à l'assassiner pour sa désobéissance, lorsque le jeune homme fut miraculeusement sauvé par une incarnation de la Divinité, qui se montra moitié sous la forme d'un lion, moitié sous celle d'un homme. Harnakus *jouissait du privilége de ne pouvoir être tué ni sur terre ni en l'air, ni dans le feu ni dans* l'eau, ni avec un sabre ni avec une flèche, ni la nuit ni le jour : il reçut néanmoins la mort, et sans qu'aucune de ces conditions fût violée, car *Nursingarater,* ainsi que se nommait l'incarnation, l'empoigna à l'heure du crépuscule, et le plaçant sur son genou, le déchira en pièces; après quoi il prit son fils sous sa protection. Le temple a été, dit-on, bâti sur le théâtre de cet événement. C'est un édifice bas, soutenu par des piliers de bois, dont les idoles Houneiman et Guneisa gardent l'entrée; et le seul qui à Moultan soit consacré au culte de l'hindouisme; la condescendance des autorités n'alla pas jusqu'à nous permettre d'en visiter l'intérieur. Il y a en dehors des murs de Moultan un sépulcre assez fameux, sous lequel reposent les restes d'un saint de Bagdad nommé *Shumsi-Tabreisey,* qui passe

pour avoir fait beaucoup de miracles et même ressuscité les morts. Ce personnage, à ce que l'histoire raconte, fut écorché vif pour ses hautes prétentions de savoir. Il avait long-temps mendié son pain par la ville; mais un jour, dans l'excès de sa faim, il prit un poisson cru qu'il présenta au soleil, et rapprocha assez cet astre de la terre pour faire rôtir son dîner. Ce fut de la sorte qu'on établit sa mémoire et sa renommée, jusqu'alors équivoque, sur une base plus solide, et les naturels attribuent encore aujourd'hui à cet incident la chaleur de *Moultan, qui est devenue proverbiale. Ils ont* aussi une foi assez robuste pour croire que Roukn-i-Alum se transporta tout entier ou seul, après être mort, dans le tombeau qu'il occupe.

A Moultan, pour la première fois, nous vîmes comment les Seiks pratiquent leur religion. Depuis la conquête de la ville, un gourou, c'est-à-dire un de leurs prêtres, avait élu domicile sous un vestibule du tombeau de Shumsi-Tabreizey. Nous le trouvâmes assis à terre, avec un gros volume devant lui, et à une des extrémités de la pièce il y avait comme un autel recouvert d'une étoffe. Sur ma demande il ouvrit son livre, et en même temps qu'il prononçait le cri de guerre national des Seiks : « Les gourous soient victorieux ! » il le toucha du front, tandis que tous les individus qui nous accompagnaient se prosternèrent. Il lut alors, et expliqua

le premier passage sur lequel il était tombé. En voici le sens : « Vous avez tous péché ; cherchez donc à vous purifier tous : si vous négligez cette précaution, le mauvais génie finira par vous attraper. » Je n'ai nul besoin de dire que le volume était le *Grinth* ou *la Sainte-Écriture des Seiks*. Le respect qu'ils lui portent va jusqu'à la vénération, et le prêtre doit toujours agiter au-dessus un *choury*, en d'autres termes, une queue de vache du Thibet, comme s'il éventait un empereur. Le gourou à qui nous eûmes affaire n'avait ni morgue ni orgueil, et répondit volontiers à toutes nos questions. Ce fut en retour d'une offrande de quelques roupies que je fis dans les formes voulues, qu'il ouvrit son livre saint. De plus, il me pria d'accepter un pot de confitures.

La présence d'un prêtre seik, avec tout l'attirail de sa profession sous le toit d'un tombeau mahométan, peut donner une juste idée de l'état du mahométisme dans ce pays ; il n'y est absolument que toléré. Dans cette ville où les sectateurs de Mahomet furent si puissans l'espace de huit siècles, il n'y a plus maintenant de culte public ; le vrai croyant n'ose tout haut se dire tel. Les fêtes de l'Aid, de même que les autres, reviennent chaque année sans qu'on les y célèbre ; l'*ullaho-acbar* des prêtres ne se fait plus entendre ; les mosquées sont encore ouvertes, mais les fidèles en sont réduits à offrir leurs prières en silence. Tel a été l'état des

choses depuis la prise de Moultan en 1818; et cependant comme je l'ai déjà dit, il n'y a de Seiks dans la ville que ceux de la garnison qui se monte à quatre ou cinq cents hommes. Les musulmans, qui sont au nombre de quarante mille, ne sont pas autrement vexés par leurs maîtres, qui d'ailleurs, protégent leur commerce autant que possible. Ces Seiks, pour s'excuser, allèguent qu'ils ne rendent pas même aux mahométans le quart du mal que ceux-ci leur ont fait. Il disent, je crois, en cela la vérité; *mais une persécution religieuse est toujours révoltante; toujours elle influe malheureusement sur le siècle et sur le pays.*

Le climat de Moultan diffère de celui des contrées qu'arrose l'Indus dans la partie inférieure de son cours. En toute saison les averses de pluie y sont fréquentes, et cependant la poussière est intolérable. Durant neuf soirées successives, nous en eûmes un tourbillon qui venait de l'ouest, accompagné d'éclairs et de tonnerre. Ces ouragans ne sont nullement rares, dit-on; ils paraissent se former sur les montagnes Souliman, et c'est entre elles et l'Indus que le sable s'élève dans les airs. La chaleur et la poussière de Moultan sont passées en proverbe, tandis qu'un couplet persan ridiculise la multitude des mendians et le nombre infini des tombeaux qu'on y rencontre. Autant que j'en puis juger, la satire est juste. La poussière, en effet,

obscurcissait le soleil; le thermomètre de Fharenheit marquait en juin cent degrés au-dessus de zéro dans le pavillon que nous habitions et qui était artificiellement rafraîchi; les mendians nous donnaient la chasse de tous les côtés, et enfin dans quelque direction que nous portassions nos pas il nous fallait traverser des cimetières.

La contrée qui environne Moultan est soigneusement cultivée; l'Acésines envoie l'eau de son inondation jusqu'aux murailles mêmes de la ville, et il y a *un large canal qui la conduit au travers* en d'autres saisons. La plaine qui s'étend de la rivière à la cité offre l'aspect d'une riche prairie, et est couverte de dattiers qui sont la source d'un revenu considérable. C'est une croyance populaire dans le pays qu'ils furent importés d'Arabie par l'armée de Mohammed-ben-Cassim, qui avait une immense quantité de dattes parmi ses provisions de bouche. Les noyaux çà et là jetés par les soldats sur leur passage ont poussé à ce qu'il paraît, et les arbres qui en sont venus donnent aujourd'hui des fruits abondans. On remarque, en effet, avec surprise que ces arbres se trouvent principalement sur la route des envahisseurs qui marchèrent d'Alore à Moultan. Si la tradition est véridique, les musulmans ont jusqu'à un certain point compensé les malheurs de tout genre que répandit leur invasion dévastatrice. Autour de Moultan sont de nombreux

villages en ruines, autrefois habités par les Afghans; mais si leurs habitans les ont abandonnés, ils n'ont fait que changer de résidence, et occupent maintenant des maisons dans la ville.

Le 20 nous allâmes camper sur les bords de l'Acésines, qui est distant de quatre milles. La moyenne largeur de cette rivière est d'environ six cent cinquante verges, mais à l'endroit du bac elle en avait alors mille de large. Nous y trouvâmes dix bateaux chargés de sel minéral, provenant des mines de Pind-Dadun-Khan; ils avaient quatre-vingts pieds et plus de longueur. Ces bateaux avec cargaison complète descendent en douze jours à Moultan.

Le 21 nous embarquant sur un bateau où le maharaja avait donné ordre de construire deux cabines de bois pour nous recevoir, nous continuâmes notre voyage avec le reste de notre flotte. Jusqu'à Lahore nous ne fûmes plus obligés de changer d'embarcations. Peu après avoir quitté le bac de Moultan, nous vînmes en vue du désert qui s'étend entre le Chenab et l'Indus. Il commence, non pas aussi bas qu'Ouch, comme on l'a représenté sur les cartes, mais proche la latitude de Moultan, et longe le cours de la rivière à une distance d'environ deux milles, laissant sur les bords une bande de terre cultivée. Les éminences de sable ressemblent à celles des côtes de la mer, et sont parsemées de buissons

rares, je ne puis dire couvertes de végétation. Elles n'excèdent pas vingt pieds en hauteur, mais à cause de la réfraction paraissent souvent beaucoup plus hautes. Il y a un grand contraste entre cette partie stérile du pays et les belles campagnes de la rive occidentale, que nous trouvions partout arrosées. Les villages sont situés à environ deux milles de la rivière, et ont leurs champs fertilisés par d'innombrables canaux. Le long de l'Indus les puits abondent; mais aux environs de Chenab on n'en trouve que sur *les bords des canaux qu'il alimente.*

Toutes les mesures prises d'avance pour que nous voyageassions commodément à travers les territoires seiks, recevaient alors leur pleine exécution. Dès lors nous naviguâmes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Chaque matin nous trouvions sur la grève trente ou quarante villageois prêts à traîner chacune de nos barques. La fatigue et la peine que ces gens se donnaient par un soleil brûlant étaient excessives. Aussi, quand ils rencontraient un champ de melons, ils en laissaient peu au propriétaire, et plus d'une vieille dame les accabla d'injures tandis qu'ils dévalisaient son bien. Les habitans de cette contrée ne sont pas traités avec beaucoup de considération par le gouvernement; il ne les opprime pas, mais les regarde comme ses esclaves depuis la conquête. Si nous n'y avions mis bon ordre, ces pauvres paysans, après avoir marché tout le jour

dans l'eau et dans les sables mouvans, auraient été le soir congédiés sans salaire. Mais la bonté du maharaja nous permettait de nourrir journellement et avec luxe deux ou trois cents de ces malheureux; et de plus je finis par obtenir de notre mihmandar qu'il donnât, par égard pour nous, l'ordre de respecter leurs propriétés pendant la continuation de notre voyage. Tandis que nous avancions nous-mêmes par eau, les éléphans, les chameaux et l'escorte suivaient nos mouvemens sur le bord, et nous les trouvions toujours rangés en bataille à l'endroit fixé pour notre campement de la nuit, car nous dormions toujours à terre. Avant que le crépuscule ne vînt, nous montions sur des éléphans, et nous allions visiter les villages voisins et converser avec les naturels. Ils étaient d'une déplorable ignorance, et appartenaient presque tous à la tribu des Juts, tribu qui professe le mahométisme et qui s'occupe exclusivement d'agriculture. On ne leur permet pas de prier à haute voix; mais quand on les mandait à notre service, ils se stimulaient les uns les autres par de grands cris et des invocations à Roukn-i-Alum, le fameux saint de Moultan.

Dans la soirée du 23 nous amarrâmes au-dessous du village de Fazil-Shak, à l'embouchure du Ravy anciennement nommé Hydrastes, et que les indigènes nomment encore *Iräote*. C'est le lieu où Alexandre-le-Grand rejoignit son armée inquiète

après sa dangereuse blessure, et montra à ses troupes que sa précieuse vie était encore une fois sauvée; mais ce sont des événemens dont le souvenir ne vit plus que dans les ouvrages historiques de l'Europe : les Asiatiques n'en possèdent pas la moindre idée. Mentionnerai-je ici une circonstance que le lecteur va sans doute trouver futile, mais qui prouve l'exactitude des historiens grecs ? Je veux parler des champs de fèves que je remarquai sur les bords de cette rivière. Ils furent cause qu'Alexandre *prit pendant quelque temps les affluens de l'Indus pour des branches du Nil, et subsistent* aujourd'hui pour attester et son expédition et l'authenticité des historiens qui l'ont racontée.

La nouvelle de notre arrivée dans le pays des Seiks parvint rapidement à Lahore, et une magnifique paire de bracelets d'or, garnis de diamans et d'émeraudes, fut en conséquence expédiée comme cadeau de la part du maharaja à notre mihmandar. Le chef de l'État est toujours prêt à distribuer des présens parmi ses nobles, un peu moins cependant depuis quelques années; mais il leur distribue encore généreusement des terres, des bijoux, de l'argent. Ces dons prouvent la richesse du pays et l'adroite politique du prince.

Le 24 nous quittâmes l'Acésines pour naviguer sur le Ravy. A l'endroit où ces deux cours d'eau se réunissent, le premier est large de trois quarts de

mille, mais il n'est profond que sur une étendue de cinq cents verges. Nous avions ouï dire qu'il était guéable en hiver au-dessous de ce point; mais les naturels m'ont assuré que la chose n'était pas arrivée de mémoire d'homme, et j'ai trouvé que la profondeur y excédait douze pieds. L'Acésines en effet n'est inférieur qu'à l'Indus; son courant a même plus de rapidité; et malgré que ses rives soient basses, il conserve partout deux brasses d'eau. Le Ravy se jette dans le Chenab par trois embouchures très voisines les unes des autres. Cette *rivière est fort petite : elle ressemble à un canal*, et nulle part sa largeur n'excède cent cinquante verges. Ses bords sont escarpés, de sorte qu'elle devient plus creuse avant de devenir plus large. On ne saurait s'imaginer combien elle fait de détour; ce qui est un grand obstacle à la navigation, car souvent, après avoir navigué tout le jour, nous n'étions, à vol d'oiseau, éloignés que de deux milles de l'endroit d'où nous étions partis. L'eau du Ravy est plus rouge que celle du Chenab. Il est guéable sur plusieurs points pendant huit mois de l'année. Ses rives sont couvertes de roseaux et de tamaris, et la moitié de la distance de son embouchure à la capitale n'offre aucune espèce de culture. Cette rivière n'alimente point de canaux au-dessous de Lahore, mais il y en a un considérable au-dessus de cette cité.

Le 27 nous atteignîmes la petite ville de Tolumba[1] qui s'élève du milieu d'une plantation de dattiers à environ trois milles au sud du Ravy. Au-dessous de cette ville la rivière coule en ligne parfaitement droite l'espace de douze milles, et forme ainsi un délicieux point de vue, car les bords sont garnis de beaux arbres qui se penchent sur les eaux. Les naturels attribuent à une influence divine le fait particulier à cet espace. « Un jour, disent-ils, qu'un saint se baignait dans cette portion du Ravy, ses vêtemens, qu'il avait déposés sur la grève, furent emportés par le courant; et les yeux du digne personnage, en les cherchant à droite et à gauche, redressèrent la direction du lit. »

Nous n'étions plus alors guère éloignés de l'Hydaspe; l'endroit où il s'unit à l'Acésines n'était plus distant que de quarante-cinq milles. C'est à cet endroit que la flotte d'Alexandre fit naufrage à cause de l'excessive vélocité des eaux, et que les hordes de Timour furent épouvantées par leur bruit. A la vive surprise de nos amis seiks, qui ne pouvaient pas comprendre les motifs de notre curiosité, nous montâmes à cheval pour nous transporter sur le théâtre de ces mémorables événemens. Le soir du second jour nous atteignîmes les bords de l'Hydaspe. Notre désir de voir le fabuleux Hydaspe était augmenté par la persuasion que ce lieu, si célèbre dans

[1] Ou Toulumba.

l'histoire ancienne, n'avait été jamais visité par un Européen depuis le temps des Grecs. La rivière en question se réunit au Chenab avec assez de fracas; mais la rapidité du courant est peu considérable, et les embarcations y passent sans péril, excepté en juillet et en août. Il n'y a point de tourbillon, point d'écueils; le lit même n'est pas resserré; mais le bruit du confluent ne donne pas un démenti à l'histoire ancienne, car il est plus fort que celui d'aucune autre rivière. Les desservans du bac nous dirent que quand l'Hydaspe débordait, ils se mettaient *sous la protection d'un saint dont la tombe s'élève à* l'embranchement des deux courans. Cette superstitieuse confiance montre qu'alors il y a danger. Nous restâmes sur le rivage à causer avec les habitans jusqu'à l'instant où le soleil se coucha dans le désert à l'ouest de nous. Pendant ce temps-là nos compagnons les Seiks ne manquèrent pas de se baigner, car, s'ils ne pouvaient participer au genre de plaisir dont nous jouissions, ils y trouvaient une compensation dans leur croyance qu'il est toujours utile de faire des ablutions dans un lieu aussi saint que celui de la jonction d'une rivière avec une autre.

L'Hydâspe est appelé *Behut* ou *Bedusta,* ou encore *Jelum,* par les habitans de ses rives, et il se jette dans l'Acésines ou Chenab par 31 degrés 11 minutes 30 secondes de latitude, à quarante-cinq milles nord de la ville de Talumba, qui est située

sur le Ravy. Les bords de l'Hydaspe ne correspondent pas très exactement à la description d'Arrien ; ils ne resserrent pas les eaux dans un lit aussi étroit, et on ne voit nulle part dans les environs de rocs qui indiquent le lieu où se retirèrent les Grecs après l'accident arrivé à leur flotte. L'Hydaspe est moins rapide, et au total a un plus petit courant que l'Acésines, car il n'a que cinq cents verges de largeur au point de son confluent. Lorsque ces rivières se sont réunies, elles coulent jusqu'à quelque distance dans un canal large de *tout un mille et profond d'une douzaine de pieds.*

Maintes fois l'Hydaspe et l'Acésines ont été séparément franchis à gué dans la saison froide; mais réunis ils n'ont été jamais traversés que par des barques. Timour, dans son expédition contre Delhi, jeta un pont à l'endroit du confluent, au bas de Timo. Runjeet-Sing passa l'Hydaspe à la nage vers Sahawal, avec un corps considérable de cavalerie; mais cet entreprenant monarque n'a pas craint de passer l'Indus au-dessus d'Attok de la même manière. Les marchands du Khorasan, qui se rendent dans l'Inde en toute saison, prennent leur chemin par Dera-Imael-Khan, Mankere et le Désert-Sablonneux, puis passent à Timo sur la route de Tolumba. La contrée, entre ces deux derniers endroits, diffère beaucoup de celle qui s'étend sur la rive droite de l'Hydaspe; dépourvue de monticules de sable, elle

est presque aussi nue et aussi stérile. Du Chenab au Ravy, le voyageur parcourt un plateau d'argile dure où ses yeux ne rencontrent que des touffes de tamaris, de *klair*, de *lan*, *kejra*, et d'autres buissons pareils à ceux qu'on trouve dans le Thurr ou Désert de l'Inde. Il n'y a pas un brin d'herbe, si ce n'est sur les bords des rivières. On peut se procurer de l'eau dans des puits qui ont trente pieds de profondeur; mais elle y est peu abondante, toujours fétide et insalubre, quoique rarement salée.

La population appartient presque tout entière à *la tribu des Kattias ou Juns*, *qui sont ainsi nommés* à cause de la vie errante qu'ils mènent, car telle est la signification du mot *jun*. Pour peu qu'on s'éloigne des courans d'eau, on n'aperçoit plus d'habitans, si ce n'est dans la saison pluvieuse. Ils possèdent d'immenses troupeaux de buffles et de chameaux dont le lait forme leur unique nourriture. A peine, en effet, cultivent-ils le sol; seulement on trouve près de leurs habitations quelques champs de tabac assez beaux qui prospèrent au moyen d'irrigations. C'est une race d'hommes grands et bien faits, ce qu'on peut attribuer à une loi chez eux en vigueur, qui défend le mariage avant que les femmes aient atteint l'âge de vingt ans. Ils croient que les enfans nés d'un père et d'une mère trop jeunes (ce qui arrive si souvent parmi les autres tribus indiennes) sont chétifs et malingres. Les Kat-

tias sont une race qui ne rêve que guerre et pillage. Presque tous sont criblés de cicatrices et de blessures. Ils s'étendent des rives de l'Hydaspe, à travers le désert, jusqu'à Delhi, et sont les aborigènes de ce pays, dans lesquels, je crois, il faut reconnaître les Cathæi d'Arrien, car il les appelle « un peuple robuste, tout-à-fait propre au métier des armes. »

Entre l'Hydaspe et le Ravy, à distance presque égale de ces deux rivières, sont les ruines de Shorkote, près d'une petite ville de ce nom. Elles occupent un vaste espace de terrain, car elles sont beaucoup plus considérables que celles de Sehwun et du même genre; c'est-à-dire qu'elles consistent en un monceau de terre entouré d'un mur de briques et assez haut pour être vu de six ou huit milles à la ronde. Les traditions du pays disent qu'un rajah hindou du nom de Shor, qui régnait dans la cité de Shorkote, fut attaqué par un roi venu de *Walayut*, en d'autres termes des contrées à l'ouest, il y a environ treize cents ans, et qu'il fut vaincu par des moyens surnaturels. Shorkote est mentionné par l'historien de Timour, et la topographie des environs me porte à croire que c'est la place devant laquelle Alexandre reçut sa blessure; car il passa sur la rive occidentale de l'Hydrastes à la poursuite des Malli qui s'étaient retirés dans une ville forte et peu éloignée, dont les murs étaient de briques. L'histoire du roi de l'ouest est une tradition qui

probablement, pour ne rien dire de plus, se rapporte au héros macédonien. J'ai eu le bonheur de me procurer à Shorkote diverses pièces de monnaie que long-temps j'ai cru être hindoues; mais enfin mes soupçons sur l'ancienneté du lieu où elles furent trouvées ont été pleinement confirmés par d'érudits antiquaires, qui n'ont pas hésité à reconnaître dans mes pièces une monnaie de Bactriane. Elles ressemblent en effet à un *Appolodotus* et ont la forme d'un *Ménander,* qui l'un et l'autre sont gravés dans la suite numismatique des monarques Bactriens. En outre on y peut lire le mot βασιλέως, de sorte que j'ai à me féliciter d'avoir, dans mon voyage à l'Hydaspe, découvert en Punjab les premières antiquités grecques.

Tandis que nous reportions nos pas vers cette rivière fameuse, nous rencontrâmes un grand nombre de Juns. Ils étaient tous extrêmement surpris de notre visite et accouraient en foule pour nous voir. Ils demeurent dans des villages épars et transportent leurs maisons de place en place. Hommes et femmes sont robustes et beaux, avec des teints brûlés par le soleil. Les premiers laissent croître leurs cheveux et retomber en longues tresses sur leurs épaules; les secondes ont des pendans d'oreilles d'une énorme grosseur; mais fortes et vigoureuses elles ne paraissaient nullement incommodées de leur poids.

Nous fûmes de retour à Tolumba le 1er juillet, exténués à cause de la chaleur, mais fort satisfaits de notre excursion. Nous embarquant aussitôt, nous poursuivîmes notre voyage. Pendant notre absence, la rivière avait crû de deux pieds par suite des pluies qui étaient tombées dans les montagnes, mais ne paraissait pas plus large. Nous vîmes plus d'oiseaux aquatiques sur le Ravy que dans tout le reste de notre voyage; c'étaient des grues, des cigognes, des pélicans, des canards, des cercelles, etc. Parmi les habitans de la rivière elle-même, le plus remarquable était un animal appelé *bolun*. Nous en vîmes plusieurs à l'embouchure du Ravy, qui étaient de couleur noire et qui tournaient comme le marsouin. Les naturels classent ce poisson avec l'alligator, et disent qu'il a quatre pates avec un long groin comme un cochon. Ses habitudes ne le conduisent jamais à terre, et il vit de petits poissons. Le grand alligator est inconnu dans cette contrée, mais en revanche le reptile à long nez, qu'on nomme *ghurial*, y abonde.

Quoique nous eussions déjà fait tant de chemin dans le pays des Seiks, nous n'avions pas encore rencontré de village habité par eux; même nous ne connaissions encore de leur race que ceux qui nous escortaient. La campagne est peu peuplée, et n'offre, dans l'espace d'un grand nombre de milles, aucune trace de culture. Les mesures prises pour que durant

le voyage les provisions de bouche ne nous manquassent pas, nous faisaient souvent rire. On avait envoyé au chef de chaque village situé sur notre route une liste de tout ce qu'on avait cru devoir être du goût des Firingis, avec ordre de recueillir les objets désignés. Des corbeilles d'œufs, conservés depuis des semaines dans l'attente de notre arrivée, nous étaient apportées chaque jour, quelquefois au nombre de quatre ou cinq cents ; mais ils auraient bien plutôt pu servir à la punition d'un malfaiteur au pilori qu'être servis sur une table, car il y en avait dans la coquille desquels nous trouvions de petits poulets. C'étaient les bouchers de Moultan qui nous fournissaient la viande; on nous envoyait aussi d'énormes quantités de salpêtre pour rafraîchir le vin et l'eau; enfin nous avions à profusion tout ce qui est commodité et luxe dans la vie.

Notre mihmandar nous attendait au village de Cheichawurtney avec un énorme éléphant, que le maharaja, nous dit-il, lui avait ordonné de mettre à notre disposition, dans la crainte que le siége dont les naturels se servaient habituellement ne fût pas de notre goût. Il ne se trompait pas dans ses conjectures, et nous appréciâmes cette politesse. L'animal était richement caparaçonné, et portait sur son dos un large fauteuil de velours rouge orné d'argent et d'anneaux. Il était accompagné par six des

gardes particuliers du maharaja, en habits d'écarlate avec agrémens jaunes, qui avaient une excellente mine. Dans tous les divers costumes militaires qu'ils ont adoptés, les Seiks conservent toujours le petit turban qui distingue leur tribu, et qui, comme je l'ai déjà dit, leur sied à merveille.

A cinquante milles environ de Tolumba dans la direction de l'est, je m'avançai de quatre milles dans l'intérieur des terres pour examiner les ruines d'une antique cité nommée *Harapa*. Elles sont fort étendues, et les décombres des habitations qui étaient bâties en briques couvrent une circonférence de trois milles. On reconnut du côté de la rivière les restes d'une citadelle; mais autrement Harapa est un vrai chaos, et ne renferme pas un seul édifice intact; car on a enlevé la plupart des briques pour bâtir à peu de distance une petite ville qui porte le nom de l'ancienne. La tradition fixe la chute d'Harapa à la même époque que Shorkote, et les indigènes ajoutent que ce fut une vengeance divine exercée contre le gouverneur qui réclamait certain privilége lors du mariage de chaque couple, et qui dans le cours de ses sensualités se rendit coupable d'inceste. Plus tard, Harapa devint une ville musulmane, et il y a dans son enceinte un tombeau de saint long de quatre-vingts pieds, car telle était, assure-t-on, la taille du digne personnage. Une large pierre de forme annulaire et un gros caillou

noir taillé en ovale qui gisent près du tombeau, sont dits représenter l'anneau et le chaton de ce géant défunt, qui de très précieux qu'ils étaient ont été convertis en leurs viles matières d'aujourd'hui. Lorsque de telles fables sont crues, il ne faut plus même espérer de fictions raisonnables. Je trouvai dans ces ruines quelques médailles, tant persanes qu'hindoues, mais je n'ai pu déterminer la date d'aucune.

A mesure que nous montions le Ravy et que nous quittions le pays des Kattias, la population augmentait, et les villages quoique petits devenaient plus nombreux. Des bandes d'indigènes affluaient sur les bords de la rivière lorsque nous en approchions, et témoignaient la plus vive curiosité de nous voir. Chacun énumérait à l'envi le titre qu'il croyait avoir pour attirer sur lui notre attention, et les dames elles-mêmes ne paraissaient pas moins curieuses que leurs maris. En de telles occasions, nous sortions toujours de la cabine; mais notre promptitude à satisfaire les désirs de la multitude, ne servait qu'à accroître le nombre des spectateurs. Les idées qu'ils se formaient sur notre compte étaient des plus extravagantes; ils croyaient que nous avions pour anges gardiens deux pigeons qui avec leurs ailes nous garantissaient du soleil et de la pluie. Un individu alla jusqu'à nous demander sérieusement de lui communiquer le secret de changer des éplu-

chures d'ognons en ducats d'or, ce qu'il avait ouï dire que nous pouvions faire.

Nos amis seiks nous avaient déjà donné des preuves de leur courage en attaquant à pied et avec un simple sabre des sangliers furieux; mais ils déployèrent leur valeur avec encore plus d'éclat à l'attaque d'un tigre. Nous troublâmes l'animal dans un buisson de tamaris près de l'endroit où étaient amarrées nos barques, et le mihmandar nous invita immédiatement à venir être témoins de sa mort. M. Leckie, *mon camarade de voyage*, *accompagna les* chasseurs; mais comme notre éléphant n'était pas près, je ne fus pas de la partie. La troupe d'ailleurs se composait entièrement de cavaliers. Le monstre fut bientôt blessé par l'un d'eux, tandis que plusieurs autres furent démontés à cause de la frayeur de leurs chevaux. Ceux qui plus heureux ou plus habiles avaient su se maintenir en selle ne tardèrent pas à en descendre, et tous alors, sabre en main, attaquèrent le tigre à l'arme blanche. Mais celui-ci s'élança avec rage sur un des chasseurs qui eut beau résister avec toute la bravoure imaginable et chercher à se débarrasser de ses horribles étreintes. La lutte était inégale, et l'homme tomba horriblement déchiré. Ses compagnons accoururent aussitôt, et à force d'entailles, à force de blessures, parvinrent à étendre l'animal sur le sable. Ce tigre était énorme; il avait dix pieds de long, et ses cuisses

n'étaient pas moins grosses que celles d'un homme dans la vigueur de l'âge. Le sang-froid et l'intrépidité des Seiks surpassent toute croyance; à vrai dire, leurs chefs ne négligent rien pour les stimuler. J'eus beau les questionner avec intérêt sur le malheureux qui avait failli périr, ils me répondaient toujours avec une affectation d'indifférence que ce n'était qu'un Seik, qu'il serait bien récompensé, qu'il avait déjà reçu un cheval, et qu'on avait ajouté cent roupies à son traitement annuel. La peau, la tête et les griffes du tigre furent sans délai envoyées au maharaja, qui devait ultérieurement, personne n'en doutait, combler le blessé de ses bontés. C'est grâce à de tels encouragemens que ce peuple est devenu le plus brave de l'Inde.

La docte faculté sera surprise de la manière dont s'y prennent les Seiks pour guérir une blessure faite par un tigre; car elle contredit tous les systèmes qui ont cours en Europe. Ils sont persuadés que si on laisse dormir la personne dont il faut opérer la guérison, elle verra le tigre dans ses rêves, perdra ainsi tout cœur et mourra inévitablement. Ils prescrivent au malade les stimulans les plus énergiques, et apostent des gens qui pendant cinq ou six jours l'empêchent de fermer l'œil. A l'expiration de ce terme, les blessures ont pris une certaine apparence, et il est alors permis au patient de se livrer au sommeil. Dans le cas dont j'ai parlé, je puis ré-

pondre du copieux usage qui fut fait des stimulans, puisque nous fournîmes nous-mêmes l'eau-de-vie.

Le 11 juillet nous quittâmes tout-à-fait la contrée des Kattias, et nous parvînmes à Futtihpour, où la terre commence à être cultivée. Plus nous approchions de Lahore, plus nous voyagions avec promptitude et commodité. Un détachement de cinquante lanciers stationnait dans chaque village intermédiaire, afin d'en réunir les habitans d'avance, de manière à ce qu'*ils tirassent nos barques dès que nous arrivions. Notre suite se composait alors de* cinq cents personnes, et un cor fut ajouté au tambour et au fifre qui nous avaient toujours précédés. J'amais il n'y eut charivari plus criard que la musique qui résonna à nos oreilles pendant le reste du voyage, sans discontinuer une seule minute. On nous envoya aussi, pour continuer notre route, une barque cachemyrienne appelée la *Purinda*, ou l'*Oiseau*. C'était un véritable esquif, long d'une soixantaine de pieds, et tellement pointu par les deux bouts, qu'il y en avait la moitié qui ne touchait pas même l'eau. On m'assura que ce mode de construction, qui ne ressemble pas mal à celle des gondoles de Venise, était général sur le lac de Cachemyr. C'était des naturels de ce pays qui formaient l'équipage, grands hommes athlétiques et vêtus de jaquettes rouges, qui maniaient d'une fa-

çon toute particulière de petites pagaies peintes en vert. Il y avait au centre de la barque un pavillon carré à toit plat, dans lequel nous nous retirions pendant la fraîcheur du soir. La barque elle-même avait le fond plat, et ses planches étaient assujetties par des barres de fer. Son mouvement à travers l'eau était saccadé et peu agréable; mais la célérité avec laquelle marchent les embarcations de ce genre est connue.

Le 13 une députation du Karder de Kot-Kamalia vint nous présenter des fruits et une somme de 1100 roupies. En même temps on nous remit une lettre du maharaja, où il nous exprimait sa haute satisfaction de notre arrivée prochaine. L'épître en question était fleurie à un point même extraordinaire pour la langue persane, et remplie de comparaisons sur les jardins, les zéphyrs, les roses, les fontaines. Chaque mot d'une missive que j'avais adressée précédemment à Son Altesse était, suivant sa réponse, un bouton d'éternelle amitié, et chaque lettre de chaque mot une fleur épanouie. Mais ni les félicitations, ni la munificence du maharaja ne pouvaient conserver nos gens en bonne santé. Presque tous eurent successivement des panaris, et même sept ou huit d'entre eux souffraient à la fois de ce mal cruel. Ils l'attribuaient à l'eau qu'ils buvaient; mais je l'aurais plutôt attribué à ce qu'ils en buvaient trop peu et qu'ils ne prenaient pas assez

d'exercice; car ils avaient accompli un voyage de plus long cours que celui d'Inde en Angleterre. Nous étions alors entrés dans le véritable pays des Seiks, où tous les habitans sont soldats ou laboureurs, comme les Romains d'autrefois.

Dans la soirée du 15, nous atteignîmes Changa, à vingt-cinq milles de Lahore, et nous y fûmes reçus par une ambassade du maharaja, qui se composait de deux sirdars seiks et du fakir Nourodein, membre d'une famille musulmane qui jouissait à la cour d'un grand *crédit et d'une haute considération.*

L'entrevue, tant de notre part que de celle des députés, eut lieu à leur prière sur cinq éléphans. Chacun des trois étrangers nous remit une bourse pleine de pièces d'or et d'argent; puis, au nom de Son Altesse, il nous demandèrent comment se portait le roi d'Angleterre, et depuis quelle époque nous avions quitté Londres; car le maharaja, à ce qu'il paraît, croyait que nous étions partis du pied du trône pour venir le trouver. Je répondis comme l'exigeait la circonstance, après quoi on nous accabla des plus extravagantes flatteries. « Les saisons, nous dit le fakir entre autres choses, ont interverti leur cours, afin de permettre que vous arriviez sains et saufs à Lahore; et maintenant qu'il devrait pleuvoir, le soleil brille; mais c'est le soleil d'Angleterre. Vous devez à présent

vous regarder comme chez vous, comme dans un jardin dont vous êtes les roses. A présent, telle est l'amitié qui règne entre les Anglais et les Seiks, que les habitans d'Alran et de Roam l'entendront proclamer jusque dans leurs contrées lointaines. A une obscurité profonde succéda une vive clarté, quand vous êtes enfin sortis d'entre les barbares du Sinde, et sa douce influence a transformé les boutons en fleurs. » Répliquant du mieux que je pus dans le même style, je m'enquis de la santé du maharaja, et je suppliai les ambassadeurs de croire que nous étions pleinement satisfaits de la bienveillance et des égards qu'on nous avait partout témoignés sur le territoire seik. Avant qu'ils ne nous quittassent, je leur montrai les chevaux destinés à leur maître, et ils en parurent enchantés. Les deux sirdars à qui nous eûmes affaire en cette occasion, nous amenèrent une nombreuse escorte de cavaliers seiks, qui tous étaient vêtus de jaune et revenaient de la guerre. Dans le nombre, on me montra un tout jeune homme qui avait été, malgré son bas-âge, nommé à un grade éminent qu'occupait son père, mort dans la campagne; règle que suivent toujours les Seiks et qui est admirablement propre à entretenir l'esprit militaire dans leur nation. Nous chevauchâmes au milieu d'eux, autant à leur amusement qu'au nôtre. Les officiers portaient beaucoup de bijoux précieux; mais de tels

ornemens n'avaient pas trop bonne grâce au front et aux poignets de tels guerriers.

Nous fûmes alors à même de voir les dames seiks, dont l'extérieur n'est pas moins remarquable que celui de leurs maris. Elles nouent leur chevelure sur la couronne, et par-dessus jettent une robe blanche qui leur enveloppe entièrement le corps, et qui donne à la tête une forme conique. Pour former le nœud, elles tirent leurs cheveux avec tant de force, que la peau de leur front en demeure toute tendue, et que les sourcils se trouvent considérablement éloignés des yeux. Comme bien on pense, cette mode est loin de rendre le visage plus avenant; elle est néanmoins générale parmi les femmes de toutes les classes. Les dames seiks ne sont pas aussi belles que leurs maris; leurs traits ont cependant de la finesse et de la régularité. Elles ne se tiennent pas renfermées dans leur maison aussi rigoureusement que les musulmanes; car les Seiks, en mariage aussi bien qu'en religion, diffèrent beaucoup des sectateurs du prophète.

Dans la soirée du 16, nous fûmes de nouveau visités par les ambassadeurs de la veille, qui nous apportèrent encore une bourse de 700 roupies, et nous annoncèrent de la part du maharaja que la même somme nous serait chaque jour comptée pendant le reste de notre séjour dans le Punjab. J'acceptai la bourse, mais je ne jugeai pas conve-

nable de souffrir par la suite une si coûteuse magnificence.

Le 17 à midi nous aperçûmes les hauts minarets de Lahore, et nous aurions pu le même jour parvenir à l'ancienne capitale de l'empire mogol, ainsi qu'au terme de notre long voyage; mais le cérémonial de notre entrée exigeait des arrangemens préliminaires, et à la requête suppliante de nos guides nous fîmes halte à trois ou quatre milles des portes. Au coucher du soleil, je vis, pour la première fois, les énormes montagnes qui ceignent la *vallée de Cachemyr, enveloppées dans un manteau* de neige blanche. J'éprouvai une sensation de joie nerveuse à cette première vue de l'Himalaya, et tout entier à contempler ces immenses ouvrages de la nature, j'oubliai presque l'attention que je devais aux politesses dont nous accablaient les gens de notre escorte.

Lahore. — Entrée dans Lahore. Présentation à la cour. Grande joie de Runjeet-Sing. Son écurie. Revue militaire. Description de la ville. Tombeau de Juhangeir. Audience particulière du maharaja. Son artillerie. Son caractère. Ses bijoux. Sa munificence. Départ. Umristir et son temple. Le Beas ou Hyphase. Kuppertulla et le chef seik. Doab du Sutlège. Fulour. Lodiana, et les ex-rois de Caboul. Arrivée à Simla.

Ce fut dans la matinée du 18 juillet que nous fîmes notre entrée publique à Lahore. Uzeiz-o-Dein, ministre du maharaja, et les principaux personnages de la cour vinrent nous prendre avec un corps

nombreux de cavaliers et de fantassins au lieu où nous avions couché la veille, et nous conduisirent jusque dans la cité. Après nous y être promenés quelque temps par les rues, nous en ressortîmes pour aller, à la distance d'un mille, loger au jardin de M. Allard, Français, alors général de la cavalerie de Runjeet-Sing, et dont les manières à notre égard furent pleines de prévenance et d'amabilité. Nous le trouvâmes sur le seuil de sa porte qui nous attendait; et sa gracieuse réception nous causa d'autant plus de plaisir que nous avions *été plus long-temps privés de la compagnie des Européens. Lorsque le cortége se fut* retiré, non sans nous avoir offert au nom du maharaja une vaste somme d'argent et quantité de confitures, notre hôte nous mena dans une salle où était servi un déjeuner à la fourchette des plus délicats. Un autre officier français, M. Court, se trouvait de la partie, et sa conversation nous le fit tout d'abord juger comme un homme d'esprit et de savoir. Puis ce fut à chaque instant une nouvelle surprise pour nous : les murs et le plafond de l'appartement où nous déjeunâmes étaient entièrement lambrissés de petites glaces, le vin de champagne usurpa la place du thé et du café, et les trompettes de la division qui était de service chez le général exécutèrent des fanfares pendant tout le repas. Nous demeurâmes encore chez M. Allard toute la journée du lendemain, et elle se passa en prépara-

tifs pour notre présentation à la cour, qui par ordre de l'autorité supérieure avait été fixée au 20 du courant.

Le 20 donc, à neuf heures du matin, lorsque le maharaja fut arrivé lui-même à l'ancien palais qui est situé dans l'intérieur des murs de Lahore, et où il devait nous recevoir, il nous envoya chercher par une députation de ses nobles. Elle était composée de tous les sirdars qui pendant notre voyage étaient venus tour à tour nous protéger de leur présence, et en outre d'un grand nombre d'illustres courtisans. *Le carrosse que j'étais chargé de présenter* à Runjeet-Sing de la part du gouverneur général des Indes, et qui était fort beau, ouvrait la marche ; par derrière venaient les chevaux de charrette, et nous suivions nous-mêmes sur des éléphans parmi les officiers venus à notre rencontre. Dans cet ordre, nous cheminâmes quelque temps au bas des murs de la ville, entre ces murs et le fossé qui les environne, et nous entrâmes dans Lahore par la porte dite du palais. Les rues étaient bordées de cavalerie, d'artillerie, d'infanterie, et il ne s'écoulait pas une minute sans qu'on brûlât de la poudre en notre honneur. L'affluence des spectateurs était immense; mais la plupart d'entre eux se tenaient assis sur les terrasses de leurs maisons, et observaient un très respectueux silence. Quand nous pénétrâmes dans la première cour du palais, nous y fûmes reçus

par un guerrier de bonne mine, nommé Raja-Dihan-Sing, armé de pied en cap, et chargé de nous introduire. Parvenu au seuil, tandis que je me baissais pour ôter ma chaussure, je me trouvai soudain dans les bras d'un tout petit vieillard qui me serrait avec force contre son cœur, et ce vieillard n'était autre que le fameux maharaja Runjeet-Sing. Deux de ses fils qui l'accompagnaient nous embrassèrent pareillement, M. Leckie et moi; puis Sa Majesté nous conduisit par la main dans l'intérieur de l'édifice, *et nous fit asseoir en face d'elle sur des chaises d'argent* massif. *Nul étranger* n'avait peut-être jamais été accueilli plus honorablement, car pour nous saluer plus tôt elle avait daigné traverser quatre ou cinq pièces. Après l'échange des complimens ordinaires, j'informai le maharaja que j'avais amené sains et saufs avec moi à Lahore cinq chevaux de la gigantesque race d'Angleterre, dont le roi de ce pays lui faisait présent par suite des relations d'amitié qui existaient entre leurs deux États. J'ajoutai que vu la taille énorme et le grand poids de ces animaux, j'avais cru convenable, pour leur épargner la fatigue d'un long voyage dans un climat chaud, de cheminer avec eux par eau tant sur l'Indus que sur les autres rivières du Punjab, où la navigation m'avait paru devoir être plus facile. Je vantai aussi l'élégance et la commodité du carrosse que je suppliai le maharaja d'accepter; après

quoi je pris dans ma main la lettre que lui écrivait le ministre de Sa Majesté britannique au nom de son maître, et qui était renfermée dans un sac de drap d'or scellé avec les armes d'Angleterre. En la voyant le maharaja et toute sa cour se levèrent; il la reçut, en toucha le cachet avec son front, puis la passa à Uzeiz-o-Dein, qui, devant toutes les personnes présentes, en lut à haute et intelligible voix la traduction persane. Le contenu de cette lettre confirmait simplement ce que j'avais annoncé au prince avant de la lui remettre; toutefois, il en interrompit la lecture à moitié pour donner ordre qu'on saluât militairement l'arrivée d'une si importante missive, et à l'instant même soixante canons tirant chacun vingt-et-un coups, annoncèrent aux habitans de Lahore la joie de leur souverain. Dès que la lecture fut achevée, il manifesta le désir d'aller voir les cadeaux qu'il avait reçus, et nous l'accompagnâmes. La vue des chevaux le combla de surprise et d'admiration; leur taille et leur couleur lui plurent beaucoup; il dit aussi que c'étaient de petits éléphans, et tandis qu'on les faisait passer un à un sous ses yeux, il ne cessa d'apostropher avec gaîté ses nombreux sirdars, qui tous partageaient son étonnement. On ne saurait imaginer combien le maharaja était affable; pendant deux heures et demie que dura notre entrevue, il ne discontinua pas de nous parler avec une extrême obligeance, nous

interrogea particulièrement sur la profondeur de l'Indus ainsi que sur la possibilité d'y naviguer, et nous adressa diverses questions sur les peuples qui en habitent les rives, sur leur importance politique et militaire. Quand je parlai des richesses du Sinde, ses yeux brillèrent de cupidité. Il nous présenta ensuite aux divers ambassadeurs des États voisins qui, résidant à Lahore, s'étaient réunis en l'honneur de notre réception, et termina en nous demandant si nous voulions voir son écurie. Sur notre réponse affirmative, une trentaine de chevaux furent immédiatement amenés, et manœuvrèrent devant nous. Ils étaient tous harnachés avec autant de richesse que d'élégance, quelques-uns même ornés de pierres précieuses. A mesure que chaque bête passait, il nous en disait le nom, la généalogie, les qualités. Ces chevaux venaient de tous les pays, et comme ils étaient bridés de manière à tenir la tête haute, ils n'avaient assurément pas mauvaise tournure; mais tel n'était pas néanmoins le haras qu'on eût compté trouver à Lahore, car il n'y avait aucun des animaux en question dont les jambes ne fussent faibles. Comme la fatigue paraissait alors avoir épuisé les forces du maharaja, nous prîmes congé de lui. La nature a certes été peu prodigue de ses dons envers ce personnage, et son corps forme avec son esprit le plus grand contraste. Ainsi, il a un œil de moins, il est marqué de petite vérole, et sa taille

n'excède pas cinq pieds trois pouces. Il ne connaît ni la pompe ni l'étiquette; cependant tous les gens de sa cour lui témoignent un respect profond, et personne ne lui parle que de l'air le plus humble, malgré que la foule qui l'environne ressemble plus à celle qui se remue dans un bazar qu'à la suite du premier des princes indigènes de l'époque.

La salle d'audience, dans laquelle eut lieu l'entrevue, ouvrage des empereurs mogols, était toute bâtie en marbre, et avait une partie du plafond *splendidement orné d'un dais de soie où resplendissaient mille* pierreries. Le maharaja lui-même portait un collier, et avait aux bras et aux poignets des bracelets d'émeraudes, dont quelques-unes étaient fort grosses. Son sabre était enrichi des pierres les plus précieuses. Les nobles avaient également sorti leurs joyaux en l'honneur de l'occasion, et toute la cour était habillée de jaune; car telle est la couleur favorite de la nation.

Le matin suivant, Runjeet-Sing nous envoya prier d'assister à une revue qu'il avait commandée à cause de la circonstance. Parvenus au champ des manœuvres, qui était peu éloigné des murs de Lahore, nous y trouvâmes le prince assis sur une terrasse. Cinq régimens d'infanterie régulière étaient rangés en bataille sur trois hommes de profondeur. Il nous supplia d'avoir la complaisance de parcourir la ligne des troupes et de les inspecter. On pense

bien que nous ne lui refusâmes pas ce plaisir. Les soldats étaient vêtus de blanc avec des baudriers noirs, et portaient des mousquets fabriqués à Cachemyr ou à Lahore. Il y avait dans chaque corps un mélange d'Hindoustanais et de Seiks. Après l'inspection, les cinq régimens, sous les ordres d'un officier général indigène, exécutèrent différentes manœuvres avec l'exactitude et la précision de nos troupes indiennes. Les mots de commandement étaient donnés en français. Durant toute la parade, le maharaja nous parla comme à de vieilles connaissances, et nous demanda notre opinion sur son armée, sur l'équipement de ses soldats. Ses mousquets, nous dit-il, lui coûtaient dix-sept roupies. Après avoir satisfait sa curiosité sur différens points, nous le quittâmes en voyant qu'il se préparait à déjeuner. C'est en effet un repas qu'il prend d'habitude en plein air et en présence de ses troupes, quelquefois même à cheval. Sa passion pour l'équitation n'a d'égale que celle pour faire de lointains voyages; et dans de telles occasions, il aime mieux manger en selle que de mettre pied à terre.

A Lahore nous établîmes notre domicile dans la maison de M. Ventura, autre général français qui était alors en campagne sur l'Indus avec sa division. L'édifice avait été construit dans le style européen, mais le général y avait ajouté une terrasse avec quatre-vingt-dix fontaines pour rafraîchir l'at-

mosphère environnante. Nos relations avec tous les officiers français, alors au service du maharaja, furent des plus amicales tant que nous restâmes à la cour de ce dernier. Parmi ces messieurs, celui que je fréquentai avec le plus d'intérêt fut M. Court dont j'ai déjà parlé, car il était à la fois antiquaire et géographe. Comme ses compagnons d'armes, il avait précédemment servi dans l'armée d'un des princes persans, et était venu de Perse dans l'Inde sous le déguisement d'un Asiatique, ce qui l'avait mis à même de recueillir les renseignemens les plus détaillés sur ces contrées intermédiaires. Il me montra la route de Kermenshah à Attok par Hérat, Candahar, Ghasni et Caboul, dessinée avec le plus grand soin et les plus minutieux détails.

Chaque soir nous nous promenions par la ville, et bientôt nous la connûmes à fond. L'ancienne capitale s'étendait de l'est à l'ouest sur une longueur de cinq milles, et en avait trois de large, comme on peut encore le voir par les ruines. Les mosquées et les tombeaux, qui ont été plus solidement bâtis que les maisons, s'élèvent aujourd'hui à travers des champs cultivés où ils servent de caravanserails aux voyageurs. La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne et est ceinte d'une forte muraille. Les habitations y sont très hautes; et les rues, qui sont fort étroites, traversées en outre par des ruisseaux, offrent toujours une saleté dégoûtante.

Les bazars n'ont pas l'air fort riche, et la raison en est que la plupart des opérations commerciales du Punjab se font sur la place d'Umristir, la capitale moderne. Il y a dans Lahore quelques édifices publics qui méritent une mention particulière. La mosquée du roi, par exemple, est un spacieux bâtiment de pierres rouges qu'Aurengzeb a tirées des environs de Delhi. Ses quatre immenses minarets subsistent encore; mais le temple lui-même a été converti en un magasin à poudre. Restent aussi deux autres mosquées avec des minarets, comme pour proclamer la grandeur passée de l'empire musulman, où les fidèles, de même que partout ailleurs dans le Punjab, doivent offrir leurs prières en silence.

Mais il faut qu'un étranger franchisse le Ravy pour voir le plus beau monument de Lahore, le *Shah Dura*, en d'autres termes, le tombeau de l'empereur Juhangeir. C'est un édifice quadrangulaire, dont chaque coin est décoré d'un minaret qui s'élève à soixante-dix pieds de hauteur. Il est principalement construit en marbre et en pierre rouge, lesquels dans toutes les parties s'entremêlent de la façon la plus symétrique. Le sépulcre est du travail le plus exquis; toutes les inscriptions, tous les ornemens, sont en superbe mosaïque; les nuances les plus délicates de quelques roses et d'autres fleurs sont même rendues par les différentes couleurs des pierres. Deux lignes de lettres noires sur

un fond de marbre blanc annoncent le nom et le titre de celui dont la dépouille repose en ce lieu, « de Juhangeir, le conquérant du monde; » et une centaine environ de noms différens, tant arabes que persans, qui tous ont la même et seule signification de Dieu, sont parsemés sur les faces du sépulcre. Le plancher de l'édifice est aussi une mosaïque. Le tombeau était autrefois recouvert d'un dôme; mais Bahadour-Shah l'a renversé pour que la rosée et la pluie du ciel pussent mouiller la tombe de son aïeul Juhangeir. Il est probable que le magnifique monument sera bientôt emporté par la rivière Ravy qui est fort capricieuse dans son cours près de Lahore, et qui a récemment démoli une portion des murs du parterre qui entoure le sépulcre.

Ce qui peut et même doit aussi piquer à Lahore la curiosité du voyageur, c'est le jardin de Shah-Jehan; *le shalimar,* comme l'appellent les habitans, ou *l'asile de la joie.* Superbe reste de la grandeur mogole, il s'étend sur une longueur d'un demi-mille, et forme trois terrasses à la suite l'une de l'autre dont chacune est plus élevée que la précédente. Un canal qui amène l'eau d'une distance énorme traverse ce jardin et alimente quatre cent cinquante fontaines qui y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Le pavillon de marbre où couchait l'empereur subsiste encore; mais les autres bâtimens ont souffert d'injurieuses dégradations avant

que Runjeet-Sing ne fût monté sur le trône. Le maharaja lui-même, au reste, a enlevé beaucoup de marbre; mais il a du moins eu le bon goût de réparer les brèches, quoiqu'il l'ait fait avec de l'ignoble pierre.

Le 25, dans la soirée, le prince nous accorda une audience particulière, dans laquelle nous le vîmes d'autant plus à son avantage, qu'il donna ordre à ses favoris même les plus intimes de se retirer. Quand nous arrivâmes, nous le trouvâmes *nonchalamment assis dans un vaste fauteuil* au milieu d'une troupe de trente à quarante jeunes filles qui excellaient dans l'art de la danse, et qui étaient toutes uniformément costumées en jeunes garçons. Elles étaient la plupart natives de Cachemyr ou des montagnes voisines, et la plupart aussi resplendissantes de grâce et de beauté. Leurs visages, de même que leurs traits, étaient petits; et leur uniforme de soie jaune leur allait à merveille, surtout avec l'arc et le carquois que chacune tenait à la main. Les yeux de Cachemyr sont sans cesse célébrés dans la poésie de l'Orient; et ceux de ces Dianes, qui brillaient de l'éclat du diamant, nous montrèrent que ce poétique et continuel éloge n'avait rien d'exagéré, quoiqu'ils perdissent beaucoup à être entourés comme ils l'étaient d'un cercle luisant de poussière d'or. « C'est, dit Runjeet-Sing en nous montrant ses danseuses, c'est un de mes régimens; mais on me

dit que je ne parviendrai jamais à le discipliner comme il faut ; » remarque qui nous fit rire, et qui plut beaucoup aux belles elles-mêmes. Il nous en désigna deux dans le nombre qu'il appelait *les capitaines* de cette division de son armée, deux auxquelles il avait donné des villages, et qui recevaient par jour 5 et 10 roupies de paie. Peu après notre arrivée, il manda une demi-douzaine d'éléphans pour reconduire à leur caserne ces troupes indisciplinées. Runjeet se mit dès lors à parler sur de plus importans sujets, et entre autres choses nous raconta toute l'histoire de son alliance avec le gouvernement britannique. Cette alliance, nous assura-t-il, avait d'abord excité de graves soupçons et un vif mécontentement parmi les soldats seiks ; mais il avait lui-même deviné dès le commencement combien elle pouvait lui être avantageuse. Il ajouta qu'il s'en félicitait chaque jour plus que la veille, et que la lettre qu'il avait naguère reçue par mes mains, quoique signée du ministre de Sa Majesté le roi d'Angleterre, et tenant bien plutôt de la nature d'un traité que de celle d'une simple épître, lui avait causé une joie tout-à-fait inexprimable. Il revint ensuite sur les richesses du Sinde, témoigna un ardent désir de se les approprier, et me questionna de la manière la plus serrée pour chercher à savoir si mon gouvernement approuverait ses tentatives de conquête. Runjeet aime à la passion com-

parer les forces respectives des nations européennes, et en cette occasion, il me demanda si c'était la France ou bien l'Angleterre qui avait la puissance la plus redoutable. Je lui répondis qu'elles étaient toutes deux fort puissantes, mais qu'il n'avait besoin que de songer aux exploits par nous accomplis dans l'Inde pour être convaincu de la supériorité militaire de la Grande-Bretagne. « Ah, ah! mais alors, répliqua-t-il un peu piqué, que pensez-vous donc de mes officiers français ? » Puis il me raconta ses campagnes au-delà de l'Indus *contre les ghazeis ou fanatiques de la religion musulmane*, et dit qu'il avait dû tous ses succès à la bravoure des soldats de sa nation qui étaient exempts de préjugés, qui portaient sur leurs dos pour huit jours de vivres, creusaient un puits quand ils ne trouvaient pas d'eau à la surface de la terre, et bâtissaient un fort au besoin, toutes choses qu'il ne pouvait obtenir des naturels de l'Hindoustan. « La valeur de mes troupes, ainsi que vous ne l'ignorez pas, m'a conquis le Cachemyr. Or, comment croyez-vous, dit-il, que j'emploie les châles et les produits de cette province dans la stagnation actuelle du commerce? Hé bien ! je m'en sers pour payer mon armée, et comme, par exemple, je donne des châles pour une valeur de 500 roupies à l'officier qui en espèces n'aurait droit d'en toucher que 300, cet officier s'estime fort heureux, et

l'État y trouve un immense bénéfice. » Runjeet, après nous avoir parlé finance, entonna la louange du vin et des liqueurs fortes pour lesquelles il est immodérément passionné. Il me demanda si j'avais bu toute la provision qu'il m'en avait envoyée, et qui, m'assura-t-il par manière de recommandation, était mélangée de perles et de pierres précieuses. C'est, je ne dois pas négliger de le dire, un breuvage commun en Orient; mode dont l'origine vient sans doute de ce que la personne qui fait un tel cadeau désire que le fond des bouteilles en soit *aussi acceptable que la partie supérieure. Le verre* doit être dans ce cas d'un excellent profit pour le sommelier, il en faut convenir! Nous restâmes fort tard à badiner de la sorte avec Runjeet; et quand nous voulûmes nous retirer, il me fit cadeau d'un arc magnifique et d'un riche carquois. Puis, comme nous traversions la cour du palais avec le prince, me montrant un cheval splendidement harnaché qui avait sur le corps un cachemyr, au cou un collier d'agates, et sur la tête une plume de héron : « C'est un de mes chevaux de selle, dit-il; faites-moi l'amitié de l'accepter. » Il ne se montra pas moins généreux envers M. Leckie; et tandis que nous examinions les animaux que nous venions de recevoir, nous vîmes un de nos limoniers anglais s'avancer le corps couvert d'une housse en drap d'or, et portant sur son dos une selle d'éléphant. On ne sau-

rait imaginer combien ce spectacle était grotesque. Runjeet, pour clore la cérémonie, de sa propre main nous aspergea d'huile de candal et d'eau de rose. Comme nous partions sur nos coursiers, il nous arrêta encore pour nous engager à l'accompagner le lendemain de bonne heure, et nous dit qu'il nous mènerait passer en revue son artillerie de campagne.

Le jour suivant, à l'heure indiquée, nous trouvâmes en effet le maharaja sur le champ des manœuvres, où il avait réuni à notre occasion cinquante *et une pièce de canon. C'étaient des pièces de six* en cuivre, traînées chacune par trois paires de chevaux. Elles manœuvrèrent sous les ordres d'un officier indigène qui tint à honneur de déployer toute sa science devant nous, et qui les forma en ligne et en colonnes dans tous les sens. Les évolutions ne s'exécutaient pas très rapidement; mais la bonne volonté tant des chefs que des soldats était manifeste, et dans le cours de toute la matinée il n'y eut pas le moindre accident : aucun canon ne chavira, aucun maladroit ne fut blessé. Nous n'aperçûmes pas de caissons, et les chevaux de trait, les équipemens ne brillaient pas par l'élégance. Les pièces elles-mêmes, cependant, étaient bien coulées, et leurs roues en bon état. Elles avaient été fabriquées à Lahore, et revenaient à 1000 roupies chacune. Quand elles défilèrent sous nos yeux :

« Chaque canon que vous voyez là, nous dit le prince, me coûte par an cinq mille roupies, tant pour la paie des officiers et des simples soldats, que pour l'entretien des chevaux. J'en ai cent pareils, qui composent mon artillerie de campagne, outre les pièces de siége et les mortiers; les Français que j'ai pris à mon service prétendent que c'est trop. Je pourrais, ajouta-t-il, en réduire le nombre; mais il me serait sans doute impossible de l'augmenter. » Après que nous eûmes quelque temps causé de choses et d'autres : « Voulez-vous déjeuner avec *moi?» nous demanda-t-il soudain. C'était un hon*neur dont nous nous serions bien passés; mais nul moyen de battre en retraite. On enleva les chaises sur lesquelles nous étions assis; on les remplaça par un coussin de velours pour chacun de nous en face du maharaja, et on servit à ce monarque son frugal repas d'habitude. Il consistait en diverses espèces de riz, en lait, en sucre, et en quelques mangous conservés; le tout fut servi dans des feuilles cousues ensemble. Runjeet nous choisit les meilleurs morceaux, les plaça lui-même devant nous, et la politesse nous commanda de manger avec lui; mais le pouce et les doigts ne remplacent qu'imparfaitement le couteau et la fourchette. A la fin du déjeuner, notre hôte nous pria de permettre qu'il nous envoyât à dîner, et sur notre réponse affirmative donna aussitôt l'ordre de le préparer. Nous le

reçûmes en effet vers le soir; mais il ne ressemblait malheureusement que trop à notre repas du matin, et était servi dans une vaisselle de même genre.

Nous prolongeâmes notre résidence à Lahore jusqu'au milieu du mois d'août, de manière que nous eûmes bien le temps de faire intime connaissance avec le maharaja. C'est un homme vraiment extraordinaire. J'ai même ouï dire à ses officiers français qu'il n'a point son égal de Constantinople à l'Inde, et tous ont vu les princes des pays intermédiaires. Le trait le plus honorable du caractère de Runjeet-Sing est son humanité. Depuis, en effet, qu'il a atteint le pouvoir, on assure qu'il n'a condamné à mort aucun criminel; il n'hésite cependant pas à mutiler un malfaiteur, mais d'ordinaire il l'exile dans les montagnes. La ruse et la conciliation ont été les deux grands secrets de sa diplomatie. Il est vraisemblable que la carrière de ce chef touche presque à son terme, car sa poitrine est contractée, son dos est voûté, ses membres sont horriblement desséchés, et en outre je ne crois pas qu'une constitution même plus robuste que la sienne pourrait résister long-temps à l'effrayante dose d'esprit qu'il avale chaque soir. Ces esprits de fabrication indigène sont beaucoup plus ardens que la plus forte eau-de-vie d'Europe.

Le 16 Runjeet nous accorda notre audience de congé. Toujours bizarre et original, il nous reçut

sous un portail ouvert par les deux extrémités qui conduisait à son palais. Une pièce de toile blanche fut étendue sous nos siéges en place de tapis, et quelques-unes seulement des personnes de sa cour demeurèrent avec nous, pour satisfaire au désir que j'en avais manifesté; il nous montra en cette occasion le *Koh-i-Nour* ou *la montagne de lumière*, un des plus gros diamans du monde, qu'il avait extorqué de Shah-Shouja, l'ex-roi de Caboul. On ne peut rien imaginer de plus magnifique que cette pierre; elle est d'une eau superbe et de la taille environ de la moitié d'un œuf. Elle pèse trois roupies et demie; et s'il fallait évaluer un tel joyau, elle ne vaudrait pas moins de trois millions cinq cent mille livres. Le Koh-i-Nour est monté sur un bracelet et placé entre deux autres diamans qui ont chacun la grosseur d'un œuf de pigeon. Runjeet parut jaloux de nous étaler avant notre départ tous les bijoux qu'il possédait. Il nous fit donc voir aussi un rubis énorme du poids de quatorze roupies et sur lequel étaient gravés les noms de plusieurs rois, entre autres ceux d'Aurangzebet d'Ahmetd-Shah. Il avait encore une topaze pesant onze roupies et grosse comme la moitié d'une bille de billard, qu'il avait achetée 20,000 roupies.

Sa Majesté, après nous avoir assuré du plaisir que lui causait l'ouverture d'une communication entre sa capitale et une partie de l'Inde aussi éloignée

que Bombay, me suspendit au cou un collier de perles, me passa une bague à diamant dans la main droite, une à émeraude dans la gauche, et m'en donna quatre autres également ornées de pierres. Puis il attacha à ma ceinture un superbe sabre décoré d'un nœud de perles. Un cheval, couvert d'une robe en drap d'or et dont la bride ainsi que la selle était entièrement dorée, me fut ensuite amené. Enfin, un *khilat*, ou vêtement d'honneur en tissu de Cachemyr, me fut offert avec divers autres produits des manufactures de cette province, et M. Leckie reçut des dons de la même nature. Trois de nos domestiques furent semblablement gratifiés par le prince; et dans sa munificence il nous envoya une somme de 2000 roupies pour être distribuée parmi le reste de nos gens. Lorsque nous manifestâmes l'intention de nous retirer, Runjeet me présenta une lettre qu'il écrivait en réponse à celle que je lui avais remise de la part du ministre, et me pria de vouloir bien en être le porteur. Elle était renfermée dans un sac de soie, et deux petites perles étaient suspendues aux cordons qui l'attachaient. Cette lettre formait un rouleau long de quatre ou cinq pieds. Elle ne contenait à parler proprement qu'une espèce de récépissé des cadeaux que j'avais remis au maharaja au nom du roi d'Angleterre; c'est pourquoi je n'en donnerai pas ici la traduction intégrale, mais j'en traduirai seulement

un ou deux passages pour donner un échantillon du style. Voici quel était le début de cette curieuse épître : « A une heureuse époque, où les zéphyrs embaumés soufflaient du jardin de l'amitié et apportaient à mes sens enivrés le délicieux parfum de ses fleurs, la missive de votre excellence, dont chaque lettre est une rose nouvellement éclose sur la branche de la considération, et chaque mot un fruit mûrissant sur l'arbre de l'estime, m'a été délivrée par le rossignol du jardin de l'éloquence, par cet oiseau aux paroles ailées du doux langage, M. Burnes..... » *Et plus loin*, après avoir pompeusement décrit les chevaux de charrette, après avoir dit que l'œil du soleil n'en avait jamais vu de pareils dans sa course à travers le monde, le rédacteur s'interrompant ajoutait : « Au reste, ne pouvant avec ma plume les louer de la manière qu'ils me semblent le mériter, je suis forcé de mettre la bride sur le cou du coursier de la description, et de renoncer à ma tentative. »

Dès que Runjeet-Sing m'eut confié sa dépêche, il m'embrassa, et prenant alors congé de lui je quittai sa capitale de Lahore le soir même pour continuer ma route vers Simla, dans les monts Himalaya, où m'avait mandé lord William Bentinck, gouverneur général de l'Inde, qui pour le moment y résidait, afin que je lui fisse un récit de ma mission.

Nous atteignîmes Umristir, la cité sainte des Seiks,

le matin suivant, après une marche de trente milles. La contrée intermédiaire, qui s'appelle *Manja*, est soigneusement cultivée. Le grand canal ou *nukr*, creusé par un des empereurs de l'Hindoustan, qu'alimente le Ravy, et qui conduit l'eau à une distance de quatre-vingts milles, passe par Umristir et se prolonge parallèlement à la route de Lahore. Il est fort creux, mais n'a quelquefois qu'une largeur de huit pieds, ce qui n'empêche pas de petites barques d'y naviguer encore. Nous fîmes halte pendant un jour à Umristir pour assister aux cérémonies du culte seik, et notre curiosité fut amplement satisfaite. Vers le soir, les autorités de la ville nous conduisirent au temple national. C'est un beau bâtiment recouvert en or poli et situé au milieu d'un vaste étang. Après nous être promenés à l'entour en bateau, nous y entrâmes, et nous ne manquâmes pas de déposer notre offrande au *Grinth Sahib*, c'est-à-dire au Livre-Saint, qui était grand ouvert devant un prêtre, et que celui-ci éventait avec une queue de vache du Thibet pour en écarter toute impureté et ajouter à son importance. Quand nous fûmes assis, un Seik se leva et s'adressa à la multitude assemblée. Il invoqua d'abord Gourou-Govind-Sing, et chacun joignit les mains; puis, après avoir déclaré que tous les biens dont les Seiks jouissaient sur la terre ils les devaient à la bonté de Gourou, il annonça que les étrangers présens étaient venus de

fort loin, qu'ils avaient apporté des cadeaux au maharaja pour cimenter son amitié avec le roi d'Angleterre, et qu'à l'instant même ils avaient dans ce temple offert deux cent cinquante roupies à Dieu. L'argent fut alors placé sur le Grinth, et un cri général de « Puisse la religion des Seiks prospérer ! » suivit le discours de l'orateur. Puis on nous habilla des pieds à la tête avec des châles de Cachemyr, et nous nous retirâmes. On nous mena ensuite à l'Acali-Boungn ou maison des Immortels. Nous y fîmes pareille offrande; mais nous n'osâmes pénétrer dans le saint lieu; car les Acalis ou Nihungs sont des fanatiques auxquels il ne faut pas se fier. En retour de notre offrande le prêtre nous envoya un peu de sucre. Les Acalis se coiffent avec des turbans d'étoffe bleue qui se terminent en pointe, et portent autour de cette pointe des cercles de fer qui leur servent au besoin de projectiles, et qu'ils lancent comme des disques. Ces bigots commettent sans cesse envers les citoyens paisibles des affronts, des injures, des violences même; et à peine se passe-t-il une semaine sans qu'ils assassinent quelque habitant du Punjab. Mais Runjeet réprime leurs excès d'une main ferme et déterminée, quoiqu'ils pèchent par trop de zèle pour une religion dont il est lui-même un rigide observateur. Il a enregimenté dans ses bataillons quelques-uns des plus grands coupables, et en a banni d'autres. Un bon vieillard

qui nous servait de cicérone était si jaloux de notre sûreté personnelle, que de peur qu'on y portât atteinte, il nous prenait par la main et nous la serrait de toutes ses forces quand nous avions à traverser un groupe d'Acalis. Avant de retourner à notre demeure, nous fîmes le tour d'Umristir, qui est une cité plus vaste que Lahore. C'est la plus importante place de commerce entre l'Inde et Caboul. Les négocians sont la plupart Hindous, et on se demande avec étonnement de quoi peuvent servir les gros blocs de sel rouge qu'on voit devant les portes de leurs habitations, jusqu'à ce qu'on apprenne qu'ils sont placés là pour l'usage des sacrées vaches de la ville qui les lèchent avec délices quand elles traversent les rues. Chemin faisant, nous visitâmes la résidence favorite du maharaja lorsqu'il vient à Umristir. Sa passion pour les ouvrages militaires s'y montre aussi, car il a entouré le jardin d'un épais mur de terre qu'on fortifiait en outre d'un fossé lors de notre passage.

A vingt-trois milles d'Umristir, nous atteignîmes le Beas, qui n'est autre que l'Hyphase, si célèbre dans l'histoire d'Alexandre-le-Grand. Le pays est varié d'arbres, mais non riche, et le sol sablonneux. Le 21 nous passâmes la rivière en question à Julalabad, et par suite des pluies elle avait en cet endroit un mille de large. Il nous fallut environ deux heures pour la traverser, et nous débarquâmes à deux

milles au-dessous du point dont nous étions partis. La plus grande profondeur était de dix-huit pieds. Les barques avec lesquelles on navigue sur le Beas ne sont proprement que des radeaux munis d'une proue, qui enfoncent d'une manière effrayante, et qui n'offrent aucune sécurité. On les emploie cependant pour transporter d'une rive à l'autre les éléphans, les chevaux, le bétail, les canons; et nous franchîmes nous-mêmes avec nos bagages sans accident.

Nous campâmes le soir à dix milles de Beas, au *château de Kuppertulla, qui appartenait à un chef* seik nommé Futtih-Sing-Alouwala. C'était un homme encore très jeune, qui nous accueillit avec beaucoup de respect et de bonté, et qui envoya ses deux fils à notre rencontre lorsque nous entrâmes sur ses domaines. Il nous visita lui-même le jour de notre arrivée, et le lendemain, quand nous lui rendîmes sa visite à la tombée de la nuit, il nous donna une somptueuse fête dans le pavillon de son jardin qui était illuminé. On tira un charmant feu d'artifice, dont nous vîmes parfaitement l'effet d'une terrasse. Mais à peine y fûmes-nous assis avec le chef, qu'il demanda à boire, but avec excès, et nous pressa de suivre son exemple; mais la liqueur était trop forte pour que même des Anglais puissent s'en permettre de copieuses libations. Nous vidâmes seulement un petit verre chacun à la santé du sirdar et de sa fa-

mille. Quand nous prîmes congé de lui, il m'accabla de présens magnifiques que je ne pus refuser. C'étaient, entre autres choses, un collier de perles, des pierreries de diverses sortes, un sabre, un cheval et plusieurs cachemires. Futtih-Sing était d'une laideur hideuse; mais il avait les manières d'un soldat. Ses revenus se montaient par an à environ quatre sacs de roupies, et il les dépensait aisément, car il avait la manie de la truelle. Outre des bâtimens alors en construction dans deux de ses jardins, il faisait aussi bâtir une maison à l'anglaise, et avait eu le bon sens de l'augmenter d'une sorte d'appartemens en caves pour la saison des chaleurs.

Pour aller de Kuppertulla à Fulour, qui est situé sur les bords du Sutlège, il nous fallut trois jours de marche, car la distance est de trente-six milles, et nous passâmes par les villes de Jullinder et de Jumsheir. La première de celles-ci est grande et fut à une époque habitée par des Afghans. Elle est ceinte d'une muraille de briques, et les rues sont pavées avec la même matière. Jullinder donne son nom au Doab, c'est-à-dire au pays qui s'étend du Beas au Sutlège, tandis que les autres espaces qui se trouvent ainsi resserrés entre deux rivières ont ordinairement pour désignation des mots composés avec des fragmens de ceux qui désignent les courans eux-mêmes. Par exemple, entre le Chenab et le Bohat, nous avons le Doab de Chenut;

entre le Ravy et le Chenab, celui de Reichna; et celui de Barry, entre le Ravy et le Beas. De Jullinder aux rives du Sutlège, la campagne est soigneusement cultivée et renferme de nombreux habitans. Tous les villages sont entourés de murs en terre, et la plupart ont encore des fossés; indices évidens des troubles qui ont jadis désolé cette terre. Les habitations, construites en bois et couvertes de toits plats revêtus de glaise, ressemblent tout-à-fait à des ruches.

Fulour, qui, comme je l'ai déjà dit, repose sur *les bords du Sutlège, est la ville frontière du chef* de Lahore, et nous y laissâmes notre escorte et nos amis seiks qui nous avaient accompagnés depuis Moultan. Le maharaja nous continua ses bontés et sa munificence jusqu'au bout; car avant que nous franchissions la rivière qui forme la limite de ses États, il ne nous fit pas compter moins de 20,000 roupies.

Le 26 août à midi, quittant Fulour afin de nous diriger sur Lodiana, nous traversâmes le Sutlège, qui est l'Hesudrus des anciens. Les naturels le nomment encore *Shittoudur*, ou *les cent rivières*, à cause du grand nombre de canaux par lesquels il se divise. A l'endroit où nous passâmes sa largeur n'excédait pas sept cents verges, quoiqu'il eût grossi deux jours avant notre arrivée. Sa plus grande profondeur fut de dix-huit pieds; mais la moyenne était

de douze. Son courant est moins rapide que celui du Beas, et ses eaux sont plus froides que celles d'aucune rivière du Punjab, ce qui provient sans doute de l'immense longueur de son cours, dont une partie se développe à travers des montagnes couvertes de neige. Le Sutlège est variable dans son canal, et souvent il abandonne une rive pour l'autre. La contrée entre la rivière et l'établissement britannique de Lodiana est entrecoupée de rigoles, dont une, qui passe près de cette ville, formait il y a cinquante ans le lit du Sutlège. Le cours d'eau est généralement guéable après novembre; mais les gués n'existent pas toujours aux mêmes places, et comme le sable est mouvant sur beaucoup de points, des indigènes vont chaque année à leur recherche avant que la saison du passage ne soit arrivée, et les indiquent aux voyageurs moyennant une légère rétribution. Lorsque le Beas s'est jeté dans le Sutlège, leurs flots réunis, qui prennent le nom de *Garra,* ne sont plus nulle part guéables. Les barques du Sutlège sont du même genre que celles du Beas, et il y en a soixante-dix au bac de Fulour. Entre le Sutlège et Lodiana, la contrée est fort basse, ce que j'ai observé être un des traits caractéristiques de la rive gauche de cette rivière, jusqu'à ce qu'il rencontre les montagnes. On pourrait croire que le terrain ainsi déprimé est alluvial, mais il est sablonneux.

Nous rencontrâmes à Lodiana deux individus qui, après avoir exercé beaucoup d'influence sur le monde oriental, sont aujourd'hui pensionnaires de la Grande-Bretagne; je veux parler des ex-rois de Caboul, Shah Zuman et Shah Shoujaoul-Moulk. Notre présentation à ce dernier fut tout-à-fait cérémonieuse, car dans son exil le monarque déchu n'a point renoncé aux formes de la royauté. Il conserve dans son infortune cette dignité, cet extérieur prévenant qui le distinguaient lorsqu'il occupait le trône. Nous le trouvâmes assis sur un fauteuil d'apparat dans une partie ombragée de son jardin, et pendant toute l'entrevue il nous laissa debout. Il était simplement vêtu d'une tunique de gaze à fleurs, mais portait sur sa tête un bonnet de velours vert formant une espèce de couronne, et qui était enrichi de quelques émeraudes. Les officiers de sa cour étaient encore coiffés des bizarres chapeaux comme à l'époque de son règne, et à un signal donné en turc les gardes s'éloignèrent bruyamment avec leurs bottes à hauts talons, et nous laissèrent seuls en sa présence. Il était devenu un peu corpulent, et l'expression de sa physionomie était mélancolique; mais il parlait beaucoup, et avec une extrême affabilité. Il nous adressa de nombreuses questions sur le Sinde et sur les contrées qu'arrose l'Indus; puis ajouta que « lors de son règne il avait réprimandé les *émirs* d'avoir conçu des soupçons et de

la jalousie contre nous à la seule nouvelle que nous avions formé le projet de venir à Lahore. Si je possédais encore mon royaume, continua-t-il, quelle ne serait pas ma joie de voir des Anglais à Caboul, et d'ouvrir une route entre l'Europe et l'Inde!.. » Le Shah nous parla ensuite de ses propres affaires, et ne nous dissimula point qu'il espérait vivement reconquérir bientôt son ancienne puissance. Mais il se flatte, à ce qu'il paraît; car eût-il assez d'énergie pour se replacer sur le trône, il manquerait, dit-on, du *tact nécessaire pour se conduire dans une situation aussi difficile*, de manière à y rester. Néanmoins, comme il me le demandait, je lui répondis qu'un grand nombre des habitans du Sinde souhaitaient sa restauration. « Ah! répliqua-t-il, ces sortes de gens sont aussi mauvais que des ennemis. Ils protestent de leur amitié pour moi et de leur dévouement à ma cause; mais ils ne me prêtent aucun secours, et oublient bien volontiers qu'ils me doivent les arrérages de deux années d'impôt. »

Nous visitâmes aussi Shah Zuman, et nous le trouvâmes dans la grande salle de sa maison en compagnie d'un seul domestique. A sa vue, il est impossible de ne pas éprouver un profond sentiment de pitié. On ne peut en effet s'empêcher, si peu philosophe qu'on soit, de réfléchir aux vicissitudes humaines, quand on a sous les yeux un vieillard infirme, aveugle, exilé, qui maintenant vit des au-

mônes du gouvernement britannique, et qu'on pensè que ce même vieillard est tout ce qui reste d'un monarque dont le nom à la fin du dernier siècle ébranla l'Asie centrale, et répandit l'épouvante dans toutes les possessions anglaises de l'Inde!.. Il n'était pas moins causeur que son frère, et se plaignit amèrement de ne pouvoir achever ses jours dans son pays natal où la chaleur était moins accablante. Shah Zuman s'était depuis peu jeté dans la dévotion, et passait la plus grande partie de ses jours à écouter la lecture du Koran ou des commentaires de ce livre saint. Le pauvre homme du moins avait ainsi une source de consolation. Par ce motif, et vu son grand âge, je me serais imaginé qu'il aurait dû être indifférent à tout intérêt d'une nature politique; mais, non! il me supplia du ton le plus lamentable d'intercéder auprès du gouverneur général de l'Inde en faveur de son frère,... son frère qui pourtant, non content de le détrôner, lui avait fait crever les yeux!.. et de l'aider à sortir de son présent exil.

Après avoir joui pendant dix jours à Lodiana et du repos dont nous avions tant besoin, et du plaisir de nous retrouver au milieu de nos compatriotes, nous poursuivîmes notre route vers Simla, qui était encore éloigné de cent milles. Quelques journées de marche nous suffirent pour y arriver, et chemin faisant, les monts Himalaya nous offrirent un spec-

tacle dont la grandeur sauvage et la beauté naturelle surpassait de beaucoup la pompe et l'élégance de la cour dorée que nous avions récemment quittée. Mais ici doit se terminer mon récit.

FIN DU VOYAGE SUR L'INDUS.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





Gravé sur Acier par L. Grenier, Rue des Noyers, 33.

Imprimé par Mangeon

Ecrit par Beuard, Rue St Jacques, 32.



